This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Watford. 1850.

See an article on Bouhours & on this Work, in Baillet Jugement des Savans, Tome Second. Troisieme Partie (ed. 8.) p. 233 - 242. 543.

Barbier d'Aincourt, with the assistance of Messrs. de Port Royal, published two volumes Letters under the name of Uranie upon this Work, see Baillet. p. 236.

Menage in the Second Part of his Observations sur la langue Françoise attacked the Work see do. p. 242.

On the remonstrances of Patrizzi the Work prohibited Rome, see do. p. 236.

See Chaudon Dict: Historique art. "Bouhours"

See Chesterfield's Letters. v. IV. p. 50.

55. c. 96

LES ENTRETIENS D'ARISTE ET D'EUGENE.

NOUVELLE EDITION,

Où

LES MOTS DES DEVISES ſont expliqués.

A PARIS,

Chez { GUILLAUME DESPREZ, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roi, & du Clergé de France. ET P. GUILLAUME CAVELIER, Libraire, rue ſaint Jacque, à S. Proſper, & aux trois Vertus.

M. DCC. XLVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

16 91

A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR

LE MARQUIS

DE SEIGNELAY

SECRETAIRE D'ETAT.

MONSEIGNEUR,

Je crains bien que vous ne preniez pas trop de plaiſir à lire l'Ouvrage que je vous préſente. Un eſprit auſſi délicat que le vôtre trouve peu

de choſes qui le ſatisfaſſent ; & il faudroit parler comme vous, pour vous entretenir agréablement.

Du moins, MONSEIGNEUR ; *ſi vous n'avez pas ſujet d'être fort content de mes entretiens ; j'oſe dire que vous devez l'être un peu de moi. Vous ſavez combien je ſuis touché de votre mérite ; & que, depuis que j'ai l'honneur de vous connoître, j'admire en vous des qualités qui ne ſe rencontrent gueres enſemble : un génie propre pour les ſciences & pour les affaires ; un eſprit également vif & ſolide, une mémoire prodigieuſe, avec un diſcernement fort juſte, beaucoup de feu & en même-temps*

beaucoup de diſcrétion, ſoit qu'il faille parler ou ſe taire. Je ne dis rien de cezele ardent que vous avez pour la gloire du Roi & pour le bien de l'Etat : il vous eſt commun avec tous ceux de votre Maiſon.

Ce ſont ces qualités extraordinaires, MONSEIGNEUR, *qui ont obligé Sa Majeſté à vous donner dans un âge peu avancé une des Charges du Royaume qui demande le plus de capacité & de prudence. Ce ſage Prince a jugé qu'étant auſſi éclairé & auſſi habile que vous êtes, vous n'aviez pas beſoin d'être conſommé dans les affaires pour y réuſſir, & que vos propres lumieres*

vous pouvoient tenir lieu d'une longue expérience. Auſſi, quelque bonté qu'il ait pour Monſeigneur votre Pere, il a conſidéré votre Perſonne en vous faiſant Secrétaire d'Etat. Dans les autres occaſions il a récompenſé les ſervices que ce fidele Miniſtre lui a rendus : mais en celle-ci il a eu égard particulierement aux ſervices que vous pouviez vous-même lui rendre.

Je ne m'étonne pas après cela, MONSEIGNEUR, *de l'application avec laquelle vous travaillez pour remplir tous les devoirs de votre Charge, ni du ſoin que vous prenez de vous inſtruire tous les jours, de*

tout ce qui peut vous en rendre plus capable. Que ne doit-on point faire, quand on a à ſoutenir le jugement du plus grand Monarque du monde ?

Au reſte, MONSEIGNEUR, *en vous demandant audience pour Ariſte & pour Eugene, je n'ai pas deſſein d'obtenir des graces de la Cour, comme la plûpart des gens qui vous approchent : tout ce que je prétends eſt de contribuer quelque choſe à votre divertiſſement dans les heures où vous prenez un peu de relâche, & de vous marquer le profond reſpect avec lequel je ſuis,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur B. J.

TABLE
DES ENTRETIENS.

I. ENTRETIEN.
LA MER. *page* 1.
II. ENTRETIEN.
LA LANGUE FRANÇOISE. *p.* 55.
III. ENTRETIEN.
LE SECRET. *p.* 212.
IV. ENTRETIEN.
LE BEL ESPRIT. *p.* 254.
V. ENTRETIEN.
LE JE NE SAI QUOI. *p.* 310.
VI. ENTRETIEN.
LES DEVISES. *p.* 335.

LES

LES

ENTRETIENS D'ARISTE ET D'EUGENE.

LA MER.

PREMIER ENTRETIEN.

IL y a quelques mois qu'Ariſte & Eugene ſe rencontrerent en Flandres dans une Ville maritime, durant la plus belle ſaiſon de l'année. Comme la Fortune les avoit preſque toujours ſéparés de-

puis qu'ils ſont liés d'amitié, ils furent fort aiſes de ſe retrouver après une ſi longue abſence, & d'avoir occaſion de jouïr un peu à loiſir de l'entretien l'un de l'autre. Ils réſolurent pour cela de ſe voir tous les jours; &, afin de le faire avec plus de liberté, ils choiſirent pour le lieu de leur entrevûe un endroit commode & agréable au bord de la mer. Car outre qu'en cet endroit le ſable eſt ferme & uni (ce qui rend la promenade aiſée), on voit d'un côté une citadelle fort bien bâtie, & de l'autre des dunes d'une figure fort bizarre, qui regnent le long de la côte, & qui repréſentent dans la perſpective quelque choſe de ſemblable à de vieux Palais tombés en ruine.

C'eſt là qu'Ariſte & Eugene eurent quelque temps de ces converſations libres & familieres qu'ont les honnêtes gens, quand ils ſont amis; & qui ne laiſſent pas d'être quelquefois ſpirituelles, & même ſçavantes, quoiqu'on ne ſonge pas à

y faire paroître de l'eſprit, & que l'étude n'y ait point de part.

La premiere fois qu'ils vinrent ſur le rivage pour ſe promener, Eugene s'attacha d'abord à conſidérer la mer qui étoit alors pleine, & qui n'étoit point trop émue Puis tout d'un coup ſe tournant vers ſon ami, n'eſt-ce pas là, mon cher Ariſte, lui dit-il, un admirable ſpectacle ? & n'en êtes-vous pas touché comme moi ? Il faudroit être aveugle ou ſtupide, répondit Ariſte, pour n'en être pas charmé ; & je trouve cette petite rêverie où vous vous êtes laiſſé aller, la plus raiſonnable du monde. Il y a long-temps que j'admire la mer, pourſuivit-il : je fis dans ma jeuneſſe un voyage exprès pour la voir, & je ne fus pas moins ſurpris en la voyant la premiere fois, que vous l'êtes. La merveille eſt, que je l'ai admirée toutes les fois que je l'ai vûe depuis, & que je l'admire encore aujourd'hui comme ſi je ne l'avois jamais vûe.

En un mot, il y a tant de variétés dans le même objet, que les yeux ne ſe laſſent jamais de le voir, & que l'eſprit y trouve toujours de quoi admirer.

Tout cela eſt fort bien remarqué, dit Eugene; & je demeure d'accord avec vous, qu'en quelque état que ſoit la mer, elle eſt toujours admirable. Mais dites-moi, je vous prie, en quel état elle vous plaît davantage: l'aimez-vous plus dans le calme que dans l'agitation? A vous dire le vrai, répondit Ariſte, je n'ai encore rien décidé là-deſſus: mais pour peu que je me demande à moi-même ce que j'en penſe, je prendrai mon parti aiſément; & ſans déliberer davantage, je ſens bien déja que la mer me plaît beaucoup plus quand elle tranquille, que quand elle eſt agitée.

Je ne ſuis pas tout-à-fait de votre goût, reprit Eugene. Il me ſemble que la mer n'eſt jamais ſi belle que dans ſa colere; lorſqu'elle s'enfle, qu'elle s'agite, qu'elle mugit

d'une maniere effroyable, & qu'il ſe fait une eſpece de guerre entre les vents & les flots. Ces vagues qui s'entrechoquent avec tant d'impétuoſité ; ces montagnes d'eau & d'écume, qui s'élevent & qui s'abaiſſent tout d'un coup ; ce bruit, ce déſordre, ce fracas, tout cela inſpire je ne ſçais quelle horreur accompagnée de plaiſir, & fait un ſpectacle également terrible & agréable :

Bello in ſi bella viſta anco e l'horrore,
Et di mezo la tema eſce il diletto.

Mais dans le calme il n'y a rien qui ne plaiſe, dit Ariſte : tout y eſt doux, tout y eſt beau. C'eſt une douceur bien fade, repliqua Eugene, que ce calme qui vous plaît tant ; & la beauté de la mer en cet état reſſemble tout au plus à celle de ces perſonnes qui n'ont ni vivacité ni eſprit. Je ne comprends pas, dit Ariſte en ſouriant, qu'un emportement de colere puiſſe donner de la grace. Je pourrois vous ré-

pondre, repartit Eugene, qu'il y a des perſonnes à qui un peu de colere ne ſied pas mal. Mais quoi qu'il en ſoit, je ſoutiens toujours que la mer n'eſt jamais plus belle que quand elle eſt irritée : c'eſt alors qu'elle frappe les yeux, & qu'elle ſe fait regarder avec admiration.

Eh quoi, interrompit Ariſte, n'eſt-ce pas un beau ſpectacle que cet élément, quand une profonde paix y regne ſous un ciel ſerein ? & n'y a-t-il pas beaucoup de plaiſir à promener ſes regards ſur une étendue ſi vaſte & ſi unie ? N'eſt-ce pas encore une choſe très-agréable, que de voir un navire bien équipé aller pompeuſement ſur les eaux, comme un grand corps qui ſemble ſe mouvoir de ſoi-même ? Mais auſſi, dit Eugene, y a-t-il rien qui touche, & qui divertiſſe même davantage, que de voir un navire ſervir de jouet aux vents & aux vagues ? Vous en parlez bien à votre aiſe,

interrompit Ariſte : ſi vous vous étiez rencontré comme moi dans un naufrage, je ſuis ſûr que, de l'humeur dont vous êtes, vous ne trouveriez pas la mer fort belle dans ſa colere ; ou du moins vous en trouveriez le portrait plus beau que l'original. Il faut après tout que vous confeſſiez, pourſuivit-il, qu'il a fallu être bien hardi, pour s'expoſer la premiere fois à un ſi furieux élément. Je l'avoue, dit Eugene, & je ſuis même d'avis que, ſans nous piquer mal à propos de hardieſſe, nous nous contentions de voir de loin les tempêtes. Peut-être que la mer courroucée ſera encore plus belle dans l'éloignement & en perſpective : joint qu'on n'a pas, ce me ſemble, l'eſprit aſſez libre au fort de l'orage, pour bien remarquer ce qu'elle a de beau dans ſa fureur ; &, ſi je ne me trompe, on a un peu trop d'affaires, quand on craint à tous momens de périr, pour prendre ce divertiſſement à ſon aiſe.

Comme ils s'entretenoient de la ſorte, ils aperçurent un grand vaiſſeau qui ne faiſoit que de ſortir du port, & qui cingloit à pleines voiles en haute mer. Ils s'arrêterent quelque temps à le regarder ; & lorſqu'il commença à s'éloigner, Ariſte reprit auſſi-tôt la parole. Sans cet homme audacieux, qui s'abandonna le premier à la merci des flots, & qui ne craignit ni les tempêtes, ni les écueils, ni les monſtres de la mer ; ſans cet homme, dis-je, à qui Horace donne un cœur de bronze, on n'auroit pas la commodité de faire de longs voyages en peu de temps, & d'aller aux extrémités de la terre par des chemins ſi courts, qu'à la meſurer par là, elle ne paroît pas bien grande. C'eſt à l'heureuſe témérité de cet homme intrépide, que nous ſommes redevables des avantages qui nous reviennent du commerce des mers : c'eſt lui qui par ſon exemple a encouragé ceux qui l'ont ſuivi, à aller découvrir

Illi robur & æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commiſit pelago ratem.
Horat. lib. 1. Od. 3.

au travers de mille dangers des terres autrefois inconnues : c'eſt par cet art qu'il a inventé, & que les autres ont perfectionné, qu'on a trouvé le ſecret de réunir ce que la nature a ſéparé par des eſpaces infinis. Car la navigation fait aujourd'hui la liaiſon de tous les peuples : les mêmes eaux, qui diviſent le monde nouveau de l'ancien, ſervent à la communication de l'un & de l'autre, depuis que l'avarice a rendu les hommes aſſez habiles pour gouverner un navire parmi les plus horribles tempêtes, & aſſez hardis pour mépriſer tout ce que la mort a d'affreux dans un naufrage.

Pour moi, dit Eugene en riant, quelques biens que la navigation nous apporte, je ne trouve pas fort bon qu'un homme ait appris aux autres à ſe briſer contre les rochers, à mourir ſans ſépulture, & à chercher une nouvelle eſpece de mort ſur la mer, comme s'il n'y en avoit pas aſſez ſur la terre. Si vous me croyez, continua-t-il, nous ne

Satis ne fuit homini mori, niſi periret & inſepultus *Plin. hiſt. na lib. 19. prœm*

Non eſt meum, ſi mugiat Africis Malus procellis, ad miſeras preces Decurrere, & votis pacifci, Ne Cypriæ Tyriæque merces Addant avaro divitias mari. *Hor. epod.* 2.

nous expoſerons point à ces dangers-là ; & quoique les coquilles que la mer jette ſur le rivage ne ſoient pas ſi précieuſes que les perles qu'elle renferme dans ſon ſein, nous nous contenterons de nous promener le long de ſes côtes ; auſſi-bien l'état de notre fortune n'a pas beſoin des tréſors du nouveau monde ; & apparemment notre intérêt particulier ne nous fera jamais faire de vœux pour les navires qui viennent des Indes.

Eugene ayant achevé ces paroles, Ariſte & lui s'amuſerent quelque temps à ramaſſer des coquilles, ne jugeant pas que le divertiſſement de Scipion & de Lelius fût indigne d'eux. Ces coquilles qui parent ſi bien le bord de la mer, & où l'on voit une variété infinie de figures & de couleurs, dit Ariſte, ne ſont-ce pas des productions de la nature fort jolies & fort bizarres ? S'il en faut croire l'homme du monde qui a le plus étudié la nature, repliqua Eugene, il

Concharum genus, & in iis mira naturæ ludentis

n'y a rien où elle ſe joue, ni où elle s'égaye davantage. varietas. Plin. hiſt. n. lib. 9. c. 3

Ne diriez-vous pas, reprit Ariſte, que ce ſont des ouvrages de l'art, tant elles ſont régulierement travaillées ? Je dirois preſque avec un Poëte Italien, répondit Eugene, que la nature, pour ſe divertir, imite quelquefois celui qui fait toujours gloire de l'imiter.

Di natura arte par, che per diletto
L'imitatrice ſua ſcherzando imiti.

Mais que dites-vous, pourſuivit Ariſte, quand vous voyez que la mer apporte ces bagatelles ſur le rivage avec tant de pompe & tant de bruit, elle qui cache une infinité de richeſſes dans ſes abîmes ? Je me ſouviens, dit Eugene, de ces avares qui veulent faire les magnifiques, & qui donnent avec profuſion de petites choſes ; tandis qu'ils gardent avec beaucoup de ſoin ce qu'ils ont de plus précieux.

Alors Eugene & Ariſte s'étant

assis auprès des dunes pour considérer la mer qui se retiroit doucement, & qui laissoit sur le sable en se retirant la trace & la figure de ses ondes, avec de l'écume, du gravier, & des coquilles; ils furent quelque temps à rêver l'un & l'autre, sans se dire presque rien: & leur conversation auroit peut-être langui plus long-temps, si Eugene ne l'eût réveillée en demandant brusquement à son ami quel étoit le sujet de sa rêverie.

Peut-on voir ces flots retourner au terme d'où ils sont venus, répondit Ariste, sans songer à la cause d'un si admirable mouvement? Mais c'est en vain que j'y songe, ajouta-t-il; comme je ne suis point philosophe, je n'y comprends rien. Quand vous seriez aussi philosophe qu'Aristote, dit Eugene, vous ne seriez pas plus éclairé que vous êtes. Ne sçavez-vous pas ce que disent quelques-uns de ce Génie de la nature, que n'ayant pû comprendre le flux & le reflux, après

ne méditation profonde, il ſe précipita dans l'Euripe ; comme pour nous apprendre par ſa mort que cette queſtion étoit l'écueil de la Philoſophie, & l'abîme où ſe perd l'eſprit humain. On n'a pas laiſſé de raiſonner beaucoup ſur le flux & le reflux depuis la mort d'Ariſtote, repartit Ariſte ; & je meurs d'envie de ſçavoir ce que les Sçavans en ont dit, quand ce ne ſeroit que pour m'en divertir ; car ils ont coutume de dire de plaiſantes choſes ſur les matieres qu'ils n'entendent pas. Mais, avec toute ma curioſité, j'ai bien la mine de ne ſçavoir jamais rien de ce qu'ils penſent là-deſſus, ſi vous ne m'épargnez la peine de lire leurs livres, en me diſant leurs penſées : dites-les moi, je vous prie, & ayez la bonté de m'apprendre tout ce que vous ſçavez ſur le chapitre du flux & du reflux. En vérité, repliqua Eugene, je n'y ſuis pas ſi ſçavant que vous penſez, & je ne ſçais que vous en dire. Mais, puiſque

vous le voulez abſolument, je vous dirai ce que j'en ai lû autrefois. Il me ſemble que Platon s'eſt imaginé qu'il y a de grands gouffres au fond de la mer, & que les eaux qui ſortent impétueuſement de ces gouffres, & qui y rentrent avec la même impétuoſité qu'elles en ſortent, produiſent le mouvement que nous appellons flux & reflux.

Le fameux Apollonius de Tyane a cru que cela venoit de je ne ſçais quels eſprits, qui ſoufflent ſous l'ocean, & qui ébranlent les flots par leur ſouffle.

D'autres Philoſophes ſe ſont perſuadés, que des feux ſouterrains faiſoient bouillonner la mer, en s'allumant : que ce bouillon ſe répandoit peu à peu, & ceſſoit enfin quand ces feux venoient à s'éteindre.

Quelques-uns diſent que l'air, enfermé au deſſous des eaux, pouſſe la mer, la ſouleve, l'étend vers ſes bords : que la mer, après avoir cédé quelque temps, repouſſe l'air

avec d'autant plus de violence, qu'elle a ſouffert plus de contrainte.

Il y en a qui croient que le fond de la mer étant inégal, & plus creux au milieu qu'aux bords, les eaux de tous les rivages ſe précipitent dans les endroits les plus bas; mais que venant à ſe rencontrer toutes enſemble, elles ſe choquent & ſe chaſſent les unes les autres; de ſorte qu'elles remontent aux lieux d'où elles ſont tombées.

Pluſieurs penſent que les rivieres qui arroſent la terre ſont la cauſe du flux & du reflux : comme ſi en ſortant de la mer, elles la faiſoient couler avec elles; & qu'en y revenant elles la fiſſent rebrouſſer, & ſe replier ſur elle-même.

Si les rivieres ſont cet effet là, interrompit Ariſte, ne pourroit-on pas dire de chaque fleuve ce que le Taſſe a dit du Pô? qu'il ſemble porter la guerre à la mer, au lieu d'y porter un tribut :

——————*e pare*
Che guerra porti, e non tributo al mare.

Ouï, repartit Eugene en riant, dans la penſée de ces Philoſophes, tous les fleuves, même les moins rapides, ſont des ſéditieux qui troublent le repos de l'Ocean, par le mouvement qu'ils y excitent. Mais pour parler plus ſérieuſement, continua-t-il, & pour vous dire tout ce que je ſçais ſur le flux & ſur le reflux; quelques Docteurs Arabes l'attribuent à la révolution journaliere du premier mobile, comme ſi le Ciel en tournant donnoit le branle aux eaux, auſſi-bien qu'aux aſtres.

Galilée explique ce mouvement de la mer par celui qu'il imagine dans la terre. Ce grand Aſtronome prétend, ſi je ne me trompe, qu'à meſure que la terre eſt emportée vers l'orient par un mouvement inégal, les eaux de la mer, qui ſont contenues dans les concavités de la terre, ſe retirent vers l'occident, juſqu'à ce que, le même mouvement de la terre venant à ſe ralentir, elles retournent par

leur propre poids au lieu d'où elles ſont ſorties.

Un Mathématicien de notre temps penſe que le flux & reflux vient du balancement que le globe de la terre a ſur ſon axe : comme ſi la terre s'inclinant deux fois le jour du midi au ſeptentrion, & puis ſe relevant du ſeptentrion au midi, faiſoit aller & revenir les eaux, ſelon la diverſité de ces mouvemens.

Ceux qui n'y entendent point de fineſſe décident la choſe par une voie plus courte & plus aiſée : ils diſent ſans tant de façon, que la mer a d'elle-même cette agitation périodique ; ou qu'un Ange n'a point d'autre affaire que de balancer ainſi ſes flots.

Les plus fins ont recours aux aſtres. Les uns veulent que le Soleil dilate les eaux par ſa chaleur ; que les eaux étant dilatées, & demandant un plus grand eſpace, elles ſe répandent ſur le rivage, & qu'après elles reviennent dans leur lit

par l'inclination naturelle qu'elles ont à ſe reſſerrer.

Les autres rapportent tout à la Lune, comme à l'aſtre qui domine ſur les corps humides, & qui a une telle ſympathie avec la mer, que l'une change régulierement comme l'autre : ce qui a donné lieu à une deviſe, laquelle a pour corps une mer ſous une Lune, & pour ame ces paroles,

con ſus mudanças me mudo.

Ses changemens me font changer.

Ces Philoſophes, qui s'attachent à la Lune, expliquent leur opinion en diverſes manieres. Il y en a qui donnent aux influences de cet aſtre une vertu à peu près ſemblable à celle de l'aimant : ils diſent que la Lune attire les eaux à ſoi par une vertu ſecrette, & qu'elle en forme une boſſe, qui, venant à s'ouvrir, ſe répand de part & d'autre ſur les bords, d'où ces eaux ſe retirent enſuite, pour ſe rétablir en leur état naturel.

Quelques-uns ſoutiennent que la Lune, paſſant ſur la mer, preſſe

l'air entre ſon globe & cet élément : que l'air preſſé enfonce l'eau & la fait renfler des deux côtés ; ce qui fait le flux : que l'eau ſe déſenfle, & ſe remet peu à peu en ſa premiere ſituation, à meſure que la Lune paſſe ; ce qui fait le reflux.

Mais de tous les Philoſophes les plus plaiſans à mon gré, ſur ce ſujet, ſont ceux qui tiennent que ce mouvement eſt une fievre, laquelle a ſes accès, ſes redoublemens & ſes ſymptomes. Ils font de grands raiſonnemens pour établir leur doctrine ; & ils diſent entre autres choſes, que comme la fievre ſe forme par l'amas de quelques humeurs, dont il ſe fait une eſpece de levain, qui aidé d'un agent extérieur, ce ſont leurs termes, s'échauffe peu à peu, ſe pourrit, s'enfle, & corrompt toute la maſſe du ſang ; ainſi le mouvement dont nous parlons s'excite par le moyen des vapeurs que la Lune tire du fond de la mer, leſquelles étant élevées ſe cuiſent, ſe pourriſſent, & ſe

Sander lib. 2. de Schism. chute de la Tamiſe ; car il n'auroit eu qu'à dire que le premier accident étoit une pâmoiſon, & le ſecond une toux de cet animal.

Mais ſi la mer eſt un animal, continua-t-il, c'eſt ſans difficulté de toutes les bêtes de charge la plus forte : les chameaux & les éléphans ne ſont rien en comparaiſon d'elle : on lui a vû porter autrefois des villes entieres dans des vaiſſeaux d'une grandeur prodigieuſe, & elle porte tous les jours des navires qui valent preſque des villes.

C'eſt auſſi, reprit Eugene, de toutes les bêtes farouches la plus affamée & la plus furieuſe : elle dévore non ſeulement les hommes & les navires, mais auſſi les villes & les Royaumes :

——— Ocean vorace ;
Ocean, che non pur le merci, e i legni,
Ma intere inghiotte le città, e i regni.

Ce Prince qui fouetta la mer, & qui y fit jetter des chaînes pour la

la réduire ſous ſon obéiſſance, étoit ſans doute de l'opinion de ceux qui en ont fait un animal; & il la regardoit apparemment comme une de ces bêtes féroces, que l'on châtie & que l'on enchaîne, quand on veut les apprivoiſer & les adoucir.

Mais dites-moi, mon cher Ariſte, de tant d'opinions différentes laquelle eſt-ce qui vous plaît le plus? A vous parler ſincerement, repartit Ariſte, elles ne me plaiſent gueres toutes. Cela vient peut-être de ce que n'étant ni Philoſophe, ni Aſtronome, ni Medecin, je n'ai pas l'eſprit de les bien comprendre. Vous avez raiſon, reprit Eugene, de n'en être pas fort content. Les unes ſont évidemment fauſſes; les autres ne ſont pas trop raiſonnables; pas une n'explique tout ce qu'il y a de ſingulier dans le flux & le reflux. Car ceux qui ne ſont point agit les aſtres ne peuvent dire pourquoi la mer commence à monter quand la lune ſe

leve ſur notre horizon, ou ſur celui de nos antipodes : pourquoi le fort du flux, que les Italiens appellent *il vivo dell' aqua*, eſt préciſément quand la lune eſt à ſon midi : pourquoi les marées ſont plus violentes aux nouvelles & aux pleines lunes : pourquoi elles s'augmentent au ſolſtices, & aux équinoxes, & beaucoup plus à l'équinoxe de l'automne qu'à celui du printemps : pourquoi le flux & le reflux ſe fait deux fois en vingt-quatre heures : pourquoi la mer eſt régulierement ſix heures à monter & ſix heures à deſcendre : & pourquoi enfin elle retarde preſque d'une heure tous les jours.

Mais auſſi les opinions qui attribuent tout aux aſtres n'expliquent pas toutes les inégalités de ce mouvement: d'où vient, par exemple, qu'il n'y a point de flux & de reflux dans toute la côte d'Italie, ni preſque dans toute la mer Méditerranée, excepté à Veniſe; qu'il n'y en a point dans la mer Balti-

que, ni dans la côte ſeptentrionale de la mer Pacifique, quoiqu'il ſoit aſſez grand dans les côtes méridionales de cette mer : d'où vient que ſous la zone torride il eſt fort remarquable en quelques lieux, comme dans toute la mer Rouge ; & preſque inſenſible en d'autres, comme dans le Golphe du Mexique, à l'Iſle de Saint Thomas, & aux Moluques : pourquoi dans la Nouvelle France, & à la côte de Bordeaux, la mer monte en cinq heures, & deſcend en ſept : pourquoi dans la Guinée d'Afrique le flux dure quatre heures, & le reflux huit : pourquoi l'un & l'autre ne dure chacun que deux heures aux rivages de Cambaya : pourquoi dans une certaine mer des Indes l'eau eſt quinze jours à monter, & quinze jours à deſcendre : pourquoi vers le pole arctique le flux & le reflux ſe fait réglément deux fois le jour, ſans qu'il ſe faſſe jamais la nuit : pourquoi il ne ſe fait que la nuit dans la mer Perſique, & qu'il

ne ſe fait que le jour dans la mer Indienne.

Ils ne peuvent encore rendre raiſon, d'où vient que, dans les ports de Cambaya, les grands flux ne ſont qu'à la pleine lune; & qu'aux ports du Royaume de Calecut, qui n'en eſt pas fort éloigné, ils n'arrivent qu'à la nouvelle lune; d'où vient que dans la mer Adriatique les marées ſont plus fortes en hiver qu'en été, & plus foibles la nuit que le jour : pourquoi en quelques endroits, comme à Dieppe, les grandes marées ſont deux ou trois jours après les nouvelles & les pleines lunes : pourquoi les marées croiſſent à la nouvelle lune, lorſque cet aſtre a le moins de force, & qu'elles diminuent quand il commence à ſe fortifier : enfin pourquoi le flux ſe fait auſſi réglément à nos rivages, quand la lune eſt ſous notre horizon, que quand elle eſt ſur nos têtes, & qu'elle bat à plomb ſur la mer.

Ces bizarreries du flux & du re-

flux, ſi j'oſe parler de la ſorte, ſont encore plus étranges que celles de la lune ; & je ne vois pas que cet aſtre, tout changeant qu'il eſt, puiſſe être la cauſe de tant de diverſes agitations. En voici d'autres qui ne ſont pas moins irrégulieres, ni moins ſurprenantes.

En de certains ports très-éloignés les uns des autres, & ſitués ſous des climats différens, le flux de chaque jour eſt le même ; & dans quelques ports voiſins il eſt inégal. Ainſi, par exemple, l'eau eſt encore haute à Amſterdam, quand elle baiſſe aux côtes de Friſe.

En quelques lieux la mer s'enfle juſques à la hauteur de quatre-vingts coudées, comme on voit aux ports de Bretagne : en d'autres endroits elle s'éleve à peine d'un pied, ou d'un demi pied, comme à Marſeille, à Ancone, & aux Iſles de l'Amérique.

Le flux & le reflux ne ſe fait pas peu à peu par tout : il y a des côtes où la mer vient avec tant de pré-

cipitation & tant de violence, qu'elle couvre en un inſtant tout le rivage ; & d'où elle ſe retire ſi vîte, qu'elle ſemble diſparoître tout d'un coup. Il y en a auſſi où le reflux ſe fait avec beaucoup de vîteſſe, quoique le flux s'y faſſe très-lentement.

En quelques rivages les eaux s'étendent ſur la terre plus qu'en d'autres. Dans la plupart des côtes de Flandres, la mer ſe répand juſques à neuf mille pas : en Angleterre elle fait remonter la Tamiſe juſques à cinquante mille pas. A Cambaya elle occupe environ trente lieues : elle n'en occupe que deux proche la ville de Panama. Dans l'Amérique elle repouſſe la riviere des Amazones juſqu'à cent lieues ; elle repouſſe encore plus loin le fleuve de Saint Laurent dans le Canada ; quoique ces deux rivieres ſoient plus larges dans leur embouchure, que n'eſt la mer Méditerranée en quelques endroits.

Tout cela eſt fort bizarre, comme

vous voyez ; &, pour bien démêler un mouvement ſi régulier & ſi irrégulier tout enſemble, il faudroit trouver une cauſe qui en expliquât tous les accidens & toute l'hiſtoire. C'eſt ce que les Philoſophes n'ont point encore fait, & ce qu'ils ne feront jamais.

Après tout, je leur pardonne, dit Ariſte, de n'être pas plus éclairés dans une matiere auſſi obſcure que celle-là. Et moi, reprit Eugene, je ne leur pardonne pas, de vouloir connoître ce que Dieu veut qu'ils ignorent. Il y a des myſteres dans la nature, comme dans la grace, incomprehenſibles à l'eſprit humain : la ſageſſe ne conſiſte pas à en avoir l'intelligence, mais à ſçavoir que les plus intelligens ne ſont pas capables de les comprendre. Ainſi le meilleur parti pour nous eſt de confeſſer notre ignorance, & d'adorer humblement la ſageſſe de Dieu, qui a voulu que ce ſecret fût caché aux hommes.

At m ſemper Tu quæri que me tam crel cauſa mea ut ſuperi luere, la *Lucan. l.*

Vous le prenez bien, répondit Ariſte, & aſſurément nous ne ſçaurions mieux faire vous & moi, que d'entrer dans les penſées d'un grand Prophete, en nous écriant avec lui, à la vue de cet élément : *Les élévations de la mer ſont admirables. Le Seigneur eſt admirable dans les eaux.* On peut ſans doute y admirer Dieu comme dans ſa parfaite image, dit Eugene : car enfin la mer repréſente non ſeulement ſa grandeur, ſon immenſité, les abîmes de ſa providence & de ſa ſageſſe ; mais encore ſa miſéricorde & ſa juſtice, la pureté & la plénitude de ſon être. C'eſt ce qu'un de mes amis a exprimé aſſez heureuſement en ces vers :

Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus. *Pſ.* 92.

Son calme nous fait voir un Dieu plein de douceur ;
Sa colere, d'un Dieu le courroux formidable ;
Et ſon affreuſe profondeur,
Des deſſeins éternels l'abîme impénétrable.

Comme Dieu, dans ſon ſein, parmi
ſes flots d'azur
Elle ne ſouffre rien d'impur :
Immenſe comme lui, toujours pleine
& féconde,
Elle donne toujours, ſans jamais s'é-
puiſer ;
Et, ſans jamais ſe diviſer,
Elle répand par tout les tréſors de ſon
onde.

Mais ne remarquez-vous pas, pourſuivit Ariſte, que la mer a pluſieurs faces ; &, que ſi d'un côté elle eſt l'image de Dieu, de l'autre elle eſt l'image du monde, & de la vanité des choſes humaines. Ces calmes & ces tempêtes qui ſe ſuccedent à toute heure ; ces flots qui ſe pouſſent & qui ſe choquent ſans ceſſe ; ces vents favorables, & ces vents contraires ; ces navigations heureuſes, & ces naufrages qui ſe font ſouvent juſques dans le port : tout cela n'eſt-il pas une fidele peinture de ce qui ſe paſſe dans la vie ? Y a-t-il une mer plus inconſtante que la cour des Princes ?

Y en a-t-il même une plus périlleuſe ? De quelque côté qu'on ſe tourne, ce ne ſont qu'écueils d'autant plus dangereux, qu'ils ſont couverts. Le vent le plus favorable eſt quelquefois le plus contraire ; & ſi nous en croyons un ſaint Pere, qui regardoit le monde comme nous, dans le rapport qu'il a avec la mer, il en faut tout craindre juſqu'à la bonace. *Ne vous y fiez point*, dit-il, *ne ſoyez point en aſſurance. Quoique cette mer ſoit plus tranquille & plus unie que l'eau d'un étang ; quoiqu'il n'y ſouffle qu'un doux zephir, il y a des montagnes cachées ſous une ſurface ſi égale. L'ennemi, le péril eſt au dedans ; ce grand calme eſt une tempête.* Et de là vient auſſi, pourſuivit Ariſte, que ceux qui ſe fient à ces belles apparences ſont toujours trompés.

Nolite credere. nolite eſſe ſecuri. Licèt in modum ſtagni ſuſum æquor arridcat ; licet vix ſumma jacentis elementi terga ſpiritu criſpentur : magnos hic campus montes habet. Intùs incluſum eſt periculum, intùs eſt hoſtis. Tranquillitas iſta tempeſtas eſt. *S. Hier. Ep. ad Heliodor.*

Miſero nochiero,
Ch'al luzinghiero
Venticel preſta fede.
L'abandonato pino
Al fin affonda

Dentro aquell' onda,
Onde ſcherzò il matino.

Puiſque le monde eſt une mer, dit Eugene, je ne m'étonne pas que tous les plaiſirs qu'on y goûte ſoient détrempés d'amertume, & que les biens qu'on y poſſede ſoient de la nature de ces eaux ſalées, qui allument la ſoif au lieu de l'éteindre.

Ce qui m'étonne, dit Ariſte, c'eſt que la plupart des hommes trouvent de la douceur dans cette amertume, & qu'ils boivent l'eau de la mer comme du lait, pour uſer d'un mot de l'Ecriture ſainte. Mais, puiſque nous voilà ſur la morale, continua-t-il, quel moyen de voir qu'un peu de ſable dompte toute la fureur de la mer, ſans nous faire des reproches à nous-mêmes du déreglement de nos paſſions, que rien ne peut vaincre.

Inundationé maris quaſi lac ſugent. *Deuter.* 33.

Il eſt vrai, reprit Eugene, que cette obéiſſance de la mer a quelque choſe d'étonnant : car on di-

roit que quand elle eſt courrou
elle va inonder toute la terre :
pendant elle s'arrête tout cour
ſon rivage, & ces montagnes d'e
qui menacent le monde d'un ſeco
déluge, ſe briſent à un grain
S. Baſil. Se- ſable. Un Pere Grec a dit, ce
lent. orat. 1. ſemble, que quelque furieuſe c
ſoit la mer, en approchant de
bords, elle y voit écrit un or
de Dieu qui lui défend de pa
outre ; & qu'alors elle ſe retire
reſpect en courbant les flots, co
me pour adorer le Seigneur, qui
a marqué des bornes.

Cet ordre de Dieu, dit Ariſte,
conçu en des termes bien pré
Uſque huc dans les ſaintes Ecritures : *V*
venies, & *viendrez juſqu'ici, & vous n'irez*
non proce- *plus avant.* Oui, reprit Eugene ;
des ampliùs. *Job.* c. 38. 11. ces paroles ſont ſi bien marqu
ſur le rivage, que rien ne les ſç
roit effacer : ce que Dieu écrit
la pouſſiere eſt immuable ; ce c
les hommes écrivent ſur le mar
& ſur le bronze, ne l'eſt pas.
temps qui conſume tout, qui rui

peu à peu les arcs de triomphe, les obéliſques & les mauſolées, abolit tous les jours les noms & les titres qui ſont gravés ſur ces magnifiques monumens.

La mer & ſon ſable, interrompit Ariſte, me font ſouvenir d'une aſſez jolie avanture. Une femme, ſe promenant un jour au bord de la mer, écrivit avec ſon doigt ces mots ſur le ſable :

Antes muerta que mudada.

Celui pour qui ces paroles étoient écrites vint un peu après. Ayant reconnu la main de la perſonne qu'il aimoit, il fut d'abord fort touché de voir des marques de ſa fidélité & de ſa conſtance. Mais, comme il prenoit plaiſir à relire ces paroles, un flot de la mer les couvrit, & les effaça en même temps. Cela le fit rentrer en lui-même ; &, quelque violente que fût ſa paſſion, il reconnut ſur le champ qu'il n'étoit pas trop ſage d'ajoûter foi à des choſes dites par

une femme, & écrites ſur du ſable.

Georges de Monte-Major.

Mirà el amor lo que ordena,
Que os viene a hazer creer
Coſas dichas por muger,
Y eſcritas en el arena.

Mais pour revenir à ce que je vous diſois du monde & de ſes plaiſirs, reprit Eugene; ſi nous en croyons les Naturaliſtes, l'eau de la mer eſt douce au fond, & ſalée ſeulement au deſſus. Au contraire, les douceurs du monde ne ſont que ſuperficielles: pour peu qu'on entre dans le fond des choſes humaines, on n'y trouve que des amertumes, & on s'en dégoûte bien-tôt.

Ariſtot. ſect. 23 Problem quæſt. 30. & 31.

Je comprends aſſez, dit Ariſte, pourquoi les plaiſirs du monde ſont pleins d'amertume; mais je ne comprends pas pourquoi les eaux de l'Océan ſont ameres. C'eſt auſſi une choſe aſſez difficile à comprendre, repliqua Eugene, & les Sçavans y ſont à peu près auſſi empêchés qu'au flux & au reflux:

ils ſe ſauvent par où ils peuvent. Les uns diſent que certaines montagnes de ſel qui ſont ſous la mer rendent l'eau ſalée. Les autres ſoutiennent que cette ſalure eſt un effet des exhalaiſons ſeches & brûlées que le ſoleil éleve de la terre, & que les vents portent dans la mer : & de là vient, diſent-ils, que la mer eſt plus ſalée en ſa ſurface, que dans ſon fond. Quelques-uns ajoûtent, que le ſoleil tire continuellement des eaux ce qu'elles ont de plus ſubtil, & que ce qui reſte de groſſier, étant cuit par la chaleur, contracte peu à peu la ſalure. Il y en a qui croient que la mer eſt naturellement ſalée ; que Dieu lui a communiqué cette qualité dès le commencement du monde, non ſeulement pour empêcher qu'elle ne vînt à ſe corrompre avec le temps ; mais auſſi afin que ſes eaux étant plus peſantes & plus fortes, elle pût porter de plus grands fardeaux. Toutes ces raiſons ne ſont pas fort convaincantes, com-

me vous voyez : & il reſte toujours à ſçavoir pourquoi le mouvement ſeul, qui empêche l'eau des rivieres de ſe corrompre, ne ſuffit pas pour préſerver de corruption celle de la mer ; pourquoi le ſoleil ne produit pas le même effet dans les rivieres que dans l'Océan ; pourquoi tant de rivieres & tant de pluies ne l'adouciſſent point ; & pourquoi enfin tout ce qui naît dans la mer ne ſe ſent point de ſon amertume.

Ce ſont des ſecrets qu'il faut adorer, & qu'il ne faut point approfondir. Diſons-le encore une fois ; c'eſt proprement dans la mer que Dieu eſt admirable & incompréhenſible. C'eſt là auſſi, pourſuivit Ariſte, qu'il prend plaiſir à faire paroître ſes merveilles & ſes chef-d'œuvres. Il ſemble que ce vaſte élément ſoit le théatre de la puiſſance divine ; non ſeulement parcequ'on y voit tout ce qui ſe rencontre ailleurs ; mais encore parceque les choſes qui y naiſſent ſont plus par-

Mirabilia ejus in profundo. *Pſalm.* 106.

faites que celles que la nature produit en tous les autres endroits du monde.

Je ſçais bien, dit Eugene, que, pour ce qui regarde les animaux, il y a en dans la mer de toutes les eſpeces qui ſont ſur la terre : car il y a des chiens, des loups, des ſangliers, des renards, des bœufs, des chevaux, des lions même, des licornes, des éléphans, & des ſinges. Ce qui me paroît plus étrange, c'eſt que les bêtes qui ſont affreuſes & cruelles ſur la terre, ſont belles & douces dans la mer ; & qu'outre toutes ces eſpeces d'animaux, la mer en a une infinité de particulieres, dont la plupart nous ſont inconnues.

Leo terribilis in terris, dulcis in fluctibus. Rana horrens in paludibus, decora in aquis. *S. Amb. Hexam. c. 2.*

Je ſçais encore qu'il y a des oiſeaux de toutes les façons, juſqu'à des aigles & à des phenix. Mais ſçavez-vous bien, dit Ariſte, qu'il y a des poiſſons qui volent ; & qu'un entre autres s'appelle *le poiſſon volant* ? Que ce poiſſon-oiſeau ne ſe peut ſervir de ſes ailes ſi el-

Oviedo hiſt. de las Indias, lib. 3. c. 5.

les ne ſont mouillées, & qu'il retombe dans l'eau dès qu'elles ſont ſeches ? Sçavez-vous que la mer a ſes étoiles, comme le ciel a les ſiennes ; & que les étoiles marines ſont non ſeulement vivantes & animées, mais encore ſi chaudes de leur nature, qu'elles conſument tout ce qu'elles touchent ? Sçavez-vous enfin qu'il naît toutes ſortes d'herbes & de plantes dans l'océan ; qu'il y a des mers ſemées de tant de fleurs, que les navires n'y peuvent paſſer ; qu'en quelques endroits on trouve des jardins, des vergers, des forêts, & des prairies ſous les eaux ? Il ne reſte plus qu'à y trouver des villes & de peuples, ajouta Eugene en riant. Pour des villes, reprit Ariſte, il ne ſeroit pas difficile de vous y en faire voir : on pourroit du moins vous montrer les reſtes des villes inondées & englouties par la mer. Car Dieu lui a permis quelquefois de paſſer ſes bornes, & de faire des courſes ſur la terre pour punir les crimes

Ariſt. hiſt. animal. lib. 5. c. 15.

Plin. lib. 13. c. 25.

Oviedo hiſt. de las Ind. lib. 2. c. 5.

Maiol. dier. Canic. Colloq. 20.

des hommes, comme il arriva autrefois dans la Friſe & dans la Hollande. On auroit à la vérité un peu plus de peine à trouver des peuples dans la mer ; ſi ce n'eſt que les hommes marins & les femmes marines, dont les hiſtoires font mention, ne ſoient les peuples qui habitent ces villes dont nous parlons. *Maiol. ibid.*

Mais pour ne nous point arrêter à des choſes fabuleuſes ou incertaines, & pour nous en tenir aux véritables peuples de la mer, il faut avouer que les poiſſons ont quelque choſe de bien merveilleux. Outre qu'ils ſont en plus grand nombre ſans comparaiſon que les animaux de la terre, il les ſurpaſſent infiniment en toutes ſortes de qualités. Les viandes les plus ſavoureuſes & les plus exquiſes n'ont pas le goût ni la délicateſſe de certains poiſſons. Il y en a un qui porte le nom de fleur, & qui a l'odeur auſſi-bien que la beauté des fleurs les plus agréables. La gran- *S. Ambroſ. Hexam. lib. 5. c. 2. de Thimallo.*

deur des éléphans n'approche pas de celle des baleines, & des autres monſtres de l'Océan. Les plus forts lions n'ont pas la force d'un des plus petits poiſſons de la mer, qui arrêtent les navires. Les cancres marins, qui ſemblent les plus ſtupides des poiſſons, ont une adreſſe merveilleuſe à ſurprendre les meres-perles, quand elles s'entr'ouvrent pour recevoir la roſée du ciel. Où trouvera-t-on un animal terreſtre auſſi induſtrieux que cette Sirene qui parut en Hollande ſur la fin du ſiecle paſſé, & qui apprit en peu de temps à filer ? Car les Sirenes ne ſont pas de pures fables : on en a vû en divers pays ; & une des plus fameuſes eſt celle que Philippe Archiduc d'Autriche amena à Genes l'an 1548.

Corn. à lapide in Iſai. 13. 22.

Sirenes in delubris voluptatis.

Geſner. hiſt. animal. lib 4. de Sirenibus.

Les dauphins ſont plus agiles & plus vîtes que les oiſeaux : ils ne s'arrêtent jamais, non pas même quand ils dorment ; ce qui a fait dire à un Poëte Italien,

E dormendo ripoſo ancor non have,

Et ce qui a fondé auſſi pluſieurs deviſes, dont l'une a pour ame,

In motu quietem.

Le repos dans le mouvement.

Quelque tendre que ſoit l'amitié de toutes les bêtes pour leurs petits, elle n'égale point celle que le dauphin a pour les ſiens : il les nourrit de ſon lait, & il les porte ſur ſon dos ; il les reçoit dans ſa bouche, & il les enferme dans ſon ventre, quand ils ſont pourſuivis par les pêcheurs. On dit même que, quand ils ſont pris, il les ſuit par tout, & qu'il ne leur ſurvit pas long-temps. Les dauphins s'entraiment les uns les autres ; juſques-là qu'un dauphin ayant été pris un jour & amené ſur le rivage, d'autres dauphins accoururent en foule à ſon ſecours, & remenerent le priſonnier en triomphe, après avoir mis les pêcheurs en fuite. Ils aiment naturellement les hommes. Ils ſont touchés de la beauté. Ils ſe plaiſent à la muſique ; & il ne faut point d'autre appas pour les prendre qu'une belle

Ariſtot. hiſt. anim. lib. 9. c. 48.

voix. Je n'aurois jamais fait, ſi voulois vous dire tout ce qui garde les dauphins, & ce qu'i a de ſingulier dans chaque poiſſo Ce ſont de ces ſujets qui men trop loin, & dont on ne ſçaur ſortir, pour peu qu'on y en Auſſi-bien, dit Eugene, ce ne ſ pas là les plus grandes richeſſes la mer. Les perles, toutes peti qu'elles ſont, valent encore mie que les baleines & que les d phins.

Elles ne vaudroient pas tant, partit Ariſte, ſi le luxe & l'opini n'en relevoient tous les jours prix. On les eſtime beaucoup, par qu'elles viennent d'un autre mo de, & qu'elles coûtent ſouvent vie à ceux qui les pêchent. El ont dans elles-mêmes, dit E gene, ce qui les fait eſtimer. peut-il rien voir de plus riche de plus beau que de groſſes perle fort rondes, fort blanches & fc polies? Ce ſont, à les bien défini des chef-d'œuvres de la nature,

l'art n'a rien à ajoûter. Les pierres précieuſes ſont toutes brutes quand on les tire de leurs rochers ; & elles n'ont leur luſtre que de l'induſtrie des hommes. La nature ne fait que les ébaucher ; il faut que l'art les acheve, en les poliſſant. Mais pour les perles, elles naiſſent avec cette eau nette & éclatante qui les fait tant eſtimer. On les trouve toutes polies dans les abîmes de la mer ; & la nature y met la derniere main, avant qu'on les arrache de leurs nacres.

Il me ſemble, dit Ariſte, que la dureté fait une partie de leur prix : cependant ſi nous en croyons de bons Auteurs, elles ſont molles dans leurs nacres, & elles ne durciſſent que quand elles ſentent l'air. *Solin. c. 55.*

A la vérité, répliqua Eugene, elles ne ſont pas dures dans le moment qu'elles ſe forment ; elles ne le deviennent qu'avec le temps, & il ſe peut faire que l'air contribue quelque choſe à leur dureté. C'eſt peut-être pour cela que les con-

ques, où elles ſont enfermées, s'élevent quelquefois au-deſſus de l'eau, & entrouvrent leurs écailles.

Plin. hiſt. nat. lib 32. c. 2. Quoi qu'il en ſoit, ajoûta-t-il, ſi les perles ne ſont dures qu'après avoir été expoſées à l'air, elles ont cela de commun avec le corail. Car vous ſavez que le corail eſt une plante fort tendre tandis qu'il demeure dans l'eau, & qu'il ne ſe change en pierre que quand il en eſt dehors. Cette propriété, dit Ariſte, pour être connue de tout le monde, n'en eſt pas moins merveilleuſe. L'expérience nous fait voir tous les jours que pluſieurs choſes qui naiſſent à l'air, comme du bois, des herbes & des champignons, ſe pétrifient dans les eaux; mais nous ne voyons que le corail, qui, étant né dans les eaux, ſe pétrifie à l'air.

Ce qui me paroît encore aſſez bizarre, continua Eugene, c'eſt qu'il ne devient rouge que quand il a été tiré du fond de la mer: il prend alors cette teinture de ſang qui

qui lui eſt naturelle, & en quoi conſiſte ſa principale beauté.

Il y a du corail qui n'eſt point rouge, dit Ariſte ; on en voit de blanc, de noir, de vert, de jaune, de cendré, & d'une certaine eſpece où toutes ces couleurs ſont mêlées enſemble : on en rencontre même quelquefois des branches dont une ſeule a trois couleurs diſtinctes l'une de l'autre.

A ce que je vois, dit Eugene, la nature s'égaye & ſe joue dans la production du corail, auſſi-bien que dans celle des coquilles. Ouï ſans doute, reprit Ariſte : & delà vient que les diverſes ſortes de corail ne ſervent pas moins à orner les cabinets des curieux, que les différentes eſpeces de coquillage. J'ai vû un collier de l'Ordre du Saint-Eſprit fait d'une ſeule piece de corail. Il n'y a rien de mieux travaillé, ni de plus rare; & les connoiſſeurs admirent cet ouvrage, comme un chef-d'œuvre de la nature & de l'art tout enſemble.

Plin. hiſt. nat. lib. 32. c. 2.

Les Indiens, pourſuivit Eugene, eſtiment le corail autant que les perles, & les comptent entre les pierres précieuſes : leurs femmes en font des colliers dont elles ſe parent dans les réjouïſſances publiques : & comme le gui de chêne étoit ſacré parmi nos Druïdes, les grains de corail ont quelque choſe de divin parmi les ſages des Indes : ſelon eux, c'eſt aſſez de porter ces grains pour être préſervé de tout malheur. Si vous en croyez les hiſtoriens de la nature, dit Ariſte, le corail défend les maiſons de la foudre, & en écarte les mauvais génies : il diſſipe les enchantemens & les ſortileges. Il arrête du moins le ſang, reprit Eugene, & ſa cendre bue avec de l'eau eſt un remede ſouverain contre pluſieurs maladies : elle fortifie les yeux : elle réjoüit le cœur & la tête : elle guérit les piquûres de l'aſpic & du ſcorpion : elle chaſſe la fievre, l'épilepſie & la peſte.

Les perles miſes en poudre ont à peu près la même vertu, dit Ariſte :

mais de toutes les productions de la mer, la plus salutaire est l'ambre-gris. Il rajeunit les vieillards, & il rend presque la vie aux morts. Cependant ce n'est que l'écume & la bave de la mer courroucée. On ne sait pas trop ce que c'est, interrompit Eugene, & on ne le connoît gueres que par les effets qu'il produit.

Excrementa suo & nostro miracula mundo. *Garaff. de Ambare.*

Les uns disent que c'est une espece de truse ou de champignon marin, que la tempête arrache du fond de la mer, & qu'elle pousse au rivage : car l'ambre-gris ne s'y trouve qu'après une grande agitation des flots; & c'est un présent que la mer ne fait aux hommes que dans sa colere.

Les autres pensent que c'est un souphre, qui, de quelques fontaines où il se forme, coule dans la mer, s'y durcit, & y prend cette odeur & cette vertu qui le rendent si précieux.

Il y en a qui se persuadent que c'est quelque chose de la baleine,

par la raiſon que l'ambre-gris s'appelle baleine dans les Royaumes de Maroc & de Fez ; qu'il y en a en abondance ſur ces côtes de l'Afrique, quand les baleines y ſont jettées par la violence des tempêtes.

Quelques-uns enfin s'imaginent que l'ambre-gris eſt la cire & le miel que les mouches font dans le creux des rochers qui ſont au bord de la mer des Indes : ils diſent que ces ruches étant cuites par la chaleur du ſoleil, ſe détachent par leur propre poids, & qu'elles tombent dans la mer, qui par ſon agitation & par ſon ſel les purifie & les acheve : ils ſoutiennent même qu'une groſſe piece d'ambre encore imparfaite ayant été rompue, on avoit trouvé, dans le milieu de ſa ſubſtance, le rayon de cire & de miel enſemble ; & que, quand on a fait la diſſolution de l'ambre gris avec de l'eſprit de vin paſſé ſur la terre, il reſte à la fin une matiere toute ſemblable au miel. Vous en croirez tout ce qu'il vous plaira. Pour moi,

Journal des Voyages de M. de Monconys. 2. partie.

il m'importe peu que l'ambre gris ſoit un champignon, une ruche à miel, ou quelqu'autre choſe.

De quelque nature que ſoient toutes ces riches productions de l'océan, dit Ariſte, il faut avouer qu'elles cauſent mille maux parmi les hommes : elles ſont la matiere de la vanité, de la délicateſſe & de la corruption des mœurs ; de ſorte qu'au ſentiment d'un Philoſophe fort éclairé, il n'y a rien au monde de plus pernicieux que la mer.

Populatio morum atque luxuria non aliunde major quam è conchārum genere. *Plin. hiſt nat. lib. 9. cap. 34*

Elle eſt d'elle-même très-utile, repliqua Eugene ; & les choſes qu'elle produit ne deviennent pernicieuſes que par le mauvais uſage que nous en efaiſons. Le Créateur l'a rendue féconde pour l'utilité de tous les peuples ; & il a voulu qu'elle eût pluſieurs bras & pluſieurs golphes, afin que s'entremêlant dans les terres fermes elle nous apportât ſes richeſſes juſques dans nos villes. C'eſt notre faute ſi nous abuſons des biens qu'elle nous fait.

Ex tota rerum natura damnoſiſſimum mare eſt ; tot modis, tot menſis, tot piſcium ſaporibus, quibus pretia capientium periculo fiunt. *Ibid.*

Après ces paroles Ariſte & Eugene

ſe levèrent ; & voyant la mer retirée, ils tournerent leurs pas vers le port, dans le deſſein d'y voir un vaiſſeau nouvellement arrivé des Indes. En achevant leur promenade ils s'entretinrent des lieux où l'on trouve l'ambre gris, où l'on pêche les perles & le corail. Ils parlerent des Iſles que la Providence conſerve au milieu de ces vaſtes & profonds abîmes, pour la commodité des voyageurs. Ils parlerent auſſi de l'Océan & de la mer Méditerranée ; des noms différens qu'on donne à l'un ou à l'autre, ſelon la diverſité de leurs côtes ou de leurs eaux. Ils n'oublierent pas la mer Glaciale, la mer Rouge, la mer Morte, la Mer Pacifique ; & après avoir dit de tout cela ce qu'on a accoutumé d'en dire, ils conclurent qu'il n'y avoit rien de plus admirable dans la mer, que la mer même.

LANGUE FRANCOISE.

II. ENTRETIEN.

ARISTE & Eugene ſe trouverent ſi bien de leur premiere converſation, qu'ils retournerent dès le lendemain au bord de la mer. Après qu'ils ſe furent un peu écartés d'une compagnie que le beau temps avoit attirée à la promenade, & qui étoit compoſée des plus honnêtes gens de la ville ; ſi nous ſavions bien la langue du pays, dit Ariſte, nous ne ſerions pas ſi ſolitaires que nous ſommes. Un ami de votre ſorte, repliqua Eugene, vaut toutes les compagnies du monde : & pour moi, depuis que nous ſommes enſemble, je ne me ſuis point en-

core aviſé de faire réflexion ſur la langue du pays, ni ſur notre ſolitude.

Ce que vous dites eſt fort obligeant, repartit Ariſte : mais après tout, ajoûta-t-il, c'eſt une choſe aſſez fâcheuſe que de ne ſavoir point la langue d'un pays où l'on doit vivre quelque temps. Car outre qu'on ne peut entrer dans les ſociétés agréables, ni être d'aucune partie de divertiſſement, on ſe trouve à toute heure dans d'étranges embarras, faute de ſe faire bien entendre, & d'entendre bien les autres. Les truchemens, dit Eugene, peuvent nous ſervir en ces rencontres. Ne me parlez point de truchemens, répondit Ariſte ; ils ne ſont pas d'un ſi grand ſecours que vous penſez : la plupart de ces truchemens de profeſſion ne ſavent preſque pas la langue des étrangers auxquels ils ſervent d'interpretes : c'eſt pitié de voir comme ils alterent & comme ils eſtropient, ſi j'oſe parler ainſi, les choſes qu'ils veulent faire entendre, & qu'ils

n'entendent pas quelquefois eux-mêmes. De plus, c'eſt, ce me ſemble, une grande ſujettion, que de ne parler jamais que par la bouche d'autrui ; car, ſi vous perdez un moment votre interprete, il vaudroit autant que vous devinſſiez tout d'un coup ſourd & muet. Enfin, pour moi, comme je ſuis toujours dans le deſſein de voyager, ſi j'avois quelque choſe à demander à Dieu pour la commodité de la vie, je crois que je lui demanderois le don des langues, ou du moins un peu du génie de ce Poſtel, ſi renommé au ſiecle paſſé par la connoiſſance des Langues, & qui ſe vanta un jour, en préſence de Charles IX. de pouvoir aller ſans truchement juſqu'au bout du monde.

Toutes vos raiſons, dit Eugene, ne me donneront pas l'envie d'apprendre le Flamand : je laiſſe à votre Docteur ces connoiſſances infinies, qui l'ont fait paſſer de ſon temps pour un prodige. Je craindrois, pourſuivit-il en riant, que ſi je venois à

parler tant de ſortes de langues, on ne me prît dans le monde pour un poſſédé. Au moins vous ſeriez bien aiſe, dit Ariſte, que toutes les langues fuſſent réduites à une ſeule, & que tous les peuples s'entendiſſent comme nous nous entendons, & comme ils s'entendoient autrefois. Je n'en ſerois pas fâché, répliqua Eugene; pourvû que notre langue fût cette langue univerſelle, & que toute la terre parlât François. Vous avez raiſon de prendre ce parti-là, répondit Ariſte: car, parlant auſſi-bien que vous faites, vous perdriez trop, ſi l'on ne parloit plus qu'Allemand ou bas Breton. Mais vous n'avez rien à craindre de ce côté-là, ajoûta-t-il; vous devez plutôt eſpérer que vos ſouhaits ſeront un jour accomplis. On parle déja François dans toutes les Cours de l'Europe. Tous les Etrangers qui ont de l'eſprit ſe piquent de ſavoir le François: ceux qui haïſſent le plus notre nation aiment notre langue: dans le pays où nous

ſommes, les perſonnes de qualité en ſont une étude particuliere, juſqu'à négliger tout-à-fait leur langue naturelle, & à ſe faire honneur de ne l'avoir jamais appriſe. Les Dames de Bruxelles ne ſont pas moins curieuſes de nos livres que de nos modes : le peuple même, tout peuple qu'il eſt, eſt en cela du goût des honnêtes gens ; il apprend notre langue preſque auſſitôt que la ſienne, comme par un inſtinct ſecret qui l'avertit malgré lui qu'il doit un jour obéir au Roi de France, comme à ſon maître légitime.

C'eſt une choſe fort glorieuſe à notre nation, dit Eugene, que la langue Françoiſe ſoit en vogue dans la capitale des Pays-Bas, avant que la domination Françoiſe y ſoit établie. La langue Latine a ſuivi les conquêtes des Romains ; mais je ne vois pas qu'elle les ait jamais précédées. Les nations que ces conquérans avoient vaincues apprenoient le Latin malgré elles ; au lieu

que les peuples qui ne ſont pas encore ſoumis à la France apprennent volontairement le François. La gloire du Roi y contribue peut-être autant que celle de ſes prédéceſſeurs. Les langues ſuivent d'ordinaire la fortune & la réputation des Princes. Les heureux ſuccès de Charles-Quint firent que de ſon temps les beaux eſprits d'Italie apprirent l'Eſpagnol ; & les grandes qualités de François I. rendirent célebre la langue Françoiſe, lorſqu'elle étoit encore à demi barbare. Que doit faire préſentement pour une langue polie & parfaite la grandeur d'un Monarque comme le nôtre, qui réunit en ſa perſonne le bonheur de Charles-Quint & le mérite de François Premier ?

Bernardini Parthenii orat. pro lingua latina.

Mais pour revenir à ce que je diſois, reprit Ariſte, il n'y a gueres de pays dans l'Europe où l'on n'entende le Ftançois ; & il ne s'en faut rien que je ne vous avoue maintenant que la connoiſſance des

langues étrangeres n'eſt pas beaucoup néceſſaire à un François qui voyage. Où ne va-t-on point avec notre langue ? C'eſt lui donner des bornes trop étroites que de la renfermer dans l'Europe, dit Eugene; elle a cours parmi les Sauvages de l'Amérique, & parmi les nations de l'Aſie les plus civiliſées. Une lettre écrite d'Iſpahan porte en termes exprès que la propoſition qui a été faite depuis peu au Roi de Perſe par les Ambaſſadeurs de notre incomparable Monarque pour l'établiſſement du commerce entre ce Royaume-là & la France, fait que les Perſans étudient le François avec une ardeur incroyable. Je ne ſais même ſi les Chinois & les Japonois ne l'étudient pas auſſi, depuis qu'il y a des François parmi eux. Quoi qu'il en ſoit, ſi la langue François n'eſt pas encore la langue de tous les peuples du monde, il me ſemble qu'elle mérite de l'être. Car, à la bien conſidérer dans la perfe-

Lettres des pays étrangers. pag. 8.

ction où elle eſt depuis pluſieurs années, ne faut-il pas avouer qu'elle a quelque choſe de noble & d'auguſte, qui l'égale preſque à la langue Latine, & la releve infiniment au deſſus de l'Italienne & de l'Eſpagnole, les ſeules langues vivantes qui peuvent raiſonnablement entrer en concurrence avec elle ?

J'avois cru juſqu'à cette heure, interrompit Ariſte, que la majeſté étoit le caractere de la langue Caſtillane. Croyez-moi, reprit Eugene, il y a bien à dire entre la majeſté & le faſte, entre la fauſſe & la véritable grandeur. Je tombe d'accord avec vous qu'il n'y a rien de plus pompeux que le Caſtillan : il n'a preſque pas un mot qui n'enfle la bouche, & qui ne rempliſſe les oreilles. Il donne de grands noms aux petites choſes ; témoins ſes *Maravedis*, ſes *Pimpollos*, ſes *Guſarapas*, ſes *Relampagos*, ſes *Pañanquines*, & mille autres mots de cette nature. Il ſemble que les Eſ-

pagnols parlent moins pour ſe faire entendre, que pour ſe faire admirer; tant leurs manieres de parler ſont hautes & magnifiques. Il ne faut qu'ouvrir leurs livres pour être perſuadé de ce que je dis. J'en liſois un l'autre jour, qui débute par une expreſſion merveilleuſe : *Que el Heroe platique incomprehenſibilidades de caudal.* Cet *incomprehenſibilidades* ſonne bien haut : cela ſignifie en bon François, qu'un ſage Prince doit ſe conduire de ſorte que perſonne ne le pénetre. L'Auteur Eſpagnol pourſuit ſur le même ton ; & pour dire que c'eſt une grande habileté de ſe faire connoître ſans ſe laiſſer comprendre, il s'exprime ainſi : *Gran treta en el arte de entendidos oſtentarſe al conocimiento, pero nota la comprehenſion.* Y a-t-il, à votre avis, de la grandeur & de la majeſté à tout cela ? La nobleſſe d'une langue dépend-elle préciſément du nombre des ſyllabes, & de l'enflure des paroles ? Eſt-on de plus belle taille

pour être monté ſur des échaſſes ? A-t-on meilleure mine quand on a le viſage bouffi ? Pour moi, je n'entends jamais ces mots & ces expreſſions de la langue Caſtillane, que je ne me ſouvienne du Mançanares. On diroit, à entendre ce grand mot, que la riviere de Madrid eſt le plus grand fleuve du monde : & cependant ce n'eſt qu'un petit ruiſſeau, qui eſt le plus ſouvent à ſec ; & qui, ſi nous en croyons un Poëte Caſtillan, ne mérite pas d'avoir un pont. Je me ſouviens des vers Eſpagnols, & vous ne ſerez peut-être pas fâché de les apprendre en paſſant.

Louis de Gongora.

Duelete de eſſa puente Mançanares,
Mira que dize por ai la gente,
Que nos eres rio para media puente,
Y que ella es puente paro treinta mares.

Voilà ce que c'eſt que le Mançanares, & voilà auſſi à peu près ce que c'eſt que la langue Caſtilane. Des termes vaſtes & réſonnans : des expreſſions hautaines & fanfaronnes ;

de la pompe & de l'oſtentation par tout. Il n'en eſt pas de même de notre langue : ſes mots ſont d'une grandeur raiſonnable, comme ceux de la langue Latine ; ſes expreſſions ſont nobles & modeſtes tout enſemble ; elle fuit les façons de parler baſſes, & les proverbes juſques dans le diſcours familier : mais elle abhorre auſſi les termes ampoullés, & le Phebus juſques dans le ſtyle ſublime. Elle a de quoi ſoutenir les matieres les plus fortes, & de quoi élever les plus foibles : le bon ſens & la bienſéance l'accompagnent par tout. Enfin je trouve preſque autant de différence entre elle & la langue Eſpagnole, qu'il y en a entre une Reine de théatre, qui doit toute ſa majeſté à la magnificence de ſes habits, & une véritable Reine, laquelle a dans toute ſa perſonne je ne ſais quel air majeſtueux qui la fait toujours paroître ce qu'elle eſt, quelque habit qu'elle porte, & quelque action qu'elle faſſe. Vous ſavez ce que dit le Taſſe de ſon Herminie habillée

en Bergere, & occupée aux exercices de la vie champêtre.

Non copre habito vil la nobil luce,
E quanto è in lei d'altero e di gentile:
E fuor la maestà regia traluce
Per gli atti encor de l'essercitio humile.

Mais la langue Italienne, dit Ariſte, n'a rien de cette vaine grandeur, & de cet orgueil que vous reprochez à la langue Eſpagnole.

Je l'avoue, reprit Eugene : mais avouez auſſi qu'elle va dans une autre extrémité, & qu'elle tombe dans l'enjouement, en s'éloignant de la gravité & du faſte. Y a-t-il rien de moins ſérieux que ces diminutifs qui lui ſont ſi familiers ? Ne diroit-on pas qu'elle ait deſſein de faire rire avec ſes *fanciulleto*, *fanciullino* ; *bambino*, *bambinello*, *bambinellucio* ; *huometto*, *huomicino*, *huomicello* ; *dottoretto*, *dottorino*, *dot-*

torello, dottoruzzo; vecchino, vecchietto, vecchiettino, vecchiuzzo, vecchiarello. Ajoûtez à cela les mêmes terminaiſons qui reviennent ſi ſouvent, & qui ſont une rime perpétuelle dans la proſe. Le diſcours eſt quelquefois tout en *A*, & quelquefois tout en *O*: ou du moins les *O* & les *A* ſe ſuivent de ſi près, qu'il étouffent le ſon des *I* & des *E*, qui de leur côté ſont auſſi en quelques autres endroits une muſique aſſez mal plaiſante.

De plus, la langue Italienne aime extrêmement les jeux de paroles, les antitheſes & les deſcriptions: elle s'égaye, elle badine même quelquefois dans les matieres les plus graves & les plus ſolides. Je parle de l'Italien & de l'Eſpagnol, tels qu'ils ſont préſentement dans les Auteurs modernes qui ont de la réputation en Italie & en Eſpagne. Le François eſt exempt de tous ces défauts: Il garde un juſte tempérament entre ces deux langues; comme il n'a rien de l'eſprit orgueilleux de l'une, il

n'a rien auſſi du génie enjoué de l'autre. Les *fontelette*, *montagnette*, *oyſelet*, *ruiſſelet*, qui étoient des délicateſſes dans le ſtyle de nos vieux Auteurs, ne ſe peuvent ſupporter dans le langage d'aujourd'hui : on ſe moqueroit bien maintenant d'un Poëte qui diroit avec Belleau :

Le gentil Roſſignolet
Doucelet,
Découpe deſſous l'ombrage
Mille fredons babillards,
fretillards,
Au doux chant de ſon ramage.

De tous les diminutifs adjectifs qui ont été ſi en vogue autrefois, je n'en ſais pas un qui ſoit demeuré dans le bel uſage. Nous avons horreur de *mignardelette*, *blondelette*. Pour les ſubſtantifs, outre *cuvette*, *clochette*, & quelqu'autre terme de cette ſorte, je ne ſache gueres qu'*amourette* que nous ayions retenu. Car quoique *tablette*, *lancette*, & pluſieurs autres mots de cette

rime, aient le caractere de diminutifs, ils n'en ont pas la ſignification, non plus que *baſſinet* & *mantelet*. Ainſi on ne dit pas une *tablette*, pour dire une petite table; ni une *lancette*, pour dire une petite lance. A la vérité, à prendre ces mots dans leur premiere origine, ils ſont des diminutifs de *table* & de *lance*; mais, à regarder ce qu'ils ſignifient maintenant ſelon l'uſage, ils ne paſſent point pour des diminutifs dans la langue, non plus que *fleurette*, qui a perdu ſa ſignification propre, & qui n'a plus que celle que la galanterie lui a donnée. Je dis le même de *baſſinet*, & de *mantelet*: on dit le *baſſinet* d'un fuſil, & le *mantelet* d'un carroſſe; mais on ne dit pas *baſſinet* pour dire un petit baſſin, ni *mantelet* pour dire un petit manteau, ſi ce n'eſt en parlant de celui que les Evêques portent en des jours de cérémonie. Enfin, ſi nous avons quelques diminutifs d'une autre eſpece, comme *aiglon*, *bécaſſine*, *pigeonneau*, nous en avons

peu ; & nous n'avons pas la liberté d'en faire ſelon notre caprice, comme les Italiens, qui en font autant qu'il leur plaît, & qui ſe plaiſent tant à en faire.

Pour les rimes, notre langue ne les peut ſouffrir dans la proſe ; & elle n'a pas de peine à les éviter, parceque les terminaiſons de ſes mots ſont fort différentes.

Au reſte, elle ne les évite pas ſeulement dans la chute des periodes, & dans la fin des membres qui compoſent des périodes ; elleles évite encore dans le commencement & dans la ſuite du diſcours : & Vaugelas a fort bien remarqué qu'il ne faut que deux ou trois mots qui aient un même ſon pour rendre une période vicieuſe. Mais la langue Françoiſe ne ſe contente pas, dans la perfection où elle eſt, de rejetter les terminaiſons tout-à-fait ſemblables ; elle ſe garde même de tout ce qui approche de la rime, & de ce qu'on appelle conſonances, comme *amertume* & *fortune*,

ſoleil & *immortel.* En quoi elle a peu de rapport, non ſeulement avec la langue Italienne, mais encore avec la langue Latine, qui affecte quelquefois ces ſortes de rimes, juſqu'à s'en faire une eſpece d'ornement, qu'elle met au nombre de ſes figures. Notre langue eſt encore ennemie du jeu des paroles, & de ces petites alluſions que la langue Italienne aime tant.

A ce que je vois, dit Ariſte, notre Langue eſt bien plus ſérieuſe que je ne penſois. Elle l'eſt autant qu'elle le doit être, reprit Eugene : avec toute ſa majeſté, elle eſt gaie & enjouée en de certaines rencontres; mais il y a toujours de l'honnêteté, & même de la ſageſſe dans ſa gaieté & dans ſon enjouement. Ses plaiſanteries & ſes débauches, ſi j'oſe parler de la ſorte, ſont comme celles de ces perſonnes raiſonnables, qui ne s'oublient jamais, & à qui rien n'échappe contre la bienſéance, quelque liberté qu'elles ſe donnent.

Dans nos bagatelles, dans nos folies ingénieuſes, dans tout ce qu'on appelle jolies choſes, que de nobleſſe, que d'élévation, que de bon ſens ! Notre langue y eſt en quelque façon plus admirable que dans les grands ouvrages, où la matiere la ſoutient, où les choſes donnent de la force & de la dignité aux paroles.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux en notre langue, ajouta-t-il, c'eſt qu'étant ſi noble & ſi majeſtueuſe, elle ne laiſſe pas d'être la plus ſimple & la plus naïve langue du monde.

Vous voulez bien que, pour vous faire mieux entendre ma penſée, je vous faſſe ſouvenir que les langues n'ont été inventées que pour exprimer les conceptions de notre eſprit ; & que chaque langue eſt un art particulier de rendre ces conceptions ſenſibles, de les faire voir, & de les peindre : de ſorte que, comme les talens des peintres ſont divers, les génies des langues

le

le ſont auſſi. Il y a des peintres qui excellent en portraits, & qui expriment juſqu'aux mœurs & aux ſentimens des perſonnes qu'ils peignent. Il y en a d'autres, qui, quelque habiles qu'ils ſoient, ont de la peine à attraper cet air qui diſtingue un viſage de l'autre : leurs couleurs ſont éclatantes, leurs traits ſont hardis ; il y a de l'eſprit & une grande beauté d'imagination en tout leur deſſein : mais ils n'obſervent pas exactement toutes les proportions que la portraiture demande ; & leurs portraits ne ſont pas fort reſſemblans. Il en eſt de même à peu près des langues : il y en a quelques-unes qui ne ſont pas heureuſes à peindre les penſées au naturel. Telle eſt entre autres la langue Eſpagnole. Elle fait pour l'ordinaire les objets plus grands qu'ils ne ſont, & va plus loin que la nature : car elle ne garde nulle meſure en ſes métaphores ; elle aime paſſionnément l'hyperbole, & la porte juſqu'à l'excès. De ſorte

qu'on pourroit dire que cette figure eſt la favorite des Caſtillans, comme on a dit que l'ironie étoit la favorite de Socrate. Leurs livres ſont pleins de ces métaphores hardies, & de ces hyperboles exceſſives. Un de leurs plus célebres Auteurs appelle un grand cœur, *un cœur géant*, *coraçon gigante*; & celui d'Alexandre, *un archicœur*, dans le coin duquel le monde que nous habitons étoit ſi à l'aiſe, qu'il y reſtoit encore de la place pour ſix autres. *Archicoraçon, pues cupo en un rincon del, todo eſte mundo holgadamente, dexando lugar para otros ſeis.*

Gracian.

Un bon Poëte de ce pays-là dit froidement qu'il ne veut plus ſoupirer, parcequ'il craint que ſes ſoupirs étant tout de feu n'embraſent le ciel, la terre, & la mer.

Pedro Padilla.

Dexo de ſoſpirar, por que recelo
Que ſiendo mis ſoſpiros eſparcidos,
Como del pecho ſalen encendidos
Abraſaran la tierra, mar y cielo.

Voilà le génie Eſpagnol. La langue

Italienne ne réuſſit gueres mieux à copier les penſées. Elle n'enfle peut-être pas tant les choſes ; mais elle les embellit davantage. Elle ſonge plus à faire de belles peintures que de bons portraits ; & pourvu que ſes tableaux plaiſent, elle ne ſe ſoucie pas trop qu'ils reſſemblent. Elle eſt de l'humeur de ces peintres fantaſques, qui ſuivent bien plus leur caprice qu'ils n'imitent la nature : ou, pour mieux dire, ne pouvant parvenir à cette imitation, en quoi conſiſte la perfection des langues, auſſi-bien que celle de la peinture, elle a recours à l'artifice, & fait à peu près comme cet apprenti, qui ne pouvant exprimer les charmes & les traits d'Helene, s'aviſa de mettre beaucoup d'or à ſon tableau ; ce qui fit dire à ſon maître, qu'il l'avoit fait riche, ne l'ayant pû faire belle. Car cette langue ne pouvant donner aux choſes un certain air qui leur eſt propre, elle les orne & les enrichit autant qu'elle peut. Mais

ces ornemens & ces enrichiſſemens ne ſont pas de véritables beautés. Toutes ces expreſſions Italiennes, ſi fleuries & ſi brillantes, ſont comme ces viſages fardés, qui ont beaucoup d'éclat, & qui n'ont rien de naturel. Il eſt vrai que ces belles expreſſions ont de quoi ſurprendre, & même quelquefois de quoi plaire: mais, après tout, ce ſont de fauſſes beautés; & pour peu qu'on ait les yeux bons, on ne s'en laiſſe pas éblouïr.

Il y a d'autres langues qui repréſentent naïvement tout ce qui ſe paſſe dans l'eſprit; & entre celles qui ont ce talent, il me ſemble que la langue Françoiſe tient le premier rang, ſans en excepter la Grecque & la Latine. Il n'y a qu'elle, à mon gré, qui ſache bien peindre d'après nature, & qui exprime les choſes préciſément comme elles ſont. Elle n'aime point les exagérations, parcequ'elles alterent la vérité; & c'eſt pour cela ſans doute qu'elle n'a point de ces termes qu'on

appelle *ſuperlatifs*, non plus que la langue Hebraïque. Car *Grandiſſime*, *Belliſſime*, *Habiliſſime*, dont les Provinciaux, & même quelques gens de la Cour ſe ſervent, ne ſont point François; & pour *Illuſtriſſime*, *Sereniſſime*, *Révérendiſſime*, *Généraliſſime*, ce ſont des termes établis, pour marquer les qualités des perſonnes, & non pas pour exagérer les choſes.

Notre langue n'uſe auſſi que fort ſobrement des hyperboles, parceque ce ſont des figures ennemies de la vérité : en quoi elle tient de notre humeur franche & ſincere, qui ne peut ſouffrir la fauſſeté & le menſonge.

Pour la métaphore, elle ne s'en ſert que quand elle ne peut s'en paſſer, ou que les mots métaphoriques ſont devenus propres par l'uſage. Sur-tout elle ne peut ſupporter les métaphores trop hardies: & nous ne ſommes plus au temps du *zenit* de la vertu, du *ſolſtice* de l'honneur, & de l'*apogée* de la gloi-

re. Comme les jeunes perſonnes
quelque bien faites qu'elles ſoient
ne plaiſent point aux honnêtes gens
ſi elles n'ont de la retenue & de l
pudeur ; les métaphores les plu
agréables ne ſont point au gré d
notre langue, ſi elles ne ſont fo
modeſtes. Elle choiſit bien celle
dont elle uſe : elle ne les tire p
de trop loin, & ne les pouſſe p
trop loin auſſi : elle les condu
juſqu'à un terme raiſonnable : e
quoi elle eſt encore bien diff
rente de ſes voiſines, qui po
tent toujours les choſes à l'extr
mité. Car, par exemple, ſi elle
s'embarquent une fois en amou
elles ne manquent pas de prend
auſſi-tôt pour phare le flambe
de l'amour même ; & pour étoi
polaire, les yeux de la Beauté do
elles parlent : elles font voler les d
ſirs à pleines voiles, à la faveur d
vent de l'eſpérance : elles agite
le navire de l'ame des tourbillo
de la crainte : & c'eſt grand haza
ſi elles ne le font échouer à la

contre le rocher d'un cœur insensible.

Ces métaphores continuées de la sorte, ou ces allégories, dont les Espagnols & les Italiens font leurs délices, sont des figures extravagantes parmi nous. Au reste, notre langue est si réservée dans l'usage des métaphores, qu'elle n'ose employer celles qui sont un peu fortes, si elle ne les adoucit par : *si j'ose dire ; pour parler ainsi ; pour user de ce terme ; s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte.*

Ce qu'il y a de remarquable en ceci, & ce qui fait voir plus que tout le reste la simplicité de la langue Françoise, c'est que sa poësie n'est gueres moins éloignée que sa prose de ces façons de parler figurées & métaphoriques. Les vers ne nous plaisent point s'ils ne sont naturels. Nous avons fort peu de mots poëtiques ; & le langage des Poëtes François n'est pas, comme celui des autres Poëtes, fort différent du commun langage. Nos Mu-

ſes, bien-loin d'être libres & emportées, comme celles d'Italie & d'Eſpagne, ſans parler ici ni des Grecs, ni des Latins : nos Muſes, dis-je, ſont ſi ſages & ſi retenues, qu'elles ne ſe permettent aucun excès. Elles n'ont garde de s'abandonner à cette fureur, qui, toute divine qu'elle eſt, fait dire aux autres aſſez ſouvent bien des folies. Ne ſeroit-ce point pour cela, dit Ariſte, que les Poëtes Epiques ne réuſſiſſent pas tant en notre langue ? Car comme ces ſortes d'ouvrages demandent beaucoup de feu & d'enthouſiaſme, des imaginations hardies, des expreſſions poëtiques, & fort élevées au-deſſus de la proſe ; il ſe peut bien faire que le génie de la langue Françoiſe ne s'accordant gueres avec tout cela, nos plus excellens Poëtes ne peuvent parvenir, en ce genre de poëſie, à la perfection où les Grecs, les Latins & les Italiens même ſont parvenus. Quoi qu'il en ſoit, reprit Eugene, il eſt certain que le ſtyle métaphorique

n'eſt bon parmi nous ni en proſe ni en vers.

Si cela eſt, dit Ariſte, ceux qui n'appellent jamais les choſes par leur nom, & qui ne parlent que par métaphore, ne parlent pas trop bien François. Ils ſont auſſi éloignés du caractere de notre langue, répliqua Eugene, que les maſques, qui courent les rues pendant le carnaval avec des habillemens bizarres, ſont éloignés de nos modes.

Mais comme la langue Françoiſe aime fort la naïveté, pourſuivit-il, elle ne hait rien tant que l'affectation. Les termes trop recherchés, les phraſes trop élégantes, les périodes même trop compaſſées lui ſont inſupportables. Tout ce qui ſent l'étude, tout ce qui a l'air de contrainte, la choque; & un ſtyle affecté ne lui déplaît gueres moins, que les fauſſes Précieuſes déplaiſent aux gens de bon goût, avec toutes leurs façons & toutes leurs mines. Elle n'affecte jamais rien; & ſi elle étoit capable d'affecter quelque

choſe, ce ſeroit un peu de négligence ; mais une négligence de la nature de celle qui ſied bien aux perſonnes propres, & qui les pare quelquefois davantage que ne font les pierreries, & tous les autres ajuſtemens.

Bella ancor ch'incolta.

Savez-vous bien que notre langue ſouffriroit plutôt des barbariſmes que des affeteries; & qu'un Allemand qui écorche le François nous fait moins de peine, qu'un faux bel-eſprit qui ne dit que de beaux mots ?

A ce compte, répartit Ariſte, ceux qui rafinent éternellement ſur le langage ſont bien ridicules. Ils le ſont encore plus que vous ne penſez, répliqua Eugene : & pour moi, je ne ſache rien qui dégoûte davantage les perſonnes raiſonnables, que le jargon de certaines femmes qui ſe ſervent à toute heure d'expreſſions extraordinaires, & qui dans une converſation diſent cent

fois un mot qui ne fera que de naître.

Pour plaire, ajouta-t-il, il ne faut point avoir trop envie de plaire; & pour parler bien François, il ne faut point vouloir trop bien parler. Le beau langage reſſemble à une eau pure & nette qui n'a point de goût, qui coule de ſource, qui va où ſa pente naturelle la porte; & non pas à ces eaux artificielles qu'on fait venir avec violence dans les jardins des grands, & qui y font mille différentes figures. Car la langue Françoiſe hait encore tous les ornemens exceſſifs: elle voudroit preſque que ſes paroles fuſſent toutes nues, pour s'exprimer plus ſimplement; elle ne ſe pare qu'autant que le néceſſité & la bienſéance le demandent.

D'alta beltà, ma ſua belta non cura;
O tanto ſol quant'honeſtà s'en fregi.

Cette ſimplicité, qu'elle cherche, lui fait haïr la compoſition des mots. Elle ne ſait ce que c'eſt que de faire un mot d'un nom & d'un

verbe, ou de deux noms joints enſemble. Le ſommeil *charme-ſouci*; le ciel *porte-flambeaux*; le vent *chaſſe-nue*; l'abeille *ſuce-fleurs*; les fleurs *ſouëfve-flairantes*; les Dieux *chevre-pieds*, ſont des dictions monſtrueuſes dans le langage moderne. Il y a long-temps que nous avons banni toutes ces ſortes d'adjectifs de notre proſe & de nos vers. Et pour les ſubſtantifs, il n'eſt demeuré, ce me ſemble, que *creve-cœur*, *boute-feu*, & quelques autres en petit nombre qu'on a jugé néceſſaires. Que ſi notre langue n'a rien en cela du génie de la langue Grecque, qui doit ſes principales beautés à la compoſition, elle a beaucoup du génie de la langue Hebraïque, qui n'a preſque point de compoſés.

Sa ſimplicité paroît auſſi en ce qu'elle fuit avec beaucoup de ſoin ce qu'on appelle communément *phraſes*. Les expreſſions ſimples & communes lui ſont les plus agréables: & pour les phraſes dont elle

uſe, elle veut que les termes qui les compoſent ſoient propres & bien choiſis ; qu'il y ait de la proportion entre eux ; qu'ils ſoient faits en quelque façon l'un pour l'autre ; & que leur alliance ſoit autoriſée par l'uſage. De ſorte qu'il n'y a rien de plus contraire à la pureté du langage, que de ne pas bien aſſembler ces termes ; ni rien de plus aiſé, que de faire une méchante phraſe de deux bons mots.

Ce que vous dites, ajouta Ariſte, me fait ſouvenir d'une illuſtre Perſonne à qui notre ſiecle doit une partie de ſa politeſſe, & qui n'a pas peu contribué à l'embelliſſement de notre langue. On lui montra un jour je ne ſais quelle piece Françoiſe, où les regles de la pureté, dont nous parlons, n'étoient pas fort bien obſervées ; & on lui demanda ſon ſentiment ſur quelques phraſes particulieres. *Ces mots-là*, dit-elle en ſouriant, *ſont, je crois, bien étonnés de ſe voir en-*

ſemble : car apparemment ils ne s'y ſon jamais vûs.

Mais pour vous dire tout ce qu je penſe de la naïveté de notr langue, continua Eugene, il fau que je vous diſe une remarque qu j'ai faite il y a long temps, & qu'un homme de mérite a faite auſ dans ſes belles diſſertations de *Avantages de la langue Françoiſ ſur la langue Latine.* C'eſt que l langue Françoiſe eſt peut-être l ſeule qui ſuive exactement l'ordr naturel, & qui exprime les penſée en la maniere qu'elles naiſſent dan l'eſprit. Je vous prie de m'enten dre. Les Grecs & les Latins ont u tour irrégulier : pour trouver l nombre & la cadence qu'ils cher chent avec tant de ſoin, ils ren verſent l'ordre dans lequel nou imaginons les choſes ; ils finiſſen le plus ſouvent leurs périodes pa où la raiſon veut qu'on les com mence : le nominatif, qui doit êtr à la tête du diſcours ſelon l regle du bon ſens, ſe trouv

preſque toujours au milieu ou à la fin.

Les Italiens & les Eſpagnols font à peu près le même : l'élégance de ces langues conſiſte en partie dans cet arrangement bizarre, ou plutôt dans ce déſordre & cette tranſpoſition étrange de mots. Il n'y a que la langue Françoiſe qui ſuive la nature pas à pas, pour parler ainſi ; & elle n'a qu'à la ſuivre fidelement, pour trouver le nombre & l'harmonie, que les autres langues ne rencontrent que dans le renverſement de l'ordre naturel.

La merveille eſt que dans la Poëſie même, où toutes les langues ont plus de liberté, elle garde cet ordre autant qu'elle peut. Elle ne condamne pas à la vérité dans un Poëme héroïque les tranſpoſitions légeres, qui donnent aux vers de la grace & de la force : mais elle condamne, dans toutes ſortes de Poëſies, les tranſpoſitions violentes, & qui rendent les vers rudes & obſcurs.

Votre remarque eſt judicieuſe, & bien fondée, répondit Ariſte. Mais n'avez-vous point auſſi remarqué, pourſuivit-il, que de toutes les prononciations la nôtre eſt la plus naturelle & la plus unie ? Les Chinois, & preſque tous les Peuples de l'Aſie chantent ; les Allemans rallent ; les Eſpagnols déclament ; les Italiens ſoupirent ; les Anglois ſifflent. Il n'y a proprement que les François qui parlent : & cela vient en partie de ce que nous ne mettons point d'accents ſur les ſyllabes qui précedent la pénultieme : car ce ſont ces ſortes d'accents qui empêchent que le diſcours ne ſoit continué d'un même ton.

Mais d'où vient, penſez-vous, dit Eugene, que les femmes en France parlent ſi bien ? N'eſt-ce pas parcequ'elles parlent naturellement & ſans nulle étude ? Il eſt vrai, reprit Ariſte, qu'il n'y a rien de plus juſte, de plus propre, & de plus naturel que le langage de

la plûpart des femmes Françoiſes. Les mots dont elles ſe ſervent ſemblent tout neufs, & faits exprès pour ce qu'elles diſent, quoiqu'ils ſoient communs : & ſi la nature elle-même vouloit parler, je crois qu'elle emprunteroit leur langue pour parler naïvement.

Diſons encore, ajouta Eugene, que la langue Françoiſe a un talent particulier pour exprimer les plus tendres ſentimens du cœur. Cela paroît juſques dans nos chanſons, qui ſont ſi paſſionnées & ſi touchantes, & où le cœur a bien plus de part que l'eſprit, quoiqu'elles ſoient infiniment ſpirituelles ; au lieu que la plûpart des Italiennes & des Eſpagnoles ſont pleines de galimathias & de Phebus : le ſoleil & les étoiles ne manquent gueres d'y entrer. Je dirois preſque que notre langue eſt la langue du cœur, & que les autres ſont plus propres à exprimer ce qui ſe paſſe dans l'imagination, que ce qui ſe paſſe dans l'ame. Le cœur ne ſent

point ce qu'elles diſent, & elles ne diſent point ce que le cœur ſent.

Cette naïveté, qui eſt le propre caractere de notre langue, eſt accompagnée d'une certaine clarté que les autres langues n'ont point. Il n'y a rien de plus oppoſé au langage d'aujourd'hui que les phraſes embarraſſées; les façons de parler ambiguës; toutes les paroles qui ont un double ſens; ces longues parentheſes qui rompent la liaiſon des choſes; le mauvais arrangement des mots, lorſqu'on ne garde pas bien l'ordre naturel dont nous parlions tout à l'heure, & qu'on met quelques termes entre ceux qui ſe ſuivent naturellement.

Il faut avouer, dit Ariſte, que les tranſpoſitions font un étrange embarras dans les autres langues. L'obſcurité de leurs Auteurs vient de là en partie: on a ſouvent de la peine à en démêler le ſens, parceque le ſens & les paroles ne s'accordent pas. Ainſi je comprends ai-

ſément que notre conſtruction réguliere ne contribue pas peu à la netteté du ſtyle, & à la clarté du diſcours. C'eſt auſſi pour l'amour de cette clarté & de cette netteté, que notre langue répete quelquefois les mêmes mots; qu'elle n'oublie jamais les articles qui ôtent l'équivoque & qui déterminent le ſens.

Mais ce que j'admire le plus en elle, dit Eugene, c'eſt qu'elle eſt claire ſans être trop étenduë. Il n'y a peut-être rien qui ſoit moins à ſon goût que le ſtyle Aſiatique. Elle prend plaiſir à renfermer beaucoup de ſens en peu de mots. La brieveté lui plaît; & c'eſt pour cela qu'elle ne peut ſupporter les périodes qui ſont trop longues, les épithetes qui ne ſont point néceſſaires, les purs ſynonymes qui n'ajoutent rien au ſens, & qui ne ſervent qu'à remplir le nombre. En quoi elle me ſemble plus exacte que la Langue Latine même, qui ne hait pas les ſynonymes, ni les

longues périodes : & en cela elle eſt auſſi bien différente de la Langue Grecque, qui, outre les ſynonymes & les longues périodes, a tant d'épithetes inutiles, & tant de particules ſuperflues. Le premier ſoin de notre langue eſt de contenter l'eſprit, & non pas de chatouiller l'oreille. Elle a plus égard au bon ſens qu'à la belle cadence. Je vous le dis encore une fois, rien ne lui eſt plus naturel qu'une brieveté raiſonnable. Et cela eſt fondé en quelque façon ſur notre humeur : car le langage ſuit d'ordinaire la diſpoſition des eſprits ; & chaque nation a toujours parlé ſelon ſon génie. Les Grecs, qui étoient gens polis & voluptueux, avoient un langage délicat & plein de douceur. Les Romains, qui n'aſpiroient qu'à la gloire, & qui ſembloient n'être nés que pour gouverner, avoient un langage noble & auguſte : ce qui a fait dire à un Pere de l'Egliſe, que la Langue Latine eſt une langue fiere & impérieuſe,

S. Gregor. Thaum. Orat. paneg. ad Orig.

qui commande plutôt qu'elle ne perſuade. Le langage des Eſpagnols ſe ſent de leur gravité, & de cet air ſuperbe qui eſt commun à toute la nation. Les Allemans ont une langue rude & groſſiere ; les Italiens en ont une molle & efféminée, ſelon le tempéramment & les mœurs de leur pays. Il faut donc que les François, qui ſont naturellement bruſques, & qui ont beaucoup de vivacité & de feu, aient un langage court & animé, qui n'ait rien de languiſſant. Auſſi nos Ancêtres, qui étoient plus prompts que les Romains, accourcirent preſque tous les mots qu'ils prirent de la langue Latine ; & pour les monoſyllabes qui ne peuvent être abrégés, ou ils n'y changerent rien du tout, ou ils les changerent en d'autres monoſyllabes : ainſi ils conſerverent *ſi*, *non*, *plus*, *tu*, *es*, *eſt* ; & ils firent de *me*, *te*, *vos*, *nos*, *moi*, *toi*, *vous*, *nous*.

Au reſte nous avons trouvé le

ſecret de joindre la brieveté, non ſeulement avec la clarté, mais encore avec la pureté & la politeſſe. Les autres langues ne s'accommodent gueres d'un ſtyle coupé. Seneque & Tacite, quidonnent dans ce ſtyle-là, & qui abandonnent tout-à-fait celui de Ciceron & de Tite-Live, n'ont pas toute la pureté ni toutes les graces de leur langue. Thucydide, qui eſt de tous les Hiſtoriens Grecs le plus ſerré & le plus précis, n'eſt pas ſeulement obſcur d'ordinaire; mais encore, ſi nous nous en rapportons à Denys d'Halicarnaſſe, il ſe ſert quelquefois de façons de parler aſſez vicieuſes. Parmi les Italiens, le Malvezzi, qui a une maniere d'écrire conciſe & ſentencieuſe, n'écrit pas ſelon les regles de l'Académie *della Cruſca*. Pour les Eſpagnols, vous ſavez que tous leurs Auteurs ſont diffus, & que leur langue demande une grande étendue de penſées & de paroles. Mais parmi nous, ceux qui écrivent le mieux ont un

In judicio de Thucyd.

ſtyle également ſerré & poli : ils joignent dans le François la pureté de Céſar & la fermeté de Tacite. Leurs paroles tiennent quelque choſe de celles des Oracles ; ſans en avoir l'obſcurité ni l'embarras, elles en ont la brieveté & la force. Ce caractere paroît admirablement dans quelques ouvrages de Balzac, de Voiture, de Saraſin & de Coſtar. Voilà un des plus conſidérables avantages de notre langue ſur toutes les autres, & particulierement ſur la Langue Caſtillane.

Vaiment, dit alors Ariſte, ſi Charles-Quint revenoit au monde, il ne trouveroit pas bon que vous miſſiez le François au-deſſus du Caſtillan, lui qui diſoit que s'il vouloit parler aux Dames, il parleroit Italien ; que s'il vouloit parler aux hommes, il parleroit François ; que s'il vouloit parler à ſon cheval, il parleroit Allemand ; mais que s'il vouloit parler à Dieu, il parleroit Eſpagnol. Il devoit dire

ſans façon, reprit Eugene, que le Caſtillan étoit la langue naturelle de Dieu, comme le dit un jour un ſavant Cavalier de ce pays-là, qui ſoutint hautement dans une bonne compagnie, qu'au Paradis terreſtre le ſerpent parloit Anglois; que la femme parloit Italien; que l'homme parloit François; mais que Dieu parloit Eſpagnol. Plût à Dieu, répartit Ariſte, que les choſes ſe fuſſent paſſées de la ſorte; car enfin, ſi le ſerpent & Eve euſſent parlé deux langages différens, peut-être qu'ils ne ſe ſeroient pas entendus: mais, par malheur pour nous, ils ne s'entendirent que trop bien; & c'eſt ce qui me fait un peu douter de la vérité de l'hiſtoire.

Après tout, continua Eugene, Charles-Quint avoit une grande idée de notre langue: il la croyoit propre pour les grandes affaires, & il l'appelloit *langue d'Etat*, ſelon le témoignage du Cardinal du Perron. C'eſt peut-être pour cela qu'il lui fit l'honneur de ſe ſervir d'elle dans

Peroniana.

dans la plus célebre action de ſa vie. L'hiſtoire des guerres de Flandres nous apprend qu'il parla François aux Etats de Bruxelles, en remettant tous ſes Royaumes entre les mains de Philippe II. Mais accordons à l'Empereur & au Cavalier Caſtillan, repartit Ariſte, que leur langage eſt le langage des Dieux, pourvu qu'ils nous accordent que le nôtre eſt le langage des hommes raiſonnables qui n'ont rien de groſſier & de barbare.

Strada de Bello Belgico lib. I.

Voilà en deux mots le portrait de notre langue, repliqua Eugene : j'ajoute ſeulement, pour expliquer votre penſée, que le François eſt infiniment éloigné de la rudeſſe de toutes les langues du Nord, dont la plûpart des mots écorchent le goſier de ceux qui parlent, & les oreilles de ceux qui écoutent. Ces doubles *w*, ces doubles *ff*, ces doubles *kk*, qui regnent dans toutes ces langues-là, toutes ces conſonnes entaſſées les unes ſur les autres ſont horribles à prononcer, & ont un ſon qui fait peur.

Le mélange des voyelles & des conſonnes dans le François fait un effet tout contraire. Nous n'avons point d'aſpiration forte, ni aucune de ces lettres que les doctes nomment *Gutturales*. Il n'y a rien de plus agréable à l'oreille que notre *e* muet, que toutes les autres langues n'ont point, & qui finit la plûpart de nos mots. Il fait les rimes féminines qui donnent une grace ſinguliere à notre Poëſie. Nous prononçons l'*u* doucement & comme une ſimple voyelle, au lieu que les étrangers le prononcent comme *ou*, qui a un ſon bien plus rude. Nous avons de la peine à ſouffrir la rencontre des voyelles qui ne ſe mangent point, quand elle a quelque choſe de choquant; & nous avons mieux aimé établir un ſoléciſme, en diſant *mon ame*, *mon épée*, que de dire, ſelon les regles de la Grammaire, *ma ame*, *ma épée*. En prononçant pluſieurs mots, nous changeons *oi* en *e*, pour en rendre la prononciation plus aiſée & plus coulante. Ainſi, quoique

nous écrivions *paroître*, *faiſoit*, *croyance*, nous prononçons *parêtre*, *faiſet*, *créance*.

Ajoutez à cette douceur des lettres & des mots le nombre & la cadence des périodes. Car, quoique notre langue ait plus égard au ſens qu'à la cadence, comme je diſois tout à l'heure, elle ne laiſſe pas d'être auſſi nombreuſe que les langues anciennes. Il y a dans le ſtyle de nos bons Auteurs je ne ſais quoi d'harmonieux qui flatte l'eſprit & l'oreille en même temps; ſi-bien que la langue Françoiſe a tout enſemble la majeſté de la langue Latine, & la douceur de la langue Grecque.

Mais parceque les muſiques trop douces ne plaiſent gueres, & que les grandes délicateſſes ſont inſipides; notre langue a ſoin d'éviter dans la proſe les cadences trop meſurées, les vers ou les demi-vers qui ſe ſuivent, les chutes molles & languiſſantes à la fin des périodes. Ses paroles ne ſont pas toutes de ſoie, comme celles dont un ſage

politique vouloit qu'on ſe ſervît en parlant aux Princes ; ni toutes de miel, comme celles d'un Auteur Grec, qui a été appellé pour cela, *voix de miel*, & *langue de miel*. Ce qu'elle a de doux & de délicat eſt ſoutenu par ce qu'elle a de fort & de mâle. Ainſi elle n'a ni la dureté de la langue Allemande, ni la moleſſe de la langue Italienne : & on peut la comparer à ces anciennes Héroïnes, qui avoient toute la douceur de leur ſexe, & toute la force du nôtre ; & qui de plus n'étoient pas moins chaſtes que vaillantes. Car c'eſt encore par-là que notre langue leur reſſemble.

Quoique nos mœurs ne ſoient peut-être pas plus pures que celles de nos voiſins, notre langue eſt beaucoup plus chaſte que les leurs, à prendre ce mot dans ſa propre ſignification. Elle rejette non ſeulement toutes les expreſſions qui bleſſent la pudeur & qui ſaliſſent tant ſoit peu l'imagination, mais encore celles qui peuvent être mal interprétées : ſa pureté va juſques au

ſcrupule, comme celle des perſonnes qui ont la conſcience tendre, & auxquelles l'ombre même du mal fait horreur ; de ſorte qu'un mot ceſſe d'être du bel uſage, & devient barbare parmi nous, dès qu'on lui peut donner un mauvais ſens. L'Italien & l'Eſpagnol n'ont garde d'être ſi ſéveres ni ſi ſcrupuleux.

Je conclus de tout ce que nous avons dit juſqu'à cette heure, pourſuivit Ariſte, que les trois langues modernes qui ont le plus de vogue dans le monde n'ont gueres de rapport l'une avec l'autre. Il eſt vrai, dit Eugene, que leurs caracteres ſont auſſi différens, que ſi elles n'avoient pas la même origine : car, pour vous dire encore un mot là-deſſus, & pour vous exprimer par des comparaiſons ſenſibles tout ce que je penſe de ces trois langues, qui viennent toutes trois du Latin comme de leur ſource ; l'Eſpagnol, à mon avis, reſſemble à ces fleuves dont les eaux ſont toujours groſſes & agitées, qui ne demeurent gueres renfermés dans

leur lit, qui ſe débordent ſouvent, & dont les débordemens ſont un grand bruit & un grand fracas. L'Italien eſt ſemblable à ces ruiſſeaux qui gazouillent agréablement parmi les cailloux, qui ſerpentent dans des prairies pleines de fleurs, qui s'enflent néanmoins quelquefois juſqu'à inonder toute la campagne. Mais la langue Françoiſe eſt comme ces belles rivieres qui enrichiſſent tous les lieux par où elles paſſent, qui ſans être, ni lentes ni rapides, roulent majeſtueuſement leurs eaux, & ont un cours toujours égal.

Mais puiſque la langue Latine, reprit Ariſte, eſt la mere de ces trois langues, ne pouvons-nous pas dire encore que ce ſont trois ſœurs qui ne ſe reſſemblent point, & qui ont des inclinations fort contraires, comme il arrive ſouvent dans les familles ? Je ne vous dirai pas préciſément laquelle des trois eſt l'aînée ; car le droit d'aîneſſe n'y fait rien, & nous voyons tous les jours des cadettes qui va-

lent bien leurs aînées. Ainſi, pour ne parler que de leurs génies, ſans rien décider de leur naiſſance, il me ſemble que la langue Eſpagnole eſt une orgueilleuſe qui le porte haut, qui ſe pique de grandeur, qui aime le faſte & l'excès en toutes choſes. La langue Italienne eſt une coquette toujours parée & toujours fardée, qui ne cherche qu'à plaire, & qui ſe plaît beaucoup à la bagatelle. La langue Françoiſe eſt une prude, mais une prude agréable, qui, toute ſage & toute modeſte qu'elle eſt, n'a rien de rude ni de farouche. C'eſt une fille qui a beaucoup de traits de ſa mere, je veux dire de la langue Latine. Je n'entends pas par la langue Latine la langue qu'on parloit au temps de Neron, & ſous les autres Empereurs qui le ſuivirent: j'entends celle qu'on parloit au temps d'Auguſte, dans le ſiecle de la belle Latinité; & je dis que notre langue, dans la perfection où elle eſt, a beaucoup de rapport avec la langue Latine de ce temps-là.

Pour peu qu'on les examine toutes deux, on verra qu'elles ont le même génie & le même goût, & que rien ne leur plaît tant qu'un discours noble & poli, mais pur, simple, naturel & raisonnable.

Je croyois, dit Ariste, que la langue Italienne eût plus de conformité avec la langue Latine que la nôtre. Car, outre qu'elle a retenu la plûpart des terminaisons Latines, elle a succédé dans toute l'Italie à la langue des anciens Romains. Si j'osois vous dire ma pensée là-dessus, répondit Eugene, je vous dirois qu'il n'y a peut-être rien de plus opposé au langage de César & de Cicéron, que celui qu'on parle maintenant à Rome; & que, comme les Italiens sont un peu différens de ces illustres Romains qui étoient autrefois les maîtres du monde, l'Italien n'a pas trop de convenance avec cette fameuse langue Romaine, qui étoit la langue de l'Empire sous le regne des premiers Césars. La langue qu'on parle présentement en Italie

eſt d'autant moins ſemblable à celle de l'ancienne Rome, qu'elle en eſt une corruption plus ſenſible ; & ſi elle lui reſſemble en quelque choſe, ce n'eſt pas tant comme une fille reſſemble à ſa mere, que comme les ſinges reſſemblent à l'homme, ſans avoir rien de ſes qualités ni de ſa nature. Cette ombre de reſſemblance eſt un défaut plutôt qu'une perfection. Les ſinges ſeroient moins difformes & moins ridicules, s'ils ne nous reſſembloient point du tout. Ce n'eſt pas dans les terminaiſons, & préciſément dans les mots, que la langue Françoiſe eſt conforme à la langue du ſiecle d'Auguſte ; c'eſt particulierement dans le ſtyle, & dans ce caractere de majeſté, de politeſſe, de pureté & de bon ſens qui ſe remarque aux Auteurs de ce temps-là, & aux bons Ecrivains de celui-ci.

Je pourrois ajouter que notre langue eſt capable de toutes choſes, auſſi-bien que la Latine & la Grecque. Nous avons non ſeulement des Lettres, des Pieces de Théatre

& des Satires, qui valent bien celles des Grecs & des Romains, mais auſſi des Harangues, des Panégyriques & des Plaidoyers, qui approchent aſſez de l'éloquence d'Athenes & de Rome ; & ſi nous n'avons point encore d'Hiſtoire générale qui vaille celle Tite-Live, ni de Poëme Epique qui ſoit de la force de l'Eneïde, j'oſe dire, quoique vous en penſiez, que ce n'eſt pas tant la faute de la langue que celle des Hiſtoriens & des Poëtes. Si tel que je connois avoit entrepris d'écrire l'Hiſtoire de France, & de compoſer un Poëme héroïque ; peut-être que nous égalerions les anciens, & que nous aurions en un même Auteur notre Tite-Live & notre Virgile.

Eraſme n'avoit pas ſi bonne opinion de notre langue que vous, dit Ariſte, lui qui diſoit, que, quand il vouloit parler d'une matiere ſolide, il parloit Latin ; mais que, quand il vouloit parler de bagatelles, il parloit François ou Hollandois. Je pourrois vous répondre, reprit Eu-

Ad garriendum de quibuſlibet nugis, ſufficit mihi ſermo Gallicus, aut Batavicus. *Eraſm. in Ciceronian.*

gene, que notre langue n'étoit pas dans la perfection où elle eſt, lorſqu'Eraſme a dit cela. Mais j'aime mieux dire qu'un étranger n'eſt pas un bon juge de ces ſortes de choſes; qu'un Hollandois a bien la mine de confondre le François avec le Wallon; & qu'un homme qui a fait le procès au maître de la langue Latine ne doit pas être écouté quand il parle mal de la nôtre.

Après tout, répartit Ariſte, notre langue étant auſſi pauvre qu'elle eſt, je ne ſais comment vous oſez la faire tant valoir, & la mettre en parallele avec la Latine, que Cicéron eſtime plus riche que la Grecque. Croyez-moi, répliqua Eugene, la langue Françoiſe n'eſt pas ſi pauvre que l'on penſe. Ceux qui ſe plaignent de ſa pauvreté devroient peut-être ſe plaindre de leur ignorance, ou de la ſtérilité de leur eſprit. Car enfin, elle eſt abondante en toutes ſortes de termes & de façons de parler: elle en a pour le diſcours familier, & pour l'éloquence; pour le ſtyle médiocre,

Ita ſentio, ac ſæpè diſſerui, Latinam linguam non modò non inopem, ſed locupletiorem eſſe quàm Græcam. *Cic. 1. de finibus.*

& pour le ſtyle ſublime ; pour le ſérieux, & pour le burleſque ; pour la chicane même, & pour les affaires. On ne demeure jamais court, on exprime tout ce qu'on veut en notre langue, quand on la ſçait bien.

Il n'y a point d'art dont nous n'ayions les mots propres : mais il y en a deux dont les François ſeuls ſemblent avoir une connoiſſance parfaite, ſelon la remarque d'un ſavant homme du ſiecle paſſé. Ces deux arts ſont la Venerie & la Fauconnerie. Comme les François s'y ſont adonnés de tout temps plus que les autres nations, & que nos Rois y ont toujours pris plaiſir, parceque ce ſont des divertiſſemens nobles & des exercices qui ſervent d'apprentiſſage à la Guerre ; la langue Françoiſe a des mots ſinguliers, pour exprimer tout ce qui regarde l'un & l'autre. Les anciennes langues ont fort peu de termes de Venerie, en comparaiſon de la nôtre : les Italiens & les Eſpagnols ne ſont que bégayer au prix de nous, quand ils parlent de la

chaſſe des bêtes fauves. Pour la Fauconnerie, elle a été inconnue aux Grecs & aux Latins, de la maniere dont nous la pratiquons. Tous leurs Livres ne peuvent pas ſeulement fournir un mot propre pour la nommer, bien-loin de nous en apprendre tous les termes. La plûpart des langues étrangeres ſont aſſez pauvres en ces ſortes de mots. Il n'y a proprement que la langue Françoiſe qui ait de quoi parler à fond d'un exercice ſi divertiſſant & ſi noble; & cela vient apparemment de ce que les François ont inventé, ou du moins perfectionné cet art, qui étoit en vogue dans la France dès le temps de Chilperic, au rapport de Gregoire de Tours, & dont la nobleſſe Françoiſe à toujours fait une profeſſion particuliere, témoin le proverbe ancien:

D'oiſeaux, de chiens, d'armes, d'amours,
Pour un plaiſir mille doulours.

Témoin encore le vieux *Roman des Oiſeaux*, compoſé par Gaces de la

Vigne, Gentilhomme de mérite, qui floriſſoit ſous le regne de Philippe de Valois; ſans parler du livre de Gaſton Phebus, où toutes les choſes qui appartiennent à la chaſſe de l'oiſeau ſont décrites ſi exactement. Notre langue a profité plus que vous ne penſez, de ces exercices: car certains termes propres de la Venerie & de la Fauconnerie ont été tranſportés ailleurs fort élégamment, comme *ſuivre les traces*, *être aux abois*, *rendre les derniers abois*, *prendre l'eſſor*, *leurre*, *leurrer*, *prendre le change*, *réclamer*. Savez-vous bien que le mot de *niais* ſe dit proprement du faucon, ou d'un autre oiſeau de proie qui n'a point encore volé, & qui a été pris au nid? *Hagard* eſt oppoſé à *niais* en langage de chaſſe, quoique, dans le langage ordinaire, il ſignifie quelqu'autre choſe que *déniaiſé*. Savez-vous encore bien que *débonnaire* eſt un mot tiré de cet art, & qu'il vient, ſelon Henri Etienne, de *Bonne* & d'*Aire*, qui ſignifie le nid de l'oiſeau, comme qui diroit de bon lieu,

de bonne naiſſance, & de bon naturel : Je ne vous dis rien d'*émerillonné*, & de *hobreau* : car ces mots-là ne ſont pas trop du bel uſage ; & l'on ne s'en ſert qu'en plaiſantant dans le diſcours familier, pour marquer un eſprit éveillé, & un petit gentilhomme de campagne.

Mais outre les termes de ces deux beaux arts dont nous venons de parler, il n'y a peut-être que notre langue qui ait des termes pour ſignifier tout ce qui appartient à la monnoie ; & ſi je ne craignois de vous fatiguer, je vous ferois un détail, dont vous ſeriez ſurpris : car j'ai eu autrefois la curioſité de lire les Livres, & de conſulter les Experts ſur cette matiere. Quand je n'aurois jamais ouï parler de *grenaille* ni de *flaon*, dit Ariſte, je vous en croirois ſur votre parole. Mais avec tout cela, ajouta-t-il, il vaudroit mieux que notre langue ne fût pas ſi riche en termes de chaſſe & de monnoie, & qu'elle le fût un peu plus en d'autres termes eſſentiels & néceſſaires pour le

commerce de la vie. Car, à ne nous point flatter, il y a bien des choſes que nous ne ſaurions dire qu'avec pluſieurs paroles, parceque le mot propre nous manque.

A la vérité, reprit Eugene, il nous manque quelques mots propres; mais notre langue ne mérite pas pour cela le reproche que vous lui faites. Autrement la langue Latine ſeroit une langue pauvre: toute riche qu'elle eſt, elle manque de beaucoup de termes que nous avons, & qui ſont aſſez communs. Elle ne peut exprimer en un mot, *reconnoiſſance*, *ingratitude*, *remerciment*, *indifférence*, & *froideur* à l'égard d'une perſonne; *fraîcheur*, *frais*, *intéreſſé*, *deſintéreſſé*, *deſintéreſſement*, *préférence*, *préſéance*, *conquérant*, *conquêtes*, *intrigues*, *compliment*, *poſſible*, *impoſſible*, *indépendant*, *inſolvable*. Je parle toujours de la langue du ſiecle d'Auguſte, avec laquelle j'ai comparé la nôtre. Je pourrois néanmoins étendre ce que je dis au Latin des ſiecles ſuivans, nonobſtant la corruption qui

commença à s'introduire alors dans la langue : car ſi vous y avez fait réflexion, l'abondance n'eſt pas toujours la marque de la perfection des langues. Elles s'enrichiſſent à meſure qu'elles ſe corrompent, ſi leur richeſſe conſiſte préciſément dans la multitude des mots. Ce qui arrive par le peu de ſoin qu'on apporte à choiſir les termes propres & uſités, & par la liberté qu'on ſe donne de dire tout ce qu'on veut, ſans avoir égard à l'uſage ni au génie de la langue. Ainſi, à meſurer la richeſſe de la langue Latine par le nombre des locutions, elle étoit plus riche ſous Domitien & ſous Trajan, que ſous les premiers Empereurs. Suetone, Tacite, Pline le Jeune, ont des termes & des phraſes qui ne ſe trouvent point dans Cicéron, ni même dans Seneque. *Impoſſibilis*, dont Quintilien ſe ſert ſans façon, n'étoit pas un mot Latin dans le temps que la langue Latine étoit floriſſante ; de ſorte que, pour dire en ce temps-là qu'une choſe étoit impoſſible, il falloit

prendre un tour, & exprimer avec une phraſe ce que nous diſons en un mot.

Mais ces termes *poſſible*, *impoſſible*, *indépendant*, *reconnoiſſance*, *ingratitude*, viennent du Latin, dit Ariſte : notre Langue ne les a pas de ſon fonds ; ce ſont des biens étrangers qui ne lui appartiennent pas. Quand cela ſeroit, repartit Eugene, il ne s'enſuit pas que notre langue ſoit auſſi pauvre que vous dites. Un Prince qui a beaucoup d'or & d'argent dans ſes coffres ne laiſſe pas d'être riche, quoique cet or & cet argent ne naiſſent pas dans les terres de ſon Etat. Ceux qui volent le bien d'autrui s'enrichiſſent à la vérité par des voies injuſtes, mais ils s'enrichiſſent néanmoins ; & je n'ai jamais ouï dire, que les partiſans fuſſent moins à leur aiſe après avoir beaucoup pillé. Mais nous n'en ſommes pas en ces termes-là. Nous parlons d'une fille qui jouït de la ſucceſſion de ſa mere ; c'eſt-à-dire, de la langue Françoiſe, qui tient ſa naiſſance

& ſes richeſſes de la langue Latine. Que ſi cette fille a fait valoir par ſon induſtrie & par ſon travail le bien que ſa mere lui a laiſſé en partage ; ſi un champ qui ne rapportoit rien eſt devenu fertile entre ſes mains ; ſi elle a trouvé dans une mine des veines qu'on n'y avoit pas encore découvertes ; je ne vois pas, à vous dire le vrai, qu'elle en ſoit plus pauvre ni plus miſérable.

Au reſte, les mots que nous n'avons pas ſont remplacés par des expreſſions ſi belles & ſi heureuſes, qu'on n'a pas ſujet de regretter ce qui nous manque. Mais, parceque pour être riche ce n'eſt pas aſſez d'avoir préciſément ce que la néceſſité demande, & qu'il faut avec cela avoir quantité de choſes dont on puiſſe ſe paſſer ; outre les termes communs & néceſſaires, nous en avons de rares & d'exquis, qui, comme des habits précieux, ſervent non ſeulement à révêtir, mais encore à orner les penſées : nous avons de plus mille tours & mille

manieres pour exprimer une même choſe.

Cependant, dit Ariſte, on a retranché de notre langue une infinité de mots & de phraſes ; & apparemment cela ne l'a pas enrichie. Ne penſez pas vous en moquer, répliqua Eugene : c'eſt par ce retranchement qu'on l'a perfectionnée, & qu'on en a fait une langue également noble & délicate. La nature ne donne pas la délicateſſe & la derniere perfection aux choſes qu'elle produit, elle laiſſe faire cela aux arts. C'eſt à l'induſtrie des hommes à purifier les métaux, à polir les marbres & les pierres précieuſes. Cela ne ſe fait qu'en retranchant ce qu'il y a de groſſier dans ces minéraux. On démêle l'or de la terre, & on lui ôte ſa craſſe pour le rendre pur : on donne mille coups de ciſeau à une piece de marbre, pour en faire une belle ſtatue : il faut tailler & nettoyer un diamant, afin qu'il ait cette pureté & ce feu qui fait tout ſon prix. Ainſi pour polir, pour

épurer, pour embellir notre langue, il a fallu néceſſairement en retrancher tout ce qu'elle avoit de rude & de barbare. Nous devons un ſi utile retranchement aux ſoins de l'Académie Françoiſe, qui ſe propoſa pour but dès ſa naiſſance de nettoyer la langue des ordures qu'elle avoit contractées dans la bouche du peuple & des courtiſans ignorans ou peu exacts. C'eſt ce qu'elle dit elle-même dans le diſcours de ſon projet qu'elle préſenta au Cardinal de Richelieu, un peu avant ſon établiſſement: & c'eſt auſſi ce qu'elle fit enſuite avec tant de ſuccès, qu'on peut dire de cette illuſtre Compagnie, qu'en retranchant de notre langue de vieux mots & de vieilles phraſes, elle y a ajouté de nouvelles beautés, & de nouveaux ornemens; ce qui a été aſſez bien exprimé par une deviſe qui a pour corps une lime, & pour ame ces paroles,

Addo dum detraho.

Si le bon-homme Henri Etienne vivoit encore, dit Ariſte en riant, J'ajoute à meſure que je retranche.

il ſauroit mauvais gré à Meſſieurs de l'Académie d'avoir fait le procès à *icelui* & à *icelle*, & d'avoir condamné abſolument *ains*, *jaçoit*, *comme ainſi ſoit que*, lui qui, pour faire valoir l'abondance de la langue, fait une liſte des mots François qui ſignifient *avare*, & en compte juſqu'à onze ou douze, qui ſont, ſi je m'en ſouviens bien, *avaricieux*, *échars*, *taquin*, *tenant*, *trop-tenant*, *chiche*, *chiche-vilain*, *pinſe-maille*, *racle denare*, *ſerre denier*, *pleure pain*, *ſerre miette*. Eh, mon Dieu! interrompit Eugene, que dites-vous-là? Si la langue Françoiſe n'étoit riche qu'en ces ſortes de mots, ce ſeroit en vérité une pauvre langue: cela s'appelle étaler des haillons, & non pas faire montre de ſes richeſſes. Ce n'eſt pas avoir appauvri la langue, que d'en avoir retranché ces vilains mots. On n'eſt pas moins riche pour avoir tout ſon bien en pierreries; & à mon avis, ce n'eſt pas une marque d'indigence que de s'être défait d'une infinité de choſes inutiles & embarraſſantes.

De la précellence du langage François.

Mais comme les langues reſſemblent, non ſeulement aux ſtatues dont l'on retranche toujours quelque choſes pour les achever, mais encore aux tableaux où l'on ajoute toujours quelque choſe pour les finir; on a beaucoup enrichi la langue Françoiſe depuis quelques années, ſoit en faiſant des mots nouveaux & de nouvelles phraſes, ſoit en renouvellant quelques termes & quelques phraſes qui n'étoient pas fort en uſage.

Vous me feriez plaiſir, dit Ariſte, de m'apprendre quelques-unes de ces expreſſions nouvelles; car ayant demeuré aſſez long-temps dans les Provinces, & même hors du Royaume, elles ne ſeront peut-être pas venues juſqu'à moi. Si vous n'en aviez rien appris, répliqua Eugene, ni par le commerce des honnêtes gens de province, qui vont à Paris preſque tous les ans, & qui en rapportent toutes les nouveautés; ni par la rencontre des perſonnes de condition qui ont paſſé par ce pays en voyageant;

ni parmi les lettres de vos amis, vous les avez assurément inventées vous-même, où bien elles vous ont été inspirées : car vous vous en servez tous les jours en parlant & en écrivant, comme si vous n'étiez jamais sorti de Paris. Comme je m'en sers, reprit Ariste, sans m'en apercevoir & sans y entendre finesse, vous m'obligerez de me les faire connoître, & de me dire précisément quelles sont ces façons de parler, qui ont cours parmi les personnes polies. Celle dont vous venez de vous servir en est une, repartit Eugene : on dit à cette heure élégamment, Je n'y entends point *finesse*, il y entend *finesse*. On dit encore, Il m'en a fait *finesse*, pour dire, il ne m'en a point parlé, il m'en a fait un mystere. Le mot de *finesse* a une signification plus étendue qu'il n'avoit au temps passé. Il ne signifioit autrefois qu'*artifice*, *subtilité*, *fausse prudence* : il signifie maintenant *délicatesse*, *perfection*. Ainsi l'on dit *finesse* d'esprit, *finesse* de l'art ; cet ouvrage a toute la *finesse* de l'art. Ce mot

au

au pluriel n'a, ce me ſemble, que ſon ancienne ſignification : de méchantes *fineſſes ;* toutes ſes *fineſſes* ont été découvertes.

Fin s'étend encore plus loin que *fineſſe*. Il n'y a rien de plus commun que de dire, Il en fait le *fin ;* vous avez beau en faire le *fin :* un eſprit *fin*, un goût *fin*, un diſcernement *fin*, une raillerie *fine*, un ſourire *fin*, des yeux *fins*, une taille *fine*, un cheval *fin*. Ajoutez à cela le neutre *fin*, & l'adverbe *finement* : Il penſe *finement* les choſes, il entend tout *finement* ; il fait le *fin* de la langue : voilà le *fin* de l'affaire ; peu de gens ſavent le *fin* du Cabinet.

Vous ſavez qu'*exactitude*, *emportement*, *habileté*, *plaiſanterie*, *prudérie*, *bruſquerie*, *connoiſſeur*, *déſintéreſſement*, *contretemps*, *intrépide*, *intrépidité*, *férocité*, *féliciter*, *peſter*, *diſculper*, *inſoutenable*, *inconteſtable*, *inſurmontable*, ſont des termes aſſez nouveaux.

Il y a pluſieurs mots anciens auxquels on a donné des ſignifications toutes nouvelles. Je ne ſais ſi je

pourrai m'en ſouvenir: en voici quelques-uns qui me viennent.

On a toujours dit avoir *égard* à ſon honneur ; avoir *égard* à toutes les circonſtances d'une affaire. Mais on ne dit que depuis peu, avoir des *égards* : il a de grands *égards* pour elle. *Egard* ſe prend encore en un autre ſens : nous jugeons des choſes, non par ce qu'elles ſont en elles-mêmes, mais par ce qu'elles ſont à notre *égard* ; il eſt civil à mon *égard* ; à cet *égard* je ne crois pas tout ce qu'on dit.

On ſe dit à toute heure dans un ſens nouveau. Car pour dire, Je vous en ſerai obligé, je ferai mon devoir, n'oubliez pas au moins ce que je fais pour vous : nous diſons, en parlant & en écrivant familierement aux perſonnes qui nous ſont égales ou inférieures, *on* vous en ſera obligé, *on* fera ſon devoir, n'oubliez pas au moins ce qu'*on* fait pour vous. Ce ne ſeroit pas être juſte dans le langage, que d'uſer de cette expreſſion à l'égard des perſonnes qui ſont au deſſus de nous.

On ne diſoit pas au temps de Coëffeteau & de Malherbe, parler *juſte*, raiſonner *juſte*, chanter *juſte*, un eſprit *juſte*, un diſcours *juſte*.

Quoique *délicat*, *délicateſſe*, *délicatement* aient toujours été en uſage, on ne s'en eſt pas toujours ſervi comme l'on s'en ſert. Un eſprit *délicat*, une raillerie *délicate*, une penſée *délicate*; c'eſt une affaire *délicate*; tenir une conduite *délicate* avec quelqu'un. Il a beaucoup de *délicateſſe* dans l'eſprit; il ſait toutes les *délicateſſes* de la langue. A raiſonner un peu *délicatement*.

Ménager eſt un des mots que nous avons le plus fait valoir. On ne dit pas ſeulement, *ménager* les eſprits du peuple; *ménager* les bonnes graces du Prince; *ménager* les intérêts de ſes amis; *ménager* une affaire; *ménager* une entrevûe; *ménager* ſon feu dans la poëſie; *ménager* ſa ſanté, ſa fortune, ſon crédit: mais on dit encore, *ſe ménager*, pour dire, uſer avec réſerve de ſon crédit, *ſe ménager* avec quelqu'un; *ménager* ſes amis, pour dire, ne leur être pas impor-

tun ; *ménager* la foibleſſe d'une perſonne ; ne *ménager* perſonne, pour dire, n'avoir de la complaiſance pour perſonne, traiter tout le monde rudement : il n'y a plus rien à *ménager* avec lui. Un de nos meilleurs Ecrivains dit, en parlant d'une belle peinture : Jamais la lumiere & l'ombre n'ont été plus judicieuſement *ménagées*. Un autre dit, en parlant d'un diſcours fort éloquent & fort poli : Les figures y ſont merveilleuſement *ménagées*. Je trouve, interrompit Ariſte, que merveilleuſement bien *ménagées* ſeroit mieux, que merveilleuſement *ménagées*. L'un eſt ſans doute plus François & plus élégant que l'autre, dit Eugene.

On dit auſſi, ajouta-t-il, avoir des *ménagemens* pour quelqu'un : il a de grands *ménagemens* pour elle. Cette façon de parler eſt de la Cour ; mais elle n'eſt pas fort établie, & les plus ſavans dans la langue ne la peuvent ouïr qu'avec peine. Cela me fait croire qu'elle ne durera pas, non plus qu'avoir de la *conſidération* dans le monde, & s'attirer de la *conſidération*,

quoique mille gens parlent de la ſorte : car enfin ces phraſes, à les bien examiner, ne ſont pas trop Françoiſes. On dit bien, être en grande *conſidération* dans le monde, pour dire, être eſtimé & conſidéré ; mais avoir de la *conſidération* ſignifie proprement, conſidérer les choſes, & non pas, être conſidéré des autres. Un homme qui a de la *conſidération*, c'eſt un homme qui prend garde à ce qu'il fait.

Tourner & *tour* étoient inconnus il y a quelques années dans la ſignification qu'ils ont maintenant. *Tour* de viſage, *tour* de vers, *tour* d'eſprit ; il a un *tour* d'eſprit fort agréable ; il donne un beau *tour* à ce qu'il dit : le *tour* de l'expreſſion, le *tour* de la langue Françoiſe eſt bien différent de celui de la langue Latine ; il écrit en proſe d'un *tour* galant & naturel. Un eſprit bien *tourné*, mal *tourné* : il a l'eſprit *tourné* à la bagatelle ; quand on eſt *tourné* de la ſorte. *Tourner* bien un vers, *tourner* toutes ſes penſées du côté de la guerre ; les choſes ont *tourné* heureuſement : *tourner* la con-

verſation ducôté qu'on veut ; la converſation *tourna* ſur le ſérieux ; *tourner* ſes imaginations plaiſamment ; *tourner* une choſe en raillerie, *tourner* une perſonne en *ridicule*. Ce dernier mot n'eſt pas fort ancien, non plus que *ſérieux* dans un genre neutre : on n'a pas toujours dit, traiter quelqu'un d'un grand *ſérieux*, prendre ſon *ſérieux* ; trouver le *ridicule* d'une choſe.

Le mot de *fonds* eſt fort en uſage. J'ai un grand *fonds* de pareſſe ; je fais un grand *fonds* ſur votre parole ; faites *fonds* ſur moi ; je connois ſon *fonds* ; des gens qui ne ſont pas ſûrs de leur *fonds*.

Ce mot de *gens* tout ſeul eſt un vieux mot que nous avons renouvellé. Je me connois un peu en *gens* ; vous n'avez point de charité pour les *gens*.

Sûr & *ſûreté* ſe diſent fort. C'eſt un coup *ſûr* ; c'eſt jouer à coup *ſûr* ; c'eſt un homme *ſûr* ; il eſt *ſûr* de ſon fait ; prendre ſes *ſûretés*. On dit encore prendre ſes *précautions*, ſe *précautionner* On ne ſauroit prendre

trop de *précautions* dans une affaire auſſi importante que celle là. Les gens ſages doivent ſe *précautionner* contre les accidens de la fortune, contre la mort.

Le mot de *meſures* eſt à peu près de même âge. Prendre ſes *meſures* pour réuſſir dans une affaire ; prendre bien ſes *meſures*, prendre de fauſſes *meſures* ; il n'y a point de *meſures* à prendre avec des eſprits fourbes ; il a rompu toutes mes *meſures* ; garder des *meſures* ; il ne garde point de *meſures*. On dit auſſi, garder toutes les *bienſeances*.

Honneur, *honnêteté*, *honnêtetés*, *honnête*, *malhonnête*, *honnêtement*, regnent dans le langage d'aujourd'hui. Il a de *l'honneur*, il a beaucoup d'*honneur*, il a bien de l'*honnêteté*, il m'a fait bien des *honnêtetés* : cela eſt bien *honnête*, pour dire, cela eſt très-obligeant, très-généreux, très-civil : cela eſt *malhonnête*, pour dire le contraire : c'eſt un *malhonnête* homme, un procédé *honnête* ; c'eſt une perſonne avec qui il faut prendre une conduite plus *honnête*, des

ſentimens *honnêtes*, il a agi en cela *honnêtement*.

Comme il n'y a pas bien long-temps qu'on dit faire des *honnêtetés*, il n'y a pas auſſi long-temps qu'on dit faire des *amitiés*: il m'a fait mille *amitiés*: faites-lui bien des *amitiés* de ma part: on dit auſſi, faites-moi une *amitié*, pour dire, faites-moi une grace. Néanmoins on n'emploie gueres ces façons de parler hors de la converſation, & elles ont lieu tout au plus dans les billets. Peut-être qu'avec le temps elles ſeront reçûes dans toutes ſortes de ſtyles: car vous devez remarquer en paſſant, que, comme c'eſt dans la converſation que naiſſent d'ordinaire les termes nouveaux, ils y demeurent quand ils ne périſſent pas un peu après leur naiſſance; ce qui leur arrive aſſez ſouvent: ils y demeurent, dis-je, juſqu'à ce qu'un long uſage leur faſſe perdre entierement le caractere de la nouveauté.

Vous devez encore remarquer qu'il faut uſer avec beaucoup de réſerve, dans la converſation même, des termes qui ne font que de naître; &

qu'on doit s'abſtenir preſque également des locutions trop vieilles, & des locutions trop nouvelles : les mots & les phraſes d'une langue étant à peu près comme les fruits, qui ne valent rien ni pourris ni verds, & qui ne ſont point de bon goût, s'il ne ſont mûrs.

Compte & *compter* ſont uſités dans un certain ſens. Je vous tiendrai *compte* de ce que vous ferez pour lui; je mets toutes ſes obligations ſur mon *compte* : j'ai lû ſon livre, je n'y ai pas trouvé mon *compte* : je fais mon *compte* de partir demain. Je *compte* pour rien la faveur des Grands; quand on aime bien une perſonne, on *compte* pour rien tout le reſte : vous pouvez *compter* ſur moi; je *compte* ſur votre amitié.

Soutenir n'a pas toujours eu une ſignification auſſi ſimple que celle qu'il a. On dit fort aujourd'hui *ſoutenir* une négociation importante, *ſoutenir* ſon caractere, ſon perſonnage; *ſoutenir* la converſation, *ſoutenir* ſes paroles par ſes actions, ſe *ſoutenir*. Dans les grandes afflictions on a be-

ſoin de toute ſa force pour ſe *ſoutenir*. Les vers de Deſportes ſe *ſoutiennent* encore, pour dire, ils ſont encore beaux à préſent. Ce qui paroîtroit en un autre une entrepriſe hardie & inconſidérée, eſt *ſoutenu* en lui par ſa probité. Sa harangue étoit *ſoutenue* de la vigueur de ſon zele & de la réputation de ſa vertu, dit un bon Auteur; un diſcours *ſoutenu*.

Détruire, *gâter*, *empoiſonner*, *envenimer*, ſont devenus de beaux mots, en devenant métaphoriques. Des gens qui ſe *détruiſent* eux-mêmes par leur mauvaiſe conduite; *détruire* une perſonne dans l'eſprit d'une autre: l'abſence ne m'a-t-elle point *détruit* dans votre cœur? A ce que je vois, je ne ſuis pas encore *détruit* dans votre eſprit: cette modération, qu'ils affectoient dans leurs paroles, étoit *détruite* par leurs actions.

Ses réflexions *gâtent* ſes premieres penſées: la Cour ne l'a point *gâté*; il eſt *gâté*; vous le *gâtez*, en parlant d'une perſonne pour qui on a beaucoup de bonté: laiſſez-moi faire, je ne *gâterai* rien: cela ne *gâtera* rien.

Les médiſans *empoiſonnent*, *envenimment* tout, juſqu'aux actions les plus innocentes : des louanges *empoiſonnées*, un cœur *enveniné*.

Air eſt tout-à-fait du bel uſage. Il a l'*air* d'un homme de qualité ; il a l'*air* noble, il a bon *air*, il a méchant *air* ; cela a méchant *air* ; il s'habille, il danſe de bon *air* ; il y a dans tous ſes ouvrages un *air* de politeſſe qui le diſtingue des autres ; de l'*air* dont il s'y prend, il réuſſira. Vous oubliez le *bel air*, dit Ariſte : je connois des gens qui l'ont inceſſamment à la bouche, & qui prétendent parler à la mode, en diſant : Il a le *bel air* : il chante, il danſe, il s'habille du *bel air* ; il fait tout du *bel air*, il a l'eſprit tout-à-fait du *bel air*, il le porte du *bel air*. Ces gens là ſont bien ridicules avec leur *bel air*, repartit Eugene : cette façon de parler eſt décriée parmi ceux qui parlent bien, ils ne s'en ſervent qu'en riant, pour ſe moquer des gens du *bel air*.

Façonner, *façonnier*, *façon*, ſont d'autres mots à la mode. C'eſt trop

façonner ; c'eſt une grande *façonniere :* elle a mille petites *façons* qui lui ſiéent bien ; faire des *façons ;* je ne fais point de *façons* avec vous ; agir ſans *façon :* il ſe met ſans *façon* au nombre des beaux eſprits.

Vous pourriez, ce me ſemble, ajouter *maniere* à *façon*, interrompit Ariſte : car ce mot eſt auſſi en vogue. Il y a été beaucoup plus qu'il n'y eſt, repliqua Eugene. A force de dire à toute heure *de la belle maniere*, il m'a obligé *de la belle maniere*, il danſe *de la belle maniere*, je l'ai grondé de *la belle maniere ;* on s'eſt laſſé de cette *belle maniere*, & on l'a abandonné au peuple, qui le dit encore comme une belle phraſe. On dit à la Cour & dans le monde, Il a des *manieres* agréables, il affecte des *manieres* d'agir tout-à-fait bizarres ; il a quelque choſe de rude dans ſa *maniere :* on ſe fait à la Cour une *maniere* d'eſprit qui juge plus finement des choſes : Il a de l'eſprit à ſa *maniere*, il a aſſez l'eſprit de la *maniere* d'un tel.

Cet *aſſez* eſt du nouvel uſage.

Cela eſt *aſſez* de mon goût ; j'entre *aſſez* dans ſon ſentiment. *Trop* en eſt auſſi. Je ne vous ſuis pas *trop* obligé de votre procédé : je ne ſuis pas *trop* d'avis.

Entrer a pluſieurs ſignifications fines. *Entrer* dans le ſens de quelqu'un ; *entrer* dans la penſée d'un Auteur ; *entrer* dans le monde, un jeune homme qui *entre* bien dans le monde ; *entrer* en confidence avec une perſonne ; *entrer* dans les ſecrets, dans les plaiſirs, dans les intérêts de quelqu'un ; *entrer* dans une affaire, pour dire, s'y engager : *entrer* dans les conſidérations de l'avenir ; je ne veux *entrer* dans aucun détail avec vous : le Latin n'*entre* gueres dans le commerce du grand monde ; on a beau lui repréſenter que ..... il n'*entre* point là dedans : en parlant d'une choſe qui a contribué à la diſgrace d'une perſonne, on dit bien, Il y *entre* un peu de cela ; en parlant d'un homme qui ne dit mot en compagnie, on dit, il n'*entre* point dans la converſation, il n'*entre* dans rien.

S'embarquer a beaucoup de grace,

& eſt de la Cour dans un ſens métaphorique. *S'embarquer* dans une affaire ; il s'eſt *embarqué* un peu légerement, pour dire, il s'eſt engagé ; *embarquer* quelqu'un dans une entrepriſe périlleuſe. On dit auſſi depuis peu, *embarquer* quelque choſe ; j'ai *embarqué* l'affaire, l'affaire eſt *embarquée* : mais cette derniere phraſe n'eſt pas encore établie.

Les *engagemens* du monde, prendre des *engagemens* avec quelqu'un, ſont des termes de nouvelle création, auſſi-bien que *parti*, & prendre le *parti*. Le meilleur *parti* pour moi eſt de faire une honteuſe retraite : j'ai pris le *parti* de me taire : quel *parti* prenez-vous ? j'ai pris mon *parti*, mon *parti* eſt pris, pour dire, quelle réſolution prenez-vous ? j'ai pris ma réſolution, ma réſolution eſt priſe : vous prenez le mauvais *parti*, il n'y a point d'autre *parti* à prendre que de pouſſer les choſes à l'extrémité.

Pouſſer eſt nouveau dans une certaine ſignification. *Pouſſer* les gens à bout ; ne me *pouſſez* pas ; *pouſſer* une matiere ; cela eſt trop *pouſ-*

ſſe : on dit auſſi, cela eſt *outré*.

Sacrifier & *ſacrifice* ſont à la mode. *Sacrifier* ſes amis, il m'a *ſacrifié* : *ſacrifier* une perſonne à une autre. J'ai vû toutes vos lettres, il m'en a fait un *ſacrifice* ; je lui ai fait un grand *ſacrifice*, pour dire, J'ai renoncé en ſa conſidération à quelque choſe de fort agréable ou de fort utile.

Donner ſe dit depuis quelque temps en pluſieurs façons élégantes. *Donner* dans le ſens de quelqu'un, *donner* dans le galimatias. L'apoſtrophe eſt une admirable figure quand on s'en ſert à propos ; tous les jeunes eſprits y *donnent* d'abord, dit un bon Auteur. *Donner* un méchant jour aux actions d'une perſonne ; *donner* dans le panneau ; il a *donné* dedans ; il y a *donné* de tout ſon cœur, en parlant d'une perſonne qui croit légerement : je ne *donne* pas là dedans, pour dire ; je ne crois pas cela : *donner* à tout, *donner* aux apparences. Cette derniere phraſe a deux ſignifications ; l'une, garder les dehors ; & l'autre, ſe laiſſer perſuader par les apparences.

Je ne vous dis rien de *dupe*, de:

chapitre, de *fort*, & de *force*. Vous n'ignorez pas qu'on dit communément, Je n'en ſuis pas la *dupe*; ne croyez pas que je ſois votre *dupe*: il a été pris pour *dupe*.

Il m'a parlé long-temps ſur votre *chapitre*; il eſt ſavant ſur le *chapitre* de la guerre: je ne vous dis rien ſur ce *chapitre*.

Je lui ai dit des choſes un peu *fortes*: ce que vous dites eſt un peu *fort*: cela eſt *fort*. On voit peu d'amis de ſa *force*: il n'y a point d'homme au Palais de ſa *force*: deux diſcours d'une même *force*.

Voici encore d'autres façons de parler aſſez nouvelles. *Briller* dans la converſation. Il y a des gens qui ont beaucoup d'eſprit, & qui ne *brillent* point dans la converſation.

Etre *content* de ſoi. Je ne ſerois pas *content* de moi, ſi je ne vous avois ſervi en cette rencontre: elle eſt fort *contente* d'elle-même, en parlant d'une femme qui a bonne opinion d'elle: je n'ai pas mal réuſſi dans cette affaire, je ſuis aſſez *content* de moi.

Se ſavoir *bon gré* de quelque choſe. Je me ſais *bon gré* de vous avoir dit mes ſentimens : vous devez vous ſavoir *bon gré* de n'avoir point répondu à ſes injures.

Rendre des *ſoins*, des *aſſiduités*, de *bons offices* à une perſonne. *Bon office* vaut mieux que *ſervice* en quelques endroits : par exemple, pour parler honnêtement à une perſonne d'autorité de qui l'on a beſoin, il faut lui demander un bon *office*, & non pas un *ſervice*.

Il me ſemble, interrompit Ariſte, avoir ouï dire à des gens qui venoient de Paris, demander *excuſe ;* je vous demande *excuſe*. C'eſt une méchante phraſe, repliqua Eugene : tout le peuple s'en ſert ; mais les honnêtes gens demandent toujours *pardon*, & jamais *excuſe*.

On dit élégamment, continua-t-il, ſe *déſaccoutumer* d'une perſonne. Quand on aime bien les gens, on ne ſauroit s'en *déſaccoutumer*.

Aller, venir *à ſes fins*. C'eſt un homme qui va *à ſes fins :* il n'y a rien qu'il ne faſſe pour venir *à ſes fins*.

Se démêler d'une affaire ; *démêler* une intrigue : on ne ſait comment *démêler* cela ; je n'ai pas encore bien *démêlé* les ſentimens que j'ai pour vous ; je n'ai pû vous *démêler* dans la foule.

Diſtinguer les perſonnes de mérite, en faire *diſtinction*. On eſt bien aiſe d'être *diſtingué* : des gens de baſſe naiſſance qui ſe *diſtinguent* par leur eſprit & par leur ſavoir.

S'*attirer* de l'eſtime, des reproches, de méchantes affaires. Je lui ai dit des choſes fâcheuſes ; mais il ſe les eſt *attirées*.

Se *déchaîner*, *déchaînement*. Les peuples ſe *déchaînent*, ſont *déchaînés* contre les favoris. C'eſt un *déchaînement* horrible contre lui, en parlant d'une perſonne dont on parle mal dans toutes les compagnies.

Rafiner, *rafinement*. Il *rafine* trop ; il ne faut pas tant *rafiner* ſur le langage. Les *rafinemens* de l'amour-propre, de la politique ; ce ſont des *rafinemens* ridicules.

S'*entêter*, *entetêment*. Les honnêtes gens ne *s'entêtent* point. Nous autres

gens de livres, dit un de nos bons Auteurs, nous ſommes ſujets à nous *entêter* de ce que nous ſouhaitons. Un homme *entêté* de ſon mérite. C'eſt un furieux *entêtement*.

Etudier le goût, l'humeur des gens; *étudier* un homme.

Savoir *ſon monde*; ſavoir *vivre*. C'eſt un homme qui ſait *ſon monde*, qui ſait *vivre*.

Le *ſavoir faire* eſt encore plus nouveau. Un homme qui a du *ſavoir faire*: il en eſt venu à bout par ſon *ſavoir faire*. Quoique ce terme exprime aſſez bien, les perſonnes qui parlent le mieux ne peuvent s'y accoutumer: il n'y a pas d'apparence qu'il ſubſiſte, & je ne ſais même s'il n'eſt point déja paſſé. Auſſi eſt-il très-irrégulier, & même contre le génie de notre langue, qui n'a point de ſubſtantifs de cette nature.

On dit depuis quelques années *c'eſt un homme qui eſt tout d'une piece*, en parlant d'un homme qui n'a point d'adreſſe ni de complaiſance, & qui ne ſait point s'accommoder au temps ni aux perſonnes. C'eſt un homme

naturel, pour dire, un homme trop franc, & un peu ſimple.

Je ne ſais quand je *parviendrai* à être de vos amis : il eſt enfin *parvenu* à lui plaire.

Il en *uſe* bien, il en *uſe* mal avec moi ; il en *uſe* le mieux du monde.

Cela me *paſſe*, pour dire, je n'entends rien à cela. On ne vous *paſſera* rien, pour dire, on ne vous pardonnera rien.

Je ſais bien à quoi m'en *tenir* ; je m'en *tiens* à ce que vous dites. On ne peut pas *tenir* contre tant d'honnêteté, contre de ſi bonnes raiſons.

Quand on eſt ſur ce *pied* là, quand on s'eſt mis ſur ce *pied* là, on ne craint rien : les choſes ſont ſur ce *pied* là, je ne le regarde pas ſur le *pied* de bel eſprit ; il eſt à la Cour ſur un bon *pied*.

J'ai été bien *mortifié* de ne vous point dire adieu : il a reçu une *mortification* ſenſible : donner une *mortification* à quelqu'un. Un ambitieux *mortifié*.

Ses ſervices paſſés vous doivent *répondre* de lui ; ce que vous venez de faire pour moi me *répond* de votre cœur.

Je ne puis me *défendre* de l'aimer, de le ſervir.

Se reprocher quelque choſe. On doit être content quand on n'a rien à *ſe reprocher*.

Cela m'eſt *revenu* de pluſieurs endroits, pour dire, J'ai appris cela de pluſieurs perſonnes. Ceux qui ont le plus étudié la langue trouvent quelque choſe à dire à cette phraſe ; mais elle ne laiſſe pas d'avoir cours.

Quand on a une fois perdu ſon crédit, on n'en *revient* pas : on a de la peine à en *revenir* : je n'en *reviens* pas, pour dire, je ſuis fort étonné ; quand on m'a fait de ces tours là, je n'en *reviens* pas aiſément, pour dire, j'ai de la peine à pardonner.

Elle a été *défaite* au premier mot qu'on lui a dit, en parlant d'une perſonne qui a perdu contenance. Il ne faut rien pour le *défaire*, c'eſt-à-dire, pour l'embarraſſer. Des perſonnes, dont l'une *défait* l'autre, pour dire, dont l'une obſcurcit le mérite de l'autre : on dit auſſi, dont l'une *efface* l'autre.

Vous ne ſauriez *ſauver* votre con-

duite, pour dire, juſtifier. Quand elle n'a pas autant d'eſprit dans la converſation, qu'elle a coutume d'y en avoir, elle ſe *ſauve* ſur les vapeurs, ſur le mal de tête; pour dire, elle s'excuſe ſur les vapeurs, ſur le mal de tête, de ce qu'elle n'a pas ſon eſprit ordinaire. *Sauver* les dehors, les apparences. Il *ſauve* du moins les apparences, en parlant d'un libertin qui ne donne point de ſcandale.

Les *apparences* ſont contre vous. C'eſt *apparemment* ce qu'il prétendoit; *apparemment* il fera tous ſes efforts pour en venir à bout.

Il eſt mal-aiſé de vous dire à combien d'uſages on a mis le verbe *faire*.

On dit tous les jours, faire des *avances*: après les *avances* qu'il a faites, je ne puis lui refuſer mon amitié; faire toutes les *avances*.

Faire une *malice* à quelqu'un; elle fait mille *malices* agréables à ſes amis.

Faire un *contre-temps*; il a fait un étrange *contre-temps*.

Faire les premiers *pas*, faire les premieres *démarches*. Ce n'eſt pas à moi à faire les premiers *pas*; j'ai fait la

première *démarche*. Faire un faux pas, une fauſſe *démarche*.

Dit-on toujours faire *figure*, pourſuivit Ariſte ? Faire à la Cour & dans le monde une grande, une petite, une bonne, une méchante, une belle & une pauvre *figure*. Tout cela ſe dit encore par quelques gens, repliqua Eugene ; mais les perſonnes intelligentes l'évitent juſques dans la converſation, ou ne le diſent que par raillerie.

Tout le monde dit ſe faire *honneur*, ſe faire un *mérite* de quelque choſe. Il ſe fait *honneur* de l'amitié d'un tel. Il ſe fait *honneur* d'avoir parlé hardiment. Je ne prétends pas me faire un *mérite* de cela auprès de vous.

Se faire des *plaiſirs*, des *chagrins*. Je me fais de grands *plaiſirs* de peu de choſe ; il ſe fait des *chagrins* de tout.

Se faire des *affaires*, pour dire, ſe cauſer de l'embarras, s'attirer des déplaiſirs. Il y a des gens qui ſe font des *affaires* de gaieté de cœur. Vous vous êtes fait une *affaire* ; je me ſuis fait ſans y penſer une méchante *affaire*. On dit dans la converſation,

c'eſt une *affaire*, pour dire, c'eſt une choſe difficile; ce n'eſt pas une *affaire*, pour dire, c'eſt une choſe aiſée.

Vous voyez que je vous dis confuſément, & ſans aucun ordre, tout ce que ma mémoire me préſente. Comme toutes ces façons de parler n'ont nulle liaiſon entre elles, répondit Ariſte, il importe peu quel ordre on leur donne. Cette façon de parler, *n'ont nulle liaiſon*, eſt uſitée, & digne de remarque, continua Eugene.

On dit dans le diſcours familier, & on écrit dans le beau ſtyle, Je n'ai *nulle* affaire, il n'a *nulle* fidélité, il n'a *nulle* application. Ces deux négatives, qui n'affirment pas comme en Latin, ont de la grace, & s'accommodent à notre langue qui aime deux négatives enſemble, ſelon une des remarques de Vaugelas. Ainſi nous diſons élégamment, je *ne* nie pas que je *ne* l'aie dit.

Ces mots *fâcheux*, *miſérable*, *aiſé*, *régulier*, *comédien*, *flatté*, *touché*, *touchant*, *entendu*, *habile*, ſont nouveaux dans le ſens, & dans le tour qu'on leur donne quelquefois.

C'eſt

C'eſt un *fâcheux* ; le monde eſt plein de *fâcheux* ; les *facheux*.

C'eſt un *miſérable*, pour dire, c'eſt un homme ſans mérite ; cela eſt *miſérable*, en parlant d'un ouvrage qui ne vaut rien.

Un eſprit *aiſé* ; des vers *aiſés* ; une taille *aiſée*.

Traits du viſage *réguliers* ; les civilités les plus *régulieres* ne ſont pas les plus obligeantes ; un ami *régulier* ; une femme *réguliere*. Ecrire à quelqu'un *régulierement* toutes les ſemaines.

C'eſt un grand *Comédien*, en parlant d'un homme diſſimulé qui joue pluſieurs perſonnages. L'on dit auſſi jouer la *comédie*, pour dire, n'agir pas ſincerement.

Portrait *flatté* ; *touché* hardiment. Il y a dans cet ouvrage des endroits délicatement *touchés*.

Une lettre tendre & *touchante* ; une perſonne qui a quelque choſe de *touchant* ; des manieres *touchantes*.

Un bâtiment bien *entendu* ; cela eſt mal *entendu*, en parlant d'une choſe faite ſans art & contre les regles ; tout y étoit merveilleuſement

bien *entendu*, en parlant d'un feſtin. Une perſonne *entendue*, pour dire, intelligente & habile.

Habile a preſque changé de ſignification. On ne le dit plus gueres pour dire, docte & ſçavant; & on entend par un homme *habile*, un homme adroit & qui a de la conduite. *Malhabile*, eſt un mot nouveau, qui ſignifie le contraire.

Ajoutez à cela, *ſolide*, *eſſentiel*, *réel*. Un ami *ſolide*, un homme *eſſentiel*; des empêchemens *réels*, pour dire, véritables.

Pénétration, *naiſſance*, *naturel*, *ouverture*, *ſociété*, *attachement*, *fête*, ſont de notre temps, de la maniere dont on s'en ſert.

Homme d'une grande *pénétration*; il a beaucoup de *pénétration*.

Il n'y a perſonne qui ait une plus belle *naiſſance* pour les affaires; il a une heureuſe *naiſſance*, pour dire, il eſt bien né, il a de bonnes inclinations.

Il a beaucoup de *naturel* pour l'éloquence; c'eſt un beau *naturel*, pour dire, c'eſt un beau génie; Ciceron a plus de *naturel* que Demoſthene.

Donner des *ouvertures* à quelqu'un

dans une affaire ; il a de grandes *ouvertures* pour les ſciences.

Une *ſociété* de perſonnes agréables ; il eſt de notre *ſociété* ; ils ſont de même *ſociété*, en parlant de perſonnes qui ſe voient ſouvent.

Il a un *attachement*, pour dire, il aime une perſonne ; il a vécu juſqu'à cette heure ſans *attachement*, pour dire, ſans rien aimer.

La *Fête* de Verſailles ; donner une *Fête*. Ce mot eſt devenu profane, comme vous voyez. Voilà juſqu'où va le caprice & la tyrannie de l'uſage. Il ne ſe contente pas de choquer ſouvent les regles de la Grammaire & de la raiſon : il oſe même violer quelquefois celles de la piété. Après tout, je ne m'étonne pas trop, de ce qu'un mot conſacré à la Religion a été profané de la ſorte. Nous faiſons bien d'autres profanations que celle-là. Mais je m'étonne fort de ce que trois ou quatre mots hyperboliques ont cours dans le langage ordinaire, nonobſtant l'averſion que nous avons pour l'hyperbole. *Je meurs* d'envie, *je meurs* de peur, *j'enrage*, ſe diſent à toute heure, pour je deſire,

je crains fort, je ſuis fâché. *Je meurs* d'envie de le voir ; *je mourois* d'envie de ſavoir de vos nouvelles; *je meurs* de peur qu'il n'ait pas reçu mon billet ; *je mourois* de peur qu'il ne fût parti. *J'enrage* d'avoir été pris pour dupe ; *j'enrage* de voir des ignorans qui décident.

Infiniment & *éternellement* ſont communs. Il a de l'eſprit *infiniment*. Ils ſont *éternellement* enſemble. A quoi on peut ajouter *étrangement* & *admirablement*. Je ſuis *étrangement* en peine. Cela vous ſied *admirablement*.

Il y a bien d'autres expreſſions nouvelles dont je ne puis pas me ſouvenir, ſans parler de celles qu'on nomme *précieuſes*, & qui ne ſont pas tant de notre langue, que de quelques femmes, qui, pour ſe diſtinguer du commun, ſe ſont fait un jargon particulier.

Mais, outre les richeſſes que notre langue a de ſon fonds, elle en a encore d'aillieurs. Elle emprunte tous les jours pluſieurs mots des langues étrangeres, comme les langues étrangeres en empruntent d'elle. Car il y a eu de tout temps une eſpece de

trafic entre les langues, de même qu'il y en a entre les peuples; & la nôtre reſſemble en quelque façon à ces Gentilshommes de certaines Provinces privilégiées, leſquelles, étant fort à leur aiſe, ne laiſſent pas d'augmenter leur revenu par la voie du commerce, ſans que cela déroge en rien à leur nobleſſe ni à leur honneur.

Au reſte, la langue Françoiſe eſt riche non ſeulement en paroles, mais auſſi en choſes; c'eſt-à-dire, qu'on trouve dans ſes livres ce qu'il y a de plus excellent dans les ſciences. Les traductions qu'on a faites en notre langue, depuis quelques années, nous rendent propres toutes les richeſſes des Grecs & des Latins. Les grands maîtres, à qui nous devons ces traductions, ont été ſi heureux à copier les Anciens, qu'on peut dire que les copies ne cedent point aux originaux: & pour moi, ſi je ne craignois de ſcandaliſer les doctes, je ne ferois nulle difficulté de préférer l'*Alexandre* de Vaugelas à celui de Quinte-Curce. L'*Apologétique* de Tertullien a dans le François une pureté & des graces qu'il n'a pas dans le Latin.

Thucydide, Lucien & Tacite ne ſont gueres plus beaux en leurs langues qu'en la nôtre : vous ſavez ce qu'un honnête homme a dit de celui qui les a fait parler François.

L'illuſtre d'Ablancourt repoſe en ce tombeau :
Son génie à ſon ſiecle a ſervi de flambeau ;
Dans ſes fameux écrits toute la France admire
Des Grecs & des Romains les précieux tréſors.
A ſa perte, on ne ſauroit dire,
Qui perd le plus, des vivans ou des morts.

Je ne vous dis rien de la *Cyropédie* ou de l'*Hiſtoire de Cyrus*, de l'*Eloge d'Ageſilaüs*, des *choſes mémorables de Socrate*. Je paſſe auſſi ſous ſilence les *Vies des hommes illuſtres Grecs & Romains*, traduites nouvellement. Les Traducteurs de Xenophon & de Plutarque ſont connus de tous les François qui ont quelques connoiſſance des Lettres.

Ajoutez à toutes nos traductions, tant d'ouvrages compoſés par nos

meilleures plumes ſur les matieres les plus ſolides & les plus ſublimes ; tant de livres où la Philoſophie n'a rien de barbare, où tout eſt fleuri, juſqu'aux queſtions les plus épineuſes.

Les *Caracteres des paſſions*, l'*Art de connoître les hommes*, les traités de *la Lumiere*, de l'*Iris*, du *Débordement du Nil*, de l'*Amour d'inclination*, du *Raiſonnement des bêtes*, nous découvrent des ſecrets qui ont été cachés à Platon & à Ariſtote. L'Auteur de ces traités a étudié la nature à fond ; ou plutôt on diroit que la nature lui a révélé elle-même tous ſes myſteres. Le *Journal des Savans* eſt un abrégé de toutes les ſciences, & comme une bibliotheque en petit, qui contient l'eſſence & la fleur des Livres. L'Auteur de ce *Journal* eſt un eſprit univerſel, qui parle en même temps d'Hiſtoire, de Juriſprudence, de Philoſophie, de Médecine & de Mathématiques. Le *Diſcernement de l'ame & du corps*, le *Diſcours phyſique de la Parole*, ſont curieux & bien écrits : celui qui a donné ces deux Livres au public a beaucoup de pénétration & de politeſſe.

Outre les traités ſavans qui pa-

roiſſent tous les jours en notre langue, il ſe fait en pluſieurs endroits des Conférences & des Aſſemblées ſavantes, où l'on traite de toutes ſortes de matieres : ſi bien qu'un François peut aiſément acquérir toutes les belles connoiſſances, ſans autre ſecours que celui de ſa langue naturelle. Ainſi, comme la France eſt ſi abondante en toutes choſes, que nous n'avons que faire des autres nations pour vivre ; la langue Françoiſe eſt ſi riche en toutes ſortes de Livres, que nous n'avons pas beſoin des autres langues pour être ſavans. Dites après cela que c'eſt une pauvre langue que la nôtre.

Vous ne ſauriez au moins nier, dit Ariſte, que ce ne ſoit une langue fort changeante ; puiſque nous changeons de langage preſqu'auſſi ſouvent que de modes. Non ſeulement nous ne parlons pas comme parloient Hugues Capet, & ſaint Louis ; mais nous ne parlons pas même comme parloient François I. & Henri le Grand. Si nos ancêtres revenoient au monde, nous ne les entendrions pas : il leur faudroit des truchemens

pour s'expliquer ; & le mal eſt qu'ils auroient de la peine à en trouver parmi nous. Ils ſeroient plus étrangers en France, que ne ſont les Polonois & les Moſcovites.

Les Auteurs les plus polis des derniers regnes nous font pitié. Les ouvrages qui ont été les délices & l'admiration de la vieille Cour ſont le rebut des Provinces & du peuple. Les mots & les phraſes de ce temps-là ſont comme ces habits antiques, dont on ne ſe ſert que dans les maſcarades & dans les balets. Il ſe fait à toute heure des changemens dans la prononciation, dans l'orthographe & dans le ſtyle. L'uſage, qui eſt le roi ou le tyran des langues vivantes, eſt en France le maître du monde le plus impérieux & le plus bizarre. Il abolit ſouvent de bons mots ſans raiſon ; il en établit quelquefois de mauvais contre la raiſon même ; il autoriſe juſqu'à des ſoléciſmes, ſelon la remarque de Vaugelas. En un mot la langue Françoiſe tient beaucoup de la légereté de l'humeur Françoiſe ; & c'eſt un reproche que les étrangers nous font avec beaucoup de juſtice.

Il n'en eſt pas de même de la langue Italienne & de la langue Eſpagnole. Elles ſe ſentent en quelque maniere de la conſtance & du flegme de leurs nations : elles ne ſavent ce que c'eſt que de changer.

Je ne nie pas, répondit Eugene, que notre langue n'ait beaucoup changé depuis ſa naiſſance. J'avoue même que l'ancien François a peu de rapport avec le François moderne, ſinon en un point eſſentiel, à quoi vous n'avez peut-être pas pris garde : c'eſt que le langage de nos ancêtres a beaucoup de la naïveté du nôtre, comme l'or chargé de craſſe & de terre a l'eſſence de l'or le plus pur & le plus fin. Et cela paroît viſiblement dans nos vieux Auteurs, qui, avec toute leur négligence, ont une naïveté admirable : de ſorte qu'on prend autant de plaiſir à les lire, qu'à entendre un villageois de bon ſens, qui parle mal, à la vérité ; mais qui parle naturellement. J'avouerai encore qu'au ſiecle paſſé le langage étoit ſi informe, qu'il n'y avoit ni choix, ni ordre, ni cadence dans les paroles : néanmoins je ne puis avouer que le

changement qui s'eſt fait dans notre langue ſoit un effet de la légereté dont on nous accuſe. Cela vient, à mon avis, d'un autre principe. Ce que les étrangers appellent un défaut de la langue Françoiſe eſt la marque, ou plutôt la cauſe de la perfection où elle eſt parvenue.

Pour entendre ma penſée, il faut remonter à la ſource des choſes dont nous parlons. Les langues ont leur naiſſance, leur progrès, leur perfection, & même leur décadence, comme les Empires. Vous ſavez que la langue Grecque a eu ſes différens âges; qu'elle a été dans les foibleſſes de l'enfance, avant que d'être dans ſa maturité & dans ſa force; qu'elle n'eſt arrivée à la perfection où elle étoit du temps d'Ariſtote, d'Iſocrate, & de Démoſthene, qu'après avoir ſouffert mille changemens dans ſes mots & dans ſes phraſes. La langue Latine, qui a été ſi long-temps la langue ſouveraine & univerſelle, a eu de foibles commencemens, auſſi-bien que l'Empire Romain. Ce n'étoit d'abord qu'un mélange de la langue Grecque, & de celle du pays où les

Romains s'établirent : ou plutôt ce n'étoit qu'une corruption de ces deux langues. Il n'y avoit rien de plus barbare, de plus rampant, & de plus pauvre qu'elle, ſous la domination des Rois. Elle s'épura un peu dans les premiers temps de la République ; elle s'enrichit enſuite par le commerce qu'eurent les Romains avec les nations étrangeres : elle changea tout-à-fait, & ſe polit fort du temps de Terence, de Scipion & de Lelius, qui la cultiverent avec beaucoup de ſoin. Mais ſon état floriſſant fut au temps de Ciceron, & ſous le regne d'Auguſte.

Voilà à peu près le deſtin de notre langue. Ce n'étoit dans ſon origine qu'un miſérable jargon, demi-Gaulois, demi-Latin, & demi-Tudeſque. Dès que les Romains ſe furent rendus maîtres des Gaules, la langue Romaine commença à y avoir cours ; non ſeulement parmi les honnêtes gens, mais auſſi parmi le peuple : ſoit que cela vînt de la complaiſance des vaincus, qui crurent ne pouvoir ſe rendre agréables aux victorieux, qu'en tâchant de parler leur

langage : ſoit que ce fût un effet de la néceſſité & de l'intérêt ; les ſujets ne pouvant avoir d'accès auprès de leurs maîtres ſans quelque uſage de la langue Latine : ſoit enfin que les Ordonnances Romaines, qui obligeoient à faire tous les actes publics en Latin, fiſſent peu à peu cet effet-là.

Quoi qu'il en ſoit, les Gaulois oublierent inſenſiblement leur propre langage ; ou plutôt ils le corrompirent, en le mêlant avec celui des Romains. Car, ne pouvant ſe défaire tout-à-fait de l'un, ni apprendre tout-à-fait l'autre, ils les confondirent tous deux ; & de cette confuſion, il réſulta je ne ſais quel jargon, qu'ils appellerent Roman, pour le diſtinguer du Latin. Les Francs qui vinrent enſuite, & qui chaſſerent les Romains des Gaules, au lieu d'abolir ce langage barbare, s'y accommoderent eux-mêmes par une politique toute contraire à celle des Romains, qui impoſoient le joug de leur langue aux nations vaincues, avec celui de la ſervitude ; comme parle ſaint Auguſtin. Ces nouveaux Conquérans voulurent apparemment faire voir par-là aux

Opera data eſt ut imperioſa civitas non ſolùm jugum

verùm etiam linguam ſuam dominatis gentibus imponeret. *Auguſt. de civit. Dei lib. 19. c. 7.*

Gaulois qu'ils étoient bien éloignés de rien entreprendre ſur la liberté de ceux qu'ils venoient de délivrer de la domination Romaine. Cependant, pour marquer qu'ils étoient les maîtres, ils donnerent, avec le temps, le tour de leur langue à ce Latin corrompu, en l'aſſujétiſſant à l'uſage des verbes auxiliaires, *être* & *avoir*, qui ſont propres à l'Allemand, & qui regnent par tout dans le François. Il ne faut pas douter qu'il ne ſe mêlât alors beaucoup de mots Allemands à ce latin Gaulois, ou ruſtique, comme quelques-uns l'ont appellé. Il y a bien de l'apparence auſſi que les Gots & les Bourguignons qui firent une irruption dans les Gaules devant les Francs, que les Huns & les Vandales qui vinrent après, ajouterent les uns & les autres, au langage des pays où ils s'établirent, pluſieurs termes que le commerce porta enſuite de ville en ville, & de province en province.

A dire vrai, interrompit Ariſte, voilà une étrange origine pour une langue auſſi noble que la nôtre. Je ne trouvois pas bon, pourſuivit-il,

qu'un ſavant Critique l'eut appellée un avorton de la langue Latine. Mais, à ce que je vois, il n'a rien dit qui ne ſoit bien fondé ; & il auroit pû dire même que dans ſa naiſſance c'étoit un horrible monſtre. La merveille eſt, reprit Eugene, que ce monſtre dura long-temps ; la barbarie du langage ayant ſubſiſté, avec celle des mœurs, pendant des ſiecles entiers. Les Rois de la premiere race tâcherent de polir un peu ce langage brut qu'ils parloient eux-mêmes. Car outre le Tudeſque, qui étoit la langue naturelle de nos premiers Rois, le Roman étoit en uſage à la Cour : mais cette entrepriſe fut aſſez inutile ; & tout ce que put faire Chilperic, qui ſe piquoit d'eſprit, de doctrine & d'éloquence, fut d'ajouter à l'alphabet je ne ſais quels caracteres que le temps effaça bien-tôt.

An ignoras linguam Gallicam, Italicam, & Hiſpanicam linguæ abortum et ſe? *Jul. Ca. Scalig.*

A dire les choſes comme elles ſont, le langage de ce ſiecle-là n'étoit qu'une pure barbarie, auſſi-bien que celui des ſiecles ſuivans ; témoin le Serment de Louis, Roi de Germanie, fait en langue Romance, & preſque auſſi mal-aiſé à entendre que le Ser-

Nitard. hiſt. lib. 3.

ment de Charles ſon frere, Roi de France, fait en langue Tudeſque. On ne ſe ſoucia gueres alors de bien parler. Outre que les François étoient encore aſſez barbares, ils furent ſi occupés dans les guerres qu'ils entreprirent, & dans celles qu'ils ſoutinrent, qu'ils n'eurent pas le loiſir de cultiver les ſciences : ils ſongerent plus à faire de belles actions, que de beaux diſcours.

La langue ne commença proprement à changer que vers la fin de la ſeconde race de nos Rois, après que l'Empire fut ſéparé de la Maiſon de France. Ce fut environ ce temps-là, comme l'a remarqué un de nos Hiſtoriens, que le Roman l'emporta tout-à-fait ſur le Tudeſque, & qu'il devint la langue dominante depuis la Meuſe juſqu'aux Alpes & aux Pyrenées. Ce Roman, qui ſe répandit par tout, prit alors une nouvelle forme : j'entends par cette forme nouvelle, premierement les articles dont on n'uſoit point ſous le regne de Charles le Chauve, ainſi qu'il paroît par le Serment de Louis ſon frere, qui doit être notre regle en ce qui regarde le

vieux Roman, comme étant la ſeule piece qui nous en ſoit demeurée. Outre *li* qui ſe dit d'abord, & qu'on fit ſervir aux deux genres & aux deux nombres, on dit auſſi *le*, *la*, *les*, ſelon la différence du maſculin & du féminin, du ſingulier & du pluriel. Cela ſe voit dans le Code de Guillaume le Conquérant, qui eſt, après le Serment de Louis, le plus ancien monument de notre langue. Le ſeul titre de ce Code fait foi de ce que je dis : le voici, ſi ma mémoire ne me trompe. *Ce ſont les leis & les cuſtumes* que li Reis William grantut a tut le peuple de Engleterre, après le conqueſt de la terre.* Où vous voyez *le*, *la*, *les*, en uſage auſſi-bien que *li*.

* Que le Roi Guillaume accorda par grace *J. Selden. ad Eadm. Not.*

Au reſte, ſi vous me demandez pourquoi notre langage n'eut point d'articles au commencement, & qu'il en eut dans la ſuite; je n'ai point d'autre raiſon à vous en rendre, ſinon que le Roman étant un Latin corrompu, il ſuivit d'abord le génie de la langue Latine, qui n'a point d'articles; & qu'étant devenu le langage d'un peuple ſorti de Franconie, il prit peu à peu des articles, à l'imitation de la

langue Tudeſque, qui en a de propres, auſſi-bien que la langue Grecque, & que la langue Hebraïque.

J'entends de plus par cette nouvelle forme du langage les terminaiſons qui ſont différentes du Latin. Ce qui ſe fit en retranchant, en ajoutant, en tranſportant quelque lettre dans les mots. Ainſi, par exemple, au lieu de *Deus* & d'*amor*, on vint à dire *Deu*, *Diex*, *Dieux*; *amur*, *amors*, *amours*. Comme il n'y avoit rien de réglé ni de bien établi dans la langue, ces mots ſe dirent indifféremment pendant pluſieurs regnes, & ſe conſerverent même avec *Dieu* & *amour*, qui vinrent après. On fit de *mori*, *morir*, & enſuite *mourir* : d'*occidere*, *occire*, qui a duré ſi long-temps. Les autres mots ſe formerent à peu près de même. *Temsp*, *nom*, *fin*, *an*, *mort*, *corps*, *gens*, & la plûpart de nos monoſyllabes tels que nous les avons aujourd'hui, ſont de ce temps-là; car les mots d'une ſyllabe ont été faits plutôt que les autres, & n'ont pas changé comme les autres dans les diverſes révolutions de la langue; ſi ce n'eſt en ce qui regarde l'orthographe, qui n'a pas toujours été la même.

Ce fut auſſi, ce me ſemble, alors qu'on inventa notre *e* feminin, ou du moins qu'on l'ajouta à pluſieurs mots pour en rendre le ſon plus doux & plus agréable ; de ſorte qu'au lieu d'*hom*, & d'*occir*, qu'on diſoit dans les premiers temps, on dit *home*, & *occire* dans la ſuite.

Vous voyez qu'en retenant les mots Latins, nous nous ſommes défaits de la terminaiſon Latine, qui eſt demeurée aux Italiens & aux Eſpagnols : en quoi ils ſont comme des eſclaves, qui portent toujours la marque & les livrées de leur maître : au lieu que nous ſommes comme des perſonnes qui jouïſſent d'une entiere liberté. En ôtant à notre langue cette reſſemblance ſenſible que ſes voiſines ont avec le Latin, nous nous ſommes fait en quelque façon une langue qui a plus l'air d'avoir été formée par un peuple libre, que d'être née dans la ſervitude. C'eſt-à-dire, interrompit Ariſte en riant, que nous avons fait comme ces hommes de fortune, qui cachent aux autres & à eux-mêmes ce qu'ils ſont, en déguiſant le nom de leur famille, parcequ'il leur

reproche la baſſeſſe de leur naiſſance.

Je m'imagine encore, dit Eugene, que dans les premiers voyages d'outre-mer les François prirent des Grecs pluſieurs mots qu'ils accommoderent à leur langage, & qu'ils imiterent en quelque choſe le tour & l'économie de la langue Grecque; & de là vient probablement la conformité qu'a notre langue avec le Grec, plutôt que des colonies que les Phocenſes planterent à Marſeille, avant que les Romains ſe rendiſſent maîtres des Gaules. Je vous dis mes conjectures, & je ne prétends pas vous obliger à me croire ſur ma parole. Si vos conjectures ne ſont vraies, dit Ariſte, elles ſont au moins vraiſemblables; & c'eſt beaucoup que de deviner raiſonnablement, dans des choſes auſſi obſcures que ſont celles-là.

Quoi qu'il en ſoit, reprit Eugene, il eſt certain que, ſous le regne de Louis le jeune, la langue étoit formée ſelon les regles de la Grammaire: car on commença dès-lors à écrire en Roman, au rapport de Fauchet & de du Verdier; & vous ſavez que la premiere marque d'une langue faite eſt

d'être capable de ſtyle, & de ſortir des bornes du diſcours familier, où toutes les langues ſont renfermées dans leur naiſſance.

Au reſte, cette langue qui avoit ſes mots, ſes articles, les inflexions de ſes noms & de ſes verbes, ſes phraſes & ſa ſyntaxe, étoit comme un enfant au berceau qui n'a pas la force de ſe ſoutenir, & qui ne fait que bégayer. Elle ſe fortifia un peu, & elle prit l'eſſor, pour parler ainſi, ſous le regne de Philippe Auguſte. Comme ce Prince, véritablement auguſte par la grandeur de ſon courage & par celle de ſon génie, n'aimoit pas moins les Lettres que les Armes; on s'appliqua plus aux Sciences ſous ſon regne, qu'on n'avoit fait ſous les regnes de ſes prédéceſſeurs; & enſuite on prit plus de ſoin du langage. Les Poëtes, qui parurent alors ſous le nom de *Trouveres* & de *Jongleurs*, furent les premiers qui ôterent à l'ancien Roman ce qu'il avoit de plus groſſier & de plus barbare: car les Poëtes, en tout pays, ont toujours le plus contribué à polir les langues.

Les Auteurs qui vinrent après ſous

ſaint Louis, & ſous Philippe-le-Bel, commencerent à orner un peu la langue : vous jugez bien que ces premiers ornemens furent fort ſimples dans un ſiecle où regnoit la ſimplicité. Mais enfin, tout ſimples qu'ils étoient, ils ne laiſſoient pas d'être des ornemens. Le plus célebre d'entre ces Auteurs, & celui à qui notre langue doit ſes premieres beautés, fut Jean de Meun, ſurnommé le pere & l'inventeur de l'Eloquence Françoiſe. Le *Roman de la Roſe*, qu'il continua après la mort de Guillaume de Lorris, eſt le premier livre François qui a eu quelque réputation. Il fut eſtimé non ſeulement pour l'élegance du ſtyle, mais auſſi pour le fonds de la doctrine ; car on y a cherché des myſteres qui paſſent la galanterie, & à quoi probablement l'Auteur ne penſa jamais : mais il eſt toujours des chercheurs d'allégories, comme des chercheurs de pierre philoſophale.

La langue ſe purifia beaucoup vers le milieu du regne de Philippe de Valois, témoins les Regiſtres de la Chambre des Comptes de Paris, où l'on voit une conſtruction & une pu-

reté qui approche de notre âge, ou du moins de l'âge de nos peres.

Ces heureux commencemens eurent une ſuite encore plus heureuſe ſous le regne de Charles VII. Alain Chartier, ſon Secrétaire, qui étoit un laid homme, & un bel eſprit, ajouta de nouvelles graces à la langue : Ce qui le fit ſurnommer à ſon tour le pere de l'éloquence Françoiſe. C'eſt lui que * Marguerite d'Ecoſſe baiſa un jour en paſſant par une Salle où il étoit endormi : vous ſavez l'hiſtoire, & ce que répondit la Princeſſe aux Dames de ſa ſuite, qui trouvoient étrange qu'elle eût baiſé un homme ſi laid. *Je n'ai pas baiſé l'homme*, dit-elle, *j'ai baiſé ſeulement la bouche d'où il eſt ſorti tant de belles paroles.*

* Elle étoit femme du Dauphin, qui fut depuis Louis XI.

Depuis ce temps-là la pureté de la langue augmenta toujours de plus en plus, avec la politeſſe des mœurs. On vit peu à peu diſparoître la barbarie des premiers ſiecles. Le langage perdit même, à la fin, ſon nom de Roman, comme les fleuves perdent quelquefois leur premier nom, quand ils ſont éloignés de leur ſource.

A regarder les langues de ce côté-

là, dit Ariſte, elles ont beaucoup de rapport avec les rivieres, qui changent à meſure qu'elles coulent, & qui ſont en quelque façon différentes d'elles-mêmes, bien qu'elles aient toujours le même rivage & le même lit. Les langues, reprit Eugene, reſſemblent encore aſſez aux eaux minérales, qui prennent la teinture & les qualités des lieux par où elles paſſent; & de-là vient, que comme dans les guerres du Levant notre langue prit beaucoup de la langue Grecque, elle prit auſſi quelque choſe de la langue Italienne dans les guerres d'Italie. Les affaires que les François eurent au-delà des monts ſous Charles VIII. ſous François I. & ſous Henri II. firent qu'il ſe mêla à notre langage quelques locutions étrangeres.

Au reſte les choſes changerent beaucoup ſous les regnes de ces deux derniers Rois. Les beaux eſprits qui ſe rencontrerent en foule à la Cour, depuis que François I. eut rétabli les Belles Lettres & les beaux Arts, entreprirent tout de nouveau de polir la langue. Ils commencerent par réformer

réformer pluſieurs mots vûlgaires qui étoient demeurés Latins avec une ſimple terminaiſon Françoiſe. Ils les accommoderent à l'air de notre nation, ou ils les abandonnerent tout à fait : ils abolirent auſſi les termes qui leur ſemblerent trop rudes, ou ils y paſſerent la lime pour les adoucir. Ils firent même des mots nouveaux en la place de ceux qu'ils avoient ôtés. Enfin ils donnerent à la langue un caractere d'élégance & de doctrine qu'elle n'avoit point auparavant, en l'enrichiſſant des dépouilles de la Grece & de l'Italie. Amyot, Joachim du Bellay & Ronſard eurent le plus de part à ce changement : mais tout ce que firent ces grands Maîtres ne fut qu'une ébauche, dont les traits furent effacés ou corrigés dans les regnes ſuivans. Deſportes, du Perron, Malherbe, Coëffeteau réformerent le langage d'Amyot, de du Bellay & de Ronſard, comme Amyot, du Bellay & Ronſard avoient réformé le langage de ceux qui les avoient précédés. Coëffeteau tient le premier rang parmi ces premiers réformateurs : il embellit fort la langue ; &

le ſtyle de ſon *Hiſtoire Romaine* ſembloit ſi pur à Vaugelas, qu'il ne pouvoit preſque recevoir de phraſe qui n'y fût employée ; & qu'à ſon jugement, ſi nous en croyons Balzac, *il n'y avoit point de ſalut hors l'Hiſtoire Romaine, non plus que hors l'Egliſe Romaine.*

Après tant de réformations, la langue ne laiſſa pas de changer encore vers le milieu du dernier regne. Balzac fut le principal Auteur de ce changement, en donnant à notre langue un tour & un nombre qu'elle n'avoit point auparavant. Il fit à peu près comme ces habiles Architectes, qui changent & qui ajoutent quelque choſe à un ſuperbe bâtiment pour le rendre régulier : nous devons à ce grand homme le bel arrangement de nos mots, & la belle cadence de nos périodes.

Celui qu'on a accuſé ſi injuſtement d'avoir voulu bannir *Car* de notre langue contribua peut-être autant que Balzac à la rendre non ſeulement nombreuſe & magnifique, mais exacte & raiſonnable. C'eſt à ce prétendu ennemi de *Car* que nous de-

vons en partie le banniſſement du galimatias & du Phebus, que Nerveze & des Eſcuteaux avoient autrefois introduits à la Cour. Il fut le premier qui ſe déclara pour la pureté, & qui enſeigna comment il falloit accorder le beau ſtyle avec le bon ſens. Entre les autres Académiciens, qui travaillerent ſur le même plan, Vaugelas s'attacha particulierement à établir la netteté du ſtyle, & à régler la langue ſelon la façon de parler des meilleurs Ecrivains du temps, & des plus honnêtes gens de la Cour. Enfin les changemens qui ſe ſont faits depuis trente ans ont ſervi de dernieres diſpoſitions à cette perfection, où la langue Françoiſe devoit parvenir ſous le regne du plus grand Monarque de la terre.

Vous voyez bien que le changement n'a rien gâté, & qu'on a tort de nous reprocher notre inconſtance ſur le chapitre du langage. C'eſt là le cours ordinaire des choſes humaines, & particulierement des langues vivantes. L'Italien & l'Eſpagnol ont changé à leur tour, nonobſtant toute la fermeté dont ſe piquent les Italiens & les Eſpagnols. L'un &

l'autre n'étoient à ſa naiſſance qu'un jargon qui faiſoit pitié ; & ce ne fut qu'en changeant qu'ils devinrent ce qu'ils ſont aujourd'hui. Il eſt vrai que ces deux langues ont été plutôt faites que la langue Françoiſe : mais cela ne leur donne aucun avantage ſur elle. Les ouvrages qui ſont le plutôt achevés ne ſont pas les plus parfaits : la nature eſt des ſiecles entiers à former l'or & les pierres précieuſes.

Quoi qu'il en ſoit, la langue Eſpagnole & la langue Italienne, leſquelles ſont nées de la confuſion des peuples qui ſe ſont rendus maîtres de l'Eſpagne & de l'Italie, ne languirent pas long-temps dans les foibleſſes de l'enfance : elles devinrent capables de quelque choſe preſque auſſi-tôt qu'elles furent nées, pareilles en cela à ces rivieres qui ſont navigables à leur ſource. En un mot, elles parvinrent en aſſez peu de temps au comble de leur perfection : mais auſſi, bien loin de ſe purifier toujours de plus en plus, comme la nôtre, elles ſe ſont gâtées peu à peu, ou du moins elles ſont déchûes de leur premiere pureté :

de ſorte qu'elles ne ſont pas ſi pures préſentement, qu'elles étoient aux ſiecles paſſés. Pour ce qui regarde l'Eſpagnol, les *Lettres* de Guevarre, *l'Hiſtoire* de Mariana, toutes les *Oeuvres* de ſainte Théreſe, de Ribadeneira & de Grenade, ont une netteté & une élégance que les livres nouveaux n'ont point. Et pour ce qui eſt de l'Italien, je connois peu d'Auteurs modernes de delà les Monts, qui vaillent les Villani, les Petrarques & les Boccaces. Cela vient apparemment de ce que les choſes qui acquierent bien-tôt leur perfection tombent bien-tôt en décadence. Ainſi les fruits avancés ne ſont pas de garde, & les femmes vieilliſſent plutôt que les hommes. Au contraire, ce qui ſe fait avec beaucoup de temps, dure auſſi beaucoup de temps; & c'eſt ce qui m'aſſure en quelque façon de la durée de notre langue.

Si elle eſt dans ſa perfection, dit Ariſte, je meurs de peur qu'elle ne ſe corrompe bien-tôt; car il me ſemble que les choſes ne ſont jamais plus près de leur ruine, que quand elles ſont arrivées au plus haut point où

elles peuvent monter. Je pourrois vous citer là-deſſus un aphoriſme d'Hippocrate, & plus d'une ſentence de Seneque : mais je me contente de vous citer l'exemple de la langue Latine. Ne dégénéra-t-elle pas en moins de rien de ſa premiere nobleſſe? N'eut-elle pas la même fortune que la grandeur de l'Empire Romain, qui s'affoiblit toujours depuis le ſiecle d'Auguſte ? Dès le regne de Neron le ſtyle changea tout à fait. Quintilien avoue que de ſon temps il n'y avoit preſque nulles traces de l'ancienne pureté : & vous ſavez que Tertullien reprocha aux Romains, dans l'Apologie qu'il préſenta à l'Empereur Severe, qu'ils n'avoient rien retenu de leurs ancêtres, non pas même le langage.

Ipſo denique ſermone proavis renunciaſtis. Tertull. Apol. c. 6.

Je ſais tout cela, reprit Eugene, & je ſais de plus que la belle Latinité ſe ſeroit perdue entierement après la deſtruction de l'Empire Romain, ſi elle n'avoit été conſervée dans les bibliotheques des Curieux. Néanmoins je ne puis m'imaginer que notre langue ait jamais de ſi funeſtes avantures : je croirois plutôt, s'il m'étoit permis de faire ſon horoſco-

pe, qu'elle ſera toujours floriſſante.

Ce n'eſt pas, continua-t-il, que ces ſortes de révolutions ne ſoient aſſez naturelles; mais c'eſt que la langue Françoiſe a quelque choſe de ſingulier & d'extraordinaire, qui doit la préſerver de la corruption à laquelle les autres langues ſont ſujettes. Nous ſavons que la langue Latine fut altérée d'abord par le mêlange de tant de nations diverſes, qui étoient tributaires ou ſujettes des Romains, & que la curioſité, le commerce, ou d'autres raiſons attiroient ſouvent à Rome; qu'enſuite elle ſe corrompit tout à fait par les invaſions des Goths & des autres peuples du Nort; & qu'enfin l'uſage s'en perdit inſenſiblement après que les Lombards ſe furent emparés de l'Italie.

Voilà les véritables cauſes de la décadence & de la perte entiere de la langue Latine. Mais, pour peu que vous y faſſiez de réflexion, la langue Françoiſe n'a rien de pareil à craindre. Car, en premier lieu, la paſſion que tous les autres peuples ont pour elle nous peut preſque aſſurer qu'ils n'y donneront aucune atteinte; &

l'expérience nous fait voir que les nations différentes qui abordent de tous côtés dans la Capitale du Royaume oublient plutôt leur langue naturelle, qu'elles ne corrompent la nôtre. D'ailleurs il n'y a pas d'apparence qu'une Monarchie qui n'a point changé depuis ſon établiſſement devienne jamais la conquête des étrangers. L'étoile de notre grand Monarque promet à la France une fortune toute contraire ; & je ne ſais quelle inſpiration me dit que les Lys qui viennent du Ciel, bien loin de ſe flétrir dans le champ où ils ſont plantés, fleuriront un jour par toute la terre.

Quand vos prophéties ſeroient vraies, dit Ariſte, il ne s'enſuit pas que notre langue demeure toujours dans l'état où elle eſt préſentement. Vous avez raiſon, repliqua Eugene : car encore que nous n'ayions rien à craindre du côté des cauſes étrangeres, le ſeul caprice des hommes eſt capable de faire quelques changemens dans le langage. C'eſt la nature des choſes vivantes, de changer de temps en temps ; & s'il y a quelques

langues modernes qui ne changent point, elles doivent être comptées entre celles qui ſont mortes. Je ne prétends donc pas que la nôtre ne change point du tout; mais je prétends que les changemens qui s'y feront dans la ſuite des ſiecles ne ſeront pas plus eſſentiels ni plus remarquables, que ceux qui s'y ſont faits depuis trente ans; je veux dire qu'ils n'altéreront point le fonds de la langue. Il y aura toujours la même naïveté, la même clarté, le même ordre, & le même tour dans le ſtyle. Quelques mots & quelques façons de parler pourront s'établir ou s'abolir, ſelon la bizarrerie de l'uſage: mais ce changement ſera tout au plus comme une légere maladie qui arrive dans la force de l'âge, & qui ne change ni le tempérament ni l'humeur; ou plutôt il ſera de notre langage comme de nos modes.

A la vérité nos modes changent de temps en temps: mais avez-vous pris garde que ces changemens ne vont pas tant à l'eſſentiel des habits, qu'aux ajuſtemens & à la petite-oie? Depuis que les vieilles modes ont été

bannies avec le vieux langage, on a porté en France des étoffes & des rubans de toutes façons & de toutes couleurs ; on a reſſerré ou élargi les chauſſes, ſelon que la fantaiſie en a pris ; on a donné mille formes aux collets & aux chapeaux : mais on ne s'eſt point aviſé de porter des robes à la Romaine, ou des veſtes à la Perſane ; on n'a point quitté le chapeau pour prendre le turban des Turcs, ou le bonnet des Polonois ; les fraiſes mêmes, les collets montés, les vertugadins ne ſont point revenus, & apparemment ils ne reviendront jamais, parcequ'ils ſont contraires à cet air libre, propre & galant dont on s'habille depuis pluſieurs années, & qu'on a ſoin de conſerver avec toutes ſortes d'habillemens. Diſons auſſi, pour ce qui regarde la langue, que le Nerveze, le galimatias & le Phebus ne reviendront point, par la raiſon qu'il n'y a rien de plus oppoſé à cet air facile, naturel & raiſonnable, qui eſt le caractere de notre nation, & comme l'ame de notre langue.

Il ſeroit inutile, dit Ariſte, de vous conteſter une choſe qui ne peut

être décidée que quand nous ne ſerons plus au monde, & dont la poſtérité ſeule ſera juge. Il vaut mieux, continua-t-il, vous en croire ſur votre parole, que de vous contredire mal-à-propos. Vous en croirez ce qu'il vous plaira, repartit Eugene : je pourrois bien me tromper dans mes conjectures ; & après tout je ne vois pas aſſez clair dans l'avenir pour répondre de ce qui arrivera dans mille ans.

Pour moi, dit Ariſte, je ſuis d'avis que, ſans nous mettre en peine de ce que deviendra un jour notre langue, nous tâchions de la bien ſavoir telle qu'elle eſt préſentement. Ce n'eſt pas une petite entrepriſe, repliqua Eugene : on a mis les choſes à un tel point, que plus on étudie le François, plus il y a en quelque façon à apprendre : la pureté, la netteté, l'exactitude & le beau tour, coûtent infiniment : tout cela demande une grande étude & un grand travail.

J'en demeure d'accord, dit Ariſte : mais une langue auſſi belle que la nôtre, ajouta-t-il, mérite bien quel-

que application & quelque ſoin. Je pardonne aux Italiens & aux Eſpagnols de ne l'étudier pas à fond ; mais je ne puis le pardonner aux François, ſur tout à ceux qui ont de la diſpoſition & du naturel pour les langues. N'eſt-ce pas une choſe ridicule, de cultiver ſoigneuſement les langues étrangeres, & de négliger ſa langue naturelle ? d'entendre parfaitement le Grec, le Latin, l'Italien, l'Eſpagnol, & de ne ſavoir ni parler, ni écrire poliment en François.

Que faut-il faire, dit Eugene, pour bien parler, & pour bien écrire ? Vous le ſavez mieux que moi, répondit Ariſte, & c'eſt à vous à m'apprendre ce que vous avez fait pour cela. A vous dire la vérité, reprit Eugene, je dois le peu que je ſais au commerce des honnêtes gens & à la lecture des bons livres. Ce ſont, à parler en général, les deux voies qu'il faut tenir, ce me ſemble, pour ſavoir bien la langue Françoiſe : l'une ne ſuffit pas ſans l'autre. En fréquentant les perſonnes polies, on prend inſenſiblement je ne ſais quelle teinture de politeſſe que les livres ne donnent point :

ce n'eſt gueres que dans les belles converſations qu'on apprend à parler noblement & naturellement tout enſemble. Mais auſſi ce n'eſt gueres que dans les bons livres qu'on apprend à parler juſte, & ſelon toutes les regles de l'art. Ceux qui ne ſont que lire, & qui ne voient point le beau monde, ne ſont pas aſſez polis, & n'ont pas pour l'ordinaire cet air aiſé & naturel, qui eſt ſi fort à la mode; & ceux qui ne liſent point du tout, ou qui liſent ſans nulle réflexion, comme quelques gens de la Cour qui paſſent toute leur vie dans les cercles & dans les ruelles, ne ſont pas fort exacts: à peine peuvent-ils écrire un billet, qu'ils ne faſſent quelque faute contre la pureté ou contre la netteté du ſtyle.

Mais puiſque la lecture eſt ſi néceſſaire, reprit Ariſte, que faut-il lire pour bien ſavoir notre langue? Je voudrois, répondit Eugene, qu'on lût d'abord Vaugelas: ſes *Remarques* ſont pleines de mille réflexions qui donnent une véritable idée de la Langue: elles contiennent preſque

toutes les regles qui peuvent ſervir pour bien parler & pour bien écrire. Son *Quinte-Curce* eſt un modele ſur lequel on peut ſe former ſûrement.

Il faut lire Balzac : car il a de grandes beautés, & on apprend beaucoup en le liſant; mais il ne faut pas trop l'imiter. Il eſt aiſé de parler mal, en voulant parler auſſi-bien que lui.

Quoique le ſtyle de Voiture ne ſoit pas toujours fort châtié, parcequ'il n'a jamais revû ſes ouvrages, & que ce n'eſt pas lui qui les a fait imprimer; la lecture de ſes Lettres ne laiſſe pas d'être fort utile. Si on n'y trouve pas la même pureté du langage, on y trouve une naïveté & une délicateſſe qui ne ſe rencontrent point par tout ailleurs.

La *Défenſe de Voiture* eſt le chef-d'œuvre de Coſtar : ſes autres livres ne ſont pas ſi fins ni ſi corrects que celui-là.

Tout ce que la Chambre & d'Ablancourt ont mis en lumiere mérite fort d'être lû. Il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions les Lettres du Secrétaire de l'Académie : car il ne ſort

rien de ſes mains qui ne ſoit fini ; & il y a dans tout ce qu'il fait un certain air d'honnête homme qui me plaît infiniment.

Nous avons attendu long-temps les *Oeuvres* d'un Académicien que les plus ſavans dans la langue conſultent comme leur oracle : elles paroiſſent enfin ; & il ne faudroit preſque que ce livre là pour apprendre à bien écrire. Les *Plaidoyers*, qui en ſont la principale partie, ont les vraies beautés de l'éloquence Françoiſe ; & quand l'Auteur ne donneroit point au Public la Rhétorique qu'il a promiſe, nous n'aurions rien à lui demander après le préſent qu'il nous a fait.

Que penſez-vous, dit Ariſte, des *Sentimens de l'Académie ſur le Cid?* C'eſt, à mon avis, repliqua Eugene, un ouvrage achevé en ſon genre : le nom que ce livre porte, & les mains par leſquelles il a paſſé avant que devoir le jour, le doivent faire eſtimer de tout le monde.

L'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe eſt un des livres François que j'eſtime le plus. Outre le bon ſens & la po-

liteſſe qui y regnent par tout, l'Auteur y a joint enſemble la facilité & l'exactitude. Le *Diſcours* que le même Auteur a compoſé ſur les Oeuvres de Saraſin eſt une très-belle choſe. Je l'ai lû pluſieurs fois, & je l'ai toujours lû avec plaiſir.

La *Préface* qui a été miſe depuis peu au commencement des Oeuvres de Balzac eſt ſavante & très-bien écrite. Je ſerois d'avis qu'on la lût avant que de lire les Lettres & les Diſcours qui la ſuivent. A propos de Préface, dit Ariſte, il ne ſe peut rien voir de plus ſenſé ni de plus juſte que la nouvelle Traduction de l'Eneïde.

Mais puiſque nous ſommes ſur les Préfaces, dit Eugene, nous ne devons pas oublier celle qu'un de nos amis a faite ſur de fort beaux *Panégyriques*. Elle eſt digne de l'approbation qu'elle a eue dans le monde. Je ne ſais, dit Ariſte, ſi la lecture de cette *Préface* ne m'a point cauſé plus de douleur que de plaiſir; car je n'ai pû la lire, ſans pleurer celui dont elle parle. Comme j'avois pour ce cher ami une grande tendreſſe, &

toute l'eſtime qu'on peut avoir pour un homme extraordinaire, ſa perte m'a ſenſiblement touché ; & je ne pourrois m'en conſoler de ma vie, ſi je ne trouvois cet illuſtre mort dans ſes freres, comme dans d'autres lui-même. Celui qui a ſuivi une jeune Reine dans un pays étranger eſt un homme d'un grand mérite, habile, modeſte, ſecret, déſintéreſſé, & infatigable dans le travail. Il écrit en ſa langue d'une maniere à faire juger qu'il n'en auroit jamais étudié aucune autre. Cependant, outre la connoiſſance qu'il a des langues Grecque & Latine, il parle celles de nos voiſins preſque auſſi facilement & auſſi poliment que la ſienne.

Pour revenir aux bons livres & aux bons Ecrivains dont nous parlions, reprit Eugene, l'Auteur des *Réflexions ou Maximes morales* a un caractere très-noble, & je ne ſais quelle fineſſe que tous les bons Auteurs n'ont pas. Le *Diſcours* qui a été mis à la tête de ces *Réflexions* eſt de la main d'un grand Maître, qui ſait le monde auſſi-bien que la langue, & qui n'a pas moins d'honnêteté

que d'eſprit. L'Auteur des *Converſations* qui parurent l'an paſſé, & celui des *Obſervations ſur les Poëmes d'Homere & de Virgile*, écrivent d'une maniere judicieuſe & délicate.

Que vous ſemble, dit Ariſte, des *Obſervations* qu'un ſavant Homme a faites ſur les Poëſies de Malherbe? Elles ſont curieuſes, repliqua Eugene, auſſi-bien que ſes *Origines de la Langue Françoiſe*; & après les *Remarques* de Vaugelas, je ne ſache rien en ce genre qui puiſſe inſtruire davantage.

Je vous ai déja parlé des *Avantages de la langue Françoiſe ſur la langue Latine* : quelque doctes que ſoient ces *Diſſertations*, elles ne ſont pas moins agréables que *la Promenade de Saint Germain*. Je l'ai lûe depuis peu, dit Ariſte, & j'en ai été charmé. Vous ne l'auriez pas moins été, ajouta Eugene, des *Promenades de Verſailles & de Saint-Cloud*, ſi vous les aviez lûes; elles ont quelque choſe qui enchante.

La Vie de Socrate, reprit Ariſte, que le Traducteur de Xenophon a compoſée, me tomba l'autre jour en-

tre les mains, & j'en ſuis bien content. Elle eſt très-exacte, répondit Eugene, quoiqu'elle ne ſoit pas fort nouvelle.

L'Hiſtoire de la Vie du Duc d'Eſpernon, compoſée par Girard; *la Guide des Pécheurs de Grenade* traduite par le même; *les Paraphraſes ſur les Epîtres de ſaint Paul*; *les actions publiques* d'un Prédicateur célebre, ſont d'aſſez bons livres. *L'Hiſtoire Sainte du Nouveau Teſtament* eſt également pure & fleurie. Il n'y a rien de plus net ni de plus élégant que *la Morale du Sage*: on y trouve de quoi former ſes mœurs & ſon ſtyle en même temps. Il n'appartenoit qu'à une perſonne conſidérable par ſa naiſſance & par ſon mérite d'être l'interprete de Salomon; & il falloit ſavoir notre langue auſſi-bien que cette illuſtre Solitaire la ſait, pour le bien faire parler François.

Mais que penſez-vous, dit Ariſte, de ces Solitaires qui ont tant écrit depuis vingt ans? Je leur fais juſtice, repliqua Eugene, & j'avoue de bonne foi qu'ils ont beaucoup contribué à la perfection de notre lan-

gue. Avez-vous vû, dit Ariſte, la traduction qu'ils ont faite de l'*Imitation de Jeſus-Chriſt* ? J'ai ouï dire que c'eſt un de leurs chef-d'œuvres, & qu'ils la propoſent eux-mêmes pour un modele de la pureté du langage. Je la lis depuis quelque jours, repartit Eugene, & je l'eſtime pour le moins autant que *les Confeſſions de ſaint Auguſtin*, & que *la Vie de Dom Barthelemi des Martyrs*, ou les longues périodes fatiguent un peu le lecteur.

Il eſt vrai, dit Ariſte, que ces Ecrivains ſi fameux ne peuvent pas être accuſés de laconiſme : ils aiment naturellement les diſcours vaſtes ; les longues parentheſes leur plaiſent beaucoup ; les grandes périodes, & ſurtout celles qui par leur grandeur exceſſive ſuffoquent ceux qui les prononcent, comme parle un Auteur Grec, ſont tout à fait de leur goût. La belle Vie de l'Archevêque de Brague commence par une période démeſurée : il faut avoir de bons poulmons pour la lire tout d'une haleine, & une grande attention pour la comprendre la premiere fois qu'on la lit.

περίοδοι μακραὶ ἐκτοπίζουσιν τοὺς ἀκούοντας. *Dyon. Halicarn.*

Cela s'appelle ſe laſſer dès le commencement du voyage, dit Eugene. Mais, que voulez-vous, ajouta-t-il ? ces Meſſieurs ont pris ce train là il y a long-temps : ils y ſont accoutumés, & apparemment ils auront de la peine à le quitter. Après tout, il ne faut pas les chicaner ſur un défaut qui ne vient que d'abondance : ſi c'eſt un vice que de faire de grandes périodes, c'eſt le vice des grands Orateurs ; & c'eſt ce qui me fait croire que ces Meſſieurs ne s'en corrigeront pas.

Pourquoi ne ſe corrigeront-ils pas de leurs longues périodes, repartit Ariſte ? Ils ſe ſont bien corrigés avec le temps de leurs exagérations. Il n'y avoit rien de plus commun dans leurs premiers livres que des expreſſions exceſſives, comme *la plus grande & la plus puniſſable de toutes les hardieſſes ; la plus ſanglante de toutes les invectives ; la plus étrange témérité, & la plus groſſiere ignorance qui fut jamais.* On y voyoit, juſques dans les titres & dans les narrations qui doivent être ſimples & modeſtes, *une audace qui n'eut jamais de pareille, une igno-*

rance inſupportable, une inſolence puniſſable, la plus inſigne de toutes les fourberies, la plus lâche prévarication qui fut jamais. C'eſt ce que leur a reproché autrefois un des plus judicieux Critiques de notre temps.

Franc. Vavaſſor de Libello ſuppoſit.

Ils ne ſe ſont pas défaits entierement de ces ſortes d'expreſſions, dit Eugene. Ils mettent encore le *plus* en bien des endroits où il n'a que faire; ou s'ils ne ſe ſervent pas de ce terme pour exagérer ce qu'ils diſent, ils emploient de grands mots & de grandes épithetes, qui font à peu près le même effet. Témoins *une impertinence ſignalée, un égarement prodigieux, un attentat inſupportable, un emportement diabolique, un effroyable excès de malice & de folie.* Pour ce qui regarde l'étendue des périodes, bien loin de les accourcir, ils y ajoutent des queues qui rendent le diſcours extrêmement long. Par exemple, après de grandes périodes qui laſſent déja aſſez d'elles-mêmes, ils mettent d'ordinaire quelque participe, comme *étant certain que.... rien n'étant plus avantageux que....* ce qui ne ſert pas trop à délaſſer les

Réfutation de la Lettre à un Seigneur de la Cour.

eſprits, & à faire reprendre haleine aux lecteurs.

A la vérité, je ne trouve dans l'*Imitation de Jeſus-Chriſt*, ni des expreſſions hyperboliques, ni des périodes démeſurées : cependant, à ne vous rien déguiſer, j'y trouve je ne ſais quoi qui me fait de la peine. Ce ſont peut-être des ſcrupules; vous en jugerez s'il vous plaît : j'ai le livre ſur moi, & j'ai marqué les endroits qui m'ont arrêté. Je commence par l'*Epître Dédicatoire.*

Tant s'en faut que ce glorieux rabaiſſement ſoit indigne du courage des perſonnes de votre naiſſance.

Je vous avoue que *ce glorieux rabaiſſement* ne me plaît gueres. Il ne me plaît point du tout, dit Ariſte, & je doute que *rabaiſſement* ſoit François. J'ai bien ouï dire le *rabais des monnoies ;* & on pourroit dire peut-être le *rabaiſſement* d'une perſonne, à qui on fait perdre ſa dignité & ſon rang : mais je ne crois pas qu'on diſe *rabaiſſement* pour *humilité*, & ce *glorieux* n'y revient point trop, ſelon mon ſens.

Il y a dans l'*Avertiſſement* au lec-

teur un mot qui m'a ſurpris, continua Eugene; le voici. *Il égale la hauteſſe & la magnificence des ouvrages des Saints Peres.* Que dites-vous de *hauteſſe*? J'avois cru juſqu'à cette heure, dit Ariſte, que la *hauteſſe* étoit affectée au Grand Seigneur, & je ne croyois pas qu'on dût jamais donner de la *hauteſſe* aux Saints Peres. J'aimerois autant leur donner de l'*alteſſe*, & je trouverois auſſi bon l'*alteſſe* de leurs ouvrages, que la *hauteſſe*. Raillerie à part, la *hauteſſe* me choque encore plus que le *rabaiſſement*. Mais voyons le reſte. Eugene lut alors les endroits ſuivans.

L. 2. c. 1. *L'œil eſt inſatiable de voir. Ils travaillent plus à s'acquerir de l'éclat, qu'à ſe*
L. 3. c. 7. *fonder dans l'humilité. Ceux qui ſont encore nouveaux & inexpérimentés dans la voie de Dieu.*

Je trouve vos premiers doutes aſſez bien fondés, dit Ariſte. *Inſatiable* eſt de ces mots qui n'ont point de queue, & qui ne régiſſent rien. On dit une avarice *inſatiable*, un cœur *inſatiable*: mais on ne dit point *inſatiable de manger*, ni *inſatiable de voir*. A la vérité on peut dire un deſir *inſatiable d'apprendre*;

prendre ; mais alors *d'apprendre* eſt régi par *deſir*, & non pas par *inſatiable*.

Se fonder dans l'humilité ne me ſemble pas trop bon ; mais *acquérir de l'éclat* ne me ſemble pas François. On dit bien *aimer l'éclat*, *faire de l'éclat* ; mais on ne dit pas, que je ſache, *acquérir de l'éclat*, en quelque ſens que ce ſoit.

Pour *inexpérimenté*, c'eſt un mot de la façon de ces Meſſieurs, auſſi-bien qu'*inallié*, *inalliable*, *incorrompu*, *inconvertible*, *intolérance*, *clairvoyance*, *inobſervation*, *inattention*, *deſoccupation*, *deſoccuper*, *deſaveugler*, *coronateur*, *inſidiateur* : à quoi l'on peut ajouter *élevement*, *abrégement*, *briſement*, *déchirement*, *reſſerrement*, *attiédiſſement* ; & ces adverbes, *déclarément*, *inexplicablement*, & *inconteſtablement*. Car ils ne font point de difficulté de faire des mots nouveaux, & ils prétendent même avoir ce droit-là ; comme ſi des particuliers & des ſolitaires avoient une autorité que les Rois mêmes n'ont pas.

C'eſt apparemment en vertu de cette autorité prétendue, dit Eugene,

que le Traducteur de l'*Imitation* a fait un mot dont nous n'avions jamais ouï parler : c'eſt *indiſpoſer* avec une ſignification active ; en voici des exemples.

L. 4. c. 12. *Celui qui, après m'avoir reçu, ſe répand auſſi-tôt en des ſatisfactions extérieures, s'indiſpoſe beaucoup pour me recevoir.*

L. 4. c. 10. *Ainſi vous pourriez différer long-temps de communier, & vous y trouver plus indiſpoſé dans la ſuite.*

Cet *indiſpoſer* eſt gaillard, répondit Ariſte ; & je ſuis bien trompé ſi ce mot-là fait fortune. Car il eſt des mots à peu près comme des hommes : il y en a qui ont une étoile heureuſe, pour parler ainſi, & qui ſont reçus dès qu'ils ſe préſentent ; mais il y en a de malheureux qu'on ne peut ſouffrir, & auxquels on ne s'accoutume jamais. *Indiſpoſer* eſt du nombre de ces malheureux, auſſi-bien qu'*élevement*, que ces Meſſieurs mettent par tout, & dont perſonne qu'eux ne ſe ſert.

Que voulez-vous, dit Eugene ? Ils aiment les mots nouveaux, & ils ſe plaiſent à en faire. Mais paſſons

outre. Aimez-vous, *ſe trouver dans l'obſcurciſſement, dans l'enyvrement, & dans le reſſerrement ?*

Lorſque vous vous trouverez dans l'obſcurciſſement. L. 3. c. 7.

Quand ma grace entre une fois dans un cœur, il ne ſe trouve plus dans le reſſerrement. L. 3. c. 9.

L'aveuglement & l'enyvrement où ils ſe trouvent ne leur permet pas de diſcerner ce qu'ils ſont. L. 3. c. 12.

Aimez-vous l'*enyvrement* des divertiſſemens du monde ? *Complaire* à Dieu, au lieu de *plaire ?*

L'enyvrement de l'amour & des divertiſſemens du monde l'emporte en l'ame de pluſieurs. L. 3. c. 20.

N'ayez qu'une fin unique, qui eſt de me complaire. L. 3. c. 34.

A ne vous rien déguiſer, dit Ariſte, je n'aime point tout cela. Je ne ſais, reprit Eugene, ſi vous aimerez davantage ce qui me reſte à vous lire. Il lut alors les autres endroits qu'il avoit marqués, & Ariſte lui dit ſon ſentiment ſur chaque endroit dans l'ordre qui ſuit.

Vous ſerez ſujet, malgré vous, à la mutabilité & au changement. L. 3. c. 53.

L. 2. c. 3. *Celui qui eſt encore aſſujetti au trouble de ſes paſſions.*

Ces deux phraſes ne me plaiſent point. On eſt ſujet au changement ; mais on n'eſt point ſujet à la *mutabilité* : qui dit *mutabilité*, dit une diſpoſition au changement ; être muable, c'eſt être ſujet à changer ; de ſorte qu'être ſujet à la *mutabilité*, vaut autant qu'être ſujet à la diſpoſition au changement, & au pouvoir de changer : ce qui ne me ſemble pas trop raiſonnable.

Je dis le même d'*aſſujetti au trouble de ſes paſſions*. On eſt *aſſujetti à ſes paſſions*, on eſt *eſclave de ſes paſſions* ; mais on n'eſt point *aſſujetti au trouble*, ni *eſclave du trouble de ſes paſſions* : cela n'eſt ni ſelon la raiſon, ni ſelon l'uſage.

L. 1. c. 26. *Qu'il eſt triſte au contraire, & pénible de voir des perſonnes ſans ordre & ſans regle.*

Il eſt *triſte* de voir ; il eſt *pénible* de voir, me fait de la peine.

L. 3. c. 27. *Celui-là eſt vraiment ſage, qui ne prête point l'oreille aux amorces & aux enchantemens de ces Sirenes, qui tuent en careſſant.*

Je pardonnerois ce *prêter l'oreille aux amorces* à de petits Ecrivains, qui ne ſont pas obligés d'être ſi exacts ; mais je ne puis le pardonner à de grands Auteurs, qui ne ſe doivent rien pardonner à eux-mêmes. *Amorces* eſt de ces mots métaphoriques, auxquels il reſte toujours quelque choſe de leur ſignification propre : on dit bien *les amorces* du vice, on diroit ſe laiſſer prendre aux *amorces* des Sirenes ; mais je doute qu'on puiſſe dire, *prêter l'oreille aux amorces*. Il me ſemble que ces deux mots, *oreille* & *amorces*, ne ſont pas fait l'un pour l'autre.

Que cette vie eſt malheureuſe, puiſqu'elle eſt toujours aſſiégée de pieges & de filets, & pleine d'une infinité d'ennemis qui l'environnent de toutes parts ! L. 3 c. 20.

Ce mot d'*aſſiégée* ne s'accorde pas trop bien avec *pieges* & *filets* : il s'accorderoit mieux avec *ennemis*, & cet endroit ſeroit plus juſte de la ſorte. Que cette vie eſt malheureuſe, puiſqu'elle eſt toujours aſſiégée d'ennemis, & pleine d'une infinité de pieges & de filets qui l'environnent de toutes parts !

L. 3. c. 38. *Afin que vous ſoyez le dominateur de vos actions.*

Bon Dieu, quelle façon de parler! J'aimerois autant dire, *le Seigneur & le Roi de vos actions :* ce n'eſt pas que *dominateur* ne ſoit François ; mais c'eſt que *dominateur* & *actions* ne s'accommodent pas enſemble.

L. 3 c. 53. *Il faut que vous conſerviez votre ame dans une privation de toutes les douceurs.*

L. 3. c. 50. *Abbaiſſez mon cou & ma tête ſuperbes, afin de faire plier ma volonté déréglée & inflexible ſous la rectitude & la ſainteté de la vôtre.*

Voilà ce qui s'appelle des phraſes: *Conſerver ſon ame dans la privation de toutes les douceurs ; faire plier ſa volonté ſous la rectitude de la volonté de Dieu :* où je ne m'y connois pas, ou cela eſt un peu Nerveze.

L. 3. c. 40. *Je ſuis dans une défaillance générale de toutes choſes.* Ce n'eſt pas bien parler, pour dire, toutes choſes me manquent : défaillance ne ſignifie pas *manquement* & *défaut* en ce ſens-là. On dit *défaillance* de cœur, *défaillance* d'eſprit, *défaillance* des aſtres ; mais on ne dit pas *défaillance* d'argent, *défaillance* d'habits, *défaillance* de choſes néceſſaires à la vie.

L'impuiſſance où je me trouve d'être conſolé par aucun homme. L. 3. c. 40

Etre dans l'impuiſſance s'accommode bien à un verbe actif, mais non pas à un verbe paſſif. On dit, *Je ſuis dans l'impuiſſance de vous aſſiſter, de vous ſervir ;* mais je ne crois pas qu'on puiſſe dire, *Je ſuis dans l'impuiſſance d'être aſſiſté de mes amis, d'être conſolé par aucun homme.*

Si impuiſſant à vous taire ; ſi facile pour la diſſipation & le ris ; ſi fécond à former de bonnes réſolutions, & ſi ſtérile à en produire les effets. L. 4. c. 7.

Ces phraſes-là ne ſont pas Françoiſes. Quel langage ! *Je ſuis impuiſſant à parler, je ſuis impuiſſant à me taire,* pour dire, je ne puis parler, je ne puis me taire. Les étrangers qui commencent à apprendre le François parlent de la ſorte : il falloit dire, *ſi peu maître de votre langue*, au lieu de *ſi impuiſſant à vous taire. Facile* n'eſt pas bien avec *pour*, ni avec un *nom :* ou il ne veut rien après ſoi, ou il veut *à*, & un *verbe.* C'eſt un eſprit *facile ;* c'eſt une choſe *facile à faire.*

Pour *fécond* & *ſtérile*, on ne les joint pas avec des *verbes.* La terre eſt

féconde ; un champ eſt *ſtérile :* mais la terre n'eſt point *féconde à former* des métaux dans ſes entrailles ; un champ n'eſt point *ſtérile à produire* du bled : tout au plus la terre eſt *féconde en métaux*, un champ eſt *ſtérile en bled.* Le Traducteur auroit pû dire : *ſi fécond en bonnes réſolutions, & ſi ſtérile en bons effets.*

L. 4. c. 3. *De peur que m'abſtenant plus long-temps de votre ſacré Corps, je ne me refroidiſſe peu à peu de mes ſaints deſirs.*

Se refroidir de ſes ſaints deſirs, c'eſt une phraſe nouvelle que je n'ai point encore entendue. J'ai toujours ouï dire, ſe réfroidir dans ſes exercices de piété, dans une entrepriſe où l'on s'eſt engagé avec chaleur.

L. 3 c. 1. *O état ſacré de la vie religieuſe, qui rend l'homme chéri de Dieu !*

L. 2. c. 7. *Si vous aviez ſoin de rendre votre ame vuide de l'affection de toutes les créatures.*

Je ſuis sûr que les gens un peu délicats dans la langue n'aimeront pas ces façons de parler ; *rendre chéri, rendre vuide. Rendre* ne s'accorde pas avec les participes, ni avec toutes ſortes d'adjectifs. On ne dit point, *il*

ſe rend aimé, quoiqu'on diſe, *il ſe rend aimable*. On ne dit point auſſi *rendre vuide*, non plus que *rendre plein*, pour dire, *vuider* & *remplir*. Ces locutions ſont comme *rendre connu*, que Balzac a condamné abſolument dans le *Sonnet de Job*.

Comme ils n'ont pas en moi une pleine confiance, ils s'entremettent encore du ſoin d'eux-mêmes. L. 3. c. 37.

Cela n'eſt pas François. On dit bien s'entremettre d'une affaire; mais on ne dit pas *s'entremettre du ſoin d'une affaire*, ni *du ſoin d'une perſonne*.

Tous mes deſirs ſoupirent vers vous. L. 3. c. 42.

C'eſt le cœur, c'eſt la perſonne qui ſoupire : mais les deſirs ne *ſoupirent* point; ce ſont eux qui font ſoupirer. *Soupirent vers vous* n'eſt pas bien; il faut dire, *ſoupirent après vous*, ou *pour vous*.

Je ne trouve du repos en aucune créature, mais en vous ſeul, ô mon Dieu. L. 4. c. 11.

Cette conſtruction n'eſt pas réguliere. *Je ne trouve du repos* ne ſe rapporte pas bien à *mais en vous ſeul*. Il falloit tourner autrement la phraſe, ou du moins il falloit dire, *mais j'en trouve en vous ſeul*. Les verbes ne doi-

vent point être ſouſentendus en ces rencontres ; ils doivent être toujours exprimés, & on ne doit point craindre de répéter le même mot : la répétition ne choque point quand elle contribue à la régularité de la conſtruction, & à la netteté du ſtyle.

L. 3. c. 15. *Vous vous aimez trop par un amour déréglé.*

L. 3. c. 27. *Conſidérer tout par un œil ſi pur, & ſi éclairé.*

Dès qu'on s'aime trop, on s'aime avec déreglement ; ainſi par *un amour déréglé* eſt inutile après *trop*. D'ailleurs *s'aimer par un amour déréglé* n'eſt pas bien dit, non plus que *conſidérer par un œil ſi pur & ſi éclairé* : il faut dire, *s'aimer d'un amour déréglé ; conſidérer tout d'un œil ſi pur & ſi éclairé.*

L. 3. c. 53. *Il y en a peu qui ſortent entierement de leurs inclinations, & de leur humeur.*

Ce n'eſt pas bien parler François, pour dire, qui renoncent entierement à leurs inclinations & à leur humeur. On dit d'un homme que la paſſion emporte, il eſt hors de ſoi, il eſt rentré dans ſoi-même ; mais on

ne dit point, il eſt ſorti de ſoi-même : ainſi on dit, ſortir de ſon péché, ſortir de ſon caractere ; mais on ne dit point, *ſortir de ſes inclinations, & de ſon humeur*, pour dire, renoncer à ſes inclinations & à ſon humeur.

L'ancien ſerpent s'armera contre vous de toute ſa malice & ſa violence. L. 3. c 12.

Elle s'attache à vous par toutes ſes puiſſances & ſes mouvemens. L. 3. c. 34.

L'exactitude demande qu'on diſe, *de toute ſa malice, & de toute ſa violence ; par toutes ſes puiſſances, & par tous ſes mouvemens.* Ces omiſſions ſont des négligences qu'on doit éviter.

A moins que Dieu ne leur faſſe la grace de renoncer à cette attache à leur ſentiment. L. 3. c. 7.

C'eſt ſe négliger beaucoup que d'écrire de la ſorte : *A cette attache à leur ſentiment*, fait un fort mauvais effet. Il y a une négligence qui ne gâte rien, qui plaît même, & qui pare quelquefois le diſcours ; & c'eſt celle qui eſt oppoſée à l'affectation : mais il y en a une autre qui ſied mal, qui choque toujours, bien-loin de plaire ; & c'eſt celle qui eſt oppoſée à l'exactitude. La négligence du Traduc-

teur, dans l'endroit que vous venez de lire, eſt de cette derniere eſpece.

Ne pourroit-on pas compter, dit Eugene, entre les négligences vicieuſes, une conſtruction qui eſt fort familiere au Traducteur? En voici des exemples.

L. 2. c. 12. *Notre mérite ne conſiſte pas dans les joies & les goûts ſpirituels.*

L. 4. c. 15. *Remettant à Dieu le temps & la maniere en laquelle il lui plaira de vous viſiter.*

L. 4. c. 64. *Qui peut ſeul lui donner un ſecours & une conſolation parfaite.*

L. 3. c. 49. *Toute la hauteſſe & l'éclat du monde, étant comparé à votre éternelle gloire, n'eſt que folie & que vanité.*

A ce que je vois, dit Ariſte, le Traducteur a bien en tête *la hauteſſe*; & il ne tiendra pas à lui que toutes les Grandeurs de l'Univers ne partagent avec le Grand Turc un titre qui lui eſt propre, & que perſonne ne lui a encore diſputé. Si le Traducteur en eſt cru, on dira bien-tôt *la hauteſſe* des Rois, *la hauteſſe* des Papes, *la hauteſſe* des Anges, *la hauteſſe* de Dieu, comme il dit *la hauteſſe* du monde, & *la hauteſſe* des Saints Peres.

Mais, pour vous dire mon ſentiment ſur ce que vous me demandez, quand deux ſubſtantifs de différent genre ſe rencontrent, comme *joies & goûts*, *temps* & *maniere*, *ſecours* & *conſolation*, *hauteſſe* & *éclat*, ce n'eſt pas abſolument une faute de faire rapporter l'adjectif au dernier ſubſtantif, & de dire, *les joies & les goûts ſpirituels; le temps & la maniere en laquelle; un ſecours & une conſolation parfaite; la hauteſſe & l'éclat du monde étant comparé.* Quoique ces conſtructions ſoient irrégulieres à l'égard du premier ſubſtantif, & que *ſpirituels*, *en laquelle*, *parfaite*, *comparé*, ne s'accordent pas avec *joies*, *temps*, *ſecours*, *hauteſſe*, on ne laiſſe pas de parler & d'écrire ainſi communément, comme a remarqué Vaugelas. A la vérité, ceux qui ſe piquent d'une grande juſteſſe doivent éviter cela comme un écueil, ſelon l'avis de Malherbe, & de Vaugelas même; & je m'étonne que le Traducteur de l'*Imitation*, au lieu d'éviter cet écueil, y donne à toute heure, & de tout ſon cœur.

Ce qui m'étonne le plus, dit Eu-

gene, c'eſt qu'il donne quelquefois dans le galimatias. Ecoutez les endroits ſuivans.

B. 3. c. 14. *A la vûe de l'abîme de vos jugemens, dans leſquels je ne trouve en moi autre choſe que le péché & le néant.*

L. 4. c. 10. *Le remede à ce mal eſt de n'avoir aucun égard à ces phantômes qu'il nous préſente ; mais d'en rejetter au contraire contre lui-même toute l'abomination & toute l'horreur.*

L. 3. c. 8. *Les moindres étincelles de cette eſtime préſomptueuſe de moi-même ſeront comme éteintes & étouffées dans cet abîme de mon néant, ſans qu'elles en puiſſent reſſortir jamais.*

Vraiment, dit Ariſte, ſi ce n'eſt-là du galimatias, c'eſt quelque choſe qui en approche. *Vos jugemens dans leſquels je ne trouve en moi : En rejettant contre lui-même toute l'abomination & toute l'horreur : Les étincelles de l'eſtime de moi-même éteintes & étouffées dans l'abîme de mon néant, ſans qu'elles en puiſſent reſſortir jamais.* Ce ſont des façons de parler ſi particulieres & ſi myſtérieuſes, que j'ai bien de la peine à les comprendre. Après tout, ſi le Traducteur eſt obſcur &

guindé en quelques endroits, ce n'eſt pas la faute de l'Auteur, qui eſt partout clair & ſimple, comme vous ſavez. Mais peut-être que ce qui vous reſte à lire eſt plus net & plus aiſé à entendre.

Nous ne finirions jamais, dit Eugene, ſi je vous liſois tous les endroits que j'ai marqués. Il n'y a pas un chapitre ſur lequel je n'aie pluſieurs doutes. Cependant, ajouta-il, l'*Imitation de Jeſus-Chriſt* eſt le plus petit Livre de ces Meſſieurs; & de tous leurs Livres, c'eſt celui qui a eu le plus de cours: on en a fait juſqu'à treize éditions, & mon *Imitation* eſt de la derniere, comme vous voyez. Je conclus de tout cela, dit Ariſte, que les plus grands Maîtres ſont capables de ſe méprendre quelquefois; & que les dernieres éditions ne ſont pas toujours correctes, quoiqu'elles ſoient revûes & corrigées.

Il s'eſt fait trois Editions depuis celle là.

Je penſe pour moi, reprit Eugene, que ſi l'on voit peu de livres François où l'on ne puiſſe trouver quelque choſe à dire, il faut s'en prendre à la délicateſſe du ſiecle, & à la perfection de la langue, plutôt qu'aux

Auteurs des Livres. Car enfin on veut aujourd'hui dans le langage des qualités, qu'il eſt aſſez difficile de lier enſemble : une grande facilité, & une grande exactitude ; des paroles harmonieuſes, mais pleines de ſens ; de la brieveté, & de la clarté ; une expreſſion très-ſimple, & en même temps très-noble ; une extrême pureté, une naïveté admirable, & avec cela je ne ſai quoi de fin & de piquant. Il n'appartient pas à toutes ſortes de gens de parvenir juſques-là. On a beau lire les bons Livres, & voir le grand monde ; on ne fait rien, ſi la nature ne s'en mêle. Pour bien profiter de la lecture & de la converſation, il faut avoir du naturel pour la langue, beaucoup d'eſprit, beaucoup de jugement, & même beaucoup d'honnêteté : je prends ce mot dans un ſens qu'on lui a donné depuis peu ; & j'entends par honnêteté une certaine politeſſe naturelle, qui fait que les honnêtes gens ne gardent pas moins de bien-ſéances dans ce qu'ils diſent, que dans ce qu'ils font. Ceux qui ont ces avantages n'ont pas beſoin, comme les autres,

d'une longue étude, pour avoir une connoiſſance parfaite de notre langue : leur génie leur tient lieu de tout ; ils n'ont qu'à le ſuivre pour bien parler. Il ſe voit à la Cour pluſieurs perſonnes de ce caractere, qui, ſans avoir jamais beaucoup étudié la langue, parlent comme les maîtres, & peut-être mieux que les maîtres ; avec le ſeul ſecours de la nature, ils gardent exactement toutes les regles de l'art. Mais ſavez-vous bien que notre grand Monarque tient le premier rang parmi ces heureux génies, & qu'il n'y a perſonne dans le Royaume qui ſache le François comme il le ſait : les perſonnes qui ont l'honneur de l'approcher admirent avec quelle netteté & avec quelle juſteſſe il s'exprime. Cet air libre & facile, dont nous avons tant parlé, entre dans tout ce qu'il dit ; tous ſes termes ſont propres & bien choiſis, quoiqu'ils ne ſoient pas recherchés ; toutes ſes expreſſions ſont ſimples & naturelles : mais le tour qu'il leur donne eſt le plus délicat & le plus noble du monde. Dans ſes diſcours les plus familiers, il ne lui échape pas

un mot qui ne ſoit digne de lui, & qui ne ſe ſente de la majeſté qui l'accompagne par tout : il agit & il parle toujours en Roi ; mais en Roi ſage & éclairé, qui obſerve en toutes rencontres les bienſéances que chaque choſe demande. Il n'y a pas juſqu'au ton de ſa voix qui n'ait de la dignité, & je ne ſai quoi d'auguſte, qui imprime du reſpect & de la vénération. Comme le bon ſens eſt la principale regle qu'il ſuit en parlant, il ne dit jamais rien que de raiſonnable ; il ne dit rien d'inutile ; il dit en quelque façon plus de choſes que de paroles : cela paroît tous les jours dans ces réponſes ſi ſenſées & ſi préciſes, qu'il fait ſur le champ aux Ambaſſadeurs des Princes, & à ſes ſujets. Enfin, pour tout dire en un mot, il parle ſi bien, que ſon langage peut donner une véritable idée de la perfection de notre langue. Les Rois doivent apprendre de lui à regner : mais les peuples doivent apprendre de lui à parler. Si la langue Françoiſe eſt ſous ſon regne ce qu'étoit la langue Latine ſous celui d'Auguſte, il eſt lui-même dans ſon ſiecle

Auguſto prompta ac profluens,

ce qu'Auguſte étoit dans le ſien : entre les grandes qualités qui lui ſont communes avec cet Empereur ſi célebre, il a l'avantage d'être né éloquent, comme il faut qu'un Prince le ſoit.

quæ decere principem, eloquentia fuit. *Tacit. Ann. lib.* 13

Il ne reſſemble pas ſeulement à Auguſte, dit Ariſte ; il reſſemble auſſi à Ceſar. Le Roi de France parle ſa langue, comme le Conquérant des Gaules parloit la ſienne, c'eſt-à-dire, qu'il la parle très-purement, & ſans nulle affectation ; de ſorte que ſi notre Prince ſe donnoit la peine d'écrire lui-même ſon Hiſtoire, les Commentaires de Louis vaudroient bien ceux de Ceſar.

Quoique le ſoleil fût déja couché quand Ariſte & Eugene commencerent à parler du Roi, ils ne laiſſerent pas de faire encore deux ou trois tours de promenade : & les autres vertus de ce grand Monarque les occuperent ſi agréablement, que leur entretien dura juſqu'à la nuit, qui les obligea enfin de ſe retirer.

LE SECRET.

III. ENTRETIEN.

COMME les entretiens d'Ariſte & d'Eugene n'étoient point étudiés, & que l'occaſion ſeule en faiſoit naître les ſujets, une confidence que fit Eugene à ſon ami, au commencement de leur promenade, donna lieu à la converſation.

Vous voyez bien, mon cher Ariſte, lui dit-il, après lui avoir communiqué une affaire très-importante, que je ne m'ouvrirois pas à vous, comme je fais, ſi je n'étois perſuadé qu'on ne riſque rien en vous confiant un ſecret. Vous me faites juſtice, repartit Ariſte, d'avoir un peu de confiance en moi; car, outre que je ſuis à vous il y a long-temps, je ſais aſſez bien me taire quand je ne dois point parler.

Vous ne ſauriez gueres vous louer davantage, repliqua Eugene. Il eſt ſi aiſé de ne dire mot, répondit Ariſte, que je ne crois pas me louer beaucoup, en me vantant de ſavoir aſſez bien garder le ſilence.

Ariſtote n'étoit pas de votre avis, reprit Eugene. Il croyoit que rien n'étoit plus difficile que de taire ce qu'on ne devoit pas dire; & je ſuis de ſon ſentiment : car il faut pour cela être toujours ſur ſes gardes, & avoir beaucoup d'empire ſur ſoi-même. Les habiles gens ont tant de lumieres pour découvrir nos penſées, & tant d'artifices pour nous faire parler, qu'il eſt preſque impoſſible de leur rien cacher. Il n'y a point de ſecrets un peu importans, que l'utilité ou la gloire ne ſollicitent de révéler. Enfin c'eſt, à mon avis, un des plus grands efforts de l'eſprit humain, que de ſe taire en quelques rencontres; & Socrate avoit raiſon de dire qu'il étoit plus mal-aiſé de garder un ſecret, que de tenir dans ſa bouche un charbon ardent.

Pour moi, dit Ariſte, ſoit que je ne ſois pas né grand parleur, ou que

je me ſois fait une habitude de ne dire que ce que je veux, j'ai ſi peu de peine à ne point parler de ce qu'on me dit, que je ne puis croire que ce ſoit une choſe auſſi difficile que vous penſez. Je ne prétends pas auſſi me faire honneur de mon ſilence. Je ſai bien que c'eſt une action infame, que de violer le ſecret d'un ami ; mais je ne crois pas que ce ſoit une action glorieuſe, que de le garder fidelement. L'obligation que nous avons à cet égard eſt ſi étroite & ſi naturelle, qu'il ne faut qu'être un peu raiſonnable pour ne s'en diſpenſer jamais ; & je ne vois pas qu'il y ait plus de mérite à ne pas publier un ſecret, qu'à conſerver un dépôt.

A la vérité, repliqua Eugene, on ne fait en cela que ce qu'on doit ; mais il y a ſouvent de la gloire à s'acquitter de ſon devoir : quoique toutes les femmes ſoient obligées d'être modeſtes & régulieres, celles qui le ſont ne laiſſent pas d'être eſtimées dans le monde.

Mais il faut avoir le cœur bien mal fait pour abuſer d'une confidence, dit Ariſte ; & pour moi je ne ſai

point de plus noire trahiſon. Comme la confiance eſt le gage le plus eſſentiel d'une ſincere amitié, c'eſt la derniere lâcheté que de faire un mauvais uſage des choſes qu'on nous confie; & c'eſt en quelque façon violer ce qu'il y a de plus ſacré dans la ſociété civile. Pythagore faiſoit une religion du ſecret. Le Chancelier Bacon, que je n'eſtime guere moins que Pythagore, le compte entre les myſteres les plus ſaints : de ſorte que, ſelon la morale de ces deux grands hommes, on ne peut révéler un ſecret ſans commettre en même temps une eſpece de ſacrilege.

Secretis etiam myſteria debentur. *Baco de Augmens. Scient.*

Si cela eſt ainſi, dit Eugene, il ſe commet bien des ſacrileges tous les jours : car il y a peu de gens qui ne révelent les ſecrets dont ils ſont dépoſitaires. La plûpart des hommes reſſemble à ce Valet de Terence, qui ne pouvoit rien retenir, non plus qu'un tonneau percé : ou plutôt un ſecret, dans la plûpart des hommes, eſt ſemblable au vin nouveau, qui ne cherche qu'à s'échaper & qu'à ſe répandre. Les plus fideles ne ſont pas toujours diſcrets, & les plus diſcrets

Nemo rimarum ſum hac atque illac perfluo *Terent. in Eunuch.*

ne ſont pas toujours maîtres d'eux-mêmes; il y a des momens où leur diſcretion les abandonne : & cela vient, à mon avis, de l'inclination naturelle que nous avons à parler, & du plaiſir que nous prenons à apprendre aux autres ce qu'ils ignorent. En parlant, il eſt aiſé de parler trop : quand la langue eſt une fois déliée, elle a de la peine à ſe renfermer dans les bornes que la prudence lui preſcrit. Le plaiſir qu'on trouve à ſe faire écouter eſt d'autant plus ſenſible, que l'attention qu'on nous donne eſt plus grande; & l'attention eſt dautant plus grande, que ce que nous diſons eſt plus ſurprenant & plus nouveau. La vanité ſe mêle un peu là-dedans : en déclarant à une perſonne ce qu'une autre nous a confié, nous lui faiſons entendre que l'on a créance en nous, que l'on nous eſtime, & que l'on nous conſulte. Enfin, c'eſt quelque choſe de ſi doux de faire une confidence, qu'il ne faut pas s'étonner qu'on en faſſe tant dans le monde, aux dépens de la diſcrétion & de la fidélité même.

Mais ſi les hommes ne peuvent retenir

retenir leur langue, que ſera-ce des femmes qui ont naturellement tant de babil?

Femina coſa garrula e loquace.

Il ſemble que la plûpart d'elles aïent bû des eaux de ce Lac d'Ethiopie dont Diodore de Sicile fait mention, qui trouble tellement l'eſprit de ceux qui en boivent, qu'ils ne peuvent rien cacher de ce qu'ils ſavent : car elles n'ont pas la force de ſe taire ; & le ſilence leur eſt un fardeau inſupportable, pour uſer des termes d'un Poëte Grec. Dès qu'on leur a dit un mot à l'oreille, elles ont une furieuſe démangeaiſon de cauſer ; elles étouffent, elles crevent ſi elles ne parlent. Mais elles n'ont garde d'étouffer ni de crever, ajouta-t-il ; il y en a peu qui ne ſe ſoulagent bien-tôt : les plus retenues ne celent rien à leurs confidentes, & chaque femme a la ſienne. Enfin elles ſont preſque toutes de la nature des échos, qui rediſent tout ce qu'on leur dit : & je connois peu de femmes à qui l'on ne puiſſe appliquer l'épitaphe d'une Dame Eſpagnole :

Biblioth. hiſtoric. lib. 2. c. 5.

A qui yaze ſepultada
Una muy noble Señora
Qu'en ſu vida, punto ni hora
Tuvò la boca ſerrada.
Y tanto fue lo que hablò
Que aunque no aya mas que hablar,
Nunca llegarà el callar
A donde ſu hablar llegò.

Cette femme Eſpagnole, dit Ariſte, n'avoit rien du caractere & de l'humeur de ſa nation : car les Eſpagnols parlent peu ; & ils ſont ſi fideles en ce qui regarde le ſecret, qu'au rapport d'un Ancien, il s'en eſt vû pluſieurs qui ont mieux aimé ſouffrir toutes ſortes de tourmens, & mourir même, que de révéler les choſes qu'on leur avoit confiées.

Sæpè tormentis pro ſilentio rerum creditarum immortui : adeò illis fortior taciturnitatis curaquàm vitæ. *Juſtin. lib. ult.*

Au reſte, toutes les femmes ne ſont pas ſi indiſcretes ni ſi cauſeuſes que celle-là. Je pourrois vous en citer qui ſavent fort bien ſe taire : & ſi on examine l'hiſtoire des ſiecles paſſés, on trouvera mille exemples fameux de la fidélité & de la diſcrétion des Dames. On en verra qui ont eu autant de conſtance que ces Eſpagnols dont je viens de parler, & qu'on pourroit appeller

les martyrs du ſecret. Ne ſavez-vous pas ce que fit une femme d'Athenes, pour ne pas déclarer le ſecret de ſes amis? Après avoir enduré les gênes & les tortures avec une fermeté incroyable, ſans qu'on pût jamais rien tirer de ſa bouche, elle ſe coupa la langue avec les dents, & la cracha au viſage du tyran, qui vouloit ſavoir ce qu'elle ne vouloit pas dire. Ne ſavez-vous pas auſſi que les Athéniens lui dreſſerent une ſtatue conforme à ſon nom & à ſon courage? C'étoit une Lionne ſans langue, ſelon Pline, ou avec une langue d'or, ſelon quelques autres.

Polyæn. lib. 8.

Leæna.

Plin. hiſt. nat. lib. 34. c. 8.

Cette femme, dit Eugene, avoit raiſon de craindre que ſa langue ne lui jouât un mauvais tour; & elle fit ſagement de s'en défaire. Toutes les autres, continua-t-il, ne feroient pas mal de ſe couper la langue pour être ſecrettes: encore ne ſais-je ſi après cela il ne faudroit pas s'en défier: car je ne voudrois pas jurer qu'elles ne parlaſſent ſans langue. Je ſuis aſſuré du moins que, ſi les paroles leur manquoient, elles auroient recours aux ſignes & aux geſtes, pour faire entendre à tout le monde ce qu'elles ne

pourroient dire. Sérieuſement elles ne peuvent ſe taire; & deux ou trois exemples contraires ſont des miracles qui ne ſont point de conſéquence. Une cigale muette eſt un prodige, ſelon le mot de Pline : & les Athéniens mirent ſur la baſe de la ſtatue qu'ils éleverent à cette femme qui ſe coupa la langue. *La vertu a triomphé du ſexe ;* pour marquer que ſon ſilence étoit au-deſſus de la nature, & qu'en devenant muette elle avoit preſque ceſſé d'être femme.

Muta cicada pro miraculo eſt.

Après tout, reprit Ariſte, les femmes ont beaucoup d'avantage pour être ſecrettes. Elles ſont naturellement artificieuſes & diſſimulées : il ne tient qu'à elles de ſe déguiſer. Les vertus de leur ſexe, la retenue, la modeſtie & la pudeur ſont de grands ſecours contre les indiſcrétions de la langue : joint qu'elles n'ont pas tant de part que les hommes dans le commerce du monde, & qu'elles ſont moins expoſées à la curioſité des habiles gens.

Quoi qu'il en ſoit, dit Eugene, c'eſt une vilaine choſe que de n'être point ſecret. C'eſt la marque d'une ame foible, auſſi-bien que d'un eſtomac dé-

bile, de ne pouvoir rien retenir : mais auſſi c'eſt le caractere d'une ame noble, d'être reſervée en ſes paroles, & de ſavoir bien garder le ſilence. Ce ſont les hommes, dit un ſage Payen, qui nous apprennent à parler; mais ce ſont les Dieux qui nous apprennent à nous taire, en nous recommandant le ſilence dans tous les myſteres de la Religion. Pour moi, je regarde les perſonnes ſecrettes comme ces grandes rivieres dont on ne voit point le fond, & qui ne font point de bruit; ou comme ces grandes forêts, dont le ſilence remplit l'ame de je ne ſais quelle horreur religieuſe. J'ai pour ces ſortes de perſonnes, ajouta-t-il, la même admiration qu'on a pour les oracles, qui ne ſe laiſſent jamais découvrir qu'après l'évenement des choſes.

Plutar. de Garrul.

Sicut aqua profunda, ſic conſilium in corde viri. *Prov. c. 20.* Lucos, & in iis ſilentia ipſa adoramus. *Plin. hiſt. nat. lib. 12. proœm.*

C'eſt cette vertu admirable qui fait les grands hommes & les grandes réputations. C'eſt par-là qu'on mérite la confidence des Princes, qu'on a part aux intrigues du cabinet, qu'on ſe rend digne d'être favori, & d'entrer dans le miniſtere. Quelque talent qu'ait un homme, il n'eſt bon à rien s'il ne peut ſe taire; il eſt même à

Nec magnam rem ſuſtineri poſſe credunt ab eo

cui tacere grave ſit. *Quint. Curt. de Perſis lib. 4*

charge à toutes les perſonnes raiſonnables : il n'y a point d'affaire qu'il ne gâte, ni de converſation qu'il ne trouble. On eſt dans une perpétuelle contrainte, & comme à la torture, parmi les gens indiſcrets : il faut toujours penſer à ne dire que ce qu'on veut qu'ils publient à tout le monde. En vérité il n'y a rien qui rende les hommes plus mépriſables que ce défaut ; & au contraire, rien ne leur attire tant l'eſtime publique que d'être ſecrets.

Ce que vous dites, pourſuivit Ariſte, regarde particulierement les Princes. Le ſecret fait une partie de leur autorité & de leur grandeur, non ſeulement parcequ'il contribue à faire réuſſir leurs entrepriſes, mais auſſi parceque c'eſt une eſpece de ſouveraineté, ſelon le mot d'un Politique Eſpagnol, que de tenir ſes penſées & ſes réſolutions fort ſecrettes : *Si todo exceſſo en ſecreto, lo es en caudal ; ſacramentar una voluntad ſera ſoberania.* Et, ſelon la penſée du même Auteur, il n'appartient qu'à un génie ſublime & fait pour commander, de pénétrer les deſſeins des autres.

& de ſavoir cacher les ſiens. *Arguye eminencia de caudal penetrar toda voluntad agena ; y concluye ſuperioridad ſaber celar la propria.*

Ainſi les Rois & les Princes, pour être eſtimés de leurs ſujets, & pour ſoutenir leur caractere, doivent être diſcrets & tout-à-fait maîtres de leur langue. Et c'eſt pour cela, ſans doute, que le Roi Numa rendoit un culte particulier à la Muſe qu'il appelloit la *Secrette* & la *Taciturne* ; qu'Auguſte avoit fait graver ſur ſon cachet un Sphinx, qui étoit un animal adoré des Egyptiens, & reconnu pour le Dieu du ſecret & des énigmes ; que notre Louis XI. vouloit que ſon fils ne ſût que ces mots de Latin, *qui neſcit diſſimulare, neſcit regnare.* En effet, dit Eugene, que ſert à un Prince d'être éclairé & prudent, s'il ne ſait diſſimuler ? Quelques lumieres qu'il ait, & quelques meſures qu'il prenne, il ne peut rien faire ſans le ſecret : c'eſt le reſſort qui fait jouer la machine de l'Etat. Les conſeils les plus ſages deviennent inutiles dès qu'on les découvre. Auſſi les Romains, qui étoient ſi ſavans en l'art de re-

Taciturnitatem optimum ac tutiſſimum adminiſtrandarum rerum vinculum. *Val. Mex. l. 2. c. 2.*

Silentio geritur publicum bonum. *Caſſiodor. lib. 11. 2.*

Confus ſub terra delitescit. *Tertull. de ſpectac. c. 8.*

gner, bâtiſſoient les temples du Dieu des conſeils dans le fond des bois les plus ſolitaires & les plus ſombres; ils lui dreſſoient même des autels ſous terre, pour faire entendre que les réſolutions du Sénat devoient être enſevelies dans un profond ſilence.

Vias illius quis intelligit? *Eccleſ. c. 16.*

Comme le Prince eſt la plus vive image de Dieu ſur la terre, reprit Ariſte, il doit être ſemblable à Dieu, qui gouverne le monde par des voies inconnues aux hommes, & qui nous fait tous les jours ſentir les effets de ſa bonté & de ſa juſtice, ſans nous découvrir les deſſeins de ſa ſageſſe.

Mais ceux à qui le Prince ſe confie ne doivent pas être moins ſecrets que lui; & c'eſt pour cela qu'Alexandre liſant un jour des lettres de conſéquence, & s'étant aperçu que Epheſtion les liſoit en même temps, il prit l'anneau qui lui ſervoit de cachet, & le mit ſur les levres de ſon favori, pour lui recommander le ſilence.

Ainſi, les Miniſtres, les Secrétaires d'Etat, tous ceux qui entrent dans le Conſeil des Rois, & qui ont part au gouvernement, ſont indiſpenſable-

ment obligés de ſe taire. Dans le Droit, les gens que le Prince employoit dans des commiſſions importantes ſont appellés *Silentiaires ;* & en Eſpagne, les perſonnes publiques, avant que de prendre poſſeſſion de leur charges, font un ſerment particulier de garder inviolablement le ſecret. Le Roi Alphonſe, ſurnommé le Sage, ne recommande rien tant dans ſes Loix ; & le dernier Roi d'Eſpagne ne manquoit jamais d'ajouter aux ordres qu'il envoyoit à tous ſes Miniſtres, *tambien os mando que ſe tenga gran cuydado en el ſecreto, porque ſin el no ſe puede governar como ſe debe.*

Il ſeroit à ſouhaiter, dit Eugene, que ces loix & ces maximes fuſſent auſſi-bien obſervées dans tous les Conſeils des Princes, qu'elles l'étoient anciennement à Athenes & à Rome. Les Juges de l'Aréopage étoient les gens du monde les plus muets ; & pour les Sénateurs Romains, ils parloient ſi peu, que les choſes dont ils traitoient dans leurs Aſſemblées demeuroient ſecrettes pendant des années entieres ; juſques *Iſocrat. in Areopag.*

Non dicam unum, ſed neminem audiſſe crederes, quod tam multorum auribus fu rat commiſſum. *Val. Max. lib. 2. c. 2.*

là, qu'à voir leur conduite, il ſembloit que perſonne ne ſût ce que tant de gens ſavoient : témoin l'affaire d'Eumene, Roi d'Aſie. Ce Prince ayant averti le peuple Romain d'une entrepriſe de Perſée, Roi de Macedoine, & étant venu lui-même à Rome pour faire conclure la guerre contre lui, on ne put ſavoir ce qu'il avoit propoſé aux Sénateurs, ni ce qu'ils lui avoient répondu, qu'après la défaite & la priſe de Perſée. Mais cette diſcrétion admirable étoit ſoutenue dans les occaſions d'une force vraiment Romaine. On a vû un Pompée, priſonnier du Roi des Illyriens, mais tout-à-fait maître de ſoi-même, ſe brûler le doigt à un flambeau allumé, pour ne pas découvrir les deſſeins de la République.

Valer. Max. lib. 3. c. 3.

L. Si quis, ff. de pœnis.

Les Loix Romaines, ajouta-t-il, ordonnent, que ceux qui révelent les ſecrets de l'Etat ſoient brûlés tout vifs. Les autres nations n'ont été gueres moins rigoureuſes à cet égard, interrompit Ariſte : les Egyptiens leur faiſoient couper la langue ; & je trouve qu'ils avoient raiſon d'en uſer ainſi : car ceux qui ne ſavent

pas ſe taire ne méritent point de parler. Ils ne méritent pas même de vivre, reprit Eugene ; & les Perſes faiſoient bien de les condamner à la mort : car enfin, c'eſt non ſeulement une foibleſſe, une imprudence, une infidélité & une injuſtice ; mais c'eſt un crime de leze-Majeſté, que de violer le ſecret du Prince. C'eſt ſe déclarer l'ennemi du bien public, que de découvrir les myſteres de ſes conſeils, pour parler le langage de l'Ecriture-Sainte, qui marque par ce mot de *myſtere* combien les ſecrets de l'Etat doivent être religieuſement gardés.

Vocavitque omnes majores natu, omneſque duces & bellatores ſuos, & habuit cum eis myſterium conſilii ſui. *Judith. c. 2.*

Ils ne l'ont peut-être jamais été en aucun Royaume comme ils le ſont maintenant en France, dit Ariſte : le Roi eſt admirablement ſecret, & ſes Miniſtres ne le ſont pas moins que l'étoient les Sénateurs de la République Romaine, de ſorte qu'on pourroit dire véritablement du Conſeil d'Etat ce qu'un Hiſtorien a dit du Sénat de Rome ; qu'il eſt *le cœur de l'Empire ; mais un cœur fidele, impénétrable, & muni de tous côtés du ſilence.*

Fidum erat & altum reip. pectus Curia, ſilentiique ſalubritate munitum & vallatum undique. *Valer. Max. L. 2. c. 2.*

Il n'y a peut-être point de Conſeil en Europe où le ſecret ſe garde mieux, que dans le Conſeil de la République de Veniſe, ajouta Eugène; & c'eſt peut-être pour cela qu'elle ſubſiſte depuis tant de ſiecles. Si ces Meſſieurs les Sénateurs, dit Ariſte, ſont toujours auſſi ſecrets qu'ils le furent à l'occaſion de Charles VIII. ils ne cedent gueres à ceux de l'ancienne Rome. Philippe de Comines, tout éclairé & tout habile qu'il étoit, eut aſſez de peine à découvrir le motif qui attiroit de tous les endroits de l'Europe tant d'Ambaſſadeurs à Veniſe, où il étoit Ambaſſadeur lui-même; & il fut frappé comme d'un coup de foudre, au rapport du Cardinal Bembo, lorſqu'il apprit du Duc la ligue qui avoit été conclue contre le Roi ſon maître, entre la Seigneurie, le Pape, l'Empereur, le Roi de Caſtille, le Roi de Naples, le Marquis de Mantoue, & Ludovic même, qui avoit appellé les François en Italie. Le profond ſecret de cette confédération déconcerta toute la politique, & renverſa tous les deſſeins de la France; juſques-là que le jeune Con-

Bemb. hiſt. Venet. lib. 2.

quérant fut contraint de faire une retraite un peu prompte, & d'abandonner ſa conquête pour ſonger à ſa ſûreté.

Ce ſeul exemple, continua Eugene, fait voir clairement que le ſecret eſt l'ame des grandes affaires, comme le diſoit ſouvent le Cardinal de Richelieu. Hiſtoire du Cardinal de Richelieu.

Les hiſtoires des ſiecles paſſés, & celles de notre temps, repartit Ariſte, ſont pleines de pareils exemples: mais je n'en ſai point de plus illuſtre que la grande révolution du Portugal. Car enfin, le rétabliſſement des Rois légitimes, en la perſonne du Duc de Bragance, fut, à proprement parler, l'ouvrage & le miracle du ſecret. C'étoit l'affaire du monde la plus difficile & la plus délicate: les Chefs s'étonnoient eux-mêmes de leur réſolution: non ſeulement toutes les apparences étoient contre eux, mais il leur étoit impoſſible de réuſſir par les voies ordinaires & naturelles, qui ſervent à l'exécution de ces ſortes d'entrepriſes. La domination Eſpagnole étoit établie par tout; les Caſtillans étoient maîtres de toutes les. *Souſa Luſitan. liberat. lib. 3. c. 2. 3.*

places. Il n'y avoit ni forces ni argent dans le Royaume. Le peuple commençoit à s'accoutumer à la ſervitude. La Nobleſſe, qui étoit d'autant plus maltraitée qu'elle étoit plus ſuſpecte à l'Eſpagne, ne pouvoit faire que des vœux pour la liberté publique. Il n'y avoit rien à eſpérer du côté des Princes étrangers, qui étoient tous ou trop foibles, ou trop attachés à l'Eſpagne, ou trop occupés chez eux. De ſorte que les principaux de la conjuration étant allés conſulter D. Gondiçal Couttinho, que ſon extrême vieilleſſe obligeoit de garder le lit, & qui avoit manié les plus importantes affaires de l'Etat, ils n'eurent point d'autre réponſe de lui, ſinon qu'il louoit leur zele, mais qu'il jugeoit la choſe impoſſible. D. Rodrigo de Cunha, Archevêque de Liſbonne, homme d'un grand ſens & d'une grande expérience, fut effrayé de la propoſition qu'ils lui firent, & tâcha de leur faire quitter ce deſſein, que la difficulté de l'exécution lui faiſoit paroître chimérique.

Cependant tous ces obſtacles ne

les empêcherent pas de pourſuivre leur entrepriſe. Ils s'aſſemblerent en divers lieux, & firent pluſieurs conférences : ils engagerent peu à peu toute la fleur de la Nobleſſe : ils s'ouvrirent à quelques artiſans qui avoient le plus de crédit parmi le peuple : ils firent proviſion d'armes, & leverent quelques ſoldats, ſous prétexte de la révolte des Catelans ; ſans que la Ducheſſe de Mantoue, qui exerçoit la charge de Viceroi, ſe doutât de rien. Le moindre ſoupçon eût fait échouer cette grande affaire ; il n'y avoit rien de plus aiſé aux Eſpagnols que de rompre toute les meſures des Portugais : mais toute l'intrigue fut conduite ſi ſecrettement & avec tant d'habileté, que le Secrétaire d'Etat, par le meurtre duquel on avoit réſolu de commencer, bien-loin de ſe défier de quelque choſe, revint de la campagne la veille du jour que l'entrepriſe ſe devoit exécuter. Jamais ſecret n'a été communiqué à tant de gens, & jamais ſecret n'a été plus inviolablement gardé : pas un des Conjurés ne fit ſemblant de rien ſavoir : les jeunes gens eurent une

diſcrétion étonnante. D. Antonio & D. Rodrigue de Meneſes, fils du Comte de Cantanhede, auquel on n'avoit pas jugé à propos de confier le ſecret, n'en dirent pas un mot à leur pere. Il n'y eut pas même juſqu'aux femmes qui ne ſe tûſſent en cette rencontre: car pluſieurs Dames de qualité furent de l'intrigue, entre autres D. Philippa de Vilhena, & D. Antonia de Silva, qui, le jour de l'exécution, armerent leurs fils elles-mêmes, & les exhorterent à bien faire leur devoir.

A ce que je vois, dit Eugene, les Dames Portugaiſes ſont plus ſecrettes que ne l'étoient autrefois les Dames Romaines; je dis même les femmes de ces Sénateurs ſi fameux par leur ſilence. Vous ſavez l'hiſtoire du jeune Papirius. Je ne m'en ſouviens pas, repondit Ariſte, & vous me ferez plaiſir de me la dire. Elle eſt plaiſante, répliqua Eugene.

Aulus Gel. lib. 1. c. 23. Ce jeune enfant alloit tous les jours au Sénat avec ſon pere; car c'étoit la coutume des Sénateurs d'y mener leurs enfans, pour les former de bonne heure aux affaires, & les accoutumer au ſecret. La femme de Papirius

preſſa un jour ſon fils de lui conter ce qui s'étoit fait au Sénat. Le ſage Enfant lui dit qu'on avoit fait une défenſe expreſſe d'en parler. Cela ne fit qu'augmenter la curioſité de ſa mere : elle le conjura mille fois de lui dire ce qu'il ſavoit ; elle ajouta les careſſes aux prieres ; elle n'épargna rien pour tirer de lui ce ſecret. L'Enfant s'en défendit autant qu'il put ; mais enfin, pour ſe délivrer de ſollicitations ſi preſſantes, il lui dit qu'il lui déclareroit tout, pourvu que ſon pere n'en ſût rien, & qu'elle n'en parlât jamais à perſonne ; ce qu'elle lui promit avec ſerment. Eh bien, ma mere, lui dit-il, puiſque vous le voulez ſavoir, on a mis ce matin en délibération, s'il étoit plus à propos, pour le bien de la République, qu'une femme eût deux maris, ou qu'une homme eût deux femmes.

Cette nouvelle ſurprit étrangement la mere du jeune Papirius. Elle ſortit auſſi-tôt du logis toute effrayée, & alla avertir ſes amies de ce qu'elle venoit d'apprendre. Toutes les femmes de la Ville le ſûrent un peu après, & le lendemain s'étant toutes aſſem-

blées, elles vinrent en foule au Sénat, pleurant & disant tout haut, qu'on ne devoit rien conclure sans les ouïr. Les Sénateurs furent fort étonnés de ce spectacle, & ils n'eussent jamais pû comprendre ce que ces femmes vouloient, si le jeune Papirius ne leur eût raconté toute l'affaire. Ils admirerent sa discrétion & son adresse : pour l'en récompenser, & pour éviter à l'avenir un pareil inconvénient, ils ordonnerent, qu'excepté lui seul, les enfans ne viendroient plus au Sénat.

On ne pouvoit en user plus sagement, dit Ariste : car on ne sauroit trop prendre de sûretés pour les secrets de l'Etat : ils ne peuvent être trop cachés ; & un savant Cavalier a raison de vouloir que les Cabinets des Princes soient, comme les ruches des abeilles, impénétrables aux plus curieux & aux plus clairs-voyans.

Didac. Saavedra Empref. moral. & polit.

Quoique toutes les affaires qui regardent le bien public doivent être fort secrettes, poursuivit Eugene, celles de la guerre demandent un secret particulier. Elles ne réussissent jamais sans cela : les mines, dont on use dans l'attaque des Places fortes,

ne ſervent de rien, ſi elles ne ſont cachées aux ennemis. Dès qu'ils découvrent l'endroit de la mine, ou ils en empêchent l'effet en l'éventant par une contremine, ou ils la font jouer contre ceux mêmes qui l'ont faite. Ainſi, quelque grandes que ſoient les forces d'un Prince qui médite une expédition militaire, elles ne font pas un grand effet, quand on ſait de quel côté il tourne ſes armes; car ceux que la tempête menace ne manquent pas de ſe précautionner par des alliances ſecrettes, & par des levées de gens de guerre, qui leur donnent lieu de ſoutenir, & même de prévenir un ennemi redoutable: le ſecret ſeul fait qu'on les ſurprend, & qu'on les accable avant qu'ils aent le loiſir de ſe reconnoître.

Il faut pour cela cacher quelquefois un deſſein de guerre ſous des apparences de divertiſſemens ou de voyages, à l'exemple de notre ſage Monarque. Car, s'il vous en ſouvient, les revûes de Vincennes ſervirent de préparatifs à la guerre de Flandres; l'entrepriſe de la Franche-Comté n'avoit l'air que d'un voyage

de Bourgogne. Je m'en ſouviens, dit Ariſte, & je me ſouviens auſſi d'une belle deviſe que fit un galant homme ſur ce ſujet. C'eſt un Soleil couvert d'une nuée avec ces paroles.

Lorſqu'il ſe cache il prépare des foudres.

Tegiturque, parat dum fulmina.

Mais c'eſt particulierement dans le fort de la guerre, reprit Eugene, que le ſecret eſt néceſſaire. Quand l'ennemi ne peut ſavoir à quelle Ville ni à quelle Place on en veut, il eſt obligé de les tenir toutes en état de ſe défendre; & rien ne l'affoiblit tant que le partage de ſes forces. Les Maîtres de la ſcience militaire diſent, que les meilleures réſolutions ſont celles qui ne viennent point à la connoiſſance des ennemis, & que la premiere qualité d'un Capitaine c'eſt d'être ſecret. Les Chefs des armées Romaines étoient tous de ce ſentiment. Auſſi portoient-ils dans leurs drapeaux la figure du Minotaure; & ils vouloient faire entendre, par ce monſtre enfermé dans le labyrinte, que perſonne ne pouvoit découvrir leurs deſſeins.

Nulla ſunt meliora conſilia, quàm quæ ignoraverit adverſarius antequam facias. *Veget. de Re milit lib. 3. cap. 26.*

Metellus a été un des plus remarquables parmi ces ſages Capitaines;

c'eſt lui, qui étant interrogé quel jour il combattroit les ennemis, fit cette réponſe célebre, que Pierre III. Roi d'Arragon, fit en une autre rencontre : *Si ma chemiſe ſavoit mon deſſein, je la brûlerois.*

Si nous en croyons Tite-Live, il n'y eut jamais un homme plus ſecret que Scipion : ſa conduite étoit toute myſtérieuſe ; & pour mieux tromper l'ennemi, il trompoit ſouvent ſes ſoldats, en changeant tout d'un coup l'ordre des choſes, ſur le point de donner bataille, comme il fit avant que de combattre Aſdrubal.

Præter opinionem deſtinatam ſuorum, hoſtiumque. *Tit. Liv. lib.* 28.

Les Carthaginois s'accordoient en cela avec les Romains : Annibal n'étoit pas moins réſervé que Scipion. Le même Hiſtorien remarque, que ayant réſolu d'aller aſſiéger Tarente, il fit partir devant lui dix mille hommes, ſans leur déclarer ſa penſée ; & qu'ayant campé enſuite à cinq ou ſix lieues de la Ville avec toutes ſes troupes, il ne s'ouvrit pas même-là de ce qu'il avoit deſſein de faire.

Ne ibi quidem nunciato quò peterent. *Tit. Liv. liv.* 25.

Si nous voulions examiner la conduite des plus célebres Capitaines de l'Europe, dit Ariſte, nous trouve-

rions que les Italiens, les Eſpagnols, les Suedois, les Allemans & les François ſont de l'humeur des Carthaginois & des Romains ; & que le Duc d'Albe, le Marquis de Spinola, le grand Guſtave, le Comte de Tilly, Monſieur le Prince, & M. de Turenne, ont ſuivi en mille rencontres l'exemple d'Annibal & de Scipion.

Il s'enſuit de tout ce que nous venons de dire, ajouta-t-il, que toute la vie civile roule ſur le ſecret ; & que comme les particuliers ne peuvent être bons amis ni honnêtes gens, s'ils ne ſavent garder le ſilence ; les perſonnes publiques ne peuvent s'acquitter de leurs fonctions, s'ils ne ſont maîtres de leur langue.

Tout le monde eſt perſuadé, repliqua Eugene, qu'il faut être ſecret : mais peu de gens ſavent comment il faut l'être. On connoît aſſez la néceſſité & l'excellence de cette vertu ; mais on ignore fort la méthode & la maniere de la pratiquer. C'eſt un grand art que celui de ſe bien taire : il a ſes principes & ſes regles, comme l'art de bien parler. Voici, ſelon moi, le premier principe de l'art du ſecret.

Il ne faut jamais dire à perſonne ce qui vous a été dit en confidence. Eh! quoi, interrompit Ariſte, ne peut-on pas dire à un ami intime tout ce qu'on ſait ? Non, repartit Eugene ; nous ſommes maîtres de nos propres ſecrets, mais nous ne ſommes pas maîtres de ceux d'autrui : ce ſont des dépôts dont nous ne pouvons pas diſpoſer. Et ſi les Juriſconſultes condamnent de larcin un homme qui emploie un dépôt d'argent contre la volonté de la perſonne qui le lui a mis entre les mains ; on doit condamner d'infidélité celui qui découvre le ſecret d'un autre, ſans ſa permiſſion, quoique les gens à qui il le découvre ſoient fidéles. Ce qu'on nous confie n'eſt que pour nous, & ne doit point nous paſſer : ceux que nous aimons le plus n'y ont point de droit, & nous n'y en avons point nous-mêmes. L'exemple de ſaint Ambroiſe & de Satyrus ſon frere devroit être la regle de tout le monde. *Nous n'avions, mon frere & moi*, dit ce Pere, *qu'un eſprit & qu'une volonté : tout étoit commun entre nous, hors le ſecret de nos amis.* Ainſi il faut enſevelir profon-

Cùm omnia nobis eſſent noſtra communia, individuus ſpiritus, individuus affectus; ſolum tamen

commune non erat ſecretum amicorum. *De Obit. Satyr. Frat.*

dément dans notre cœur ce qu'on nous a dit en confidence. Il faut qu'un ſecret, non ſeulement meure en nous, mais qu'il y pourriſſe, ſelon le mot d'Euripide, qui pour ſe ſauver du reproche qu'on lui faiſoit, que ſa bouche ſentoit mauvais, dit un jour qu'il ne falloit pas s'en étonner, parceque pluſieurs ſecrets y avoient pourri.

Mais ſi celui dont vous ſavez le ſecret vous rend de mauvais offices; ſi, de votre confident étant devenu votre ennemi, il ſe ſert de la confiance que vous avez eue en lui pour vous nuire & pour vous perdre, en un mot, s'il publie vos ſecrets les plus importans, lui devez-vous une fidélité ſi exacte? Ouï, repliqua Eugene; ou du moins je me la dois à moi-même; je la dois à l'amitié qui a été, quoiqu'elle ne ſoit plus. Ce que cet homme m'a confié, lorſqu'il m'aimoit, eſt un dépôt de ſon cœur. Sa haine ne me donne point de pouvoir ſur ce dépôt; elle n'en change pas la nature: ſon ſecret n'eſt pas moins à lui qu'il étoit auparavant. Qu'il ſoit perfide, ingrat, dénaturé, & tout ce qu'il

vous

vous plaira ; c'eſt à moi d'être fidele & généreux. Nous ne ſommes jamais en droit de révéler ce qu'on nous a dit confidemment, quelque avantage que nous en devions retirer, & quelque néceſſité qui ſemble nous y contraindre. Cela s'entend, ajouta-t-il, ſuppoſé que l'intérêt du Prince & de la Patrie ne nous oblige point de parler ; car, en ces rencontres, toutes les conſidérations particulieres doivent céder au bien public.

Au reſte cette loi, qui défend de dire à qui que ce ſoit le ſecret d'autrui, oblige toutes ſortes de perſonnes : ceux qui ſemblent être au-deſſus des loix n'en ſont pas exempts : & une grande Reine a dit ſagement, que les Princes doivent garder le même ſilence, & avoir la même diſcrétion que les Confeſſeurs. Selon la morale de cette Princeſſe, il ne faut pas ſe vanter de la confidence qu'on vous a faite, même lorſque la choſe qu'on vous a confiée eſt publique. Il faut oublier ce qui a été dit, ou du moins le ſavoir comme ſi vous ne le ſaviez pas, & n'en dire jamais rien.

Henriette de France, Reine d'Angleterre.

Si ſapis, quod ſcis neſcias. *Terent.*

Voilà une morale bien ſévere, &

qui eſt peu ſuivie dans le monde, dit Ariſte : car après qu'une choſe a éclaté, bien-loin de faire ſcrupule d'avouer qu'on la ſavoit auparavant, on ſe fait honneur de l'avoir ſûe des premiers : & ceux qui ont mieux gardé le ſilence ſur quelque affaire myſtérieuſe, lorſqu'elle devient publique, ne manquent pas de dire aux gens qui la leur racontent, qu'ils ne leur apprennent rien de nouveau. Les perſonnes délicates ſur le ſecret, repartit Eugene, écoutent une nouvelle qu'elles ſavent par la confidence qu'on leur a faite, comme ſi elles n'en avoient jamais ouï parler.

Mais, pour bien faire ſon devoir à l'égard des autres, il faut commencer par le bien faire à l'égard de ſoi-même. Un homme qui garde mal ſes propres ſecrets ne gardera pas bien ceux de ſes amis.

Selon vos principes, dit Ariſte, nous avons droit ſur nos ſecrets, & nous en pouvons faire ce qu'il nous plaira. Le plus ſûr, repliqua Eugene, eſt de ne pas uſer de notre droit. Un ancien Poëte a dit : *Ce que vous voulez que les autres taiſent, ne le dites pas.*

Et je dis, moi : Ce que vous ne voulez pas que pluſieurs ſachent, ne le découvrez à perſonne. Car, comment les autres vous ſeront-ils fideles, ſi vous ne l'êtes pas à vous-même? & comment pourrez-vous vous plaindre qu'on ait révélé ce que vous n'avez pas eu la force de cacher ? On ne fait en cela que nous ſuivre ; & je ſerois fou de prétendre que mon ſecret fût en ſûreté dans le cœur des autres, quand il n'eſt pas en ſûreté dans le mien.

Alium ſilere quod velis, primus ſile. *Senec. in Hip.*

Il y a des occaſions, dit Ariſte, où l'on eſt obligé de faire des confidences, quand ce ne ſeroit que pour demander conſeil. D'ailleurs, l'amitié ne s'entretient & ne s'augmente que par la communication des ſecrets : & ce ſeroit la détruire, que de n'avoir point de confiance en ſes amis.

Il eſt vrai, repartit Eugene, qu'on ne peut quelquefois ſe diſpenſer de communiquer ſon ſecret, ſoit pour prendre conſeil dans une affaire importante, ſoit pour quelqu'autre raiſon particuliere : mais alors il faut bien choiſir, & ne nous ouvrir qu'à

une perſonne ſûre & éprouvée. Il faut s'adreſſer en ces rencontres, non pas préciſément à celle qui nous eſt la plus plus agréable & la plus chere, mais à la plus fidele & à la plus ſage. Samſon ne ſe trouva pas bien d'avoir dit ſon ſecret à Dalila : & il en coûta la vie à l'Empereur Maxime, pour avoir révélé le ſien à ſa femme. Il y a des amis tendres, commodes, officieux, à qui il ne faut rien dire d'important, parcequ'ils ne ſont pas ſecrets. Ce n'eſt pas violer les regles de l'amitié que d'en uſer de la ſorte : ce ſeroit pécher contre celles de la prudence, que d'en uſer autrement.

Mais quand on a un ami intime qui eſt fort ſecret, dit Ariſte, ne doit-on pas lui découvrir ce qu'on cele aux autres ? Ouï, ſans doute, repliqua Eugene, il ne lui faut rien cacher : & c'eſt le plus doux plaiſir de la vie d'avoir un autre ſoi-même, dans le ſein duquel on puiſſe verſer, pour ainſi dire, ſes plus ſecrettes penſées. Je dis un autre ſoi-même, car un ſuffit : & quoiqu'on ait pluſieurs amis, on ne doit point avoir pluſieurs confidens dans les choſes de la der-

niere conſéquence. Le ſecret d'un honnête homme doit être comme le cœur d'une honnête femme, pour un ſeul. Ce que trois perſonnes ſavent eſt public, ou ne tarde gueres à le devenir. Dès qu'une choſe a paſſé par plus d'une bouche, elle ſe répand à peu près comme l'eau des caſcades qui va de baſſin en baſſin : ou plutôt, les ſecrets ſont comme ces fontaines conduites ſous terre, qui coulent dans les rues, dès qu'elles commencent à ſe produire. Enfin, il n'y a rien de plus vrai que ce que diſoit Emanuel Philibert, Duc de Savoye : *Les choſes qu'un homme renferme dans ſon cœur ne peuvent jamais être découvertes, & celles qu'il confie à un autre ne peuvent pas demeurer longtemps cachées.* Ce que je dis regarde proprement les choſes qui ſont, pour ainſi dire, de ſimples ſecrets, ſur leſquelles il n'y a point à délibérer ; & non pas celles qui demandent une grande délibération, & ſur leſquelles il eſt néceſſaire d'avoir l'avis de beaucoup de gens.

Secretum, ſi tribus eſt manifeſtatum, omnibus divulgatum. *S. Aug.*

Il eſt vrai, dit Ariſte, que les ſecrets d'Etat, par exemple, doivent

être néceſſairement communiqués à pluſieurs perſonnes : car, quelque ſage que ſoit un Prince, il a beſoin de quelques Miniſtres qui le ſecondent : & on a eu raiſon de blâmer Louis XI. de ce qu'il faiſoit tout de ſa tête. C'eſt ce que Brezé, grand Sénéchal de Normandie, lui reprocha un jour à la chaſſe d'une maniere aſſez plaiſante. Le Roi étoit monté ſur une petite haquenée : *Sire*, lui dit-il, *je ne penſe pas qu'il ſe puiſſe voir un cheval de plus grande force que cette haquenée. Comment cela*, dit le Roi ? *C'eſt*, répartit le Sénéchal, *qu'elle porte Votre Majeſté & tout ſon Conſeil.* Ce bon mot fut perdu : il fit ſeulement rire le Roi : mais il ne lui fit point changer de conduite.

Il ſeroit à deſirer, continua Eugene, que le Prince gouvernât tout ſeul, & qu'il fût lui-même tout ſon Conſeil. Mais, comme la foibleſſe humaine ne le ſouffre pas, & que Louis XI. avec toute ſa politique a fait des fautes énormes, il faut que la prudence des Rois ſoit ſoutenue par celle de leurs Miniſtres ; mais il ne faut pas que la prudence des Miniſtres

ſoit la regle de celle des Rois. Le Prince doit écouter les avis de ſon Conſeil, ſans dire le ſien : après qu'une affaire a été examinée mûrement en ſa préſence, c'eſt à lui à décider : & il doit quelquefois cacher à ſon Conſeil même la réſolution qu'il prend, à l'exemple de Tibere.

D'ailleurs le Conſeil des Rois doit être de peu de perſonnes. C'eſt aſſez de deux ou trois hommes ſages & fideles : car le ſecret ne peut pas ſubſiſter long-temps dans la multitude : & de là vient, qu'à parler en général, il ne ſe garde jamais bien dans les Républiques. La conjuration de Portugal, & la ligue de Veniſe, dont nous parlions tout à l'heure, ne ſont pas des exemples ſur quoi il faille ſe régler : ce ſont des miracles, comme vous les avez appellez vous même. De ſorte que les ſecrets du Prince doivent être renfermés dans ce petit nombre avec lequel il délibere.

Ceux qui exécutent n'y doivent-ils pas avoir part, dit Ariſte ? Quand le Prince peut s'empêcher de leur en donner connoiſſance, repliqua Eugene, il faut qu'il les faſſe agir, ſans

leur déclarer pourquoi ils agiſſent. Les gens qui ſont employés dans l'exécution ne doivent ſavoir préciſément que ce qu'ils doivent faire. Ainſi Philippe II. Roi d'Eſpagne, qui a mérité par ſa conduite le nom de prudent, ne communiquoit jamais entierement ſes deſſeins à ceux dont il ſe ſervoit pour les faire réuſſir : il cachoit même quelquefois à ſes Ambaſſadeurs le fin de leur Ambaſſade, pour conduire ſes affaires plus ſûrement, & pour moins expoſer ſa réputation, en cas que l'évenement ne répondît pas à ſes projets.

Didac. Saavedra, Empref. moral. y polit.

Les Généraux d'armée ne doivent découvrir leurs réſolutions à perſonne. Il faut qu'ils conferent avec pluſieurs de ce qui ſe peut entreprendre : mais il ne faut pas qu'ils déclarent à qui que ce ſoit ce qu'ils veulent exécuter, à moins d'une néceſſité indiſpenſable : & Scipion doit être en cela leur modele, comme en tout le reſte. Tite-Live a remarqué, que quand ce brave & ſage Romain alla aſſiéger la nouvelle Carthage, perſonne ne ſavoit où alloient les troupes, hors Lelius, & que Lelius n'en

Nemo omnium quò iretur ſciebat, præter C. Lælium. L. 3. c. 6.

auroit rien ſû lui-même, ſi, ayant le commandement de l'armée navale, il n'eût dû ſavoir où il falloit joindre Scipion. C'eſt ſuivant cette maxime que l'Empereur Othon dit dans Tacite, qu'il y a des choſes que les ſoldats doivent ignorer, & qu'il y en a auſſi qu'ils doivent ſavoir. Car à la guerre, comme ailleurs, il ne faut tenir caché que ce qui doit l'être.

Tum neſcire quædam milites, quam ſcire oportet. *Tacit. hiſt. lib.* 1.

Je connois des hommes qui font myſtere de tout, dit Ariſte : bien-loin de dire ce qu'il faut taire, ils taiſent ſouvent ce qu'il faut dire : ils ne parlent gueres qu'à l'oreille, & ils donnent ſous un grand ſecret tout ce qu'ils diſent, juſqu'aux bagatelles & aux bruits qui courent.

Ces hommes là ne ſont pas trop ſages, reprit Eugene : car il y a mille choſes qui ne ſont point matiere de ſecret, & dont la connoiſſance appartient à tout le monde, parcequ'elles ſont communes & indifférentes : en faire fineſſe ou confidence c'eſt agir contre le bons ſens : c'eſt choquer la ſociété civile, qui conſiſte dans la communication de toutes ces choſes : c'eſt pécher contre la ſincé-

rité & la franchiſe, qui eſt le lien du commerce que les hommes ont entre eux, ou de vive voix ou par lettres. Les choſes qu'on peut celer doivent être d'une nature particuliere : & c'eſt à la prudence à les diſtinguer des autres, à les choiſir & à les mettre à part, ſelon l'étymologie du mot de *ſecret*. Ce qui a fait juger à Platon, que le devoir de l'homme prudent eſt de connoître quelles ſont préciſément les choſes qu'il faut taire & qu'il faut dire : de ſorte qu'il y a également de l'imprudence, & à publier ce qui ſe doit taire, & à taire ce qui ſe doit publier.

Au reſte, pour bien garder ſon ſecret, il ne ſuffit pas de ne le point dire : il faut le poſſéder tellement ſoi-même, qu'il n'échappe pas une parole qui faſſe deviner aux autres ce qu'on cache, ou qui donne même à connoître qu'on a un ſecret.

Après tout, interrompit Ariſte, tout l'art du ſecret ſe réduit à garder parfaitement le ſilence. Ce n'eſt pas aſſez, reprit Eugene, de bien retenir ſa langue. Il y a des gens qui ne parlent point ; mais, pour peu qu'on les

obſerve, on s'apperçoit qu'ils meurent d'envie de parler ; & ces gens-là me font ſouvenir de Paſquin, à qui un jour on mit un baillon, ſur lequel ce mot étoit écrit, *io crepo.* Il y a des perſonnes diſcretes, qui font paroître ſur leur viſage tout ce qu'elles ont dans le cœur ; ſemblables en cela à la montre d'un horloge, laquelle marque au dehors ce qu'elle cache au dedans.

L'Horivolo di Girolamo Preti.

Quel che cela nel ſen, ſcopre nel volto.

Tels ſont ces Miniſtres timides & peu expérimentés, dont un ſage de notre temps a dit, *qu'on apprend toutes les affaires dans leurs yeux ; qu'on y lit l'après-dînée les dépêches qu'ils ont reçûes le matin.*

Quelquefois un ſilence affecté nous trahit ; un ſigne de tête, un clin d'œil peut quelquefois découvrir une affaire fort ſecrette : quoique le cœur ſoit bien caché, le ſeul mouvement des arteres fait connoître ſa diſpoſition. Ainſi, pour ſe bien couvrir, il faut ſauver toutes les apparences & tous les dehors ; il ne faut point avoir l'air myſtérieux ; il faut avoir la bou-

che fermée, & le visage ouvert; il faut en quelques rencontres parler beaucoup, bien-loin d'affecter de ne dire mot; enfin il faut agir comme si on n'avoit point de secret.

Totum autem dissimulare debent quasi nescianr scientes: nam sollicitis inquisitoribus, sæpè & vultu proditur quod tacetur. *Cass. l. 6. 16.*

Ceux qui savent les secrets des Princes doivent particulierement observer cette maxime, par la raison qu'ils sont environnés de mille personnes qui les étudient, & qui tâchent de les pénétrer. Et c'est aussi ce que le Roi Theodoric recommandoit sur toutes choses à ses Ministres. C'est-à-dire, poursuivit Ariste, que pour être bien secret, il faut être fort habile; je crois même que, selon vos principes, il faudroit n'avoir aucun vice ni aucune passion violente. Il faut du moins être sobre & maître de ses passions, repartit Eugene: car tout ce qui trouble la raison, délie la langue; & c'est un oracle du Sage, que le vin & le secret sont incompatibles.

Noli regibus dare vinum, quia nullum secretum est ubi regnat ebrietas. *Prov. c. 31.*

Tu lene tormentum ingenio admoves
Plerumque duro:
Tu sapientium
Curas, & arcanum jocoso
Consilium retegis Læo. *Lib. 3. Od. 21.*

Horace est en cela de l'avis de Salomon, poursuivit Ariste; il dit que le vin est une espece de torture douce & agréable, qui fait parler les personnes les plus secrettes & les plus sa-

ges ; qu'il découvre leurs plus profondes penſées, & leurs deſſeins les plus cachés. L'uſage du vin étoit pour cela défendu anciennement aux Rois & aux Magiſtrats, dit Eugene. Si cette loi étoit encore en vigueur, reprit Ariſte en riant, il y a peu d'Allemands qui ne renonçaſſent de bon cœur à la Royauté & à la Magiſtrature. Comme il achevoit ces paroles, Eugene & lui furent interrompus par un fâcheux dont ils ne purent ſe défaire : car, comme il avoit l'air d'un homme de condition, & que par malheur il ſavoit aſſez de François pour ſe faire entendre, ils furent contraints de l'écouter, & d'achever leur promenade avec lui.

LE BEL ESPRIT.

IV. ENTRETIEN.

EUGENE & Ariſte commencerent leur promenade par la lecture d'un ouvrage mêlé de proſe & de vers, qu'un de leurs amis avoit compoſé depuis peu. Ils le lurent attentivement, comme on lit toujours les pieces nouvelles ; & après l'avoir examiné à loiſir, ils jugerent tous deux que de long-temps il ne s'étoit rien fait de plus raiſonnable & de plus ſpirituel.

Il faut avoir bien de l'eſprit, dit Eugene, pour faire de ces ſortes d'ouvrages où l'eſprit brille par tout, & où il n'y a point de faux brillans. Il ne ſuffit pas pour cela d'avoir beaucoup d'eſprit, répondit Ariſte, il faut en avoir d'une eſpece particu-

liere. Il n'y a que le bel eſprit qui ſoit capable de ces chef-d'œuvres : c'eſt lui proprement qui donne aux pieces excellentes ce tour qui les diſtingue des pieces communes, & ce caractere de perfection, qui fait qu'on y découvre toujours de nouvelles graces. Mais tout le monde n'a pas de ce bel eſprit dont je parle, ajouta-t-il ; & tel qui fait le bel eſprit, en a peut-être moins qu'un autre. Car il y a bien de la différence entre être bel eſprit de profeſſion, & avoir l'eſprit beau d'une certaine beauté que je me figure.

Si cette beauté d'eſprit que vous vous imaginez eſt une choſe fort rare, dit Eugene, la réputation de bel eſprit eſt aſſez commune : il n'y a point de louange qu'on donne plus aiſément dans le monde. Il me ſemble même qu'il n'y a point de qualité qui coûte moins à acquérir. On en eſt quitte pour ſavoir l'art de faire agréablement un conte, ou de bien tourner un vers : une folie dite de bonne grace, un madrigal, un couplet de chanſon eſt aſſez ſouvent le mérite par lequel on s'érige en bel eſprit ;

& vous m'avouerez que ce n'eſt gueres que de ces diſeurs & de ces faiſeurs de jolies choſes dont on a coutume de dire, *Il eſt bel eſprit.*

J'avoue, repartit Ariſte, qu'on a uſurpé ce titre dans notre ſiecle avec autant de liberté & d'injuſtice, que celui de Gentilhomme & de Marquis ; & ſi les uſurpateurs étoient punis dans l'empire des Lettres auſſi ſéverement qu'ils le ſont depuis quelques années dans la France, il y auroit bien des gens dégradés de bel eſprit, comme il y en a beaucoup qui ſont dégradés de nobleſſe. Ces Meſſieurs les beaux eſprits auroient beau faire valoir leurs madrigaux, leurs bouts-rimés & leurs impromptus, pour ſe maintenir dans la poſſeſſion où ils ſont : je m'aſſure qu'ils ne trouveroient pas dans leurs papiers de quoi juſtifier leur qualité prétendue. Tous leurs titres ne ſont pas meilleurs que ceux des faux nobles : le nom qu'ils portent, eſt un nom en l'air, qu'il n'eſt ſoutenu de rien ; ils ont la réputation de bel eſprit, ſans en avoir le mérite ni le caractere.

C'eſt un caractere ridicule que ce-

lui de bel eſprit, dit Eugene ; & je ne ſai ſi je n'aimerois point mieux être un peu bête, que de paſſer pour ce qu'on appelle communément bel eſprit. Toutes les perſonnes raiſonnables ſont de votre goût, reprit Ariſte. Le bel eſprit eſt ſi fort décrié depuis la profanation qu'on en a faite en le rendant trop commun, que les plus ſpirituels s'en défendent, & s'en cachent comme d'un crime. Ceux qui s'en font le plus d'honneur ne ſont pas les plus honnêtes gens du monde ; ils ne ſont pas même ce qu'ils penſent être ; ils ne ſont rien moins que de beaux eſprits : car la véritable beauté de l'eſprit conſiſte dans un diſcernement juſte & délicat que ces Meſſieurs-là n'ont pas. Ce diſcernement fait connoître les choſes telles qu'elles ſont en elles-mêmes, ſans qu'on demeure court, comme le peuple qui s'arrête à la ſuperficie ; ni auſſi ſans qu'on aille trop loin, comme ces eſprits rafinés, qui, à force de ſubtiliſer, s'évaporent en des imaginations vaines & chimériques.

Il me ſemble, interrompit Eugene, que ce diſcernement exquis appar-

tient plus au bon ſens qu'au bel eſprit. Le vrai bel eſprit, repartit Ariſte, eſt inſéparable du bons ſens ; & c'eſt ſe méprendre que de le confondre avec je ne ſai quelle vivacité qui n'a rien de ſolide. Le jugement eſt comme le fond de la beauté de l'eſprit, ou plutôt le bel eſprit eſt de la nature de ces pierres précieuſes, qui n'ont pas moins de ſolidité que d'éclat. Il n'y a rien de plus beau qu'un diamant bien poli & bien net ; il éclate de tous côtés & dans toutes ſes parties.

Quanta ſodezza, tanto ha ſplendore.

C'eſt un corps ſolide qui brille ; c'eſt un brillant qui a de la conſiſtence & du corps. L'union, le mélange, l'aſſortiment de ce qu'il a d'éclatant & de ſolide, fait tout ſon agrément & tout ſon prix. Voilà le ſymbole du bel eſprit, tel que je me l'imagine. Il a du ſolide & du brillant dans un égal degré : c'eſt, à le bien définir, le bons ſens qui brille. Car il y a une eſpece de bon ſens ſombre & morne, qui n'eſt gueres moins oppoſé à la beauté de l'eſprit que le faux brillant. Le bons ſens dont je parle eſt d'une

eſpece toute différente : il eſt gai, vif, plein de feu, comme celui qui paroît dans les Eſſais de Montagne, & dans le Teſtament de la Hoguette ; il vient d'une intelligence droite & lumineuſe, d'une imagination nette & agréable.

Ce juſte tempéramment de la vivacité & du bon ſens fait que l'eſprit eſt ſubtil, & qu'il n'eſt point évaporé ; qu'il brille, mais qu'il ne brille point trop ; qu'il conçoit promptement tout, & qu'il juge ſainement de tout. Quand on a de cette ſorte d'eſprit, on penſe bien les choſes, & on les exprime auſſi-bien qu'on les a penſées. On ramaſſe beaucoup de ſens en peu de paroles : on dit tout ce qu'il faut dire, & on ne dit préciſément que ce qu'il faut dire. Un vrai bel eſprit ſonge plus aux choſes qu'aux mots : cependant il ne mépriſe pas les ornemens du langage ; mais il ne les recherche pas auſſi : la politeſſe de ſon ſtyle n'en diminue pas la force : & on pourroit le comparer à ces ſoldats de Céſar, qui, tout propres & tout parfumés qu'ils étoient, ne laiſſoient pas d'être vaillans & de bien combattre.

Jactare ſolitus milites ſuos etiam unguentato benè pugnare. *Suet. in Cæſar.*

De la maniere dont vous en parlez, dit Eugene, il n'y a pas beaucoup de différence entre un bel esprit & un esprit fort. Il n'y en a point du tout, répondit Ariſte, à prendre l'eſprit fort dans ſa vraie ſignification. La beauté de l'eſprit eſt une beauté mâle & généreuſe, qui n'a rien de mol ni d'efféminé.

Mais cette force ne conſiſte pas à douter de tout, à ne croire rien, & à ſe roidir contre des vérités établies. Selon la penſée d'un Pere de l'Egliſe, c'eſt être fort comme le ſont les phrénétiques que de l'être de la ſorte. Elle conſiſte donc à raiſonner bien, à pénétrer les principes des ſciences, & à découvrir les vérités les plus cachées. C'eſt le propre d'un eſprit fort d'approfondir les ſujets qu'il traite, & de ne ſe pas laiſſer ſurprendre par les apparences : les raiſons qui contentent les eſprits foibles ne ſont pas des raiſons pour lui : il va toujours droit au but, en quelque matiere que ce ſoit, ſans s'écarter, ni ſans s'amuſer en chemin. Son principal caractere eſt d'entraîner les autres eſprits où il veut, & de s'en rendre

Fortitudo iſta non ſanitatis eſt, ſed inſaniæ : nam & phreneticis nihil fortius. *Auguſt. in Pſalm.* 58.

maître quand il lui plaît. C'étoit une des qualités du dernier Maréchal de Schomberg : on a dit de lui, auſſi-bien que de Céſar, qu'il parloit avec autant de courage qu'il combattoit, & que ſes armes n'étoient pas plus invincibles que ſes raiſons.

Mais ne penſez pas qu'un bel eſprit, pour avoir beaucoup de force, en ait moins de délicateſſe : il reſſemble à l'Achille d'Homere, & au Renaud du Taſſe, qui avoient des nerfs & des muſcles extrêmement forts, ſous une peau blanche & délicate. Sa ſolidité & ſa pénétration ne l'empêchent pas de concevoir finement les choſes, & de donner un tour délicat à tout ce qu'il penſe. Les images ſous leſquelles il exprime ſes penſées ſont comme ces peintures qui ont toute la fineſſe de l'art, & je ne ſai quel air tendre & *gracieux* qui charme les connoiſſeurs.

Il y a d'excellens eſprits qui n'ont point de délicateſſe, & qui font même gloire de n'en point avoir ; comme ſi la délicateſſe étoit incompatible avec la force. Leur maniere de penſer & de dire les choſes n'a

nulle douceur ni nul agrément. Avec toute leur lumiere & toute leur ſubtilité, ils ont quelque choſe de ſombre & de groſſier dans l'imagination ; comme ce Peintre Eſpagnol, qui ne pouvoit faire que de gros traits, & qui répondit un jour fierement à des gens qui y trouvoient à redire, qu'il aimoit mieux être *primero en aquella groſſeria, que ſecundo en la delicadeza.*

Mais ces eſprits, quelque bons qu'ils ſoient, ne ſont pas ſi heureux dans leurs ouvrages, que ce Peintre le fut dans les ſiens. Les pieces les plus ſavantes, & même les plus ingénieuſes, ne ſont point eſtimées dans notre ſiecle, ſi elles ne ſont touchées délicatement. Outre ce qu'elles ont de ſolide & de fort, il faut qu'elles aient je ne ſai quoi d'agréable & de fleuri pour plaire aux gens de bon goût ; & c'eſt ce qui fait le caractere des belles choſes. Pour entendre ma penſée, ſouvenez-vous de ce que dit Platon, que la beauté eſt comme la fleur de la bonté. Selon l'idée de ce Philoſophe, les bonnes choſes qui n'ont point cette fleur ſont ſimplement bonnes ; & celles qui l'ont ſont véritablement

belles. C'eſt-à-dire, ajouta Eugene, que le bel eſprit, à le définir en Platonicien, eſt un bon eſprit fleuri, ſemblable à ces arbres qui portent des fruits & des fleurs tout enſemble, & où l'on voit la maturité de l'automne avec la beauté du printemps.

Col fior, maturo ha ſempre il frutto.

Ces fleurs & ces fruits, reprit Ariſte, marquent encore cette heureuſe fécondité, qui eſt ſi propre à un beau génie. Car, pour moi, je trouve qu'il n'y a pas moins de différence entre les eſprits fertiles & ceux qui ne le ſont pas, qu'il y en a entre de beaux orangers, & de méchans arbres qui ne rapportent rien.

Je ne ſais, interrompit Eugene, ſi la fertilité eſt une bonne marque de la beauté de l'eſprit. Il me ſemble que les eſprits les plus féconds ne ſont pas toujours les plus raiſonnnables ni les plus fins. Cette grande fécondité dégénere le plus ſouvent en une abondance vicieuſe, en une profuſion de penſées fauſſes ou inutiles; & ſi vous y prenez garde, ce que vous appellez une propriété du bel eſprit n'eſt

pour l'ordinaire que l'effet d'une imagination déréglée.

Je ſai bien, repartit Ariſte, qu'il y a une fertilité d'eſprit pareille à celle de ces arbres, qui, pour être trop chargés de fruits, en portent fort peu de bons. La fécondité dont je parle n'eſt pas de cette nature. C'eſt une fécondité heureuſe, comme je l'ai appellée: c'eſt non ſeulement un fonds de bonnes choſes; mais c'eſt un fonds ménagé par le bon ſens. Un vrai bel eſprit eſt comme ces gens riches & ſages qui ſont magnifiques en tout, & qui néanmoins ne font jamais de folles dépenſes.

A ce compte-là, dit Eugene, ce ne ſeroit pas un bel eſprit que le Cavalier Marin. Car il ne s'eſt jamais vû une imagination plus fertile, ni moins réglée que la ſienne. Vous le ſavez mieux que moi. S'il parle d'un roſſignol ou d'une roſe, il en dit tout ce qu'on en peut imaginer; bien-loin de rejetter ce qui ſe préſente, il va chercher ce qui ne ſe préſente pas; il épuiſe toujours ſon ſujet. J'en tombe d'accord, répondit Ariſte; & je vous confeſſe auſſi, ajouta-t-il en riant, que ſi l'on donnoit

des

des lettres de bel eſprit, comme on en donne de nobleſſe, je ne ſerois jamais d'avis qu'on en donnât à ces ſortes d'Auteurs, qui ne ménagent ni leurs penſées ni leurs paroles, & qui ne laiſſent rien à penſer ni à dire ſur les matieres qu'ils traitent. Mais tous les Poëtes ne ſont pas ſi fous ni ſi emportés que le Marin. Il y en a de ſages & de modérés, même parmi les Italiens, quand il n'y auroit que le Taſſe.

Je vous aſſure, dit Eugene, que le Taſſe n'eſt pas toujours le plus raiſonnable du monde. A la vérité on ne peut pas avoir plus de génie qu'il en a. Ses imaginations ſont nobles & agréables; ſes ſentimens ſont forts ou délicats, ſelon que le ſujet le demande; ſes paſſions ſont bien touchées & bien conduites; toutes ſes comparaiſons ſont juſtes, toutes ſes deſcriptions ſont merveilleuſes: mais ſon génie l'emporte quelquefois trop loin; il eſt trop fleuri en quelques endroits; il badine dans des rencontres aſſez ſérieuſes; il ne garde pas auſſi exactement que Virgile toutes les bienſéances des mœurs. Il a de

ſi grandes beautés, repartit Ariſte, qu'on peut bien lui pardonner ces petites taches. S'il manque un peu de ce bon ſens qui diſtingue Virgile des autres Poëtes, il a beaucoup de ce beau feu qui fait les Poëtes. Après tout, quelque liberté qu'il ſe donne, il ne s'égare pas comme le Marin, ni comme l'Arioſte.

Mais, pour reprendre notre diſcours, continua-t-il, un bel eſprit eſt riche de ſon fonds : il trouve dans ſes propres lumieres ce que les eſprits communs ne trouvent que dans les Livres. Il s'étudie & s'inſtruit lui-même, comme a dit un ſavant homme d'un des plus beaux génies que la France ait jamais porté. Sur-tout il ne s'approprie point les penſées des autres : il ne dérobe point aux Anciens ni aux Etrangers les ouvrages qu'il donne au public. Cependant, dit Eugene, c'eſt ce que font la plûpart de nos beaux eſprits. Ils pillent continuellement les Grecs & les Latins, les Italiens & les Eſpagnols ; & ſi l'on vouloit ſe donner la peine de bien examiner leurs ouvrages, on trouveroit que le pays des Belles Let-

Fœlix ac fœcundum ingenium quod in ſe uno invenit & doctorem & diſcipulum. *Ludov. Vives de Budæo.*

tres eſt plein de larrons ; & que Mercure, qui préſide aux arts & aux ſciences, n'eſt pas ſans raiſon le Dieu des voleurs, comme a remarqué ingénieuſement Bartoli dans ſon *Huomo di Lettere*. Car, en blâmant ceux qui volent les penſées d'autrui, je n'ai garde de voler celle-là à ſon Auteur.

En défendant le larcin à un bel eſprit, pourſuivit Ariſte, je ne prétends pas lui interdire la lecture des bons Livres : je ne prétends pas même que ſes lectures lui ſoient inutiles. Je veux bien qu'il imite les grands modeles de l'Antiquité, pourvû qu'il tâche de les ſurpaſſer en les imitant ; mais je ne puis ſouffrir qu'il faſſe comme ces petits Peintres, qui ſe bornent à copier des originaux, & qui ne feroient rien de beau, ſi les maîtres de l'art n'avoient rien fait devant eux.

Je veux bien auſſi qu'il ſe ſerve dans les rencontres des penſées des bons Auteurs, pourvû qu'il y ajoute des beautés nouvelles ; & qu'à l'exemple des abeilles, qui changent en miel ce qu'elles prennent ſur les fleurs, non ſeulement il choiſiſſe ce qu'il y a de bon dans les livres, mais

encore qu'il ſe faſſe propre ce qu'il choiſit, & qu'il le rende meilleur par l'uſage qu'il en fait. C'eſt un des grands talens de Voiture : en imitant les autres, il s'eſt rendu inimitable : il ſavoit admirablement l'art de mettre en œuvre, & de faire valoir les penſées des Auteurs : les traits qu'il emprunte quelquefois de Terence & d'Horace ſemblent faits pour ſon ſujet, & ſont bien plus beaux dans les endroits où il les met, que dans ceux d'où il les a pris ; de même que les pierres précieuſes ſont plus belles dans les bagues où on les enchâſſe, que dans les rochers d'où on les tire.

Mais ne vous imaginez pas que toute la beauté de l'eſprit ſe réduiſe là. Outre ce que je viens de dire, elle demande un génie capable de toutes les belles connoiſſances, une intelligence élevée & étendue, que rien ne ſurpaſſe & que rien ne borne. Car il eſt de la beauté de l'eſprit à peu près comme de celle du corps : les petits hommes, quelque bien faits qu'ils ſoient, ne ſont point beaux, ſelon le ſentiment d'Ariſtote ; ils ne ſont tout au plus que jolis, parceque l'avan-

tage de la taille eſt une partie eſſentielle de la beauté. Ainſi les petits génies qui ſont bornés à une ſeule choſe, les faiſeurs de jolis vers qui ne peuvent faire que cela, quelque agrément & quelque politeſſe qu'ils aient, ne ſont pas, quoi qu'on en diſe, de beaux eſprits : ce ne ſont que de jolis eſprits, à le bien prendre ; & ce ſeroit bien aſſez pour eux d'être regardés ſur ce pied-là dans le monde.

Au reſte, il ne ſuffit pas, pour avoir l'eſprit beau, de l'avoir ſolide, pénétrant, délicat, fertile, juſte, univerſel ; il faut encore y avoir une certaine clarté que tous les grands génies n'ont pas. Car il y en a qui ſont naturellement obſcurs, & qui affectent même de l'être : la plûpart de leurs penſées ſont autant d'énigmes & de myſteres : leur langage eſt une eſpece de chiffre ; on n'y comprend preſque rien qu'à force de deviner. Gracian eſt parmi les Eſpagnols modernes un de ces génies incompréhenſibles : il a beaucoup d'élévation, de ſubtilité, de force, & même de bon ſens ; mais on ne ſait le plus ſou-

vent ce qu'il veut dire ; & il ne le ſait pas peut-être lui-même : quelques-uns de ſes ouvrages ne ſemblent être faits que pour n'être point entendus.

Cependant il ne doit y avoir ni obſcurité ni embarras dans tout ce qui part d'un bel eſprit : ſes penſées, ſes expreſſions doivent être ſi nobles & ſi nettes, que les plus intelligens l'admirent, & que les plus ſimples l'entendent. Malherbe, qui étoit ſans doute un beau génie, tâchoit ſurtout de donner ce caractere de netteté à tout ce qu'il faiſoit ; & vous ſavez que, quand il avoit compoſé un ouvrage, il le liſoit à ſa ſervante avant que de le montrer aux gens de Cour, pour connoître s'il avoit bien réuſſi ; croyant que les pieces d'eſprit n'avoient pas leur entiere perfection, ſi elles n'étoient remplies d'une certaine beauté qui ſe fait ſentir aux perſonnes même les plus groſſieres. Vous voyez bien que cette beauté doit être ſimple & naïve, ſans fard, & ſans artifice, pour faire ſon effet ; & vous devez juger par là de ces eſprits qui ne ſont point naturels, qui ſont toujours guindés, & qui ne veu-

L'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe.

lent jamais rien dire qui ne ſurprenne & qui n'éblouïſſe.

Mon Dieu ! que vous me faites de plaiſir, dit Eugene, d'exclure du nombre des beaux eſprits, ces diſeurs éternels de beaux mots & de belles ſentences ; ces Copiſtes & ces Singes de Seneque ; ces Mancini, ces Malvezzi, & ces Loredans, qui courent toujours après les brillans & les *vivezze d'ingegno*, comme ils les appellent dans leur langue. Car, à vous dire le vrai, je ne les puis ſouffrir ; & j'ai bien de la peine à ſouffrir Seneque lui-même, avec ſes pointes & ſes antitheſes perpétuelles.

Il n'y a rien qui choque plus le bon ſens que tout cela, dit Ariſte : & c'eſt, à mon avis, un plus grand défaut de briller trop, que de ne briller pas aſſez.

Il ne ſe peut rien voir de plus beau que l'idée que vous avez du bel eſprit, reprit Eugene : j'ai penſé dire, qu'il ne ſe peut rien voir de plus beau que votre portrait ; car on diroit que vous vous êtes peint vous même dans le tableau que vous venez de faire, tant il vous reſſemble. Si je me ſuis

peint, dit Ariſte en ſouriant, je me ſuis tellement flatté, que je ne me reconnois pas. Mais, à vous parler ſérieuſement, ajouta-t-il, j'ai trop mauvaiſe opinion de moi, pour me croire un bon modele en matiere de bel eſprit : je ne m'en pique pas, & je ſerois ridicule d'y prétendre. Il ne faut pas auſſi s'en piquer, dit Eugene; il ne faut pas même ſe ſavoir trop bon gré d'être bel eſprit, pour l'être effectivement : & ſi j'oſois mettre la main à la peinture que vous avez faite, j'y ajouterois la modeſtie pour un dernier trait. C'eſt une qualité qui releve toutes les autres, & qui ne ſied pas moins bien aux beaux eſprits qu'aux belles perſonnes.

J'entre tout-à-fait dans votre ſentiment, repartit Ariſte ; & je vous avoue que je ne hais rien tant que certains eſprits qui s'en font extrêmement accroire. Ils ont dans leur mine, dans leurs geſtes, & juſques dans le ton de leur voix un air de fierté & de ſuffiſance, qui fait juger qu'ils ſont fort contens d'eux-mêmes. Ils font profeſſion de n'eſtimer rien, & de trouver à redire à tout. Il ne ſe faut

pas un ouvrage d'eſprit qui ne leur faſſe pitié : mais en récompenſe ils ne font rien qu'ils n'admirent. Ils prennent quelquefois un ton d'oracle, & décident de tout ſouverainement dans les compagnies. Pour leurs ouvrages, ils en font un grand myſtere, ou par affectation, ou pour exciter davantage la curioſité de ceux qui ont envie de les voir, ou parcequ'ils jugent peu de perſonnes capables d'en connoître le juſte prix : ce ſont des tréſors cachés, qu'ils ne communiquent qu'à trois ou quatre de leurs admirateurs.

Il eſt d'une autre ſorte d'eſprits, continua Eugene, qui ſont moins myſtérieux, mais qui ne ſont pas moins entêtés de leur mérite. Ils n'ont pas plutôt fait une bagatelle, qu'ils en régalent tout le monde. Ils ſont toujours prêts à réciter leurs madrigaux & leurs odes, pour s'attirer un peu de louange ; ils ſe louent ſans façon, & ſe donnent de l'encens les premiers. Cependant les vrais beaux eſprits ſont de l'humeur des vrais braves, qui ne parlent jamais de ce qu'ils ont fait. Ils fuient les applau-

diſſemens populaires, & bien-loin de ſe produire mal-à-propos, ils ſe cachent autant qu'ils peuvent.

Modeſtiam præferre & laſciviâ uti : rarus in publicum egreſſus, idque velatâ parte oris, ne ſatiaret aſpectum, vel quia ſic decebat. *Annal. l. 13. de Poppæa.*

Je ne ſai, dit Ariſte, s'il n'y auroit point plus de modeſtie à n'affecter rien. Vous avez ouï parler de cette femme que Neron aimoit tant, & vous ſavez que ce n'étoit pas une fort honnête perſonne. Néanmoins, ſi nous en croyons Tacite, elle ne ſe montroit gueres, & elle ne ſortoit point qu'elle ne fût voilée.

Un bel eſprit doit, à mon avis, garder le tempérament de la Sophronie du Taſſe, qui étoit également belle & modeſte.

Non copri ſue bellezze, e non l'eſpoſe.

Il ne faut pas qu'il faſſe toujours un myſtere de ſes ouvrages ; mais il ne faut pas auſſi qu'il les montre par tout : il ne doit ni ſe cacher par affectation, ni ſe produire par vanité.

Je vois bien à cette heure, dit Eugene, pourquoi les véritables beaux eſprits ſont ſi rares : des qualités auſſi oppoſées que la vivacité & le bon ſens, la délicateſſe & la force, ſans parler des autres, ne ſe rencontrent pas

toujours enſemble. Mais je voudrois bien ſavoir, ajouta-t-il, d'où viennent toutes ces qualités qui font le bel eſprit. Elle viennent, répondit Ariſte, d'un tempérament heureux, & d'une certaine diſpoſition des organes : ce ſont des effets d'une tête bien faite & bien proportionnée, d'un cerveau bien tempéré, & rempli d'une ſubſtance délicate ; d'une bile ardente & lumineuſe, fixée par la mélancolie, & adoucie par le ſang. La bile donne le brillant & la pénétration : la mélancolie donne le bon ſens & la ſolidité : le ſang donne l'agrément & la délicateſſe.

Je ne vous comprends pas, dit Eugene, avec votre bile, votre ſang & votre mélancolie : car enfin, je ne puis croire que des eſprits, qui tiennent plus de l'Ange que de l'homme, doivent tout ce qu'ils ſont à ce que nous avons de commun avec les bêtes : & je ne vois pas comment les humeurs qui croupiſſent dans le corps peuvent être le principe des plus nobles opérations de l'ame.

J'ai lû dans je ne ſais quel Philoſophe Platonicien, reprit Ariſte, que

ces humeurs, toutes matérielles qu'elles ſont, font les beaux génies : de même a peu près que les vapeurs de la terre font les foudres & les éclairs. La penſée de ce Philoſophe eſt ſubtile & ingénieuſe. Il veut dire, à mon avis, que les eſprits du ſang & de la bile s'allument dans le cerveau, ainſi qu'une exhalaiſon chaude s'enflamme dans une nue froide & humide ; que les eſprits allumés répandent dans la tête cette *ſplendeur ſeche*, qui rend l'ame ſage & intelligente, ſelon Heraclite : que comme, entre les choſes corporelles, il n'y a rien qui ait moins de matiere & plus de vertu, qui ſoit plus pur & plus animé que ces eſprits ; la flamme qui en ſort eſt la plus ſubtile, la plus vive & la plus ardente qui ſoit dans la nature : que c'eſt cette flamme qui éclaire la raiſon, & qui échauffe l'imagination en même temps ; que c'eſt elle qui rend viſibles à l'ame les eſpeces des choſes, & qui lui fait voir tous les objets dans leur jour : en un mot, que c'eſt à la lueur de ce beau feu que l'entendement découvre & contemple le vérités les plus obſcures ; & c'eſt peut-être ce feu

qui brille dans les yeux des perſonnes ſpirituelles, & qui les diſtingue des gens ſtupides, dont les yeux mornes & ſombres marquent aſſez qu'ils n'ont dans la tête qu'un feu noir & obſcur, plus propre à offuſquer l'ame qu'à l'éclairer.

Voilà ce qui s'appelle de belles viſions, dit Eugene; & je ne ſais ſi les rêveries des Poëtes ne méritent pas autant de créance que les idées de ces Philoſophes. Quand vous devriez traiter de rêveur & de viſionnaire le Docteur Abaillard, reprit Ariſte, il faut que je vous diſe ſa penſée touchant la différence des eſprits. Sa chere Heloïſe lui fit un jour la queſtion que vous me faites. Il lui répondit que tous les hommes avoient un miroir dans la tête; & ſa réponſe étoit fondée ſur les paroles de ſaint Paul, qui portent que nous voyons par un miroir en cette vie: mais il y ajouta que les eſprits groſſiers avoient un miroir tout terni; & que les eſprits ſubtils en avoient un fort éclatant & fort net, qui leur repréſentoit diſtinctement les objets. Il vouloit dire que la bile, mêlée avec le ſang,

Videmus nunc per ſpeculum. 1. Cor. 1. 32.

formoit dans le cerveau une eſpece de glace polie & luiſante, à laquelle la mélancolie ſervoit comme de fonds.

Quoi que vous en diſiez, pourſuivit Eugene, & quoi qu'en diſe votre Docteur amoureux, je ne puis me réſoudre à croire que les ames empruntent toutes leurs lumieres du corps, & que la beauté de l'eſprit ſoit une perfection étrangere à l'eſprit même. Je croirois bien plutôt que la perfection du corps dépend de celle de l'eſprit, ou du moins que l'excellence de l'eſprit vient de la nobleſſe de l'ame.

Je ſais bien que les ames ſont toutes d'une même eſpece; mais cela n'empêche pas, ſi nous en croyons les Philoſophes les plus raiſonnables, qu'elles n'aient des perfections ſingulieres, qui les diſtinguent aſſez les unes des autres; comme les étoiles ont des clartés & des vertus différentes, quoiqu'elles ſoient toutes compoſées d'une même matiere. A la vérité toutes les ames raiſonnables ſont des images de Dieu; elles ſont toutes marquées de la lumiere de ſon viſage, ſelon la parole d'un Prophe-

re : mais il y en a où cette lumiere eſt mieux peinte, & où les traits de ſa beauté divine ſont gravés plus profondément ; & ce ſont les plus nobles & les plus parfaites, les plus ſenſées & les plus ingénieuſes. Car, comme entre les figures faites ſur la cire, avec le même cachet, les unes ſont plus nettes & mieux formées que les autres, ſans que cela vienne d'autre part que de la main qui a appliqué le cachet ; de même, la perfection qui ſe trouve en quelques ames vient de ce que l'image de Dieu y eſt mieux imprimée : c'eſt cette impreſſion plus forte qui les rend en quelque façon plus ſpirituelles & plus divines.

Mais ſi cela eſt ainſi, dit Ariſte, d'où vient que, l'ame étant incorruptible & inaltérable de ſa nature, une vapeur qui monte au cerveau altere l'eſprit, & ôte quelquefois la raiſon ? C'eſt que les ames les plus nobles, repliqua Eugene, ſont comme les Peintres, qui, quelque habiles qu'ils ſoient, ne peuvent rien faire ſans les inſtrumens de leur art. Les organes bien diſpoſés, & les humeurs

tempérées d'une certaine maniere ne rendent pas préciſément les ames ſenſées & ingénieuſes ; non plus que les pinceaux délicats & les belles couleurs ne font pas les Peintres excellens : mais ces organes & ces humeurs ſont des inſtrumens dont les ames ont beſoin pour agir tandis qu'elles ſont dans les corps : dès que ces inſtrumens ſont gâtés, elles n'agiſſent plus, ou n'agiſſent qu'imparfaitement, quelque parfaites qu'elles ſoient d'elles-mêmes. Ce ſont de bons Peintres, qui ont de méchans pinceaux, & de méchantes couleurs.

Il y a de l'eſprit à ce que vous dites, interrompit Ariſte ; mais après tout, ces Philoſophes, que vous croyez les plus ſages, ne ſont pas mieux fondés en raiſon que les autres ; & je crains fort, ajouta-t-il, que ſi on examinoit bien cette nobleſſe des ames, à laquelle ils attribuent l'excellence de l'eſprit, toutes les preuves ne s'en trouvaſſent fauſſes. Le meilleur parti, à mon avis, eſt de n'en point prendre en des diſputes où l'on ne peut connoître la vérité ; & les plus raiſonnables ſont

peut-être ceux qui raiſonnent le moins ſur ces ſortes de matieres.

Quoi qu'il en ſoit, continua Eugene, il eſt certain que la nature ne fait pas toute ſeule un bel eſprit. La plus heureuſe naiſſance a beſoin d'une bonne éducation, & de cet uſage du monde qui rafine l'intelligence, & qui ſubtiliſe le bon ſens. Delà vient que les Savans de profeſſion ne ſont pas d'ordinaire de beaux eſprits : comme ils ſont toujours enſevelis dans l'étude, & qu'ils ont peu de commerce avec les honnêtes gens, ils n'ont pas dans l'eſprit une certaine politeſſe, & je ne ſais quel agrément qu'il faut y avoir. Ce n'eſt pas que la ſcience ſoit contraire d'elle-même à la beauté de l'eſprit ; mais c'eſt que les grands Docteurs, & ceux qui ſavent le plus de Grec & de Latin, ne ſavent pas le plus ſouvent bien uſer de leur ſcience.

Il eſt certain encore, ajouta-t-il, que, de quelque principe que vienne cette beauté, il eſt des beaux eſprits de plus d'une eſpece. Car outre ceux dont nous avons parlé juſqu'à cette heure, qui excellent dans les Let-

tres, & qui ont acquis tout ce que l'étude peut donner de belles connoiſſances ; il y en a qui, ſans avoir preſque étudié que le monde, ont tout ce qu'il faut pour réuſſir dans la converſation.

Le caractere de ces eſprits-là eſt de parler bien, de parler facilement, & de donner un tour plaiſant à tout ce qu'ils diſent : ils font dans les rencontres des reparties fort ingénieuſes ; ils ont toujours quelque queſtion ſubtile à propoſer, & quelque joli conte à faire pour animer la converſation, ou pour la réveiller quand elle commence à languir ; pour peu qu'on les excite, ils diſent mille choſes ſurprenantes ; ils ſavent ſur-tout l'art de badiner avec eſprit, & de railler finement dans les converſations enjouées ; mais ils ne laiſſent pas de ſe bien tirer des converſations ſérieuſes : ils raiſonnent juſte ſur toutes les matieres qui ſe propoſent, & parlent toujours de bons ſens.

Il y a encore une autre ſorte de beaux eſprits qu'on peut appeller des eſprits de négociation & de cabinet. Ce ſont des génies éclairés, judi-

cieux, actifs, & propres pour les affaires : d'une vûe ils en pénetrent le fond, ils en découvrent toutes les circonſtances & toutes les ſuites ; ils trouvent en un inſtant tous les expédiens & toutes les voies par où l'on peut ménager & faire réuſſir les choſes les plus difficiles. Mais ils ne voient que ce qu'il faut voir, & qu'autant qu'il faut pour prendre un bon parti & faire un choix raiſonnable : car c'eſt quelquefois un foible dans la politique d'avoir trop de pénétration & trop de lumiere : tant de biais & tant de jours différens diſſipent l'eſprit, & nuiſent ſouvent à l'exécution : le temps d'agir ſe paſſe à délibérer.

Ces eſprits ſont nés pour le gouvernement des Etats : auſſi ne forment-ils jamais que de grands deſſeins, utiles à leur patrie & glorieux à leur Prince : ce qui arrive particulierement, quand le Prince, perſuadé de leur capacité, de leur fidélité & de leur zele, leur abandonne la direction des affaires. Comme ils ont un grand ſens avec une grande expérience, ils ne prennent point de

fauſſes meſures, & ne font point de fauſſes démarches. Que ſi la Fortune, qui ne s'accorde pas toûjours avec la prudence, ne favoriſe pas toutes leurs entrepriſes, ils profitent d'un mauvais ſuccès, en imitant ces ſages Pilotes, qui ſe ſervent des vents contraires comme des vents favorables. Dans les négociations ils ſe conduiſent avec beaucoup d'habileté, & d'une maniere fort délicate : ils découvrent d'abord les penſées de celui avec qui ils traitent, ſans ſe découvrir eux-mêmes ; ils s'inſinuent dans ſon eſprit ; ils l'engagent par ſes propres intérêts ; ils le manient & le tournent ſi bien, qu'il penſe trouver ſon compte à entrer dans leurs ſentimens, & qu'il donne où ils veulent, ſans croire même y donner. Tels ont été le Cardinal de Richelieu, & le Comte d'Olivarès, les deux plus célebres Miniſtres que la France & l'Eſpagne aient jamais eus.

Voilà les divers caracteres du bel eſprit. Ce ſont trois ſortes de beautés, qui, pour être différentes, ne laiſſent pas de ſe rencontrer quelquefois en

une même perſonne. Car, ſans parler des anciens & des étrangers, le Cardinal du Perron, & feu Monſieur d'Avaux étoient des génies propres pour les Lettres, pour la converſation & pour les affaires; & il y en a encore parmi nous qui ne cedent gueres à ces grands hommes, & qui ſont capables de faire également bien un ouvrage d'eſprit, un conte agréable, & un traité de paix.

Néanmoins, à parler en général, ces trois talens ne ſe trouvent enſemble que bien rarement. Les eſprits de négociation ne réuſſiſſent pas d'ordinaire aux belles Lettres : mais auſſi les Auteurs les plus polis & les plus exacts ne brillent pas toujours dans la converſation. Les premiers ont plus de ſolidité que de délicateſſe : l'étude de la politique les occupe tout entiers : ils comptent les autres ſciences pour rien. Les ſeconds ſont trop délicats & trop chagrins : ils ne ſe contentent preſque jamais de ce qui ſe préſente à eux : ils ne diſent preſque rien dans les compagnies où ils ſe trouvent, pour trop penſer à ce qu'ils veulent dire. Com-

me ils ſont accoutumés à rêver profondément, afin de bien tourner une penſée, ils ſont le plus ſouvent diſtraits : ils gardent quelquefois un ſilence morne dans une converſation enjouée : mais auſſi, comme ils ont ſouvent la tête pleine de leurs compoſitions, ils parlent quelquefois trop ; ils attirent toute la converſation à eux, & ne laiſſent pas aux autres la liberté de parler.

Pour l'eſprit de converſation, comme c'eſt un eſprit naturel, ennemi du travail & de la contrainte, il n'y a rien de plus oppoſé à l'étude & aux affaires : auſſi nous voyons que ceux qui ont ce talent ſont pour l'ordinaire des gens oiſifs, dont le principal emploi eſt de rendre & de recevoir des viſites. De ſorte qu'à examiner les choſes à fond, il ſemble que ces divers eſprits ſoient incompatibles, & qu'ils demandent même des diſpoſitions naturelles tout-à-fait contraires.

Quoiqu'il ſemble, dit alors Ariſte, que le bel eſprit ſoit différent ſelon les différens caracteres que vous venez de marquer, il eſt cependant

le même par tout ; car il eſt né à toutes choſes, & a en ſoi de quoi réuſſir en tout ce qu'il veut entreprendre. La diverſité qui paroît dans les eſprits vient moins du fonds des eſprits, que des matieres où ils s'exercent. Les grands hommes qui excellent en de certaines choſes, parcequ'ils s'y ſont appliqués dans leur jeuneſſe, auroient peut-être réuſſi également dans les autres, s'ils y avoient apporté autant de ſoin & d'application.

Le hazard, qui ſe mêle de la conduite des hommes, & qui a ſouvent la meilleure part à la profeſſion qu'ils embraſſent, fait pour l'ordinaire cette différence que nous voyons parmi les eſprits. Les uns ſe trouvent engagés, je ne ſais comment, à établir leur réputation & leur fortune par la Poëſie : il ne faut pour cela qu'avoir réuſſi dans un ſonnet, qu'une paſſion, ou que le ſeul caprice aura inſpiré : la louange qui en revient eſt une amorce agréable pour en faire entreprendre un ſecond : la bonne opinion que l'on conçoit aiſément de ſoi-même anime à quelque choſe de plus grand ; on lit les Poëtes, on étudie les fables,

on consulte les Maîtres de l'Art; en un mot, on se tourne tout-à-fait du côté de la Poësie, & on devient insensiblement Poëte de profession, sans pouvoir presque être autre chose. Que si ces excellens Poëtes n'ont pas toujours le talent des affaires, ni celui de la conversation; c'est qu'ils ont pris une autre route dès le commencement, & qu'au lieu d'étudier la politique, & de voir le monde, ils se sont attachés à la composition & aux Livres.

L'esprit de négociation auquel on donne la prééminence, & qu'on appelle ordinairement grand esprit & grand génie, ne differe cependant des autres que par la noblesse de la matiere: car on ne peut se rien proposer de plus noble que de traiter des intérêts des Princes, d'entrer dans leurs desseins les plus secrets, d'accorder leurs différends, & de gouverner leurs Etats. C'est l'emploi le plus sublime & le plus glorieux où l'esprit se puisse occuper: rien ne flate tant l'amour propre, rien ne remplit davantage l'ambition que ces titres éclatants d'Ambassadeur, de Plénipotentiaire, & de Ministre d'Etat. Ceux qui sont

élevés

élevés à ces dignités éminentes, ont un caractere de grandeur & d'autorité qui les distingue du reste des hommes ; ils sont sur la terre ce que sont dans le ciel les Anges du premier ordre, qui approchent le plus près du trône de Dieu, qui reçoivent leurs lumieres de lui immédiatement, & qui sont destinés aux choses les plus importantes.

Cependant, quand on y regarde de près, on trouve que c'est la Fortune qui fait ces grands hommes & ces grands esprits, en les conduisant quelquefois en des pays & en des maisons, où, par des rencontres fortuites & imprévûes, ils prennent parti auprès des Ambassadeurs & des Ministres. Cet engagement fait qu'ils s'appliquent aux affaires ; l'application les y fait réussir, & les rend capables avec le temps des premieres Charges de l'Etat. Ainsi c'est proprement la Fortune qui fait jouer un grand rôle à un bel esprit sur le théatre du monde, tandis qu'elle en laisse d'autres dans l'obscurité & dans la poussiere. Car assurément il y a de beaux esprits qui sont inconnus &

inutiles, faute d'un emploi qui les faſſe paroître, & qui les oblige à travailler.

Je confeſſe, dit Eugene, que la Fortune contribue beaucoup à former un homme d'Etat : mais elle ne fait rien ſans la nature ; & quelque favorables que ſoient les occaſions, quelque application que l'on ait, on parvient peu à la dignité de premier Miniſtre quand on n'a pas le génie des grandes affaires. Car, quoi que vous en diſiez, le génie eſt une habileté particuliere, & un talent que la nature donne à quelques hommes pour de certaines choſes. Les uns ont du génie pour la Peinture ; les autres en ont pour les vers : il ne ſuffit pas d'avoir de l'eſprit & de l'imagination pour exceller dans la Poëſie ; il faut être né Poëte, & avoir ce naturel qui ne dépend ni de l'art ni de l'étude, & qui tient quelque choſe de l'inſpiration.

Je dis le même de la négociation & du miniſtere. Ce n'eſt pas aſſez pour y réuſſir d'être très-éclairé & même très-ſage ; il faut avoir un talent propre pour gouverner les autres

eſprits ſous l'autorité du Prince, pour commander en obéiſſant. Ce qui a fait dire à un Politique Eſpagnol, que le génie & l'eſprit ſont les deux cauſes principales de l'élévation & de la gloire d'un grand homme. *Genio y ingenio los dos exes del lucimiento de prendas : el uno ſin el otro felicidad a medias, no baſta lo entendido, deſeaſe lo genial.* Oraculo manuald y Art de prudencia

Il eſt vrai que le génie, quelque puiſſant qu'il ſoit, languit en quelque façon, & demeure comme étouffé hors des emplois qui lui conviennent; parcequ'il a beſoin d'une certaine matiere pour ſe développer & pour agir. Mais, à le regarder en ſoi-même, il eſt indépendant du hazard & de la Fortune: c'eſt un don du ciel, où la terre n'a point de part; c'eſt je ne ſai quoi de divin, qui rend un bel eſprit, que la providence de Dieu a deſtiné au gouvernement d'un Empire; qui le rend, dis-je, naturellement droit & juſte, zélé pour la gloire de ſon Prince & pour le bien de ſa patrie, capable des plus difficiles entrepriſes, ferme & conſtant dans les rencontres les plus fâcheuſes, im-

pénétrable aux plus clairs-voyans, insensible aux plaisirs, infatigable dans le travail, libre & tranquille dans l'embarras, & en tout temps maître de soi-même & des affaires; lesquelles, pour grandes qu'elles soient, sont toujours au-dessous de son génie.

Ce n'est pas qu'un Ministre, tel que je me l'imagine, soit borné précisément aux affaires. Comme son esprit a une étendue presque infinie, il n'y a point de science dont il n'ait quelque teinture; il peut même quand il lui plaît faire des discours éloquens, & tenir sa place dans une Académie de beaux esprits, comme il la tient dans le Conseil d'un puissant Monarque: mais, après tout, le génie de la polique est sa qualité dominante, & son véritable caractere.

Je trouve ce portrait du parfait Ministre fort à mon gré, dit Ariste; & ce qui m'en plaît davantage, c'est qu'apparemment vous ne l'avez pas formé en l'air. Votre homme d'Etat est, si je ne me trompe, quelque chose de plus réel que le Magnanime d'Aristote, & que le Sage de Sene-

que : & j'en ſuis bien-aiſe pour l'honneur de notre nation ; car, à vous dire le vrai, j'aurois un étrange dépit que la France ne valût pas mieux que la Grece & que l'Italie.

Les Grecs & les Romains, repliqua Eugene, ſont ſi jaloux de la gloire de leur nation, qu'on ne peut leur diſputer rien là-deſſus ſans ſe brouiller avec eux, & ſans avoir des affaires avec les plus braves & les plus ſpirituels hommes du monde. Pour moi, continua-t-il en riant, comme je n'aime pas à me faire des ennemis, j'aime mieux céder aux Grecs & aux Romains, & confeſſer de bonne foi que tous les Pays ſont ſtériles en héros, au prix de l'ancienne Grece & de l'ancienne Italie.

Il faut du moins que vous confeſſiez, dit Ariſte, que le bel eſprit eſt de tous les pays & de toutes les nations ; c'eſt-à-dire, que ; comme il y a eu autrefois de beaux eſprits Grecs & Romains, il y en a maintenant de François, d'Italiens, d'Eſpagnols, d'Anglois, d'Allemands même & de Moſcovites. C'eſt une choſe ſingulière qu'un bel eſprit Allemand ou

Moſcovite, reprit Eugene; & s'il y en a quelques-uns au monde, ils ſont de la nature de ces eſprits qui n'apparoiſſent jamais ſans cauſer de l'étonnement. Le Cardinal du Perron diſoit un jour, en parlant du Jéſuite Gretſer: *Il a bien de l'eſprit pour un Allemand;* comme ſi ç'eût été un prodige qu'un Allemand fort ſpirituel.

Perroniana.

J'avoue, interrompit Ariſte, que les beaux eſprits ſont un peu plus rares dans les pays froids, parceque la nature y eſt plus languiſſante & plus morne, pour parler ainſi. Avouez plutôt, dit Eugene, que le bel eſprit, tel que vous l'avez défini, ne s'accommode point du tout avec les tempéramens groſſiers & les corps maſſifs des peuples du Nord.

Ce n'eſt pas que je veuille dire, ajouta-t-il, que tous les Septentrionaux ſoient bêtes; il y a de l'eſprit & de la ſcience en Allemagne & en Pologne, comme ailleurs: mais enfin on n'y connoît point notre bel eſprit, ni cette belle ſcience dont la politeſſe fait la principale partie; ou, ſi cette belle ſcience & ce bel eſprit y ſont connus, ce n'eſt ſeulement

que comme des étrangers dont on n'entend point la langue, & avec qui on ne fait point d'habitude.

Je ne ſai même ſi les beaux eſprits Eſpagnols & Italiens ſont de la nature des nôtres : ils en ont bien quelques qualités & quelques traits ; mais je doute un peu qu'ils leur reſſemblent tout-à-fait, & qu'ils aient préciſément le caractere que vous avez établi. Car enfin ce caractere eſt ſi propre à notre nation, qu'il eſt impoſſible de le trouver hors de France ; ſoit que cela vienne en partie de la température du climat ; ſoit que notre humeur y contribue quelque choſe ; ſoit enfin que ce ſoit l'étoile de la nation Françoiſe, d'avoir préſentement ce beau tour d'eſprit, que les autres peuples n'ont pas.

Je m'étonne, repartit Ariſte, qu'un homme qui craint tant de ſe mettre mal avec les Grecs & avec les Romains s'attire ſur les bras, de gaieté de cœur, les Eſpagnols, les Italiens, les Allemands, les Polonois, les Moſcovites, & toutes les autes nations de la terre. Mais, raillerie à part, continua-t-il, je vous trouve bien hardi

de faire ainſi le procès à tous les Etrangers. Pour moi, comme je n'aime gueres à décider, ni à fâcher perſonne, j'aime mieux croire que le bel eſprit n'eſt étranger nulle part; & je n'ai garde d'être plus chagrin que le Poëte Satirique, qui n'a pas fait de difficulté de dire que les grands génies naiſſent par tout.

Je ſai bien qu'il y a des pays plus ſpirituels que d'autres; que l'Attique a été de toutes les contrées de la Grece la plus fertile en beaux eſprits; & je ne nie pas que la France ne vaille bien en cela l'Attique. Mais il ne s'enſuit pas que les autres pays ſoient auſſi ſtériles que vous dites; & enfin il n'eſt pas des eſprits comme de l'or & des pierreries, que la nature ne forme qu'en certains endroits de la terre: il s'en trouve ſous les climats froids & chauds, auſſi-bien que ſous les climats tempérés; parmi les nations barbares, comme parmi les nations polies.

Mais ſi le bel eſprit eſt de tous les pays, dit Eugene, il n'eſt pas de tous les ſiecles: car il y en a de groſſiers & de ſtupides, où la barbarie & l'igno-

rance dominent ; tel qu'a été le dixieme ſiecle, où les gens étoient ſi ſimples & ſi bêtes, que dès qu'un homme ſavoit un peu le Grec, il paſſoit pour Nécromancien. Il y a auſſi des ſiecles ingénieux, dit Ariſte ; & il ne faut pas être fort verſé dans l'Hiſtoire & dans la Chronologie, pour ſavoir que le ſiecle d'Alexandre a été fécond en beaux eſprits. J'entends par le ſiecle d'Alexandre, non ſeulement le temps que ce fameux Conquérant a vécu ; mais encore celui qui a précédé ſa naiſſance, & ſuivi ſa mort de quelques années. C'eſt dans ce ſiecle qu'ont fleuri Anacréon, Socrate, Pindare, Euripide, Sophocle, Ariſtophane, Iſocrate, Platon, Ariſtote, & Démoſthene. Tout le monde ſait que le ſiecle d'Auguſte a été parmi les Romains le ſiecle du bel eſprit & du bon ſens, des bons Auteurs & des belles Lettres.

Le quatrieme ſiecle de l'Egliſe a été un des plus fertiles en grands génies. Car, outre un Arius ſi célebre par les maux qu'il a faits au monde Chrétiens ; un Valens, un Urſace & un Euſebe, défenſeurs de la doctrine de

cet Héréſiarque ; un Julien l'Apoſtat ; & un autre Julien, Diſciple de Pelage, qui étoient tous de méchans hommes & de bons eſprits ; ſans parler de Themiſtius le Philoſophe, & de Libanius le Sophiſte : il y a eu dans ce ſiecle là un grand nombre de ſaints Peres, auſſi conſidérables par la grandeur de leur eſprit, que par la ſainteté de leur vie. C'eſt le ſiecle des Chryſoſtomes, des Jerômes, des Epiphanes, des Ambroiſes & des Auguſtins.

D'où vient, interrompit Eugene, qu'un ſiecle eſt plus ou moins ſpirituel que l'autre ? Si vous faiſiez cette demande à un Aſtrologue, répondit Ariſte, il ne manqueroit pas de s'en prendre aux aſtres, & il vous diroit ſans doute que la révolution & le concours de certaines étoiles, dont les influences agiſſent plus ou moins ſur les eſprits, eſt l'unique cauſe de cette différence. Mais, comme je ne ſuis point Aſtrologue, je croirois plutôt que cela vient en partie de la bonne ou mauvaiſe éducation ; & que les eſprits ſont plus ſubtils ou plus groſſiers, ſelon qu'ils ſont plus ou moins cultivés dans leur jeuneſſe.

Mais croiriez-vous qu'il ne faut quelquefois qu'un bel eſprit pour polir une nation entiere ? Malherbe a réformé en France l'idée de la Poëſie, & nous a donné le goût des bons vers. On peut dire que Voiture nous a appris cette maniere d'écrire aiſée & délicate qui regne préſentement. Avant lui on penſoit n'avoir de l'eſprit que quand on parloit Balzac tout pur, & qu'on exprimoit de grandes penſées avec de grands mots.

L'émulation, qui s'excite entre certaines perſonnes, ou même entre certaines nations jalouſes l'une de l'autre, ſert beaucoup à polir un ſiecle : l'intérêt fait ſouvent le même effet que l'émulation. L'on voit mille gens d'eſprit dans un Etat où l'eſprit eſt un moyen pour faire fortune : ainſi dans les anciennes Républiques, où un homme parvenoit aux charges par ſon éloquence & par ſon ſavoir, il y avoit beaucoup de grands Orateurs & d'excellens Philoſophes. Il y a toujours eu des hommes ſavans dans le temps où les Princes ont eu de l'amour pour les ſciences.

D'où vient, penſez-vous, que dans

le ſiecle paſſé les Lettres fleurirent tant en Italie, ſi ce n'eſt de l'affection que Laurent de Medicis & Leon X. eurent pour elles? Et ne fut-ce pas auſſi la même affection de François I. qui fit que la France devint ſous ſon regne ſpirituelle & ſavante, de groſſiere & d'ignorante qu'elle avoit été ſous les regnes précédens? L'inclination qu'aura un premier Miniſtre pour une ſcience particuliere fera que les eſprits s'y appliqueront, & qu'on y excellera avec le temps. La paſſion du Cardinal de Richelieu pour le Théatre a porté la Comédie Françoiſe à ſa derniere perfection, & a fait naître dans notre ſiecle des Poëtes dramatiques qui effacent preſque les anciens.

Je trouve, dit Eugene, que les temps de paix contribuent encore beaucoup à rendre les hommes ſpirituels : car, comme vous ſavez, les Muſes aiment naturellement le repos & le ſilence : elles ne peuvent vivre dans le trouble & parmi le bruit. Les beaux eſprits ſont rares dans un temps de guerre; ſoit que la guerre, qui a quelque choſe de ſauvage & de fa-

touche, empêche que les esprits ne se polissent; soit que ceux qui ont de l'ambition tournent leurs pensées du côté des armes, & prennent le parti de la valeur, comme fit César, qui, au sentiment de Quintilien, eût pû disputer à Cicéron la gloire de l'éloquence.

Les temps de guerre, dit Ariste, ne sont pas toujours incompatibles avec les connoissances honnêtes: ils sont quelquefois fort heureux, non seulement pour la grandeur des Etats, mais aussi pour la perfection des esprits; & sans chercher des exemples étrangers, nous nous sommes polis plus que jamais pendant que la guerre a été le plus allumée entre la France & l'Espagne.

Il me semble, poursuivit-il, que les héréſies naissantes ne servent pas peu à bannir la barbarie & l'ignorance: la passion qu'ont les uns pour établir & pour défendre une nouvelle doctrine, le zele qu'ont les autres pour la combattre & pour la détruire, animent les deux partis à l'étude, & produisent d'ordinaire des ouvrages très-ingénieux. Car, pour ne rien

dire des anciennes héréſies, nous devons peut-être, ſi j'oſe parler ainſi, nous devons, dis-je, aux dernieres une partie de l'embelliſſement de notre langue, & de la politeſſe de notre ſiecle.

Ne pourroit-on pas ajouter, dit Eugene, que la nature fait des efforts de temps en temps pour produire des génies extraordinaires; & qu'elle demeure enſuite ſtérile durant quelques ſiecles, comme ſi ces dernieres productions l'avoient épuiſée, & qu'elle eût beſoin de repos après un ſi grand travail.

Mais on peut ajouter encore, repartit Ariſte, qu'il y a en tout cela je ne ſai quelle fatalité, ou, pour parler plus chrétiennement, je ne ſai quelle diſpoſition de la Providence, où l'on ne voit goutte. Car cette barbarie ou cette politeſſe des eſprits paſſe de pays en pays, & de ſiecle en ſiecle, par des voies qui nous ſont ſouvent inconnues. En un temps une nation eſt groſſiere, & en un autre elle eſt ingénieuſe. Du temps d'Alexandre les Grecs avoient plus d'eſprit que les Romains: du temps de

César les Romains avoient plus d'esprit que les Grecs.

Le siecle passé étoit pour l'Italie un siecle de doctrine & de politesse : il lui a plus fourni de beaux esprits qu'elle n'en avoit eu depuis le siecle d'Auguste. Le siecle présent est pour la France ce que le siecle passé étoit pour l'Italie : on diroit que tout l'esprit & toute la science du monde soit maintenant parmi nous, & que tous les autres peuples soient barbares en comparaison des François. Ce n'est pas un avantage & un mérite en France que d'avoir de l'esprit, parceque tout le monde en a. Il n'y a presque personne qui ait un peu d'éducation, qui ne parle bien, & qui n'écrive poliment. Le nombre des bons Auteurs & des faiseurs de belles choses est infini ; celui des Académies savantes croît tous les jours : en un mot je ne sai rien de plus commun dans le Royaume, que ce bon sens délicat, qui y étoit si rare autrefois.

Au reste, notre bel esprit n'est pas borné aux hommes de lettres : il s'étend aux gens d'épée & aux personnes de la premiere qualité, dont il

ſembloit que l'ignorance fût le partage dans les derniers regnes. Nous avons des Princes qui peuvent le diſputer en eſprit auſſi-bien qu'en valeur à Scipion & à Céſar; & en mon particulier j'ai l'honneur d'en connoître un, qui dans la fleur de ſon âge a tout le diſcernement & toute la maturité que l'on peut avoir. Ce jeune Prince a mille agrémens en ſa perſonne qui le rendent, tout fier qu'il eſt, le plus aimable du monde. Il y a long-temps que je l'ai comparé au Renauld du Taſſe, & que je lui ai appliqué ces quatre vers comme par un eſprit de prophétie.

L'età precorſe, e la ſperanza; e preſti
Paſſano i fior, quando n'uſciro i frutti.
S'el miri fulminar fra l'arme auvolto
Marte lo ſtimi; Amor, ſe ſcopre il volto.

Mais je laiſſe-là ſon courage & ſa bonne mine, pour ne vous parler que de ſon eſprit. Quelque froideur qui paroiſſe ſur ſon viſage, il a beaucoup de vivacité & beaucoup de feu: mais

ce feu n'éclate pas toujours au dehors ; cette vivacité eſt preſque toute dans une intelligence ſubtile & pénétrante à laquelle rien n'échape. Il entend tout finement ; il juge des ouvrages d'eſprit avec une délicateſſe admirable ; il ne dit rien qui ne ſoit juſte & plein de bon ſens, même en diſant des bagatelles : car, avec ſon air ſage & ſérieux, il ne laiſſe pas de badiner ſpirituellement & de bonne grace, quand l'occaſion s'en préſente.

Il ſait toutes les belles langues, & il a pris des ſciences tout ce qu'une perſonne de ſa qualité en doit ſavoir : de ſorte qu'il parle ſur chaque matiere fort à propos & en Prince, ſans faire le ſavant & ſans ſe piquer de rien. Ajoutez à cela une raiſon droite & éclairée, qui lui fait toujours prendre le bon parti ; un génie noble & élevé, qui le rend capable de tout ; enfin je ne ſais quel tour particulier dans l'eſprit, que les plus beaux eſprits n'ont pas.

Nous avons encore des Ducs, des Marquis & des Comtes fort ſpirituels & fort ſavans, qui manient également bien la plume & l'épée, & qui

ne s'entendent pas moins à faire un deſſein de balet, & à écrire une Hiſtoire, qu'à former un camp, & à ranger une armée en bataille. Nous avons auſſi des Ducheſſes, des Marquiſes & des Comteſſes, qui valent peut-être bien les Ducs, les Marquis & les Comtes, & qui ſont de véritables beaux eſprits.

Je ne penſois pas, interrompit Eugene, qu'une femme pût être bel eſprit; &, quoique vous en diſiez: je doute un peu qu'elle puiſſe avoir toutes les qualités qui ſont néceſſaires pour l'être effectivement. Ce beau feu & ce bon ſens, dont vous avez tant parlé, ne viennent pas d'une complexion froide & humide, la froidure & l'humidité, qui rendent les femmes *foibles*, *timides*, *indiſcretes*, *légeres*, *impatientes*, *babillardes*, comme a fait voir clairement un de nos bons Auteurs dans ſon *Art de connoître les hommes*, les empêchent d'avoir le jugement, la ſolidité, la force, la juſteſſe que le bel eſprit demande. Cette pituite, dont elles ſont pleines, & qui leur fait le teint délicat, ne s'accorde pas trop avec la

délicateſſe & la vivacité de l'eſprit : elle en émouſſe la pointe, elle en affoiblit les lumieres : & ſi vous y faites réflexion, ce que les femmes ont de brillant eſt de la nature des éclairs, qui éblouïſſent un moment, & qui n'ont point de conſiſtance : elles brillent un peu dans la converſation ; & pourvû qu'on ne parle que de bagatelle, elles ne parlent pas mal : mais hors de là elles ne ſont pas raiſonnables : en un mot il n'y a rien de plus mince ni de plus borné que l'eſprit des femmes.

Ce que vous dites eſt vrai en général, repartit Ariſte, & je vous avoue qu'il y a quelque ſorte d'oppoſition entre la beauté de l'eſprit & celle du corps que les femmes ont en partage : mais cela n'empêche pas que quelques-unes ne ſoient exceptées de la regle générale. Ce ſont celles qui du côté de l'eſprit n'ont rien des imperfections de leur ſexe, & auxquelles la nature a donné, ce ſemble, un tempérament particulier.

On peut compter entre ces femmes privilégiées la fameuſe Grecque qui inventa une nouvelle eſpece de vers,

& qui fut nommée la dixieme Muſe ; la vertueuſe Cornelie, mere des Gracques ; la ſage & ſavante Athenaïs, que ſon mérite éleva au trône de Conſtantinople ; l'illuſtre Marie Stuart, dont toute l'Europe a admiré la beauté, le ſavoir & la vertu ; Victoire Colonne, Marquiſe de Peſquaire, Angelique Nogarole, Seraphine Contarin, Olive Marguerite Sarrochi, toutes quatre Italiennes ; Marguerite Morus, & Eliſabeth Tanfield, Angloiſes ; Iſabelle de Roſeres, Eſpagnole ; Catherine de Portugal, Ducheſſe de Bragance ; Marguerite de Valois, ſœur de François I. qui fut appellée par les beaux eſprits de ſon temps la dixieme Muſe & la quatrieme Grace ; la Reine Marguerite, la Princeſſe de Conti, fille de Henri Duc de Guiſe ; Mademoiſelle de Gournai, que Montagne appelloit ſa fille, & Juſte Lipſe ſa ſœur ; & tant d'autres qui ont été l'ornement de leur pays & de leur ſiecle, ſans parler de celles qui vivent encore.

Mais, outre l'eſprit des belles Lettres, celui des grandes affaires ſe rencontre auſſi en quelques femmes que

la nature a élevées au-deſſus des autres. Il y en a eu preſque dans tous les temps d'intelligentes & d'habiles, qui ont été capables des négociations les plus importantes ; & il s'en eſt vû même en quelques Etats qui ont eu la tête aſſez forte pour porter le faix des affaires publiques.

Ariſte dit alors à ſon ami tout ce que ſa mémoire lui put fournir ſur le chapitre des ſages Princeſſes qui ont gouverné les Empires. Il n'oublia pas Pulcherie, ſœur de Theodoſe, Blanche, mere de ſaint Louis, Iſabelle, femme de Ferdinand ; Catherine Paléologue, Ducheſſe de Mantoue & Marquiſe de Montferrat : de ſorte qu'Eugene fut obligé de confeſſer à la fin qu'il y avoit parmi les femmes de beaux eſprits de toutes les eſpeces & de toutes les manieres.

Les réflexions qu'ils firent enſuite l'un & l'autre, ſur la conduite admirable de ces Princeſſes, les engagerent ſi avant dans l'hiſtoire & dans la politique, qu'ils ne purent preſque finir leur converſation.

LE JE NE SAI QUOI.

V. ENTRETIEN.

LOrſqu'Ariſte & Eugene ſe furent rendus au lieu de leur promenade, ils ſe témoignerent d'abord la joie qu'ils avoient de paſſer enſemble de ſi douces heures : & Eugene prenant la parole, quelque ſolitaires que nous ſoyions, je ne porte, dit-il, aucune envie, aux plus agréables ſociétés du monde.

Ariſte dit là-deſſus à ſon ami tout ce qu'une tendre amitié peut inſpirer en ces rencontres ; & puis laiſſant aller ſon eſprit où ſon cœur le conduiſoit, il faut avouer, mon cher Eugene, continua-t-il, qu'il y a peu d'amis comme nous, qui ſoient éternellement enſemble, ſans ſe laſſer l'un de l'autre. Les converſations particulieres fatiguent preſque toujours

quand elles ſont trop fréquentes, ou qu'elles ſont un peu longues. Quelque eſtime & quelque affection qu'on ait pour un honnête homme, on s'ennuie inſenſiblement de ne voir que lui, & de ne parler qu'à lui : on ſent même, je ne ſai comment, diminuer par-là les ſentimens que ſon mérite avoit fait naître ; ſoit qu'on s'accoutume peu à peu à ce qui paroiſſoit extraordinaire en ſa perſonne ; ſoit qu'à force de le pratiquer, on découvre en lui des défauts cachés qui rendent ſes bonnes qualités moins eſtimables. De ſorte que pour trouver tous les jours du plaiſir dans nos entretiens, comme nous y en trouvons, il faut néceſſairement que notre amitié ſoit plus forte que ne ſont les amitiés ordinaires. C'eſt-à-dire, ajouta Eugene, qu'il faut que nous ſoyions faits l'un pour l'autre, & qu'il y ait une étrange ſympathie entre nos eſprits.

Ce que vous dites eſt bien vrai, reprit Ariſte ; & en mon particulier je ſens fort ce que vous dites. L'ennui qui me prend dès que nous ſommes ſéparés, la joie que me donnent nos plus longues converſations, le peu de

cas que je fais des connoiſſances nouvelles, & le peu de ſoin que j'ai de cultiver mes anciennes habitudes, ſont apparemment des effets d'une grande ſympathie, & de ces inclinations ſecrettes qui nous font ſentir pour une perſonne je ne ſai quoi, que nous ne ſentons point pour une autre.

De la maniere dont vous parlez, repliqua Eugene, vous avez la mine de connoître auſſi-bien la nature de ce je ne ſai quoi, que vous en reſſentez les effets. Il eſt bien plus aiſé de le ſentir que de le connoître, repartit Ariſte. Ce ne ſeroit plus un je ne ſai quoi, ſi l'on ſavoit ce que c'eſt : ſa nature eſt d'être incompréhenſible & inexplicable.

Jeſcio quod rtè eſt quod mihi tem- rat aſtrum. *Perſ. Sat.* 5.

Mais ne peut-on pas dire, reprit Eugene, que c'eſt une influence des aſtres, & une impreſſion ſecrette de l'aſcendant ſous lequel nous ſommes nés ? On le peut dire ſans doute, répondit Ariſte, & on peut dire de plus que c'eſt le penchant & l'inſtinct du cœur ; que c'eſt un très-exquis ſentiment de l'ame pour un objet qui la touche ; une ſympathie merveilleuſe, & comme une parenté des cœurs, pour

uſer

uſer des termes d'un bel eſprit Eſpagnol, *un parenteſco de los coraçones.*

Mais, en diſant tout cela & mille autre choſes encore, on ne dit rien. Ces impreſſions, ces penchans, ces inſtincts, ces ſentimens, ces ſympathies, ces parentés ſont de beaux mots que les Savans ont inventés pour flater leur ignorance, & pour tromper les autres, après s'être trompés eux-mêmes. Un de nos Poëtes en a mieux parlé que tous les Philoſophes: il décide la choſe en un mot.

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies,
Dont par le doux rapport les ames aſſorties
S'attachent l'une à l'autre, & ſe laiſſent piquer
Par ces je ne ſai quoi qu'on ne peut expliquer.

Quand cela ſeroit vrai du je ne ſai quoi qu'on a pour les gens, & qu'on ſent dans le fond du cœur, dit Eugene; cela ne le ſeroit peut-être pas de celui qui ſe trouve dans les perſonnes qui plaiſent, qui paroît ſur le

viſage, & qui ſaute aux yeux à une premiere vûe.

Je vous aſſure, dit Ariſte, que ce dernier je ne ſai quoi eſt auſſi caché & auſſi inconcevable que l'autre : pour être viſible, il n'en eſt pas pour cela plus connu ni plus aiſé à définir. Car enfin ce n'eſt préciſément ni la beauté, ni la bonne mine, ni la bonne grace, ni l'enjouement de l'humeur, ni le brillant de l'eſprit : puiſque l'on voit tous les jours des perſonnes qui ont toutes ces qualités ſans avoir ce qui plaît, & que l'on en voit d'autres au contraire qui plaiſent beaucoup, ſans avoir rien d'agréable que le je ne ſai quoi.

Ainſi, ce qu'on en peut dire de plus raiſonnable & de plus certain, c'eſt que le plus grand mérite ne peut rien ſans lui, & qu'il n'a beſoin que de lui-même pour faire un très-grand effet. On a beau être bien fait, ſpirituel, enjoué, & tout ce qu'il vous plaira : ſi le je ne ſai quoi manque, toutes ces belles qualités ſont comme mortes ; elles n'ont rien qui frappe, ni qui touche. Ce ſont des hameçons ſans amorce & ſans appât, des fle-

ches & des traits ſans pointe. Mais auſſi, quelques défauts qu'on ait au corps & en l'eſprit ; avec ce ſeul avantage on plaît infailliblement, & on ne fait même rien qui ne plaiſe : le je ne ſai quoi raccommode tout.

Il s'enſuit de là, dit Eugene, que c'eſt un agrément qui anime la beauté & les autres perfections naturelles ; qui corrige la laideur & les autres défauts naturels : que c'eſt un charme & un air qui ſe mêle à toutes les actions & à toutes les paroles ; qui entre dans le marcher, dans le rire, dans le ton de la voix, & juſques dans le moindre geſte de la perſonne qui plaît.

Mais qu'eſt-ce que cet agrément, ce charme & cet air, repartit Ariſte ? Si l'on vient à examiner tout cela, on ne ſait plus où l'on en eſt, & il en faut toujours revenir au je ne ſai quoi. Un de nos beaux eſprits l'a bien exprimé en ces vers.

Sur-tout, il avoit une grace,
Un je ne ſai quoi qui ſurpaſſe
De l'amour les plus doux appas,
Un ris qui ne ſe peut décrire,
Un air que les autres n'ont pas,
Que l'on voit & qu'on ne peut dire.

Cet agrément, ce charme, cet air reſſemble à la lumiere qui embellit toute la nature, & qui ſe fait voir à tout le monde, ſans que nous ſachions ce que c'eſt; de ſorte qu'on n'en peut mieux parler à mon gré, qu'en diſant qu'on ne peut ni l'expliquer, ni le concevoir. En effet, c'eſt quelque choſe de ſi délicat & de ſi imperceptible, qu'il échape à l'intelligence la plus pénétrante & la plus ſubtile : l'eſprit humain, qui connoît ce qu'il y a de ſpirituel dans les Anges & de plus divin en Dieu, pour parler ainſi, ne connoît pas ce qu'il y a de charmant dans un objet ſenſible qui touche le cœur.

Si cela eſt, dit Eugene, il faut démentir les Philoſophes qui ont ſoutenu de tout temps que la connoiſſance précede l'amour; que la volonté n'aime rien qui ne ſoit connu de l'entendement. Ils ont eu raiſon de le ſoutenir, dit Ariſte : on ne peut aimer ſans connoître, & auſſi on connoît toujours la perſonne qu'on aime : on connoît qu'elle eſt aimable; mais on ne connoît pas toujours ce qui la fait aimer.

Mais de grace, interrompit Eugene, eſt-ce aſſez connoître que de connoître la perſonne, & que de connoître qu'elle eſt aimable ? Peut-on l'aimer, & ignorer en même temps ce qui la rend digne d'être aimée ? Oüi, repartit Ariſte ; & c'eſt en cela que conſiſte le myſtere du je ne ſai quoi. La nature, auſſi-bien que l'art, a ſoin de cacher la cauſe des mouvemens extraordinaires : on voit la machine, & on la voit avec plaiſir ; mais on ne voit pas le reſſort qui la fait jouer. Une perſonne plaît & ſe fait aimer dès qu'on la voit, ſans qu'on ſache bien pourquoi elle plaît, ni pourquoi on l'aime. Vous diriez que la nature, en ces rencontres, tend elle-même des pieges à notre cœur pour le ſurprendre ; ou plutôt, que le connoiſſant auſſi fier & auſſi délicat qu'il eſt, elle l'épargne & le ménage, en lui cachant le trait qui le doit bleſſer.

Je penſe, pour moi, dit Eugene, que ſi l'ame ne voit pas le trait qui la touche en ces rencontres, c'eſt qu'il fait ſon effet ſi promptement, qu'elle n'a pas le temps de le remarquer. Car,

ſi vous y avez pris garde, tout ce qui va avec une extrême vîteſſe ne ſe voit point : ainſi les fleches, les balles de mouſquet, les boulets de canon, les carreaux de foudre paſſent devant nos yeux, ſans que nous les appercevions : ces choſes ſont viſibles d'elles-mêmes : mais le mouvement qui les emporte les dérobe à notre vûe.

Cela me fait ſouvenir, repartit Ariſte, de la ſimplicité de ce Canadois, qui, ayant reçû un coup de fuſil, & ne pouvant comprendre ce qui l'avoit bleſſé, diſoit que c'étoit ou la flamme qui avoit paru, ou le bruit qu'il avoit ouï. Si la pierre, le feu, le plomb & le bois, reprit Eugene, ſe rendent inviſibles par la vîteſſe avec laquelle ils volent dans l'air ; faut-il s'étonner que le trait dont l'ame eſt frappée, à la premiere vûe d'une perſonne, ne ſe puiſſe apercevoir ; car enfin, de tous les traits celui qui va le plus vîte, c'eſt le trait qui bleſſe le cœur ; & le plus court de tous les momens, ſi j'oſe parler de la ſorte, c'eſt celui dans lequel le je ne ſai quoi fait ſon effet.

Quoi qu'il en ſoit, dit Ariſte, il eſt

certain que le je ne ſai quoi eſt de la nature de ces choſes qu'on ne connoît que par les effets qu'elles produiſent. Nos yeux ſont témoins des mouvemens admirables que l'aiman cauſe dans le fer ; mais qui peut dire ce que c'eſt que la vertu de cette pierre merveilleuſe ? Le vent qui ébranle les montagnes & les rochers, qui renverſe les villes, qui trouble tous les élémens, eſt quelque choſe qu'on ne voit point, & qu'on n'a pû encore bien définir ; non plus que les influences que tombent du ciel, & qui forment les minéraux dans les entrailles de la terre. Diſons le même de cet agrément & de ce charme particulier dont nous parlons : il attire les cœurs les plus durs, il excite quelquefois de violentes paſſions dans l'ame, il y produit quelquefois de très-nobles ſentimens ; mais il ne ſe fait jamais connoître que par là. Son prix & ſon avantage conſiſte à être caché : il eſt comme la ſource de ce fleuve de l'Egypte, d'autant plus fameuſe qu'elle n'a point encore été découverte ; ou comme cette Divinité inconnue des Anciens, qu'on n'adoroit que par-

cequ'on ne la connoiſſoit pas.

On peut dire, ajouta Eugene, qu'il n'y a rien de plus connnu, ni de plus inconnu dans le monde. On peut dire du moins, pourſuivit Ariſte, que c'eſt une des plus grandes merveilles, & un des plus grands myſteres de la nature. N'eſt-ce point pour cela, dit Eugene en riant, que les nations les plus myſtérieuſes le font entrer dans tout ce qu'elles diſent ? Les Italiens, qui font myſtere de tout, emploient en toutes rencontres leur *non sò che* : on ne voit rien de plus commun dans leurs Poëtes.

Un certo non sò che
Senteſi al petto.

A poco à poco nacque nel mio petto,
Non sò da qual radice,
Com herba ſuol che per ſe ſteſſa germini,
Un incognito affetto,
Un eſtranea dolcezza,
Che laſcia nel fine
Un non sò che d'amaro.

In queſte voci languide riſuona
Un non sò che di flebile, e ſoave,

Ch'al cor gli ſerpe, & ogni ſdegno ammorza.

Non v'è ſilentio, e non v'è grido eſpreſſo;
Ma odi un non sò che roco e indiſtinto.

Un non sò che d'inuſitato e molle,
Par che nel duro petto al Re trapaſſe.

Un non sò che d'inſolito e confuſo
Tra ſperanza e timor tutto m'ingombra.

Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois vous dire tous les *non sò che* dont je me ſouviens. Les Eſpagnols ont auſſi leur *no ſeque*, qu'ils mêlent à tout, & dont ils uſent à toute heure; outre leur *donayre*, leur *brio*, & leur *deſpejo*, que Gracian appelle, *alma de toda prenda, realece de los miſmos realces, perfeccion de la miſma perfeccion*; & qui eſt, ſelon le même Auteur, au-deſſus de nos penſées & de nos paroles, *liſongea la inteligencia, y eſtraña la explication.* El Heroe primor. 30.

Si vous vouliez vous donner la peine de lire nos livres avec autant

de réflexion que vous avez lû les Italiens & les Eſpagnols, dit Ariſte, vous trouveriez que le je ne ſai quoi a beaucoup de vogue parmi nous, & que nous ſommes en cela auſſi myſtérieux que nos voiſins.

Mais, pour revenir à ce que nous diſions, il eſt du je ne ſai quoi comme de ces beautés couvertes d'un voile, qui ſont d'autant plus eſtimées, qu'elles ſont moins expoſées à la vûe, & auxquelles l'imagination ajoute toujours quelque choſe. De ſorte que ſi par hazard on venoit à apercevoir ce je ne ſai quoi qui ſurprend, & qui emporte le cœur à une premiere vûe, on ne ſeroit peut-être pas ſi touché ni ſi enchanté qu'on eſt : mais on ne l'a point encore découvert, & on ne le découvrira jamais apparemment ; puiſque, ſi l'on pouvoit le découvrir, il ceſſeroit d'être ce qu'il eſt, comme je vous l'ai déja dit.

Au reſte, comme on ne ſauroit l'expliquer, on ne ſauroit auſſi le peindre ; & c'eſt peut-être pour cela qu'on ne peut faire aimer véritablement une perſonne en faiſant voir ſon portrait, non plus qu'en faiſant

ſon éloge, quoi qu'en diſent les Fables & les Romans. La deſcription la plus avantageuſe, & le portrait le plus flatté peuvent donner de l'eſtime pour la perſonne, & une grande envie de la voir : mais ni l'un ni l'autre ne cauſe jamais une vraie inclination; parceque le pinceau & la langue ne peuvent exprimer le je ne ſai quoi, qui fait tout.

Mais, outre ce je ne ſai quoi qui répare, comme nous avons dit, tous les défauts naturels, & qui tient lieu quelquefois de beauté, de bonne mine, de belle humeur, & même d'eſprit; il y en a un autre qui fait un effet tout contraire : car il détruit, il gâte, & il empoiſonne, pour parler ainſi, tout le mérite des perſonnes où il ſe rencontre.

Nous en voyons tous les jours qui dans les regles devroient plaire infiniment, & qui néanmoins déplaiſent fort; comme ces deux Seigneurs aſſez connus à la Cour, de qui on diſoit qu'il y avoit en eux plus de bonnes qualités qu'il n'en falloit pour faire quatre honnêtes gens, & que cependant ils ne l'étoient pas.

On s'étonne quelquefois pourquoi un homme ne plaît point ; on s'en demande une raiſon à ſoi-même ; on en trouve mille qui ſont qu'il devroit plaire, & on n'en trouve pas une pourquoi il déplaît ; ſinon je ne ſai quoi de choquant, qui fait dire, malgré qu'on en ait : Il eſt bien fait, il a bonne mine, il a de l'eſprit ; mais il a je ne ſai quoi qui me déplaît. Il ſemble à quelques-uns que cela ſe dit par délicateſſe ou par caprice ; que ce n'eſt qu'un faux prétexte : cependant c'eſt une bonne & une ſolide raiſon ; mais cachée, mais inconnue à la Philoſophie, & que la nature toute ſeule nous ſuggere.

Non amo te, Sabidi, nec poſſum dicere quare : Hoc tantùm poſſum dicere, non amo te. *Martial.*

Ce qui m'étonne le plus, dit Eugene, c'eſt que ce même homme qui vous déplaît me plaira peut-être. Il ne faut pas s'en étonner, reprit Ariſte : comme il y a des je ne ſai quoi univerſels dont tout le monde eſt touché également, il y en a de ſinguliers, qui ne touchent que quelques perſonnes ; & il eſt de ces je ne ſai quoi comme de ces fantômes qui n'apparoiſſent qu'en de certains lieux & qu'à de certaines gens. Tous les

hommes ont un je ne ſai quoi particulier, qui fait qu'ils plaiſent, ou déplaiſent à la premiere vûe, ſelon les différentes perſonnes qui les voient; & c'eſt le fondement de ce qu'on appelle ſympathie ou antipathie.

Si cela eſt ainſi, dit Eugene, on a tort de condamner le goût & l'inclination d'autrui, quelque bizarre que ſoit ce goût, & quelque extravagante que cette inclination puiſſe être: car c'eſt à la nature à qui il faut s'en prendre, & non pas à nous qui ne faiſons que la ſuivre, & qui ne pouvons lui réſiſter en ces rencontres.

En effet, repartit Ariſte, ces je ne ſai quoi en beau & en laid, pour parler de la ſorte, excitent dans nous des je ne ſai quoi d'inclination & d'averſion, où la raiſon ne voit goutte, & dont la volonté n'eſt pas la maîtreſſe. Ce ſont des premiers mouvemens qui préviennent la réflexion & la liberté: nous pouvons bien en arrêter le cours; mais nous ne pouvons pas en empêcher la naiſſance. Ces ſentimens de ſympathie & d'antipathie naiſſent en un inſtant, & lorſque

nous y penſons le moins : on aime & on hait d'abord, ſans que l'eſprit s'en aperçoive, &, ſi j'oſe le dire, ſans que même le cœur le ſache.

Mais ſavez-vous bien, continua-t-il, que le je ne ſai quoi ſe trouve preſque par tout ? L'air du viſage, qui diſtingue une perſonne de cent mille autres, eſt un je ne ſai quoi très-remarquable, & néanmoins très-difficile à connoître : car qui a jamais bien démêlé quels ſont les traits & les linéamens, en quoi conſiſte préciſément cette différence ?

La phyſionomie ingénieuſe eſt un autre je ne ſai quoi : car, ſi l'on ſe donne la peine de chercher ce qui fait qu'un homme d'eſprit ſe reconnoît d'ordinaire à la ſeule vûe, on trouvera que ce n'eſt ni la largeur du front, ni le brillant & le feu des yeux, ni la délicateſſe & la régularité des traits, ni la forme & la couleur du viſage ; que c'eſt quelque choſe qui réſulte de tout cela, ou plutôt, que ce n'eſt rien de tout cela.

Il y a un je ne ſai quoi dans les maladies ; non ſeulement dans celles qui ſont extraordinaires, & où les

maîtres de l'art reconnoiſſent quelque choſe de divin, comme ils parlent eux-mêmes; mais auſſi dans les plus communes, comme dans la fievre. Ces accès ſi réglés, ces friſſons & ces chaleurs, ces intervalles dans un mal qui dure des années entieres, ne ſont-ce pas autant de je ne ſai quoi? Et n'en eſt-ce pas un auſſi que le flux & le reflux de la mer, que la vertu de l'aiman, que toutes les qualités occultes des Philoſophes?

Les perſonnes de haute naiſſance ont pour l'ordinaire ſur le viſage je ne ſai quoi de noble & de grand qui leur attire du reſpect, & qui les fait reconnoître dans la foule. Je l'avoue, dit Eugene; & ce caractere de grandeur, que Dieu a imprimé particulierement ſur le front des Rois, diſtingue le nôtre de tous les Seigneurs de ſa Cour: il y a dans toute ſa perſonne un air, & je ne ſai quoi de majeſtueux qui le marque ſi bien, que les gens qui ne l'ont jamais vû n'ont que faire de demander où il eſt, quand ils le voient dans un Carouſel ou dans un balet.

Enfin, pourſuivit Ariſte, toute la nature eſt pleine

De ces je ne ſai quoi qu'on ne peut expliquer.

Au moins, ajouta Eugene, le je ne ſai quoi eſt renfermé dans les choſes naturelles; car, pour les ouvrages de l'art, toutes les beautés y ſont marquées, & l'on ſait bien pourquoi ils plaiſent. Je n'en tombe pas d'accord, repartit Ariſte: le je ne ſai quoi appartient à l'art auſſi-bien qu'à la nature. Sans parler des manieres différentes des Peintres, ce qui nous charme dans ces tableaux excellens, dans ces ſtatues preſque vivantes, à qui il ne manque que la parole, ou plutôt à qui la parole même ne manque pas, ſi nous en croyons nos yeux:

Manca il parlar, di vivo altro non chiedi;
Ne manca queſto ancor, s'a gli occhi credi.

Ce qui nous charme, dis-je, dans ces peintures & dans ces ſtatues, c'eſt un je ne ſai quoi inexplicable. Auſſi les grands Maîtres, qui ont découvert que rien ne plaît davantage dans la nature, que ce qui plaît ſans qu'on

ſache bien pourquoi, ont tâché toujours de donner de l'agrément à leurs ouvrages, en cachant leur art avec beaucoup de ſoin & d'artifice.

E quel ch'el bello, e'l caro accreſce à l'opre,
L'arte che tutto fà, nulla ſi ſcopre:

Les pieces délicates en proſe & en vers ont je ne ſai quoi de poli & d'honnête, qui en fait preſque tout le prix, & qui conſiſte dans cet air du monde, dans cette teinture d'*urbanité*, que Cicéron ne ſait comment définir. Il y a de grandes beautés dans les livres de Balzac : ce ſont des beautés régulieres qui plaiſent beaucoup ; mais il faut avouer que les ouvrages de Voiture, qui ont ces charmes ſecrets, ces graces fines & cachées dont nous parlons, plaiſent infiniment davantage.

Quis eſt iſte tandem urbanitatis color ? Neſcio : tantùm eſſe quemdam ſcio. *Cic. de clar. orat.*

Paſſons outre, mon cher Eugene, & diſons encore que, quand on fera un peu de réflexion ſur les choſes de ce monde que nous admirons le plus, on verra que ce qui nous les fait admirer, c'eſt je ne ſai quoi qui nous ſurprend, qui nous éblouït & qui

nous enchante. On verra même que le je ne ſai quoi eſt, à le bien prendre, l'objet de la plûpart de nos paſſions. Outre l'amour & la haine qui donnent le branle à tous les mouvemens du cœur; le deſir & l'eſpérance, qui occupent toute la vie des hommes, n'ont preſque point d'autre fondement. Car enfin nous deſirons & nous eſpérons toujours; parcequ'il y a toujours au-delà du but que nous nous ſommes propoſés je ne ſai quoi où nous aſpirons ſans ceſſe, & où nous ne parvenons jamais: & de là vient que nous ne ſommes jamais contens dans la jouïſſance des choſes que nous avons ſouhaitées le plus ardemment.

Mais, pour parler chrétiennement du je ne ſai quoi, n'y en a-t-il pas un dans nous qui nous fait ſentir, malgré toutes les foibleſſes & tous les déſordres de la nature corrompue, que nos ames ſont immortelles; que les grandeurs de la terre ne ſont pas capables de nous ſatisfaire; qu'il y a quelque choſe au-deſſus de nous, qui eſt le terme de nos deſirs, & le centre de cette félicité que nous cher-

chons par tout, & que nous ne trouvons nulle part ? Les ames vraiment fideles ne connoiſſent-elles pas, comme dit un Pere de l'Egliſe, que nous avons été faits Chrétiens, non pas pour les biens de la vie préſente, mais pour je ne ſai quoi d'un autre ordre, que Dieu promet dès cette vie, & que l'homme ne peut encore concevoir.

Hoc noſſe primitùs, & Chriſtiano corde tenere debemus, non ad præſentis temporis bona nos factos eſſe Chriſtianos, ſed ad neſcio quid aliud quod Deus jam promittit, & homo nondum capit. S. Auguſt. ſerm. 64 de verb. Dom.

Ainſi donc, interrompit Eugene, le je ne ſai quoi eſt de la grace, auſſi-bien que de la nature & de l'art. Ouï, repartit Ariſte : la grace elle-même, cette divine grace qui a fait tant de bruit dans les Ecoles, & qui fait des effets ſi admirables dans les ames ; cette grace ſi forte & ſi douce tout enſemble, qui triomphe de la dureté du cœur ſans bleſſer la liberté du franc arbitre, qui s'aſſujétit la nature en s'y accommodant ; qui ſe rend maîtreſſe de la volonté en la laiſſant maîtreſſe d'elle-même ; cette grace, dis-je, qu'eſt-ce autre choſe que je ne ſai quoi de ſurnaturel & de divin qu'on ne peut ni expliquer, ni comprendre, non plus que la gloire qui en eſt le fruit ?

Neſcio quid magnum eſt quod viſuri ſumus, quando tota merces noſtra viſio eſt. S. Auguſt. Pſal. 90.

Les Peres de l'Egliſe ont tâché de la définir & ils l'ont appellée *une vocation profonde & ſecrette, une impreſſion de l'eſprit de Dieu, une onction divine, une douceur toutepuiſſante, un plaiſir victorieux; une ſainte concupiſcence, une convoitiſe du vrai bien;* c'eſt-à-dire, que c'eſt quelque choſe qui ſe fait bien ſentir, mais qui ne ſe peut exprimer, & dont on feroit bien de ſe taire.

Mais n'eſt-ce point parler de la grace indignement, répondit Eugene, que de l'appeller je ne ſai quoi? Dites, repartit Ariſte, je ne ſai quoi de ſurnaturel & de divin. C'eſt ainſi que ſaint Auguſtin lui-même en parle dans un endroit de ſes Confeſſions qui m'eſt demeuré dans l'eſprit: Mon Dieu, dit-il, vous me faites quelquefois entrer dans des ſentimens extraordinaires, où la nature n'a point de part; & goûter je ne ſai quelle douceur céleſte, qui paſſe toutes les délices de la terre, quand elle remplit l'ame parfaitement, & qui eſt *je ne ſai quoi* au-deſſus des connoiſſances & des biens de cette vie.

Aliquando intromittis me in affectum inuſitatum introrſus, & neſcio quam dulcedinem: quæ, ſi perficiatur in me, *neſcio quid erit*, quod vita iſta non erit. *Confeſſ. l.* 10. *c.* 40.

Je conclus de tout cela, dit Eu-

gene, que les Savans & les Ignorans ſont égaux en la connoiſſance du je ne ſai quoi, ou plutôt que le je ne ſai quoi eſt l'aſyle de l'ignorance; car il me ſemble qu'on ſe ſauve toujours par là quand on ne ſait plus que dire. Mais je n'euſſe jamais cru, ajouta-t-il, que le je ne ſai quoi nous eût menés ſi loin: je vois bien qu'il n'eſt rien de tel que de parler des choſes qu'on n'entend pas, & dont les livres ne parlent point.

Il eſt vrai, pourſuivit Ariſte, que le je ne ſai quoi eſt peut-être la ſeule matiere ſur laquelle on n'a point fait de livres, & que les Doctes n'ont pas pris la peine d'éclaircir. Il s'eſt fait des diſcours, des diſſertations & des traités ſur les ſujets les plus bizarres; mais aucun Auteur, que je ſache, n'a travaillé ſur celui-ci.

Il me ſouvient, dit Eugene, d'avoir lû dans l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, qu'un des Académiciens prononça un jour dans l'Académie un diſcours ſur le je ne ſai quoi. Mais, comme ce diſcours n'a point paru, le monde n'a pas été plus inſtruit qu'il l'étoit auparavant: & peut-être que

quand ce diſcours Académique auroit été mis en lumiere, nous n'en ſerions pas plus ſavans que nous ſommes; cette matiere étant de la nature de celles qui ont un fond impénétrable, & qu'on ne peut expliquer que par l'admiration & par le ſilence. Je ſuis bien-aiſe, dit Ariſte, que vous preniez enfin le bon parti, & que vous vous contentiez d'admirer ce que d'abord vous vouliez comprendre. Si vous me croyez, ajouta-t-il, nous en demeurerons-là, & nous ne dirons plus rien d'une choſe qui ne ſubſiſte que parcequ'on ne peut dire ce que c'eſt : auſſi-bien il eſt temps de finir notre promenade : l'air ſe brouille de tous côtés, la pluie commence, & nous ſommes en danger d'eſſuyer l'orage qui ſe prépare, ſi nous ne nous retirons bien-tôt.

LES DEVISES.

VI. ENTRETIEN.

UN navire de France étant entré la nuit dans le Port, Ariſte & Eugene eurent la curioſité de le voir avant que de ſe promener ſur le rivage : car il étoit non ſeulement bien bâti, & propre à faire des voyages de long cours; mais encore très-bien équippé, & orné au dedans & au dehors. Outre que l'or & l'azur y brilloient de tous côtés, le Soleil au-deſſus du globe de la terre y étoit peint en pluſieurs endroits, avec ces paroles,

Nec pluribus impar.

Il peut ſuffire à plus d'un Monde.

Cette deviſe arrêta les yeux d'Eugene, & remplit tellement ſon eſprit, qu'auſſi-tôt qu'ils furent au bord de la mer, il faut avouer, dit-il, qu'il

n'appartient qu'à notre Auguſte Monarque de porter une deviſe auſſi héroïque que celle qu'il porte depuis quelques années. A la vérité, répondit Ariſte, ce grand Prince ne pouvoit prendre un ſymbole plus illuſtre, ni plus digne de lui que le Soleil : ce bel aſtre eſt ſon véritable portrait.

Il y a long-temps, interrompit Eugene, que j'ai envie de ſavoir ce que c'eſt préciſément qu'une deviſe ; & vous me feriez plaiſir de me l'apprendre : car je ſai que vous avez étudié à fond cette matiere, & que vous avez même fait des deviſes qui ont été louées par les connoiſſeurs. Quand ce ne ſeroit que pour m'aquiter de ce que je vous dois touchant le flux & le reflux de la mer, repartit Ariſte en riant, je ſerois obligé de vous dire tout ce que je ſai ſur le chapitre des Deviſes ; & je veux bien ſatisfaire tout-à-l'heure à une obligation auſſi juſte que celle-là.

Μεταφορὰ κατ' ἀναλογίαν. *Ariſt. Rhet. lib. 3. c. 10.*

La deviſe eſt, à le bien prendre, une métaphore, & une métaphore *de proportion*, qui repréſente un objet par un autre avec lequel il a de la reſſemblance : de ſorte que pour exprimer

primer en langue de deviſe, par exemple, que notre ſage Monarque eſt capable de gouverner lui ſeul tous les peuples de la terre, il faut chercher une image étrangere qui mette cela devant les yeux, & qui donne lieu à une comparaiſon juſte, comme ſeroit un Soleil avec ce mot,

Sufficit orbi.

Il ſuffit ſeul au monde.

C'eſt parler proprement & communément que de dire, *le Roi eſt un Prince qui a aſſez de ſageſſe pour gouverner le monde lui ſeul* : c'eſt parler métaphoriquement que de dire, *le Roi eſt un Soleil qui a aſſez de lumiere pour éclairer le monde lui ſeul* : où vous voyez qu'on compare le Roi avec le Soleil, la ſageſſe avec la lumiere ; & que la comparaiſon eſt fondée ſur le rapport que ces choſes ont entr'elles.

Une métaphore de cette eſpece fait l'eſſence de la Deviſe ; & c'eſt par là auſſi particulierement qu'on doit juger ſi les deviſes ſont vraies ou fauſſes. Elles ſont vraies quand elles contiennent une ſimilitude métaphorique, & qu'elles ſe peuvent réduire en comparaiſon : elles ſont fauſſes quand cela leur manque. Car la métaphore eſt,

Similitudinis eſt ad verbum unum contracta brevitas. *Cic. de Orat. lib. 3.*

ſelon les maîtres de l'éloquence, une ſimilitude abrégée, & une comparaiſon en un mot. Ainſi les deux Spheres de François II. avec ces paroles,

Un monde ne ſuffit pas.

Unus non ſufficit orbis :

les trois Couronnes de Henri III. dont deux ſont repréſentées en terre, & l'autre en l'air avec ces mots,

La derniere m'attend au Ciel.

Manet ultima cœlo :

les Colonnes d'Hercule, que Charles-Quint prit pour ſa deviſe avec cette Ame,

Plus outre :

l'Aigle qui fait les Armes de la Maiſon d'Eſte, & que le Gratiani a mis au commencement de ſon Poëme de la Conquête de Grenade, qu'il a dédié au Duc de Modene, avec ce mot,

Je ne veux point d'autre Pegaſe.

Non alio Pegaſo :

le Démon au milieu des flammes, que le Comte de Villamediana fit peindre avec ces paroles,

Plus tourmenté, moins repentant.

Mas penado, y menos arrepentido :

ſont des ſymboles illuſtres & ingénieux ; mais ce ne ſont point des deviſes régulieres. Les Globes de François II. & les Couronnes de Henri III. n'ont ni métaphore, ni ſimilitude. Les Colonnes de Charles-Quint, &

l'Aigle de Gratiani ne roulent que ſur l'oppoſition, comme vous voyez; & pour le Diable en feu, il ne fonde pas la reſſemblance dont il s'agit. La penſée du Comte Eſpagnol n'eſt pas préciſément de ſe comparer avec le Démon; il ne dit pas, *je ſouffre beaucoup, & je ne me repens point* : mais il dit, *je ſouffre davantage, & je me repens moins.* A la vérité ce ſens-là eſt plus délicat que l'autre, pour exprimer une paſſion exceſſive : cependant, quelque délicat qu'il ſoit, il ne convient pas à la deviſe. Ce ſymbole eſt, ſi vous voulez, quelque choſe de plus beau qu'une deviſe; mais enfin ce n'en eſt point une.

Ne pourroit-on pas, dit Eugene, trouver de la comparaiſon dans ce ſymbole, en diſant du Diable *mas penado, y menos arrepentido;* & en expliquant la penſée du Comte de cette ſorte, *Plus le Démon ſouffre, moins il ſe repent; ainſi, plus je ſouffre en aimant, moins je me repens d'aimer ?*

Vraiment, dit Ariſte, vous le prenez bien; & je ne doute preſque pas que votre explication ne ſoit la meilleure.

Au reſte la métaphore dont je par
ajouta-t-il, eſt une métaphore en fi
re, &, comme l'appelle un bel eſprit
delà les monts, *Una metaphora in fa*
Emanuele Teſauro. C'eſt une métaphore peinte & viſi
qui frappe les yeux ; au lieu que cel
des Orateurs & des Poëtes frapp
ſeulement l'oreille. Si bien que
deviſes peuvent être compriſes par
ces métaphores qu'Ariſtote nomi
Αἱ δ' εἰκόνες μεταφοραί. *Rhet. lib.* 3. *c.* 11. des peintures & des images. Cepe
dant ces figures métaphoriques ſo
accompagnées de quelques parole
& en cela elles ſont ſemblables a
métaphores communes. Car enfin
quoi qu'en diſent quelques Auteu
Italiens, la deviſe eſt un compoſé
figures & de paroles.

L'Aigle qui étoit repréſentée da
les drapeaux des Légions Romaine
le Sphinx qui étoit gravé ſur le cach
d'Auguſte, n'étoient rien moins qu
des deviſes : non plus que ces parol
de Céſar Borgia,

Aut Cæſar, aut nihil :

Etre Céſar, ou n'être rien. non plus que celles de Jean de Me
dicis,

E che non puote Amore ?

Et que ne peut l'Amour. La figure ſeule ne fait qu'un ſymbol

hiéroglyphique : & les paroles ſeules ne ſont qu'un dicton, ou tout au plus qu'une ſentence. Il faut une figure & des paroles pour faire une vraie Deviſe. Un Italien a dit aſſez plaiſamment qu'un mot ſans figure eſt un fantôme plutôt qu'une deviſe ; ou bien que c'eſt un de ces eſprits follets, dont on entend les paroles, & dont on ne voit point le corps. *Una fantaſima piùteſto che impreſa ; ò pur un di queſti ſpiriti folletti, che n'udiamo le parole, ma non ne vediamo i corpi.* Scipione Ammirato.

On a donné à la figure le nom de *Corps*, & aux paroles celui d'*Ame* ; parceque, comme le corps & l'ame joints enſemble ſont un compoſé naturel, certaines figures & certaines paroles étant unies ſont une Deviſe. Je dis certaines figures & certaines paroles : car toutes ſortes de figures & toutes ſortes de paroles n'y ſont pas propres ; & il faut obſerver exactement quelles ſont les conditions des unes & des autres. Voici celles qui regardent les Figures, où les Corps.

Les Figures qui entrent dans la compoſition de la Deviſe ne doivent avoir rien de monſtrueux ni d'irrégulier ; rien

qui ſoit contre la nature des choſes, ou contre l'opinion commune des hommes : comme ſeroient des ailes attachées à un animal qui n'en a point ; un aſtre détaché du Ciel. Selon cette regle, ce ne ſont pas des deviſes, que la tortue à laquelle un Prince de Salerne donna des ailes avec ce mot,

Je les tiens de l'Amour.

Amor addidit :

ni celle que Coſme de Medicis couvrit d'une voile de navire enflée par le vent, avec ces paroles,

Hâte-toi lentement.

Feſtina lentè.

On peut mettre dans le même rang l'Aigle de l'Empire enchaînée aux Colonnes d'Hercule,

Vous n'irez pas plus loin.

Non ultra metas,

pour marquer la retraite de Charles V. de devant Mets : & le Croiſſant avec une colonne entre ſes deux pointes, qu'elle empêche de ſe joindre,

De peur qu'il ne rempliſſe & ſon cercle & le monde.

Ne totum impleat orbem,

pour exprimer que Marc-Antoine Colonne empêcha les Turcs, par l'avantage qu'il eut ſur eux à la bataille de Lepante, d'étendre par tout leurs conquêtes.

Il ne faut pas auſſi unir enſemble des figures qui ne ſe rencontrent point

d'ordinaire, & qui n'ont nulle liaiſon d'elles-mêmes, comme ſeroient trois oiſeaux enfilés en l'air d'une même flêche, tels que ſont les trois Alerions de Godefroi de Bouillon, auxquels il ajouta ces paroles,

Dederitne viam caſuſve, Deuſve.

Soit par un coup du hazard, ou du Ciel.

Je juge par-là, dit Eugene, que ce n'eſt pas une deviſe réguliere qu'une fleur de Souci expoſée à un miroir ardent qui reçoit les rayons du ſoleil, & qui les réfléchit ſur elle, avec ce mot,

Muero porque te mira :

Je meurs, parcequ'il te regarde.

que ce n'en eſt pas une que celle qui fut priſe par M. le Chevalier d'Harcourt au Carouzel des Thuilleries. C'étoit une Croix de Lorraine dans un Soleil qui jette des rayons ſur une Croix de Chevalier, & des foudres ſur des Croiſſans, avec ces paroles,

Hinc lumen, hinc fulmina.

D'un côté la lumiere, & de l'autre les foudres.

Vous en jugez bien, repartit Ariſte : & la raiſon eſt que la deviſe étant eſſentiellement une métaphore & un ſymbole naturel, elle doit être fondée ſur quelque choſe de réel & de certain, & non pas ſur le hazard ou ſur l'imagination ; joint que s'il étoit permis de faire de ces unions bizarres &

chimériques, la Deviſe deviendroit trop aiſée & trop commune. J'entends par ces unions bizarres & chimériques, celles que chacun peut faire ſelon ſon caprice, & non pas celles qui ſont établies dans les fables, & autoriſées par l'uſage ; comme l'Aigle avec la foudre, le Serpent autour du caducée de Mercure : car ces ſortes d'unions ſont reçûes ; & quoiqu'elles ne ſoient pas naturelles, elles paſſent en quelque façon pour naturelles dans l'eſprit des doctes. Et de là vient que les monſtres fabuleux peuvent trouver place dans la Deviſe. Ainſi, pour exprimer la diſgrace d'un favori qui a eu de notre temps la tête tranchée ſur un échafaut, l'Hydre a été employée avec les paroles d'un Poëte,

Nec creſcere profuit.

Il ne m'a rien ſervi de croître.

Une tête de Meduſe ſervit autrefois à repréſenter le bonheur des armes de Louis le Juſte, avec ce mot,

Vincit quem reſpicit hoſtem.

Son regard défait l'ennemi.

Comme le Corps de la Deviſe eſt naturel, & qu'il ne doit jamais être pris qu'en ſa naturelle ſignification ; la Deviſe ne peut être fondée ſur l'allégorie qui ſe fait lorſqu'on parle

d'une maniere, & qu'on entend de l'autre. Ainſi on nomme quelquefois la palme pour la victoire, & le cyprès pour la mort. Ces Corps pris en un ſens allégorique ou hiéroglyphique ne ſont point légitimes; & la deviſe que prit Marc-Antoine Colonne, allant à la guerre, n'eſt point réguliere : c'étoit une Palme & un Cyprès croiſés, avec ce mot,

Erit altera merces,

pour donner à entendre qu'il retourneroit victorieux du combat, ou qu'il y perdroit la vie.

L'une des deux ſera ma récompenſe.

Le corps humain n'entre point dans les Deviſes : c'eſt le ſentiment des bons Auteurs, excepté Areſi & Teſauro, qui penſent que la figure d'un homme dans une ſituation extraordinaire, ou avec un habillement bizarre, eſt contraire à la perfection, mais non pas à l'eſſence de la Deviſe. N'en déplaiſe à ces deux grands Maîtres, ils ſe méprennent, & ils parlent même contre leurs principes : car la deviſe étant eſſentiellement une ſimilitude, ſa fin eſt de montrer la proportion qu'il y a entre l'homme & la figure, ſur quoi la ſimilitude eſt fondée. Or

ce ſeroit comparer l'homme avec ſoi-même, que de prendre un corps humain pour ſujet de ſimilitude ; puiſqu'en quelque état, & ſous quelque habit que ce corps humain paroiſſe, c'eſt toujours un homme.

D'ailleurs la ſimilitude dont il s'agit doit être ingénieuſe. Mais il ne faut pas faire de grands efforts d'eſprit pour trouver quelque convenance entre un homme & un homme. Il y a plus de ſubtilité à découvrir un rapport juſte, & une reſſemblance parfaite entre des objets éloignés, comme entre un homme & une fleur : joint que la reſſemblance dont je parle n'eſt pas une reſſemblance ſimple, mais métaphorique : d'où il s'enſuit que quand la figure humaine pourroit être le fondement d'une belle comparaiſon, on ne devroit pas la recevoir, ne pouvant être le fondement d'une véritable métaphore. Car la métaphore ne ſe fait que quand on tranſporte une ſignification de ſon lieu propre à un ſujet étranger : ce qui ne ſe peut faire à l'égard de l'action d'un homme, & de celle d'un autre homme ; étant toutes deux de même eſpece & dans le même ordre.

Τὸ ὁμοιοῦσθαι δὲ πολὺ δεῖ χωρὶς εἶναι τοῦ ταὐτὸν εἶναι. *Ariſt. Rhet. lib. 3. c. 11.*

Il faut juger ſur ce pied-là du Negre qui adore le Soleil,

Adoro quien me quema, J'adore qui me brûle.

pour un Grand d'Eſpagne qui aimoit une Princeſſe : de l'Hercule qui porte le ciel,

Ut quieſcat Atlas, Afin qu'Atlas ſe repoſe.

pour Philippe II. après l'abdication de Charles-Quint : d'Apollon pourſuivant Daphné qui ſe change en laurier,

Chi me fuggia, me corona, Qui me fuyoit, me couronne.

pour Louis le Juſte, victorieux des Rébelles.

Car je ne pardonne pas même aux Dieux de la Fable ; & je vous avoue que je ne puis les ſouffrir dans la Deviſe ſous une figure humaine, non plus que ces petits Amours, ou ces petits Anges qu'on voit dans mille ſymboles. Je ſai bien que quelques Auteurs ont pour les Divinités du Paganiſme des égards qu'ils n'ont pas pour l'homme ; & qu'ils croient que ces Dieux profanes peuvent entrer dans la Deviſe, avec les armes & les marques qui les diſtinguent du commun des autres hommes, avec certaines actions qui ſont ſingulieres &

merveilleuſes : mais enfin je ne vois pas que tout cela puiſſe fonder une métaphore. Quelques armes & quelques livrées que portent ces Dieux, ils ont une figure humaine ; & quelque merveilleuſes que ſoient leurs actions, elles ſont de même eſpece que les nôtres. De ſorte que Jupiter avec ſon foudre, Hercule avec ſa maſſue & ſa peau de lion, l'Amour avec ſon flambeau à la main & ſon bandeau ſur les yeux, Mercure avec ſon caducée & avec ſes ailes, ne ſont bons que pour les Emblêmes : car l'Emblême admet indifféremment toutes ſortes de figures ; & c'eſt ce qui la diſtingue le plus de la Deviſe.

Vous jugez bien que je n'aime pas plus les Démons que les faux Dieux : & vous devez conclure de là, que quand la Deviſe du Comte de Villamediana ſeroit fondée ſur une véritable ſimilitude, elle manqueroit encore de quelque choſe du côté de la figure, pour être une deviſe juſte ; quoiqu'elle ait tout ce qu'il faut pour être une emblême excellente, ou un ſymbole plus admirable que l'emblême la plus ingénieuſe.

Les Auteurs qui rejettent le corps humain de la deviſe en rejettent auſſi les portraits, comme portraits ; & parceque ce ſont des figures humaines, & parceque ces ſortes de figures ne repréſentent que les linéamens & l'extérieur de la perſonne : au lieu que la Deviſe en doit faire voir les qualités & le naturel. J'ai dit, comme portraits : car ſi on les regarde comme des ouvrages de l'art, ils ſont des corps légitimes, auſſi-bien que les ſtatues ; mais alors le portrait ou la ſtatue de Céſar, par exemple, n'a nul rapport à la perſonne de Céſar ; mais à quelque propriété de la Peinture ou de la Sculpture. Ainſi, pour exprimer qu'une perſonne ſe ſanctifie par les diſgraces qui lui arrivent, on peut ſe ſervir d'une Statue de Céſar ou d'Alexandre qu'une main taille avec le cizeau, en y ajoutant ces paroles,

Perficitur dum cæditur.

En la frappant on la rend plus parfaite.

Je penſois, dit Eugene, que les membres du corps humain n'entroient point dans la Deviſe, non plus que le corps humain. Ils n'y entrent point auſſi, répondit Ariſte, comme parties de la Deviſe, non ſeulement pour

les raiſons qui regardent la figure humaine ; mais encore parceque les membres ſéparés du corps de l'homme ont quelque choſe de monſtrueux & de choquant, comme une oreille en l'air, un œil au bout d'un ſceptre, un cœur au haut d'une pyramide, une main coupée ſur un livre : je dis une main coupée ; car une main ſortant d'un nuage ne fait pas le même effet ; on la regarde comme attachée au reſte du corps qui ne paroît point. C'eſt la ſeule partie du corps qui ſoit reçûe dans la Deviſe : encore n'y ſert-elle que de ſoutien & d'ornement ; ou tout au plus, ſi elle fait quelque choſe davantage, elle ne ſert qu'à rendre la figure complete par l'action dont elle l'anime, comme vous voyez dans la Deviſe de la Statue qu'une main taille avec le cizeau.

Il eſt vrai qu'Areſi s'étonne pourquoi on n'admet pas la main toute ſeule dans la Deviſe. Si on l'en croyoit, elle y auroit place, comme étant d'une nature particuliere, & pouvant fonder non ſeulement une comparaiſon, mais une métaphore. Il en apporte un exemple tiré de la diſtinction

& de l'inégalité des doigts, qui rendent la main plus belle ; & pour faire une Deviſe, il ajoute ces paroles,

Diſparitate pulchrior,

L'inégalité me rend belle.

Il prétend exprimer par-là que la diverſité des eſprits & des humeurs rend la ſociété des hommes plus agréable.

Un des plus beaux Eſprits de ce ſiecle eſt dans le ſentiment d'Areſi. Pour repréſenter qu'un grand Miniſtre a un génie capable de tout, & qu'il regle toutes choſes en ſuivant les ordres de ſon Prince, ce ſavant homme a fait deux Deviſes, qui ont le même corps : c'eſt une main ſortant d'un nuage, & tenant les inſtrumens des beaux Arts, avec ces deux Ames,

Habile ad ogni miniſterio.

Je ſuis propre à tout miniſtere.

Cuncta regit, dum pareat uni.

Je regle tout ſuivant l'ordre d'un ſeul.

Mais quand cela ſeroit raiſonnable & bien fondé, l'uſage ne veut pas qu'on en uſe ainſi ; & l'uſage n'eſt gueres moins le maître en matiere de Deviſe, qu'en matiere de Langue.

C'eſt cet uſage qui a introduit des Faces avec des joues enflées, pour repréſenter les Vents qui ſoufflent ; témoin la Deviſe fameuſe qui a pour corps des Vents peints de la ſorte ſur

une mer, & pour ame ce mot ;

Turbant, ſed extollunt.

Ils l'agitent, mais ils l'élevent.

Il s'enſuit de ce que je vous ai dit juſqu'à cette heure, que les vrais corps ſe doivent prendre de la Nature & des Arts. La Nature fournit à l'eſprit tous les êtres ſenſibles qui ont des propriétés particulieres, comme ſont les aſtres, les météores, les fleurs, les animaux. Les Arts nous préſentent leurs ouvrages & leurs inſtrumens, par exemple, un miroir, un cadran au ſoleil, un compas, une équerre. Car, quoique ces ſortes de choſes ne ſoient pas naturelles, à prendre ce mot dans ſa propre ſignification ; elles ont des propriétés réelles & véritables, qui peuvent ſervir de fondement à des ſimilitudes & à des comparaiſons.

Comme la Nature eſt devant l'Art, les corps naturels tiennent le premier rang, & rendent les Deviſes plus parfaites. Les artificiels ſont du ſecond ordre, & ils approchent d'autant plus des autres, que les Arts d'où ils ſont tirés imitent plus parfaitement la Nature.

Outre cela, on peut emprunter quelques Figures de la Fable, comme je,

vous ai déja dit ; car, quoique les corps fabuleux ne ſoient point réels, l'autorité des Poëtes & la preſcription du temps les ont établis dans l'eſprit des hommes, & leur ont donné un être vraiſemblable, qui leur tient lieu d'un être véritable & naturel. Ainſi les monſtres du Zodiaque & tous les animaux qui forment les conſtellations paſſent pour des corps légitimes, comme il ſe voit dans la Deviſe qui fut faite autrefois pour Louis le Juſte, faiſant la guerre aux Hérétiques & aux Rébelles, & qui a pour corps le Soleil entre le Scorpion & le Lion, avec ce mot,

Nec monſtra morantur.

Les monſtres ne m'arrêtent pas.

Il arrive quelquefois que la Nature & la Fable ſe mêlent enſemble dans la Deviſe. C'eſt une choſe naturelle que le Soleil communique ſa lumiere à la Lune, & que la Lune perde ſon éclat quand elle ne voit point le Soleil : mais c'eſt une choſe fabuleuſe que le Soleil & la Lune ſoient frere & ſœur. Cependant on a fondé des deviſes là-deſſus. Il y en a une de cette nature, parmi celles de la Gallerie du Palais-Royal, pour Gaſton de France, Duc

d'Orleans : c'eſt un Croiſſant avec ce mot,

Fraterna luce coruſcat.

Son éclat vient de l'éclat de ſon frere.

L'Ammirato a peint une Lune éclipſée avec ces paroles,

Sic rapto fratris lumine deficimus,

Ainſi je perds ma force & ma lumiere, après avoir perdu la clarté de mon frere.

pour exprimer la douleur qu'eut Laure Caraffe de la mort de ſon frere le Comte de Policaſtre. Ce *Sic* gâte la Deviſe, en tranſportant à la perſonne ce qui doit être appliqué à la figure, & faiſant dire à Laure ce que la Lune devroit dire. Où vous devez apprendre en paſſant, que ces particules, *Sic*, *Ita*, n'ont point lieu dans les Deviſes régulieres, parceque la comparaiſon ſe doit entendre d'elle-même, ſans que l'Auteur la faſſe remarquer.

Il ne ſuffit pas que le corps ſoit réel, ou qu'il paſſe pour réel dans l'eſprit des hommes; il faut que la propriété ſur laquelle on établit la Deviſe, ſoit véritable; ou du moins que communément on la croie telle. Ainſi le Phénix qui adore le Soleil, & qui renaît de ſes cendres; l'Heliotrope qui ſuit le mouvement du Soleil; le Cygne qui chante en mourant; la Salamandre qui vit dans le feu, & qui l'éteint;

le Diamant qui ſe conſerve parmi les flammes, & qui réſiſte aux coups de marteau, ont ſervi de corps à une infinité de deviſes.

Le corps doit être noble & agréable à la vûe. Car la Deviſe ayant été inſtituée pour déclarer un deſſein héroïque, & étant de ſon eſſence une métaphore; une figure baſſe & difforme ne lui convient pas, comme ſeroit un crapaud & une chauveſouris: ces figures, dis-je, ne lui conviennent pas, par la raiſon que les vilaines images ne ſont pas propres à exprimer les belles choſes; & que les métaphores ſe doivent toujours prendre des objets illuſtres, & qui plaiſent le plus aux ſens.

Τὰς δὲ μεταφορὰς ἐντεῦθεν δεῖ ποιεῖσθαι ἀπὸ καλῶν. *Ariſt. Rhet. lib. 3. c. 2.*

Quoniam hæc vel ſumma laus eſt verbi transferendi, ut ſenſum feriat id quod tranſlatum ſit; fugienda eſt omnis turpitudo earum rerum, ad quas eorum animos qui audiunt trahit ſimilitudo. *Cic. de Orat. lib. 3.*

Selon cette regle, dit Eugene, il faudroit exclure les ſerpens de la Deviſe; & cependant on voit beaucoup de ſerpens dans les Deviſes d'aujourd'hui. Comme le ſerpent, repartit Ariſte, a paſſé toujours pour un corps ſymbolique, non ſeulement parmi Egyptiens, mais auſſi parmi les autres Nations; & que l'Ecriture ſainte même nous le propoſe pour un ſymbole de la prudence, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'on l'emploie dans les

Deviſes. Joint que la peinture d'un ſerpent ne fait point d'horreur: au contraire, elle donne du plaiſir, ſur-tout quand elle en repréſente d'une certaïne eſpece, qui a quelque choſe de particulier & de beau, comme la Couleuvre avec ſa peau tavelée, & le Baſilic avec ſa couronne.

Cette nobleſſe & cet agrément du corps a fait exclure de la Deviſe les ouvrages & les inſtrumens des Arts les plus vils. Il y a eu néanmoins d'excellens Eſprits, qui pour s'égayer ont pris de ces ſortes de corps; imitant en cela les bons Peintres, qui ſe plaiſent quelquefois à faire des groteſques, & qui pechent avec art contre l'Art même. La fameuſe Académie *della Cruſca* eſt un illuſtre exemple de ce que je dis, & par le nom qu'elle porte, qui ſignifie du ſon; & par ſa Deviſe, qui eſt un bluteau par où l'on paſſe la farine, avec ce mot,

Il più bel fior ne coglie.

Il en tire la fleur.

Il n'appartient qu'aux maîtres de ne s'attacher pas toujours ſcrupuleuſement aux regles, étant en quelque façon au-deſſus des regles: mais il ne

faut pas les imiter en tout : il ſeroit facile de s'égarer en voulant les ſuivre.

Les corps ont plus de beauté & plus de grace quand ils ont de l'action. Une Aigle, par exemple, qui vole parmi les éclairs & les foudres, a quelque choſe de plus animé & de plus brillant qu'une Aigle immobile. Un Lion furieux qui terraſſe un tigre fait une plus belle figure qu'un Lion en repos. Un Soleil qui diſſipe les nuages dont il eſt environné, ou même qui éleve des vapeurs dont il ſe couvre, frappe plus les yeux qu'un Soleil rayonnant qui ne fait rien. Et celavient de ce que le mouvement eſt de toutes les choſes celle qui ſe rend la plus ſenſible à la vûe, & qui l'égaye davantage. Cela vient auſſi de ce que la métaphore étant inventée pour mettre les objets devant les yeux, elle eſt d'autant plus parfaite, qu'elle les marque plus vivement, & qu'elle les fait voir en action : car, comme dit Ariſtote, lorſqu'il parle de la métaphore, on met les objets devant les yeux, quand on les repréſente agiſſans.

Tranſlatio ſignandis rebus ac ſub oculos ſubjiciendis reperta eſt. *Quint. Inſt. Orat. lib. 8. c. 6.*

Δέγω δὲ πρὸ ὀμμάτων ποιεῖν, ὅσα ἐνεργοῦντα σημαίνει. *Rhet. lib. 3. c. 11.*

Ce n'eſt pas encore aſſez que la Figure ſoit noble & agréable; il faut de plus qu'elle ſoit connue, & qu'elle ſe faſſe même reconnoître dès qu'on la voit : car un objet inconnu ne touche pas; & ſi nous en croyons Ariſtote, la métaphore ne donneroit point de plaiſir, ſi elle étoit fort obſcure.

Καὶ τὸ σαφὲς, καὶ τὸ ἡδὺ ἔχει μάλιστα ἡ μεταφορά. *Rhet. lib. 3. c. 2.*

Cette condition exclud les animaux que nous n'avons pas accoutumé de voir, les fleurs étrangeres qui ne ſont point communes parmi nous, certaines plantes leſquelles n'ont rien qui les diſtingue.

Si cela eſt, dit Eugene, la Deviſe que prit autrefois Marie Stuart, après la mort de François II. ſon premier mari, manquoit d'une condition néceſſaire; c'étoit, ſi je ne me trompe, une plante de Réglisſe, dont la racine étoit en terre, avec ce mot,

Dulce meum terra tegit.

Ce que j'ai de plus doux eſt couvert de la terre.

Vous en jugez comme il faut, répondit Ariſte, & vous devez auſſi juger par cette regle, que les corps qui ne peuvent être repréſentés ſans couleurs, ni reconnus ſur le métal ou ſur la pierre, ne ſont pas propres aux Deviſes qu'on fait exprès pour être

gravées ; car, comme Ariſtote a encore bien remarqué, une métaphore eſt vicieuſe quand elle n'eſt pas conçûe en des termes qui ſe faſſent aiſément entendre ; & tout ce qu'on écrit doit être marqué de ſorte qu'on le puiſſe lire.

Φαύλη δὲ ἡ μεταφορὰ τῶν ἀνῃμένων φανερὰ. *Rhet. lib. 3. c. 2.*

Mais que dites-vous, interrompit Eugene, de ces Deviſes qui n'ont pour corps qu'une toile d'attente, ou un cartouche ſans nulle figure, avec ces mots,

Ni con pluma, ni con pinzel. Ni du pinceau, ni de la plume.
Nulla æquat imago. Nulle figure ne l'égale.
No ay figura por mi dolor. Pour marquer ma douleur, il n'eſt point de figure.
Melior fortuna notabit. Un meilleur ſort le marquera.
Secretum meum mihi. Mon ſecret eſt pour moi.
Non eſt mortale. Ce n'eſt rien de mortel.
Multa deſcribam. J'y marquerai beaucoup de choſes.

Je dis que ce ne ſont pas des Deviſes, à proprement parler, repartit Ariſte ; non ſeulement parceque le corps y manque, mais auſſi parcequ'il n'y a point de ſimilitude. J'ajoute néanmoins que ces ſymboles, tout irréguliers qu'ils ſont en matiere de Deviſe, ont quelque choſe de bien ſpirituel ; & qu'il y a des rencontres où une Deviſe dans les formes vaudroit

moins qu'un ſymbole de cette nature.

Un de mes amis, qui fait des Deviſes exactes quand il veut, prend quelquefois plaiſir à laiſſer aller ſon imagination où il lui plaît, & à négliger même les regles de l'Art : mais ſes caprices & ſes égaremens, ſi j'oſe parler ainſi, ſont toujours fort raiſonnables. Au retour du voyage de la Franche-Comté, il préſenta au Roi la Toiſon d'or de l'Ordre de Bourgogne, avec ce mot,

Et major Jaſone vindex.

Plus grand Conquérant que Jaſon

Lorſque Sa Majeſté ſe préparoit à l'Expédition de la Flandre, il fit graver un Soleil pénétrant de ſes rayons une tour des Armes de Caſtille, fortifiée de tout ce qui entre dans les écartelures de l'Ecu d'Eſpagne, par où elle paroît inacceſſible de toutes parts, & élevant un nuage prêt à crever contre elle, avec ces paroles,

Mihi non impervia.

C'eſt pour moi ſeul qu'elle n'eſt point fermée.

Il excelle en ſes ſymboles généalogiques, & l'on peut dire qu'ils ſont de ſon invention. Celui qu'il a fait ſur les Armes de la Maiſon de Longueville eſt fort ingénieux, & digne du Prince à qui il l'a préſenté. Le voici

voici, ſi ma mémoire ne me trompe.

Vous ſavez que les armes de Longueville ſont des fleurs-de-Lys de France briſées du Lambel d'Orleans, & ſous-briſées du Bâton de Longueville.

D'un côté de l'arbre généalogique de cette Maiſon, un cartouche repréſente trois Lis au naturel, environnés d'une haie compoſée des Bâtons & des Lambels de Longueville, qui empêchent les Lions d'Eſpagne, les Aigles de l'Empire, & les Serpens de Milan, d'endommager les Lis. De l'autre côté ce Lambel comme un joug dompte deux Léopards d'Angleterre, & le Bâton baillonne le troiſieme. Sur le premier côté, *Arcentque* : ſur le ſecond, *Domantque*.

Ils les repouſſent. Ils les domptent.

Il faut avoir, comme vous voyez, de belles idées dans l'eſprit pour faire des ſymboles de cette eſpece.

Mais, pour revenir aux Deviſes juſtes, il doit y avoir de l'unité dans les figures qui ſervent de corps. Je n'entends pas par-là qu'il ne doive y avoir néceſſairement qu'une ſeule figure dans la Deviſe ; mais j'entends que s'il y a diverſes figures, elles

doivent ſe rapporter toutes à une même fin, & être ſubordonnées l'une à l'autre ; ou plutôt, qu'il ne doit y en avoir qu'une principale, de laquelle les autres dépendent. Ainſi le nombre ne gâte rien, & pluſieurs figures ne ſont qu'un corps, comme le Rocher dans la mer battu des vents, de la pluie & des flots ; le Fer ſur l'enclume avec les tenailles & le marteau.

Au reſte, quoique le nombre des figures ne ſoit point déterminé, elles ne doivent gueres être plus de trois ou quatre ; autrement il y auroit danger que la multitude ne fît de la confuſion & de l'embarras. J'excepte de cette regle des étoiles ſans nombre dans un ciel, une infinité de fleurs dans un parterre, quantité de pierreries ou de pieces d'or ſur une table, un eſſain d'abeilles ſur une ruche : car, outre que cette ſorte de multitude ne fait proprement qu'un objet, elle n'a rien qui embarraſſe, ni qui choque.

Après tout, moins il entre de figures dans le corps de la Deviſe, plus le corps a de perfection & de beauté : car la brieveté eſt eſſentielle à la mé-

taphore ; & il y a plus d'eſprit à exprimer une grande penſée par un ſeul objet, que par pluſieurs.

ὅτι, τοσούτῳ εὐθὺ σαφεστέρα μᾶλλον. *Ariſt. Rethor. lib. 3. c. 11.*

Au reſte, comme le corps, tel que je viens de vous le dépeindre, fait un bel effet de lui-même, il n'a beſoin d'aucuns embelliſſemens étrangers. Les payſages qu'on peint quelquefois dans l'eſpace qui renferme la figure, & toutes les groteſques dont quelques-uns ornent le cartouche, ſont aſſez hors d'œuvre, & ne ſervent qu'à détourner l'eſprit de l'objet qu'on lui propoſe.

Les Deviſes, auſſi-bien que les Armoiries, ſi nous en croyons Teſauro, veulent un champ net, ſans autre couleur que celle de l'Ecu où elles ſont peintes. De ſorte qu'à ſon avis il n'y a pas plus de raiſon d'ajouter quelque choſe aux corps des Deviſes, qu'aux pieces des Armes : mais l'uſage l'emporte ſouvent ſur la raiſon, comme je vous ai déja dit ; & c'eſt une coutume ſi établie de peindre le ciel dans le champ de la Deviſe, & d'y faire quelques ornemens extérieurs, que je n'oſe la condamner. Je voudrois pourtant qu'on gardât un tem-

pérament en cela, comme en tout le reſte. Les corps, ce me ſemble, devroient être peints dans le point de vûe où nous avons accoutumé de les voir. Si on repréſente une riviere, un oiſeau volant, une fleur ſur ſa tige; on peut ſans difficulté, & on doit même peindre le ciel & la terre, comme des accompagnemens néceſſaires. Mais ſi on repréſente une montre, un miroir, & d'autres corps ſemblables, qui ne ſe voient d'ordinaire qu'en des lieux couverts; on ne doit peindre, à mon avis, ni ciel, ni payſage.

Pour le cartouche, il eſt toujours à propos de l'enjoliver : il ne faut pas néanmoins y faire des figures trop remarquables, de peur que l'eſprit ne prenne le change en s'attachant plus aux ornemens de la Deviſe, qu'à la Deviſe même. Voilà à peu près les regles qui appartiennent à la Figure : voici celles qui appartiennent aux paroles, ou, pour mieux dire, au mot qui anime la Figure.

Le Mot doit être proportionné à la Figure. Car l'un & l'autre devant faire un compoſé ſemblable en quel-

que façon à celui que la matiere & la forme ſont enſemble ; il eſt néceſſaire qu'il y ait de la proportion entre l'un & l'autre, à peu près comme il y en a entre la matiere & la forme. Cette proportion demande que le Mot convienne au corps dont il eſt l'ame ; & qu'il lui convienne de ſorte qu'il ne puiſſe convenir à une autre Figure, non plus que l'ame de l'homme ne peut convenir au corps du lion.

Il s'enſuit de-là que *Loco & tempore*, qui fut mis à un Serpent par Edouard, Roi de Portugal ; que *Naturâ dictante*, qu'on a écrit ſous un Faucon prenant l'eſſor, ne ſont pas des mots légitimes ; parceque ce ſont des mots communs qui conviennent aux autres animaux, comme au ſerpent & au faucon.

En temps & lieu. Suivant l'inſtinct de la nature.

On voit le contraire dans les bonnes Deviſes, telles que ſont une Mer ſous une Lune :

Ut variat, moveor :

une Barre de fer ſur l'enclume,

Se non arde, non ſi piega.

Ses changemens reglent les miens. Elle ne s'amollit point à moins d'être enflammée.

Ces ames ſont proportionnées à leurs corps, & ne peuvent s'appli-

quer à d'autres pour faire le ſens qu'elles font ; c'eſt-à-dire, pour ſignifier que la mer a divers mouvemens, ſelon les différens aſpects de la Lune ; & que le fer ne ſe ploye que quand il ſort tout ardent de la fournaiſe.

Les paroles ne doivent point dire ce qu'on voit clairement, ni ce qu'on peut entendre aiſément ſans elles. Leur propre office eſt de déclarer quelque choſe que la Figure ne marque pas, & qu'on ne peut connoître ſans leur ſecours.

Cette regle veut qu'on ne nomme point dans le mot une figure qui paroît. Ainſi ce ſont des mots défectueux, *Flectimur, non frangimur undis*, ſous des joncs dans un étang agité : *Obſtantia nubila ſolvet*, ſous un Soleil entouré de nuages ; ſi bien que, pour rectifier ces mots, il en faudroit retrancher *nubila* & *undis* Vous ſavez que la Deviſe des joncs fut priſe par les Colonnes, au rapport de Paul Jove, quand ils furent contraints de ſortir de Rome ſous le Pontificat d'Alexandre VI. pour marquer que la perſécution qu'ils ſouffroient n'étoit pas capable de les abattre ; & que l'autre

L'onde nous fait ployer & ne nous brise point.

Il dissipera les nuages.

Deviſe étoit celle de Louis de Luxembourg, qui vouloit faire entendre par ce ſymbole, qu'il ſe tireroit bien des méchantes affaires que ſes ennemis lui avoient faites, depuis que le Connêtable de France ſon pere avoit eu la tête coupée.

Au reſte, la regle dont je parle a une exception à laquelle vous devez prendre garde. Quand la Deviſe eſt entendue principalement d'une partie du corps qui la compoſe, on peut & on doit même nommer cette partie; parcequ'autrement il ſeroit impoſſible de concevoir la penſée de l'Auteur. Cela paroît dans la Deviſe d'une jeune Grenade,

Fert nec matura coronam:

pour une Princeſſe qui parvient à la Couronne avant que d'avoir atteint l'âge de raiſon; ou vous voyez qu'une partie de la Grenade eſt nommée. C'auroit été une faute de nommer la Grenade même; mais ce n'en eſt pas une de nommer la Couronne, ſur quoi porte tout le ſens de la Deviſe: au contraire, cela fait une beauté, non ſeulement parceque le ſens eſt entendu ſans aucune peine; mais en-

Elle eſt encore jeune & porte une Couronne.

core parceque le mot de *Couronne* eſt une de ces paroles à double face, qui regardent également la figure & la perſonne, comme je vous dirai dans la ſuite.

A cette exception près, la regle de ne point nommer ce qui paroît eſt générale, & il faut s'y tenir conſtamment : ce ſeroit s'en écarter que de mettre ſous un Soleil rayonnant, *Illuſtrat ;* car, dès qu'on voit le Soleil, on voit qu'il éclaire.

J'ai vû des Deviſes aſſez eſtimées, dit Eugene, où le mot déclare, ce me ſemble, ce que la vûe ſeule du corps fait entendre : & je me ſouviens d'une entre autres qui eſt peinte au Louvre dans l'Antichambre de la feu Reine Mere Anne d'Autriche. C'eſt un Soleil avec ces paroles,

Ogn'altro lume offuſca.

J'efface toute autre lumiere.

Ce mot, repartit Ariſte, n'eſt pas inutile comme *Illuſtrat.* Car, en voyant le Soleil, on ne voit pas clairement qu'il obſcurcit toutes les autres lumieres, comme on voit qu'il brille. La clarté lui eſt ſi propre, qu'on ne peut le peindre ni l'imaginer ſans elle : c'eſt ſa nature que d'a-

voir de l'éclat ; & cet éclat n'a besoin que de lui-même pour être connu : il frappe les yeux d'abord, & il ſe fait ſentir aux plus ſtupides, ſans qu'on leur diſe rien. De ſorte qu'ajouter ce mot au Soleil, *il brille*, c'eſt, à proprement parler, ne rien dire.

Il n'en eſt pas de même des autres qualités du Soleil : quoiqu'elles lui ſoient eſſentielles, elles ne ſont pas ſi viſibles ni ſi marquées que la lumiere. Il eſt vrai qu'en voyant le Soleil, les gens un peu éclairés conçoivent que ſa clarté obſcurcit toutes les autres, qu'il échauffe & qu'il anime toute la nature, qu'il a du mouvement, qu'il ne s'écarte jamais de ſa route : mais ils ne conçoivent tout cela que confuſément ; & pour concevoir une de ces qualités en particulier, la premiere, par exemple, plutôt qu'une autre, ils ont beſoin de quelque choſe qui la leur faſſe diſtinguer, comme de ces paroles,

Ogn' altro lume offuſca.

Ce que je dis doit s'étendre à tous les corps qui ont pluſieurs propriétés. Le mot qu'on y ajoute n'eſt pas in-

utile quand il ſépare une propriété des autres, qu'il la marque & la détermine ſi bien, que l'eſprit s'y porte & s'y attache auſſi-tôt. Cette détermination eſt le principal effet du mot; & c'eſt auſſi principalement parce-qu'il détermine la Figure à une ſignification particuliere, qu'on l'appelle Ame; le propre de l'ame étant de déterminer la matiere à une certaine eſpece.

Le mot ne doit point avoir un ſens achevé: & la raiſon eſt, que devant faire un compoſé avec la Figure, il doit être néceſſairement partie, & par conſéquent ne ſignifier pas tout. Ce ſeroit pécher contre cette regle, que de donner pour ame à une Hirondelle, *Una hirundo non facit ver*: car ces paroles toutes ſeules ont une ſignification complette; & dès qu'on les a entendues, on a une notion claire & diſtincte indépendamment de toute figure. Je ne dis pas que le mot ne doive avoir nul ſens de lui-même: mais je dis qu'il ne doit point avoir le ſens entier qu'ont le mot & le corps étant joints enſemble. Car enfin la ſignification, qui fait la forme & l'eſ-

Le Printemps ne vient pas avec une hirondelle.

ſence de la Deviſe, ſelon Areſi, réſulte de la ſignification du corps & de celle des paroles. La ſignification du corps pris ſéparément eſt imparfaite, celle des paroles l'eſt auſſi : mais la ſignification qui réſulte de l'une & de l'autre eſt entiere : & c'eſt celle-là que le mot ne doit point avoir, & qu'il n'a point auſſi dans les Deviſes exactes. Un ſeul exemple vous le fera voir clairement.

Bargagli a donné pour ame à un Serpent replié, & faiſant un cercle,

Ad me redeo.

Je reviens à moi-même.

Le ſens propre & littéral de la Deviſe eſt que le ſerpent revient à ſoi en ſe ramaſſant, & en joignant ſa queue à ſa tête. Le mot tout ſeul n'a pas cette ſignification. A la vérité, *Je reviens à moi*, ſignifie quelque choſe ; mais il ne ſignifie pas en particulier ſans la repréſentation du ſerpent, *que le ſerpent revient à ſoi en ſe repliant, & en joignant ſa queue à ſa tête.*

Cette condition du mot diſtingue encore la Deviſe de l'Emblême, dont les paroles ſeules ont non ſeulement un ſens plein & achevé, mais encore

toute la ſignification qu'elles ont avec la figure ; comme, *Virtutem fortuna premit*, ſous la Fortune qui enchaîne un Lion : *Agere & pati fortia Romanum eſt*, ſous la figure de Scevola qui met ſa main dans le feu.

La fortune ſouvent accable la vertu.

Il eſt d'un Romain de ſouffrir & de faire de grandes choſes.

Les paroles, pour être fort juſtes, doivent avoir un ſens ſuſpendu ; & laiſſer quelque choſe à deviner : comme *Si tangar*, ſous un piſtolet bandé : *Ut vivat*, ſous un Phénix à demi brûlé. Ce dernier mot tout ſimple vaut mieux à mon gré, que *De mi muerte, mi vida* : ou, *Ut vivat, moritur*. De même, *Ne fa fede il pianto*, ſous un Alambic, eſt plus beau que, *Dentro hai le fiame, e fuori il pianto* ; parceque ces dernieres paroles diſent ce que les autres font penſer. Par cette raiſon, *Mas dentro*, ſous le Mont Gibel, ſeroit peut-être plus fin que *Mas dentro que fuera*.

Pour peu que l'on me touche.

Afin qu'il vive.

De ma mort vient ma vie.

Il meurt pour vivre.

Mes larmes en font foi.

Les flammes au dedans, & les pleurs au dehors.

Plus au dedans.

Plus au dedans qu'au dehors.

De là vient que dans le mot *le Verbe* s'omet élegamment, lorſque ſans l'exprimer on peut entendre la Deviſe. Ainſi le *Cominùs & eminùs* de Louis XII. ſous le Porc-épi, a plus de beauté que n'auroit *Cominùs & eminùs ferit*, ou *ſe tuetur* : non-

Et de près & de loin.

Et de près & de loin il frappe, il ſe défend.

ſeulement parceque le mot eſt plus court, & que le ſens du mot eſt plus ample; mais encore parcequ'il nous donne lieu d'imaginer ce qu'il ne dit pas. Or, comme a remarqué le nouveau Traducteur de l'Eneïde dans ſa Préface, rien ne plaît tant à l'eſprit de l'homme que de trouver quelque choſe de lui-même dans les objets qu'on lui préſente; & au contraire rien ne le choque davantage, que de lui donner ſujet de croire qu'on ſe défie de ſa capacité & de ſa pénétration en lui montrant tout.

C'eſt-à-dire, interrompit Eugene, que le mot doit être court, & que moins il a de paroles, plus il a de grace. Il doit être court, reprit Ariſte; & c'eſt pour cela qu'on lui a donné le nom de *Mot*. Mais ſa brieveté doit être proportionnée: & deux ou trois paroles, comme *Moriendo cœruſcat*, ſous un bout de flambeau; *Cœleſtes ſequitur motus*, ſous un Tourneſol: *Per vulnera creſcit*, ſous une tête de Saule; deux ou trois paroles, dis-je, ſont plus agréables qu'une ſeule; comme *Laceſſitus*, ſous un Cygne terraſſant un Aigle, pour Hercule de Gonzague:

Il éclate en mourant.
Il ſuit les mouvemens du ciel.
Il croît par bleſſures.
Lorſqu'on l'irrite.

Je me relevai. *Reſurgam*, ſous un Roſeau abattu par le vent, pour un Homme de mérite maltraité de la Fortune. Car, quoiqu'il y ait de l'eſprit à renfermer un grand ſens en une parole, cependant, l'unité n'étant pas un nombre, une parole ſeule ne fait aucune harmonie; au lieu que deux ou trois ont quelque choſe de nombreux qui remplit & flatte l'oreille en même temps.

Mais le mot eſt-il borné à deux ou trois paroles, demanda Eugene? Non, dit Ariſte, il peut s'étendre juſqu'à quatre ou cinq: mais c'eſt auſſi le dernier terme où il peut aller, ſurtout ſi les paroles ſont Latines; car ſi elles ſont Italiennes, il peut être un peu plus long, pourvû qu'il ait la meſure d'un vers. C'eſt le ſentiment de tous les Maîtres; & de plus, c'eſt l'uſage: ſoit que les vers Italiens aient moins d'étendue que les autres, ſoit qu'ils aient un agrément particulier.

Les demi-vers Latins, comme ceux que vous venez de réciter, ſont, ce me ſemble, un bel effet, dit Eugene. Il n'eſt pas néceſſaire abſolu-

ment, repartit Ariſte, que le mot ſoit toujours un demi-vers, ni même qu'il ſoit le commencement ou la fin d'un vers. Cela fait une beauté : mais une Deviſe peut être belle ſans cela ; & les mots de pluſieurs Deviſes excellentes ſont en proſe, témoin *Cominùs & eminùs*.

Ce qu'il y a ici à remarquer, c'eſt que le mot doit avoir une juſte meſure de vers, ou être une pure proſe ; rien n'étant plus déſagréable ni moins harmonieux qu'une harmonie imparfaite, comme celle de ce mot ſous une Lune qui éclipſe le Soleil, *Adimit quo ipſa refulget* ; & de cet autre qui ſert d'ame à des Mouches ſur un miroir, *Scabris tenaciùs hærent*, & qui eſt tiré de ce vers,

Labuntur nitidis, ſcabriſque tenaciùs hærent.

Elle ravit l'éclat dont elle-même brille.

Elle s'attache plus à des corps moins polis.

Il faut bien ſe donner de garde d'eſtropier un vers pour faire le mot d'une Deviſe ; mais auſſi il ne faut pas négliger la cadence d'un vers quand elle ſe préſente, comme dans la Deviſe de M. Bochart, Seigneur de Champigny & Surintendant des Finances. C'eſt un Chien couchant, qui,

après avoir découvert des perdrix, ſe couche à terre, & les arrête ſans ſe jetter deſſus, avec ce mot,

Et fidele il s'abſtient de ce qu'il a trouvé.

Inventis fidus abſtinet.

Il falloit dire pour le nombre : *Abſtinet inventis fidus ;* & pour la perfection de la Deviſe, *Abſtinet inventis*, en retranchant *fidus*, qui s'entend aſſez. *In tenebris clarior*, ſous une Lune, ne ſonne pas ſi bien que *Clarior in tenebris.*

Je brille plus dans les ténebres.

Mais ne faut-il pas, dit Eugene, tirer les mots de quelque Poëte célebre ?

Cela n'eſt pas non plus néceſſaire, répondit Ariſte : celui qui fait une Deviſe peut en faire le mot lui-même ; & c'eſt un uſage fort établi. A la vérité, les Deviſes ſont plus ſavantes, quand les mots ſont pris d'un ancien Auteur : elles ſont même plus ſpirituelles, quand on donne aux paroles de cet Auteur un ſens différent du ſien. Par exemple, Virgile dit, en parlant de la Renommée,

Mobilitate viget, viresque acquirit eundo.

Son mouvement fait tout ſon prix.

On a appliqué ingénieuſement *Mobilitate viget*, à une Horloge, &

Vires acquirit eundo, à une Riviere. Cet autre du même Poëte,

En avançant, elle augmente ſes forces.

Igneus eſt ollis vigor, & cœleſtis origo : Ce vers, dis-je, a ſervi à deux Deviſes pour le Clergé de France, ſous deux figures différentes. *Igneus eſt ollis vigor* a été mis ſous des Etoiles, & *cœleſtis origo* ſous des perles.

Une vive ardeur les anime.

Et leur origine eſt céleſte.

Il y a du bonheur & de l'eſprit à employer les paroles d'un Poëte à une choſe à quoi le Poëte ne penſa jamais, & à les employer ſi à propos, qu'elles ſemblent avoir été faites exprès pour le ſujet auquel elles ſont appliquées. Ceux qui ont lû les Auteurs, dont on met les paroles en œuvre, ſont touchés de ces applications heureuſes; car l'eſprit trouve quelquefois du plaiſir à prendre le change, & à être trompé. Ce qui arrive, ſelon Ariſtote, quand les métaphores nous ſurprennent agréablement, & qu'une parole a une autre ſens que nous ne penſions : mais enfin cette perfection n'eſt pas eſſentielle ; & après tout, je ne ſai s'il n'y a point autant de gloire à inventer un mot juſte & ingénieux, qu'à en appliquer un en la maniere que je viens de dire. Pour

Γίγνεται δὲ ὅταν παράδοξον ᾖ καὶ μὴ πρὸς τὸ ῥᾴδιον ἁρμοδίᾳ δόξαν. *Rhet. lib. 3. c. 11.*

moi, je vous avoue, ajouta-t-il, que je me saurois bon gré d'avoir fait un mot aussi beau qu'est celui de la Devise de Monsieur,

Alter post fulmina terror.

Après la foudre, il n'est rien tant à craindre.

Ce mot, sous une bombe qui creve en l'air, vaut mieux à mon gré que tout ce qu'on pourroit trouver dans les Poëtes.

Quoi qu'il en soit, une des plus essentielles qualités du mot est de ne rien énoncer qui ne se puisse vérifier de la Figure. Comme dans une proposition, on n'attribue rien au sujet qui ne soit dans le sujet, selon un des axiomes de Logique : dans la Devise on ne doit rien attribuer à la Figure, qui ne soit dans la Figure ; car la Devise est une espece de proposition figurée, où le corps tient lieu de sujet, & l'ame d'attribut, comme parlent les Logiciens François.

Elle ne change point en changeant de climat.

Suivant cette regle, ce n'est pas un mot régulier que *Cœlum non animum mutat*, qui a été mis sous une Galere : car *non animum mutat* ne se peut pas vérifier d'une Galere prise en elle-même, comme elle doit l'être, pour servir de corps à une Devise.

Il faut dire le même d'*Adimit quo ingrata refulget*, dans la Deviſe d'un Soleil éclipſé, que prit le Cardinal Aſcanio, pour faire entendre que Rodrigue Borgia, qu'il avoit élevé au Pontificat, étoit devenu ſon ennemi. Cet *ingrata* ne ſe peut pas dire véritablement de la Lune. Quoiqu'il ſoit vrai qu'en couvrant le Soleil, elle lui dérobe ſa clarté à notre égard, il eſt faux qu'elle le faſſe par ingratitude. Auſſi Ferro a remarqué, que, pour réformer la Deviſe, on retrancha cette parole ingrate ; mais par malheur on corrigea une faute par une autre, en changeant *Adimit quo ingrata refulget*, en *Adimit quo ipſa refulget*, qui eſt un bout de vers eſtropié, comme je vous ai dit.

L'ingrate me ravit ce qui la fait briller.

Il s'enſuit de là que tous les mots qui expriment une penſée morale, ou qui n'ont rapport qu'à la perſonne, ne ſont pas juſtes ; comme *Domine, probaſti me*, ſous l'Or dans le creuſet ; *Ardo, & adoro*, ſous l'Encens allumé dans l'encenſoir : *At lacrymis mea vita viret*, ſous l'Amaranthe dans l'eau. Car ces paroles ne peuvent s'entendre ſans fauſſeté, ni de l'or, ni de l'en-

Seigneur, vous m'avez éprouvé. Et je brûle, & j'adore. Mes larmes font fleurir ma vie.

cens, ni de l'amaranthe; n'étant point vrai que l'or parle à Dieu, que l'encens adore, ni que l'amaranthe pleure.

La vérité dont il s'agit doit être conſtante, néceſſaire & éternelle, comme parlent les Philoſophes; c'eſt-à-dire, que le Mot doit être toujours vrai, & ſe vérifier en tout temps de la Figure, ſoit qu'elle ſoit naturelle, ou artificielle; car les ouvrages de l'art, auſſi-bien que ceux de la nature, étant faits ſelon des regles certaines, ont des propriétés qui ne changent point. Ainſi Bargagli condamne à bon droit *Morantur, non arcent*, ſous une galere qui, étant repouſſée par les vents, tâche d'entrer dans le Port à force de rames: car il arrive quelquefois, & même d'ordinaire, que les vents rejettent les vaiſſeaux en mer, & les empêchent d'aborder; de ſorte que ces paroles, *Morantur, non arcent*, bien-loin d'être toujours vraies, ſont ſouvent fauſſes.

Sans me chaſſer, ils me retardent.

Je vous diſois tout à l'heure que les mots qui ne conviennent qu'à la perſonne ſont défectueux: j'ajoute que les mots qui ne conviennent qu'à la figure le ſont auſſi. Il faut que le mot

tombe juſte ſur la figure qu'il anime ; mais il faut encore, à mon avis, qu'il vienne bien à la perſonne pour qui on fait la Deviſe ; & je voudrois qu'il fût conçû en des termes équivoques, qui convinſſent également à l'une & à l'autre : car il me ſemble que le mot eſt comme le lien de la Figure & de la choſe figurée ; & que, dès qu'on l'entend, on doit concevoir tout à la fois le ſens littéral & le ſens myſtique de la Deviſe. Je m'explique : ces deux ſens ſe rencontrent dans toutes les Deviſes régulieres, comme dans celle de la Flamme.

Deorſum nunquam.

Jamais en bas.

Le ſens littéral eſt que la flamme ne deſcend jamais en bas : le ſens myſtique eſt que la perſonne, dont il s'agit, n'a jamais eu le cœur tourné vers les choſes de la terre. Quand le mot convient à la figure & à la perſonne, comme *Deorſum nunquam*, l'eſprit conçoit la métaphore, & fait la comparaiſon en même temps : d'un même regard il voit la Figure & la choſe figurée. Que ſi les paroles ne conviennent qu'à la Figure, comme

celles d'un Cadran ſous un ſoleil couvert de nuages,

Les brouillards m'ôtent le ſoleil.

Mihi tollunt nubila ſolem.

C'eſt la Deviſe qui fut faite pour Anne d'Autriche, l'an mil ſix cent quinze, lorſque Louis le Juſte faiſoit la guerre aux Rébelles : ſi les paroles, dis-je, ne tombent que ſur le corps, l'eſprit ne conçoit d'abord que le ſens propre & littéral. Par exemple, dans la Deviſe que je viens de vous dire, on conçoit ſeulement que les nuées cachent le Soleil au cadran ; & pour concevoir que cela ſignifie que les troubles privoient la Reine de la préſence du Roi, il faut faire un ſecond pas, & comparer le cadran avec Anne d'Autriche, les nuages avec les troubles, & le Soleil avec Louis le Juſte. Un mot équivoque épargneroit à l'eſprit cette fatigue, & lui donneroit du plaiſir : car nous aimons les voies abrégées ; & les paroles les plus agréables ſont celles qui nous inſtruiſent promptement.

Ἀστεῖα, ἢ τὰ μετὰ ὀλίγων μάθησιν ταχεῖαν. *Ariſt. Rhet. lib. 3. c. 10.*

Selon cette regle, dit Eugene, ce n'eſt pas une Deviſe juſte que celle

d'un Phare au bord de la mer ſous un Ciel plein d'étoiles.

Quod nequeunt tot ſidera, præſtat.

Ce que ne peuvent pas tant d'aſtres il le fait.

Elle fut faite autrefois ſur le Maréchal de Baſſompierre, reprit Ariſte, pour ſignifier que les perſonnes les plus ſignalées de ſon temps ne le valoient pas ; & il faut avouer que le ſens en eſt beau. Mais, comme vous remarquez fort bien, elle manque de juſteſſe, non ſeulement parceque les étoiles qui paroiſſent dans le corps ſont exprimées dans le mot, mais encore parceque cette parole *ſidera* ne convient pas proprement aux perſonnes auxquelles on préfere le Maréchal. Il faut dire le même de la Deviſe que porta le Duc d'Albe dans une courſe de Taureaux : c'étoit une Aurore avec ce mot.

Al parecer de l'Alva s'aſcondan las Eſtrellas.

Lorſque l'Aube paroît, que les aſtres ſe cachent.

Il faut confeſſer néanmoins que l'alluſion d'*Alva* au nom du Duc, & d'*Eſtrellas* aux armoiries des Fonſeques, après leſquels il devoit entrer, fait un effet ſi agréable, qu'il y a bien des Deviſes régulieres qui ne valent pas celle-là.

Ce que je dis du Mot ſe doit entendre des vers dont on a coutume d'accompagner les Deviſes ; car ces vers ne ſont proprement qu'une explication du Mot ; & pour être juſtes, ils doivent convenir à la figure & à la perſonne. Ils ne le ſeroient pas à mon gré, s'ils ne convenoient qu'à l'une ou à l'autre. La plûpart des faiſeurs de Deviſes ignorent cette regle, ou ne ſe mettent pas trop en peine de la garder : il eſt vrai que ces ſortes de vers coûtent un peu, & qu'ils demandent un génie heureux, ou beaucoup d'application & de travail : il faut quelquefois tourner un vers en mille façons, & rêver longtemps avant que de trouver ce qu'on cherche : à moins que d'être fort exact & difficile à contenter, on ne réuſſit pas.

Je voudrois bien, dit Eugene, que vous me donnaſſiez un exemple de ces vers qui expliquent les paroles de la Deviſe. Je me ſouviens, répondit Ariſte, de deux quatrains qui me ſemblent aſſez juſtes, & qui pourroient ſervir de modeles : ils ſont de la façon d'un bon Maître. L'un eſt

fait

fait ſur la Deviſe du Soleil,

Non ſibi, ſed mundo. Non pour lui, mais pour l'Univers.

Le voici :

Je fais la loi moi ſeul à cent peuples divers :
Une pompe éclatante en tous lieux m'environne :
Mais tout l'éclat qui me couronne
Eſt beaucoup moins pour moi, qu'il n'eſt pour l'Univers.

L'autre explique les paroles qui ont été miſes ſous un Ver à ſoie commençant à filer :

Sibi vincula nectit. Il ſe fait des liens.

Je ſuis libre, & pourrois vivre affranchi des peines,
Qu'on prend au ſervice des Grands :
Cependant je leur donne & ma peine & mon temps,
Et travaille moi-même à me faire des chaînes.

Le premier quatrain convient également au Soleil & à un puiſſant Monarque : le ſecond au ver à ſoie, & à un homme qui s'engage dans le ſervice des Princes. Toutes les paroles en ſont heureuſes & équivoques. Ces quatrains ne renferment que les penſées des Deviſes ſur leſquelles ils

ſont faits ; & en cela ils me plaiſent beaucoup plus que certains madrigaux fort ſpirituels & fort pompeux, qui, outre la penſée de la Deviſe qu'ils expliquent, en contiennent d'autres qui n'y ont nul rapport. Car le bon ſens veut, ce me ſemble, que cette eſpece de madrigaux n'étant qu'une explication de la Deviſe, il n'y entre que la penſée de la Deviſe, ou que les penſées qui y conduiſent, & qui ſont liées naturellement avec elle.

Je voudrois me ſouvenir des vers qu'un bel Eſprit a ajoutés aux belles Deviſes qu'il a faites pour le Roi. C'eſt celui dont nous avons lû autrefois avec tant de plaiſir le *Poëme de la Peinture*. Il a pluſieurs talens qui le rendent digne de ſon emploi ; mais il en a un particulier pour faire ces madrigaux dont je parle.

Au reſte, par les mots équivoques dont je vous ai parlé, je n'entends pas des alluſions & des jeux ſur une parole, comme il s'en voit en quelques Deviſes : par exemple, dans celle de Diane de Poitiers, Ducheſſe de Valentinois : c'étoit un Dard tiré de ſes Armes, avec ce mot, . . .

Conſequitur quodcunque petit. Il atteint le but où il va.

Le jeu eſt dans ces paroles, *conſequitur & petit*, dont l'une ſignifie *atteindre & obtenir*, l'autre *demander & aller à un terme.* La penſée de cette Dame étoit de faire connoître qu'elle avoit beaucoup de crédit, & que, comme un dard pouſſé par une main adroite atteint le but où il va, elle ne manquoit point d'obtenir ce qu'elle demandoit.

Le même jeu ſe rencontre dans la Deviſe d'Henri II. Roi de France : c'eſt, comme vous ſavez, un croiſſant avec ce mot,

Donec totum impleat orbem : Juſqu'à ce qu'elle rempliſſe tout ſon cercle.

& dans celle que Philippe II. Roi d'Eſpagne, prit par un ſentiment d'émulation & de jalouſie : c'eſt un Cheval fougueux dans une enceinte fermée, ſautant par deſſus, avec ce mot,

Non ſufficit orbis. L'enceinte eſt trop étroite.

Car, comme vous voyez, *Donec totum impleat orbem*, ſignifie à l'égard de la Lune, juſqu'à ce qu'elle rempliſſe tout ſon cercle de lumiere ; & à l'égard d'Henri, juſques à ce qu'il rempliſſe tout le monde de la gloire

de ſon nom. *Non ſufficit orbis*, veut dire, à l'égard du cheval, que l'enceinte eſt trop étroite; & à l'égard de Philippe, que le monde eſt trop petit.

M. le Marquis de Lauriere Pompadour prit à ſa premiere campagne un jeune Laurier parmi de grands Lauriers, avec ce mot,

Majores donec ſupetem.

Jusqu'à ce que je ſurpaſſe les plus grands.

Ce *majores* ſignifie d'un côté de grands Lauriers, & de l'autre des Ancêtres.

Je ne blâme pas ces ſortes d'alluſions: elles peuvent avoir lieu dans la Deviſe: elles y ont de la grace quelquefois: mais je dis que par les paroles équivoques dont je parle, j'entends ſeulement celles qui étant communes peuvent s'appliquer à deux choſes en même temps. Car, ſelon la doctrine d'Ariſtote, ce ſont les termes univerſels qui font l'équivoque: comme *Deorſum nunquam*, *cominùs & eminùs*.

Je vous dis ce que je penſe là-deſſus: mais je ne prétends pas faire une regle de mon ſentiment, ni condamner toutes les Deviſes, dont le Mot eſt particulier, & déterminé à la Fi-

gure. Il y en a de ce nombre qui ont eu une approbation générale, comme celle du Duc de Sully, Grand-Maître de l'Artillerie : c'eſt une Aigle portant la foudre, avec ce mot,

Quo juſſa Jovis.

Où l'ordre de Jupiter m'appelle.

Ce *Jovis* a rapport à l'Aigle, & ne convient pas au Grand-Maître comme à l'Aigle.

On peut mettre dans le même rang une pluie d'or tombant d'un nuage :

Fulminibus dum parcit Jupiter :

Quand Jupiter veut épargner les foudres.

le Soleil élevant des vapeurs de la terre :

In rorem & fulmina :

Pour faire la roſée, & pour former la foudre.

un Eſſain d'Abeilles :

Sponte favos, agrè ſpicula :

Le miel de gré, l'éguillon à regret.

un Oranger chargé de fruits & de fleurs :

Miſcens autumni & veris honores.

Joignant les fruits d'Automne aux beautés du Printemps.

Ces quatre Deviſes ont quelque choſe d'admirable. La premiere a été faite ſur Dunkerque, quand le Roi l'acheta des Anglois : la ſeconde ſur la Juſtice du Roi, pour exprimer qu'il emploie l'argent qu'il leve dans ſon Royaume pour récompenſer ſes

bons ſerviteurs, & pour faire la guerre à ſes ennemis : la troiſieme ſur le Pape Urbain VIII. pour donner à entendre qu'il faiſoit des graces volontiers ; mais qu'il ne lançoit des excommunications que quand il y étoit contraint : la quatrieme ſur M. le Préſident de Meſmes, pour montrer qu'il n'a pas moins de ſageſſe que d'agrément, & que la vieilleſſe eſt belle & fleurie en ſa perſonne. Les vers qui ont été faits ſur cette derniere Deviſe en expliquent bien les paroles.

Je ſuis le favori des Cieux :
Mon nom eſt célebre en tous lieux :
Et la gloire que l'on me donne,
C'eſt d'être ſeul, en même temps,
Enrichi des fruits de l'Automne,
Et paré des fleurs du Printemps.

Selon l'idée que vous avez, interrompit Eugene, les Deviſes qui regardent notre grand Monarque, & dont les mots renferment le Soleil, ne ſont pas les plus juſtes, ni les plus fines du monde. Elles peuvent avec cela, dit Ariſte, avoir beaucoup de juſteſſe & de beauté, pourvû que le Soleil ne paroiſſe point dans la Fi-

gure, & que rien ne manque d'ailleurs à la Deviſe.

Depuis que le Roi a pris un Soleil pour ſon ſymbole, & qu'il s'eſt approprié ce bel aſtre, pour m'exprimer de la ſorte; les perſonnes un peu éclairées prennent le Soleil pour lui: on conçoit en même temps l'un & l'autre. Suivant ce principe, on doit compter entre les mots réguliers, *Ut ſe Soli explicet ami*, ſous un Serpent replié en pluſieurs tours, pour un Miniſtre fort ſecret, qui ne ſe découvre qu'à Sa Majeſté: *Uno Sole minor*, ſous une Lune, pour Monſieur, Frere unique du Roi: *Soli paret, & imperat undis*, ſous le même corps, pour le Duc de Beaufort, Amiral de France.

Pour ne s'ouvrir qu'au Soleil ſeul.

Le Soleil ſeul me ſurpaſſe en grandeur.

J'obéis au Soleil, & commande à la mer.

Il n'en eſt pas tout-à-fait de même de *Solem ſola ſequor*, ſous la Fleur ſolaire, pour Marie de Medicis: ni de *Mihi tollunt nubila Solem*, ſous le Cadran dont je vous ai parlé, pour Anne d'Autriche, ni de tous les autres mots où le Soleil entre. Ils s'entendent des Figures, mais non pas en même temps des perſonnes; comme *Soli* & *Sole* s'entend du Roi, auſſitôt que du Soleil, dans les Deviſes

Je ſuis ſeule le Soleil.

Les nuées me cachent le Soleil.

faites pour Monſieur, pour un Miniſtre ſecret, & pour le Duc de Beaufort.

Après tout, les belles Deviſes, dit Eugene, ont le plus ſouvent un mot tel que vous le voulez : & pour moi, je ſerois d'avis que tous les mots fuſſent ainſi, autant que cela ſe peut. Il n'y a rien de plus raiſonnable ; & je me ſais aſſez bon gré de n'avoir pas trop admiré autrefois quelques Deviſes où cette regle n'eſt pas gardée : comme un Oranger chargé de fleurs & de fruits, *Nil mihi tollit hyems*, pour Anne de Montmorenci, Connêtable de France, à qui la vieilleſſe n'affoiblit ni l'eſprit ni le corps : une Perle hors de ſa nacre, *Deſeruiſſe juvat mare*, pour Marguerite d'Autriche, Reine d'Eſpagne, après ſa mort.

L'hyver ne n'ôte rien.

Il m'eſt avantageux d'avoir quitté la mer.

Il s'enſuit de cette regle, pourſuivit Ariſte, que, dans les Deviſes des femmes, le genre maſculin ne fait pas un bon effet : un exemple vous fera entendre ma penſée. Marguerite de Valois, Reine de Navarre, prit pour ſa Deviſe un Tourneſol avec un mot tiré de Virgile :

Non inferiora ſecutus. Je ne ſuis pas le moindre des autres.

Ces paroles ſont belles & harmonieuſes ; mais ce *Secutus* ne convient pas à une femme. Cela s'appelle un ſoléciſme en fait de Deviſe.

Il faut raiſonner de même à proportion des Deviſes qui ſont pour les hommes, & éviter le défaut de celle d'un Duc d'Urbin. C'eſt une Palme avec ce mot,

Inclinata reſurgo. Je me releve étant penchée.

Le plus ſûr en ces rencontres, quand le genre de la figure & celui de la perſonne ſont différens, c'eſt de ne point marquer le genre dans le mot ; à moins que le genre ne ſoit commun, comme *degener*, *ſublimis*.

On ne peut pas ſe diſpenſer en notre langue, dit Eugene, de marquer le genre, à cauſe de l'article qui ne s'omet point. Par exemple, ſi je veux comparer une femme avec un de ces verres triangulaires qui impoſent agréablement aux yeux, je dirai bien en Latin *Decipit & placet* ; Il trompe & il plaît. en Italien *Inganna e piace* ; en Eſpagnol *Engaña y agrada*, parceque ces langues omettent leurs articles : mais en François je ſuis obligé de dire, *il*

trompe & il plaît. Cet *il* convient au verre triangulaire, & non pas à la femme. C'eſt peut-être pour cela en partie, répondit Ariſte, que notre langue n'eſt pas ſi propre aux Deviſes, que le ſont les autres. Cependant il y a un parti à prendre pour ſe tirer d'affaire, & pour ſauver l'honneur de notre langue; c'eſt de mettre le mot de la Deviſe à la premiere perſonne, par exemple, *Je trompe & je plais.*

Il s'enſuit encore que le mot ne doit point être métaphorique; car s'il étoit métaphorique, il ne conviendroit pas proprement à la figure. Joint que la figure étant déja une métaphore, ſi les paroles qui l'animent ſont figurées, c'eſt métaphore ſur métaphore; ce qui a de l'affectation, & fait de l'obſcurité. L'Auteur de l'*Art des Deviſes* a remarqué cela judicieuſement, en faiſant lui-même la critique d'une Deviſe qu'il confeſſe avoir faite, avant que de bien ſavoir les regles, qu'il a enſeignées depuis aux autres. C'eſt une Roſe, avec ce mot,

Toute de flammes, & de traits.

Tutta fiamma, tutta ſtrali.

Il y a beaucoup d'eſprit en ces pa-

roles, comme en tout ce que fait le même Auteur : elles ſont vives & brillantes ; mais, étant toutes métaphoriques, elles ne ſont pas légitimes.

Je n'entends pas par les paroles métaphoriques celles qui ſont autoriſées & devenues propres par l'uſage, comme il y en a dans toutes les langues. Car ces ſortes de paroles étant communément reçûes, elles n'ont rien d'étranger, ni d'obſcur à notre égard ; & bien-loin de faire un méchant effet, elles en font un très-bon. Ainſi l'on peut dire élégamment que parmi toutes les étoiles du ciel la Bouſſole n'en regarde qu'une,

Aſpicit unam.

Il n'en regarde qu'une.

A parler proprement, il faudroit dire, *Ne ſe tourne que vers une.* Mais le mot de *regarder*, en cet endroit-là, étant de ces mots que l'uſage a rendu propres, *Aſpicit unam*, eſt plus beau que ne ſeroit, *Se convertit ad unam.*

Il ne ſe tourne que vers une.

Cette obſervation peut ſervir à juſtifier pluſieurs belles Deviſes, dont les mots contiennent quelque métaphore. La Fuſée volante du Maréchal de Baſſompierre eſt ſans doute de ce

nombre, dit Eugene ; car le mot eſt en partie métaphorique ; & c'eſt, ſi je m'en ſouviens bien,

Da l'ardore, l'ardire.

De mon ardeur ma hardieſſe.

L'Auteur de l'*Art des Deviſes*, repartit Ariſte, propoſe celle-là pour modele, & en admire ſur-tout le mot, qui eſt ſelon lui *le plus ingénieux & le mieux tourné qu'on ait jamais fait.* Il trouve que l'*ardire* eſt une de ces métaphores, qui ſont *ſi retenues & ſi modeſtes, qu'elles ne paroiſſent métaphores qu'à ceux qui les regardent de près ; qui n'ont rien de rude ni d'écarté ; rien qui s'éleve au-deſſus de la ſimplicité du naturel.* Il voudroit que celles-là fuſſent *privilégiées, & qu'on leur fît grace en faveur de leur modeſtie.* Il dit que l'*ardore* eſt propre, & que l'*ardire* eſt métaphorique ; *mais que ce métaphorique approche fort du propre, & lui reſſemble ſi naivement, qu'il n'y a perſonne qui, de bonne foi ne le prenne pour être de même coin & de même eſpece.* Et il dit tout cela *pour ne laiſſer point de lieu aux ſcrupules de certains eſprits timides, que la vûe d'une feuille ou d'une paille hors de ſa place pourroit arrêter.*

Pour moi, je vous avoue franchement que je ſuis de ces eſprits timides & ſcrupuleux, que ces ſortes de métaphores effarouchent. La *hardieſſe* d'une fuſée me paroît une métaphore aſſez hardie. Je doute même que l'*ardire*, parmi les Italiens qui aiment tant les métaphores, ne ſoit point trop fort dans le ſens que lui a donné l'Auteur de la Deviſe du Maréchal de Baſſompierre. Je ſuis ſûr du moins qu'à l'égard de la fuſée, ce n'eſt pas un mot devenu propre par l'uſage, comme je voudrois que fuſſent toutes les paroles méraphoriques qui compoſent les mots des Deviſes.

Ce que je trouve de joli dans ce mot : *Da l'ardore, l'ardire*, c'eſt la reſſemblance de ces deux paroles qui ont le même tour & le même ſon, ſans avoir le même ſens : comme *Dum flagrat, fragrat* ſous de l'encens allumé : *Et ſcopus, & ſcopulus*, ſous un Rocher où le vent pouſſe un navire : *Ut potiar, patiar* ſous un Papillon qui vole autour d'un flambeau. Mais pour une rencontre heureuſe de paroles, qui n'eſt après tout qu'une beauté ſuperficielle, il ne faut pas

En brûlant ſent bon.
Et le but l'écueil.
Je ſouffri pour en jou

négliger ce qu'il y a de plus eſſentiel dans le mot, je veux dire la vérité & la propriété : car enfin, à parler proprement, il n'eſt point vrai que la fuſée ait de la hardieſſe quand elle s'enflamme ; & l'*ardire* ne lui convient pas mieux que le courroux & la fureur à une Comete ; de ſorte que j'aimerois preſque autant *Ardore d'ira, e non d'amore* ſous une Comete, que *Da l'ardore, l'ardire* ſous une Fuſée.

Balet de l'Amour & du Contre-Amour danſé l'an 1618.

L'ardeur de la colere, & non pas de l'amour.

Il me ſemble, dit Eugene, que l'oppoſition fait un plus beau jeu dans les paroles que la reſſemblance. Vous avez raiſon, répondit Ariſte : l'Antitheſe donne bien de l'agrément au Mot ; & les Maîtres l'emploient d'ordinaire dans leurs Deviſes : comme *Omnibus unus*, ſous le Soleil que le Roi a pris pour ſon ſymbole : *Omnibus & nulli*, ſous un Miroir : *Immobil'muove*, ſous une pierre d'aiman qui attire un fer : *Più ſepolta, più viva*, ſous une Fontaine jailliſſante.

Οσω ἀντιλάττει καὶ ἀντιπαράγει λέξει, τοσούτῳ ἐυδοκιμεῖ μᾶλλον στίχ. *Rhet. lib. 3. c. 11.*

Un ſeul à tous.

Je ſuis à tous, & ne ſuis à perſonne.

Elle meut étant immobile.

Plus on l'enſevelit, plus on la rendvive.

Je meurs, lorſque je nais.

Quand on peut joindre dans le mot la reſſemblance avec l'antitheſe, cela y fait un double agrément : comme *Morior, dum orior*, ſous un Eclair :

Si deferar, efferar, ſous un jet d'eau. Ce n'eſt pas qu'il faille affecter ni rechercher avec trop de ſoin ces ſortes de graces ; car il ne faut jamais rien forcer : mais quand le ſujet les préſente, & qu'elles viennent naturellement, il ne faut pas les rejetter. Ce qu'on peut dire en général de plus certain, ſelon le ſentiment des Maîtres, c'eſt que le mot doit être toujours ſpirituel, & avoir je ne ſais quoi qui pique, ou dans le ſens ou dans les paroles.

Si l'on m'abaiſſe, je me leve.

Je crois, dit Eugene, que le Mot doit être toujours en une langue étrangere. La raiſon le veut, repartit Ariſte : car, la Deviſe étant un ſymbole ingénieux, elle ne doit pas être entendue du peuple ; & il n'y a que les perſonnes intelligentes qui en doivent pénétrer le ſecret. Cependant les Italiens & les Eſpagnols ont un uſage contraire : ils font la plupart de leurs Deviſes en leur langue. Nous en uſons autrement ; & ſoit que nous y entendions plus de fineſſe qu'eux, ou que notre langue ne nous ait pas ſemblé ſi propre pour la Deviſe, nous n'avons pas coutume de faire les mots de nos

Deviſes en François. Ce n'eſt pas que nous ne nous ſervions quelquefois de notre langue ; mais c'eſt que nous nous en ſervons plus rarement. Pour une ame Françoiſe, il y en a cent Latines, Eſpagnoles & Italiennes.

Toutes ſortes de langues apparemment ne ſont pas propres pour la Deviſe, continua Eugene. Non, dit Ariſte. Les langues Orientales, & celles du Nord en ſont bannies : un mot Hebreu ou Arabe, Polonois ou Allemand, ſeroit quelque choſe de monſtrueux parmi nous. Il faut que le Mot ſoit en une langue étrangere, afin qu'il ſoit plus myſtérieux, & que le peuple ne l'entende pas : mais il ne faut pas qu'il ſoit en une langue barbare, ou trop difficile, & inconnue d'ordinaire aux honnêtes gens.

Je ſuis bien trompé, dit Eugene, ſi je n'ai vû pluſieurs Deviſes, dont les paroles ſont en Grec. Vous en avez pû voir quelques-unes, repartit Ariſte : mais auſſi le Grec eſt plus commun que l'Hebreu, & plus agréable que l'Allemand. Un mot Grec ne convient pas mal à la Deviſe d'un homme docte ; & je trouve bon qu'une Académie

de Naples, qui porte le nom de *Partenii*, ait pris pour la ſienne une Plante appellée *Agnus Caſtus*, dont l'ombre ſeule chaſſe les ſerpens, avec ce mot,

Βλαϐερώτερον διώκει.

Ce qui ſignifie, comme vous voyez, *il chaſſe le plus nuiſible.* Mais je ne puis ſouffrir que Catherine de Medicis ait pris pour ſa Deviſe un Arc en Ciel, avec ce mot,

Φῶς φέροι, κοὐ γαλήνην,

pour faire entendre qu'elle portoit par tout la tranquillité & la lumiere. Il ſiéroit mieux à un Docteur qu'à une Reine de parler Grec: & d'ailleurs, il n'eſt pas vraiſemblable qu'une femme ſoit aſſez ſavante pour s'exprimer de la ſorte. Car, quoique les Deviſes des Princes ne ſoient pas toujours de leur façon, elles doivent toujours être faites d'une maniere qui laiſſe penſer qu'ils en ont pû être les Auteurs: je parle des Deviſes qu'ils portent, & non pas de celles qu'on fait pour eux en pluſieurs rencontres. Après tout, les langues qui regnent le plus dans la Deviſe, ſont le Latin, l'Eſpagnol & l'Italien.

Qu'il porte la lumiere & la tranquillité.

Mais encore, dit Eugene, d'où vient que les Italiens ſe ſervent communément de leur langue ? C'eſt peut-être, repliqua Ariſte, qu'ils ont peu d'uſage des autres langues. C'eſt peut-être auſſi que les François ayant inventé les Deviſes, lorſqu'ils allerent à la conquête du Royaume de Naples ſous Charles VIII. ils ajouterent des mots Italiens à celles qu'ils prirent, & que cela donna lieu aux beaux Eſprits d'Italie d'employer leur langue dans les Deviſes qu'ils firent enſuite.

Quoi qu'il en ſoit, pourſuivit-il, les paroles Italiennes ou Latines, Eſpagnoles ou Françoiſes, doivent être dites de la Figure en troiſieme perſonne, ou être proférées par la Figure, comme ſi elle parloit elle-même. C'eſt un uſage reçû ; & la conſtruction du mot ne peut être réguliere autrement. Ainſi, pour animer en Italien une Fuſée volante que le feu éleve en l'air, il faut dire,

Ardendo m'inalzo, Je m'éleve en brûlant.

ou

Ardendo s'inalza. C'eſt en brûlant qu'elle s'éleve.

Ce ſont les regles principales qu'on

doit obſerver pour faire des Deviſes juſtes. J'ajoute ſeulement que la fin de la Deviſe eſt de faire connoître une penſée noble & particuliere, par le moyen de la Figure & du Mot, dont je vous ai marqué les conditions. Je dis une penſée, & j'entends par là un deſſein & une entrepriſe, ou la penſée qu'on forme ſur une action remarquable. Je dis une penſée particuliere, pour exclure les maximes & les propoſitions dogmatiques; car il y a encore cette différence entre la Deviſe & l'Emblême, que la Deviſe eſt un ſymbole déterminé à une perſonne, pour exprimer quelque choſe qui la touche en particulier, & que l'Emblême eſt un ſymbole fait pour inſtruire, & qui regarde en général tout le monde.

Mais cette penſée particuliere doit être noble; car la Deviſe, à la prendre dans ſon origine, eſt, ſelon le Comte Teſauro, une métaphore peinte ſur le bouclier des Héros: *Una metafora dipinta nello ſcudo de gli heroï.* Ainſi il faut que la penſée qu'elle exprime tienne de la métaphore, qui doit avoir quelque choſe de ſublime;

Τὸ μεγαλοπρεπὲς ἐν μεταφορᾷ. *Dion. Long.*

& de plus, qu'elle ſoit digne de l'ame d'un Héros. Or comme la vertu héroïque a pour objet les choſes grandes & difficiles, & qu'elle eſt d'autant plus excellente, que les entrepriſes où elle engage ſont plus relevées & plus périlleuſes : les Deviſes les plus parfaites, du côté de la penſée, ſont celles qui ſignifient la conquête d'un Royaume, la défenſe de la Patrie ou de la Religion.

A la vérité, toutes les Deviſes ne doivent pas ſignifier une entrepriſe héroïque du premier ordre ; mais elles doivent au moins exprimer une action glorieuſe, une paſſion honnête, une vertu éminente, enfin quelque choſe de grand & d'illuſtre : ſur-tout elles ne doivent préſenter rien de ſale ni aux yeux ni à l'eſprit. Ce ſeroit un monſtre qu'une Deviſe qui bleſſeroit l'honnêteté & la pudeur.

Il ne ſuffit pas que la penſée ſoit noble & particuliere ; il faut encore qu'elle ſoit une, c'eſt-à-dire, qu'elle n'exprime qu'une choſe. L'unité n'eſt pas moins néceſſaire à la Deviſe qu'à la Tragédie ; & comme, ſelon les maîtres du Théatre, pluſieurs actions ne

peuvent être le ſujet d'une Tragédie parfaite, pluſieurs conceptions ne peuvent être l'objet d'une Deviſe réguliere. L'ancienne Deviſe des Ducs de Bourgogne manquoit de cette unité : elle avoit pour corps un Fuſil ſur deux bâtons de laurier en croix, & la Toiſon d'or, avec ce mot.

Flammeſcit uterque.

L'un & l'autre s'enflamment.

Tout cela vouloit dire qu'ils mettroient le feu par tout, qu'ils remporteroient victoires ſur victoires, & qu'ils s'expoſeroient à toutes ſortes de périls pour ſe rendre maîtres de la France, comme avoient fait les Argonautes pour la conquête de la Toiſon d'or. Voilà pluſieurs penſées, comme vous voyez, & des penſées qui n'ont point de liaiſon l'une avec l'autre, étant fondées ſur des corps fort différens, comme ſont le fuſil, les branches de laurier, & la Toiſon d'or. Diſons le même d'une Horloge avec une pietre à fuſil, *Sopitos ſuſcitat*, que certains Académiciens de Genes, appellés *Addormentati*, portent pour leur Deviſe. Voilà un beau nom pour des Académiciens, dit Eugene en riant.

Elle éveille les endormis.

C'eſt le mélange de ces penſées diverſes qui détruit l'unité de la Deviſe, reprit Ariſte : car ſi un corps a deux propriétés, & que ces deux propriétés, qui naiſſent d'une même racine, ſe préſentent à l'eſprit, pour ſignifier quelque choſe; alors deux penſées n'en font qu'une, à proprement parler, à cauſe de la liaiſon qu'elles ont enſemble. Cela ſe voit dans pluſieurs bonnes Deviſes, & entre autres dans celle de Louis XII. Ce Prince vouloit marquer par le Porc-épi, avec ce mot,

Cominùs & eminùs,

qu'il feroit ſentir de près & de loin à ſes ennemis ce que pouvoit une puiſſance comme la ſienne. Vaincre ſes ennemis *de près & de loin*, ce ſont deux penſées unies par la figure qui les repréſente ; le Porc-épi ayant ces deux propriétés de piquer de près, en ſe jettant ſur celui qui l'attaque ; & de loin, en lui lançant ſes éguillons.

Une des premieres Deviſes que j'ai faites a été pour un grand Seigneur qui faiſoit de grandes charités dans ſa Province, mais fort ſecrettement, ſe-

lon l'eſprit & la maxime de l'Evangile : *Faire des charités, & les faire ſecrettement*, ce ſont deux choſes qui ſe réduiſent à une, étant exprimées par un grand fleuve, qui, roulant doucement & ſans bruit, fertiliſe les campagnes, & porte l'abondance dans les Villes. C'eſt ce que diſent les paroles que j'ai données pour ame à ce corps,

Fert tacitus, quò fertur, opes.

Par tout ſans bruit il porte l'abondance.

Le quatrain qui explique la Deviſe fait encore mieux concevoir ma penſée.

Je ſuis, au peuple heureux pour qui
Dieu m'a produit,
De tous biens une riche ſource :
Mais réglé toujours dans ma courſe,
Plus je lui fais de bien, & moins je fais
de bruit.

Je conclus de tout ce que vous m'avez dit juſqu'à cette heure, ajouta Eugene, que pour faire des Deviſes juſtes, il ne faut point ſuivre d'autres regles que celles de la métaphore & du bon ſens.

Mais, pour vous dire tout ce que je ſai ſur cette matiere, pourſuivit Ariſte,

& ce que j'en ai appris d'un fort galant homme qui eſt en notre ſiecle le grand maître de la Deviſe, & qui a réveillé parmi nous l'étude de cette belle ſcience ; les Deviſes ne ſont point parfaites, ſi le merveilleux ne s'y rencontre. Il y a des métaphores de deux ſortes : les unes ſont ſuperficielles, & ont un ſens ſi facile, que tout le monde les comprend d'abord : les autres renferment un ſens profond & caché : on ne les conçoit qu'en les pénétrant ; mais auſſi, dès qu'elles ſont conçûes, elles donnent de l'admiration & du plaiſir. Les premieres ſont les Deviſes communes, comme celles de la Perle dans ſa nacre.

Sa blancheur fait ſon prix.

Dat pretium candor.

de la Lune en ſon ciel,

Elle a plus d'une face, & plus d'une couleur.

Non vultus, non color unus.

Les ſecondes ſont les Deviſes excellentes, comme celles de l'Arbriſſeau auprès d'un chêne abattu par des vents qui ſoufflent de tous côtés ;

Il réſiſte en cédant.

Cedendo reſiſtit ;

de l'eau froide verſée ſur de la chaux ;

Froide qu'elle eſt, elle m'enflamme.

E fredda m'accende.

Où vous devez remarquer que le merveilleux

merveilleux consiste d'ordinaire dans l'union de deux pensées & de deux termes qui semblent contraires & incompatibles.

La Devise de la Girouette,

Nunca mudo, si no mudan, est, si je ne me trompe, dit Eugene, une de ces Devises merveilleuses. Ouï, repartit Ariste. Car il n'y a rien de plus admirable que d'employer la girouette, qui est le symbole de la légereté, pour marquer de la fermeté & de la constance.

Je ne change point s'ils ne changent.

Au reste, le merveilleux dont je parle doit être non seulement soutenu de la vraisemblance, comme celui du Poëme Epique; mais fondé sur la vérité même. Il faut que ce qui cause de l'admiration soit vrai & réel de tous les côtés qu'on le regarde. Un exemple vous fera entendre aisément ce que je dis.

On fit il y a quelques années une Devise pour un grand Ministre à qui le Roi a donné l'administration de ses Finances. Elle a pour corps le Dragon qui garde les pommes d'or du jardin des Hespérides, avec ce mot,

Il les garde, & n'y touche pas.

Servat, & abſtinet.

Cette Deviſe a été fort eſtimée, & je vous avoue qu'elle a bien de quoi éblouïr. La figure en eſt éclatante & ſinguliere, le mot en eſt harmonieux & bien tourné, la penſée en eſt belle & heureuſe, le merveilleux y paroît par tout : mais, par malheur, ce qui ſemble y être n'y eſt pas; & à examiner les choſes à fond, il y a du faux dans ce merveilleux qui ſurprend d'abord.

Il eſt vrai que le Dragon garde les pommes d'or, & qu'il veille toujours pour empêcher que perſonne n'en approche. De ce côté-là la Deviſe exprime bien la vigilance & l'application du Miniſtre à qui les Finances ont été confiées. Mais il n'eſt pas vrai, à parler exactement, que le Dragon s'abſtienne des pommes d'or; car, pour s'abſtenir d'une choſe, il faut pouvoir en uſer. Si le Dragon pouvoit manger de ces pommes d'or qu'il garde, & qu'il n'en mangeât point en les gardant, la penſée ſeroit juſte, & il y auroit du merveilleux dans l'union de ces deux termes, *Servat*, *& abſtinet*. Mais, dès qu'il n'en peut manger,

la merveille ceſſe, & de ce côté-là la Deviſe ne ſignifie pas parfaitement ce qu'on lui fait ſignifier.

Il eſt inutile de dire que ces pommes d'or ne ſont effectivement que des oranges ou des citrons, & qu'ainſi le Dragon en pourroit manger. Car, dans la Deviſe dont il s'agit, elles ſont pommes d'or, & ont l'être que la fable leur a donné; autrement elles ne repréſenteroient pas bien les Finances, & la Deviſe perdroit tout ſon prix. De ſorte qu'en voulant la rectifier d'un côté, on la gâteroit de l'autre.

La Deviſe du Chien couchant qui découvre & qui arrête les perdrix, *Abſtinet inventis*, a ce qui manque à celle du Dragon qui garde les pommes d'or.

Le merveilleux réſulte, comme vous voyez, d'une figure qui cauſe de l'étonnement & du plaiſir tout enſemble. Ainſi, pour le faire entrer dans la Deviſe, il faut choiſir des corps, qui, tout naturels qu'ils ſoient en eux-mêmes, aient ce ſemble des qualités au-deſſus de la nature. Cependant il n'eſt pas néceſſaire pour cela de chercher toujours des figures extraordinai-

ἐστὶ δὲ τὸ θαυμαστὸν. *Ariſt. Rhet. lib. 3. c. 11.*

res & ſurprenantes : il y auroit danger qu'elles ne fuſſent inconnues ; & cela feroit un mauvais effet, comme je vous ai dit. Il ſuffit donc de trouver dans des figures ordinaires des propriétés qu'on n'y ait point encore découvertes ; car on ne peut voir ſans ſurpriſe quelque choſe de rare & d'exquis dans un objet qui ſembloit n'avoir rien que de commun. Le ſecret de l'art conſiſte à découvrir ces nouveaux jours ; & c'eſt en quoi excelle particulierement celui que je regarde comme le maître des autres en cette matiere. Il a fait pluſieurs Deviſes, où le merveilleux ſe rencontre avec des corps fort communs. Une des plus remarquables eſt celle qu'il fit pour le Roi, à l'occaſion d'un balet où ce grand Prince parut tout couvert de pierreries. Elle a pour corps le Soleil, qui eſt de tous les corps le plus commun, & pour ame ce mot Eſpagnol, *Mas virtud que luz.*

Plus de vertu que d'éclat.

Il ne faut que des yeux pour voir que le Soleil brille plus que tous les aſtres, & il ne faut qu'un peu d'intelligence pour connoître qu'il a une grande vertu : mais il faut avoir un diſcernement

ſin, & beaucoup de délicateſſe dans l'eſprit, pour s'apercevoir que ce bel aſtre, tout brillant qu'il eſt, a plus de vertu que d'éclat. Le madrigal qui accompagne cette Deviſe exprime admirablement ma penſée.

Du plus beau feu des Cieux divinement formé,
Par tout où je ſuis vû, par tout je ſuis aimé :
Mes bienfaits m'ont acquis un ſouverain Empire :
Et cet éclat brillant dont je ſuis revêtu,
Quoi que les jeux en puiſſent dire,
N'eſt rien aux prix de ma vertu.

L'Auteur de cette belle Deviſe, & de tant d'autres que je vous dirai à meſure qu'elles ſe préſenteront à ma mémoire, ſans parler de celles que je vous ai déja dites, me diſoit un jour en riant, qu'il étoit à peu près des Deviſes comme des melons ; que pour une bonne, il y en avoit cent mauvaiſes ; que les excellentes devoient avoir quelque choſe de piquant & de relevé ; & que c'étoit le merveilleux qui leur donnoit cette pointe.

Mais il m'ajouta qu'en cherchant ce qui cauſe de l'admiration, il falloit prendre garde de ne pas aller trop loin, & que c'étoit une mauvaiſe voie pour ſe faire admirer, que de ne ſe pas faire entendre. Les métaphores, me diſoit-il, tiennent un peu de l'énigme, ſelon le ſentiment d'Ariſtote; mais, ſelon celui de Cicéron, elles ne doivent point être obſcures. Il faut joindre les penſées de ces deux grands hommes pour former une idée parfaite de la Deviſe, c'eſt-à-dire, qu'il faut concevoir en même temps je ne ſai quoi de myſtérieux & de clair, ou plutôt quelque choſe qui ne ſoit ni trop clair ni trop obſcur. La Deviſe ne doit point être trop claire, parceque les eſprits groſſiers en auroient l'intelligence: elle ne doit point être trop obſcure, parceque les eſprits délicats n'y prendroient pas de plaiſir; car ce qui demande beaucoup d'application ne divertit pas. Un juſte tempéramment de clarté & d'obſcurité fait le principal caractere de la perfection que nous cherchons; & de-là vient que ſi la Deviſe demande un corps merveilleux, elle veut que ce

Μεταφοραὶ γὰρ αἰνίττεσθαι δεῖ. *Rhet. lib 3. c. 11.*

Eſt hoc magnum ornamentum orationis, in quo obſcuritas fugienda eſt. *De Orat. l. 3.*

corps ſoit connu : ſi elle s'exprime en une langue étrangere, elle en choiſit une qui ſoit aiſée à entendre.

Enfin les Deviſes, pour être parfaites, doivent être appropriées à la perſonne & au ſujet qu'elles repréſentent; de ſorte qu'elles ne puiſſent s'appliquer ni à une autre perſonne, ni à un autre ſujet. La Deviſe, étant eſſentiellement une métaphore, doit convenir aux perſonnes & aux ſujets; car c'eſt le propre d'un mot métaphorique, ſelon les Maîtres de l'éloquence, d'être proportionné à la choſe à quoi on le tranſporte, ſans être ni plus petit ni plus grand qu'elle.

Δεῖ δὲ τὰς μεταφορὰς ἀπὸ μοιώσεως λέγειν. *Rhet. lib. 3. c. 11.*

Nolo eſſe aut majus quàm res poſtulet, aut minus. *Cic. de Orat. lib. 3.*

Ainſi, pour parler métaphoriquement d'un brave qui ne craint point le péril, on dit que c'eſt un lion. Pour parler dans le même ſtyle d'une Dame qui abhorre tout ce qui peut bleſſer la pudeur, on dit que c'eſt une hermine. Il y a de la convenance entre un homme intrépide & un lion; entre une femme chaſte & une hermine. Cette proportion eſt néceſſaire à toutes les Deviſes, comme je vous ai dit au commencement; & ce n'eſt pas de celle-là dont je vous parle à cette

heure. Il s'agit ici d'une certaine convenance plus exacte, qui eſt de la perfection, & non pas de l'eſſence de la Deviſe.

Cette convenance particuliere à pour fondement les circonſtances propres & individuelles qui diſtinguent une perſonne des autres. La premiere de ces circonſtances eſt le nom de la perſonne même ; & il faut avouer que quand il entre naturellement dans une Deviſe, il lui donne une juſteſſe admirable.

Un Cavalier Italien, ſurnommé *Il Ferma Fede*, pour témoigner que ſon cœur n'étoit ouvert qu'à une perſonne qu'il aimoit, & qui avoit nom *Luchetta*, fit peindre un de ces Cadenats qui ne s'ouvrent que par la rencontre de certaines lettres, & que les Italiens appellent *Luchetti*, avec ce mot,

Uni patet.

Une ſeule ait que je n'ouvre.

Les lettres marquées ſur le Cadenat étoient celles qui font *Luchetta ;* de ſorte que le nom de la perſonne eſt deux fois dans la Deviſe, comme vous voyez.

L'alluſion eſt plus ſenſible & plus

marquée quand le nom fait les paroles de la Deviſe, comme *Gelat & ardet*, qui joue ſur le nom de *Gelarda*, & qui ſert d'ame au Mont-Gibel couvert de neiges, & jettant des flammes, pour exprimer les effets contraires d'une paſſion violente. Ce fut dans cette penſée qu'aux nôces de Coſme de Medicis, Prince de Toſcane, & de Marie-Madeleine d'Autriche, fille de l'Archiduc de Gratz, on fit une Deviſe dont le mot marquoit le nom du Prince : c'étoit un Soleil au milieu du Zodiaque, avec ces paroles Grecques,

Il gêle & brûle.

Οὐδὲ μοὶ, ἀλλὰ Κόσμῳ.

Non pour moi, mais pour l'Univers.

Ce fut ſans doute dans cette penſée, dit Ariſte, qu'un bel eſprit de la Cour de Charles-Quint, pour marquer la victoire remportée ſur François I. repréſenta un Lis flétri ſous des vents qui ſouffloient du côté de Midi, avec ce mot,

Perſtantibus Auſtris.

Lorſque les vents du Midi ſoufflent.

Il faiſoit alluſion à la Maiſon d'Autriche, & à je ne ſai quel paſſage d'un ſaint Pere, qui dit que le lis ſe fane quand le vent de Midi ſouffle.

Cette alluſion eſt aſſez froide, & un peu tirée de loin, repartit Ariſte. Mais quoi qu'il en ſoit, ajouta-t-il, la ſeconde circonſtance eſt celle des Armes de la perſonne qui fait le ſujet de la Deviſe; & quand on les fait entrer dans la figure, ou dans le mot, on rend la Deviſe plus propre & plus juſte. Celle de Louis XII. avoit cette perfection; le Porc-épi étant tiré des Armes de Blois, qui étoit de l'apanage de ce Prince, avant qu'il parvînt à la Couronne.

Quand le nom & les Armes ſe rencontrent enſemble, il y a plus de juſteſſe; comme dans la Deviſe qui fut faite pour le Cardinal Jerôme Colonne, l'appui & l'ornement de l'Egliſe; c'étoit une Colonne, avec ces paroles,

Fulcit & ornat:

t ſers d'ornent & ppui.

comme dans celle du Cardinal Creſcentio, qui étoit un Croiſſant tiré de ſes Armes, & un Soleil tiré des Armes du Pape Sixte V. avec ce mot,

Aſpice, creſcam.

Regardez-oi, je croîi.

Les actions ſingulieres ſont d'autres circonſtances qui attachent les Deviſes aux perſonnes. Ainſi Charles

Quint prit fort à propos pour le corps de la ſienne les Colonnes d'Hercule, après avoir paſſé le détroit où les Anciens les ont plantées, & avoir porté ſes armes victorieuſes en Afrique.

Cependant, ſelon la remarque de Teſauro, ce ſymbole auroit été encore plus propre au Roi Ferdinand; car ce Prince fut le premier qui fit aller ſes navires, & qui pouſſa ſes conquêtes au-delà de ces Colonnes fameuſes, comme pour vérifier ce qu'un Poëte Latin avoit dit,

Herculeis aufertur gloria metis.

On ôte tout l'honneur aux Colonnes d'Hercules.

Areſi, pour exprimer que S. Pierre de pêcheur étoit devenu martyr de JESUS-CHRIST, & la pierre ſolide ſur laquelle a été bâtie l'Egliſe, Areſi, dis-je, a peint le Corail hors de l'eau, avec cette ame, *Indurabitur*, qui ne répond pas au corps, & qui n'a ni harmonie ni délicateſſe. A cela près la Deviſe eſt belle & réguliere : non ſeulement le nom y eſt marqué ; mais l'action y eſt dépeinte dans le corail, qui s'endurcit & ſe change en pierre à meſure qu'il ſort de l'eau. Tous les rapports y ſont juſtes : car, comme le

Il s'endurcira.

corail, qui étoit dans la mer une plante molle, s'affermit, & devient rouge quand il en eſt une fois dehors; ainſi ſaint Pierre, qui étoit foible & timide dans ſa condition de pêcheur, après avoir été tiré de cet état, eſt devenu généreux & intrépide, juſques à ſouffrir conſtamment une mort ſanglante. De quelque côté qu'on regarde le corail, il eſt une naïve image de ſaint Pierre : outre ſa fermeté & ſa couleur, il a pluſieurs vertus merveilleuſes.

Il n'y a pas beaucoup de Deviſes, dit Eugene, où toutes ces proportions ſoient gardées. Cela n'eſt pas auſſi abſolument néceſſaire, repartit Ariſte; il ſuffit que la propriété qui ſert de fondement à la Deviſe convienne bien au ſujet, & que ſous ce regard la reſſemblance ſoit parfaite. Car, comme les corps ont pluſieurs faces, on peut les conſidérer ſous divers aſpects : par exemple, je puis regarder le Soleil dans ſon lever, dans ſon couchant, & dans ſon éclipſe. Si je le regarde dans ſon lever, pour exprimer le mérite d'une perſonne, qui dans la fleur de ſon âge efface

toutes les autres, je ne le regarde ni dans ſon couchant, ni dans ſon éclipſe, ni ſous aucun autre aſpect : c'eſt aſſez qu'il y ait une entiere convenance entre le Soleil levant & la perſonne que je lui compare, quoiqu'il n'y en ait point peut-être entre le Soleil couchant ou éclipſé & cette même perſonne.

Cette regle juſtifie une infinité de Deviſes, dont les corps ont de bonnes & de mauvaiſes propriétés, comme la Lune & le ſerpent. Quand on compare une perſonne, dont la vertu éclate dans l'adverſité, avec la Lune qui brille dans l'obſcurité de la nuit, on ne regarde pas cet aſtre du côté de ſon inconſtance ; & quand on compare un ſage politique avec un ſerpent enveloppé, & comme renfermé en ſoi-même, on n'a pas égard à la malignité ni à la baſſeſſe de cet animal. Suivant cette remarque, la Deviſe qui fut faite autrefois ſur l'exaltation de Gregoire XIII. n'eſt pas tout-à-fait ſi méchante que prétend un célebre Auteur. C'eſt un Dragon tiré des Armes de la famille des Buoncompagni, dont étoit ce Pape, avec le mot,

Jusqu'au haut du Temple.

Delubra ad summa, pris de Virgile, dans l'endroit où il dit que deux Dragons monterent au haut du Temple de Minerve. Du moins ce n'est pas, à mon avis, la figure du Dragon qui rend la Devise mauvaise. Celui qui l'a faite n'a pas considéré le Dragon par l'endroit affreux, par lequel il n'a point de convenance avec un Pape; celui, dis-je, qui l'a faite a comparé le Cardinal Buoncompagni élevé au Pontificat, avec le Dragon montant au haut du Temple, & non pas avec le Dragon dévorant Laocoon & ses enfans.

Pour moi, si je voulois faire la critique de cette Devise, que les Italiens estiment peut-être un peu trop, ce que j'y trouverois le plus à dire, c'est que la propriété qui lui sert de fond n'est point naturelle; car enfin, c'est un hazard que ce Dragon soit monté au haut du Temple, ou plutôt, c'est une pure fantaisie du Poëte, laquelle n'a nul fondement dans la nature du Dragon.

Au reste, il y a de l'esprit à découvrir une propriété qui convienne à notre sujet, dans un corps qui semble

en avoir de fort oppoſées. Par exemple, le champignon n'a rien en apparence qui puiſſe fonder un éloge ; & il faut avoir des vûes que tout le monde n'a pas, pour s'en ſervir à exprimer la prudence & la maturité d'un jeune homme, comme a fait l'Auteur qui y a ajouté ces paroles, *Naſcendo maturus*, en faveur de Gaſton de Foix, dont la conduite égala toujours la vaillance, & qui en la fleur de ſon âgé fut établi Viceroi de Milan par Louis XII.

Il eſt mi en naiſſant

Mais, pour revenir où nous en étions, on peut encore rendre une Deviſe propre & parfaite, en faiſant alluſion à une autre. Ainſi, les Colonnes ayant pris des Joncs marins avec ces paroles, *Flectimur, non frangimur*, les Ceſarini prirent au contraire une Colonne, avec ce mot,

On peut bie nous ployer mais on n peut nous rompre.

Frangor, non flector.

On peut n rompre, non pas n ployer.

L'oppoſition eſt ſpirituelle, & ce retour de paroles fait un jeu qui rend la Deviſe plus piquante & plus fine. Cela me fait ſouvenir, dit Eugene, d'un mot plaiſant que mettoient les Ligueurs à la Deviſe d'Henri III. au lieu

La derniere m'attend au Ciel.

de *Manet ultima cœlo*, ſous les trois Couronnes, ils diſoient,

La derniere m'attend au Cloître.

Manet ultima clauſtro.

Je vous avoue, pourſuivit Ariſte, que toutes les Deviſes ne peuvent pas avoir toutes ces ſortes de beautés, & que les circonſtances du nom, des Armes & des actions ne ſe rencontrent gueres enſemble. Mais, ſi une Deviſe avoit tout cela, avec les autres conditions que je vous ai dites, ce ſeroit un chef-d'œuvre & un miracle de l'Art.

Ὅτῳ δ' ἂν πλείω ὑπάρχῃ, τοῦτο ἄστιμον φαίνεται. *Ariſt. Rhet. lib. 3. c. 11.*

Il faut tant de choſes, dit Eugene, pour parvenir à ce haut point de perfection où les maîtres portent la Deviſe, que tout ce qu'on peut faire, à mon avis, eſt d'en concevoir une belle idée. Il y a divers degrés de perfection, reprit Ariſte : quoiqu'on ne puiſſe pas peut-être les atteindre tous, on en peut atteindre quelques-uns : & cela ſuffit. Ce n'eſt pas, ajouta-t-il, que cette ſorte de perfection même ne ſoit bien rare. Paul Jove, qui étoit un des plus grands génies de ſon temps, & qui a été le premier maître de la Deviſe, avoue de bonne foi qu'il n'en a jamais pû faire une dont

il ait été entierement ſatisfait. Ruſcelli dit, qu'il n'appartient qu'aux plus excellens eſprits de s'appliquer à cette ſcience.

De toutes les productions ſpirituelles, il n'y en a point où l'eſprit doive plus briller; car, afin que les regles ſoient bien obſervées, il faut non ſeulement que la penſée ſoit ingénieuſe, mais que la figure & les paroles le ſoient auſſi.

En vérité, interrompit Eugene, je ne ſai ſi j'ai eu raiſon de vouloir apprendre ce que c'étoit qu'une Deviſe réguliere. Je me repens preſque de ma curioſité, & je ne ſuis pas trop aiſe de voir que cette ſcience me paſſe: il n'appartient qu'à des eſprits comme vous de s'en mêler. Vraiment, répondit Ariſte en ſouriant, il vous ſied bien de vous plaindre de votre eſprit, & de vous en défier. Croyez-moi, mon cher Eugene, après avoir pénétré comme vous avez fait dans tous les ſecrets de la nature, il n'y a rien dont vous ne ſoyez capable; & je gage que pour peu que vous vous mettiez la Deviſe en tête, vous en ferez de très-belles & de toutes les eſpeces.

Il y en a donc de plus d'une eſpece, dit Eugene. Ouï, repartit Ariſte. Il y en a d'héroïques, de paſſionnées, de ſatiriques, de burleſques, de morales, de politiques, de chrétiennes; & afin que vous en faſſiez de toutes les ſortes quand il vous plaira, je veux bien vous expliquer toutes ces eſpeces, en vous marquant le caractere de chacune.

La plus noble eſpece, & celle qui tient le premier rang parmi les autres, c'eſt l'héroïque, par la raiſon que ce ſont les Héros qui ont inventé la Deviſe. Auſſi un des maîtres de l'Art l'a appellée en ſa langue, *Linguaggio de gli Heroi*; comme s'il n'appartenoit qu'aux Héros de s'exprimer de la ſorte.

Cette premiere eſpece comprend les deſſeins militaires, les actions glorieuſes, les vertus & les belles qualités, non ſeulement des Princes & des Grands, mais de toutes les perſonnes de mérite: car il eſt des Héros de plus d'une ſorte; & toute la vertu héroïque ne ſe réduit pas à braver la mort, & à conquérir des Empires.

Les Deviſes paſſionnées ont pour

leur objet les affections nobles & honnêtes. Quand ce ſont des amours de Héros, ou que ces affections portent l'ame à des entrepriſes guerrieres & périlleuſes, les Deviſes ſont paſſionnées & héroïques tout à la fois; & de ces eſpeces mêlées enſemble, il s'en fait une qui participe de toutes les deux.

Les ſatiriques & les burleſques ſont celles qui marquent les défauts & les vices; qui ſervent pour la raillerie & pour la cenſure. Eh quoi, dit Eugene, n'eſt-ce pas abuſer de la Deviſe, que de l'employer à la ſatire? Ouï ſans doute, répondit Ariſte: mais, par malheur, c'eſt un abus autoriſé par l'uſage.

L'Auteur de l'*Art des Deviſes* ne peut ſouffrir ce déſordre; il le croit contre les bonnes mœurs, & même contre le bon ſens. Il dit, ce me ſemble, *qu'une marotte ne pourroit pas entrer dans un écuſſon d'armoiries; qu'un chaperon garni de ſonnettes ne pourroit pas tenir la place du timbre ou de la couronne.* Que *les Deviſes, ſont, auſſi-bien que les armoiries, des ſignes d'honneur, des repréſentations de vertu, & des ex-*

preſſions de gloire : qu'il n'y doit rien entrer que de noble, que d'Auguſte, que de belle montre. Il ajoute *que l'héroïque & la ſatirique ſont des termes oppoſés : que l'héroïque ne doit repréſenter qu'en beau & en grand ; qu'il n'a dans ſon équipage & ſa ſuite que des chariots dorés, que des chevaux qui ont des ailes, que des tours traînées par des éléphans, que des armes précieuſes & enchantées : que le ſatirique au contraire, étant ſale & difforme de tout côté, n'a garde de rien repréſenter en beau ni en grand. Quelle belle idée pourroit entrer dans une tête cornue*, dit-il ? *& que pourroit-on s'imaginer de glorieux & de relevé à la vûe de l'Ane de Silene ?*

Tout cela eſt bien imaginé ; & je vous avoue que ce ſeroit confondre les eſpeces, que de compter entre les Deviſes héroïques celles qui font rire, qui ſont piquantes & malignes ; par exemple, l'Ane parmi des chardons, avec ce mot,

Pungant, dum ſaturent,

Qu'ils me quent, ourvû qu'ils e ſaoulent.

pour marquer l'humeur d'un Paraſite qui ne ſe ſoucioit pas d'être moqué aux tables des Grands, pourvû qu'on

le laiſſât manger tout ſon ſaoul. Ce ſymbole n'a rien d'héroïque ; mais il a quelque choſe de fort ſpirituel, & même quelque choſe de fort beau en ſa maniere.

Au reſte, je ne conſeillerai jamais à perſonne de faire des Deviſes ſatiriques, non plus que des libelles diffamatoires; & Dieu nous garde d'en faire nous-mêmes. Mais tous les faiſeurs de Deviſes ne ſont pas ſi ſcrupuleux que nous pouvons être. Il s'eſt fait des Deviſes contre l'honneur du prochain, auſſi-bien que des libelles; & apparemment il s'en fera encore: car la raillerie & la médiſance regnent plus que jamais dans le monde; & d'ailleurs il ſe trouve des métaphores aſſez juſtes pour exprimer les vices, auſſi-bien que les vertus. Ces métaphores peuvent être aſſorties de toutes les conditions eſſentielles à la Deviſe, ſans que rien leur manque, que le caractere héroïque, comme vous pouvez voir dans celle de l'Ane parmi les chardons.

Après tout, ce relâchement, ou cet abus, n'eſt pas peut-être ſi injurieux à la Deviſe, que l'Auteur de

l'*Art des Deviſes* ſe l'imagine, quand il dit que vouloir mettre les ſatiriques & les burleſques au nombre des Deviſes, *c'eſt comme ſi on donnoit place dans un cabinet ou ſur une eſtrade à des Bohémiennes parmi des femmes de qualité.* Car, pour m'exprimer à mon tour par des images ſenſibles, les habits qui ont été faits pour les Carouſels, & pour les courſes de bague, peuvent ſervir ſans déshonneur aux balets & aux maſcarades : joint qu'une choſe peut perdre en partie l'uſage qu'elle avoit dans ſon origine, ſans perdre pour cela ni ſa nature ni ſon nom. La carriere, où les plus braves de la Grece couroient avec tant d'émulation dans des chariots, ſervoit encore aux jeux du peuple. Le vers Iambe, que les Grecs & les Latins ont inventé pour dire des injures en Poëſie, a été employé à des ſujets honorables ; & les Poëtes tragiques, qui ne mettent en œuvre que des actions ſérieuſes & illuſtres, ſe le ſont approprié dans la ſuite. Pourquoi donc la Deviſe ne pourroit-elle pas ſervir quelquefois à exprimer des penſées plaiſantes, quoiqu'elle ait été in-

ſtituée pour ſignifier des deſſeins militaires ? Elle ſert bien à en repréſenter de moraux, de politiques & de chrétiens, qui le plus ſouvent n'ont nul rapport à la guerre.

Quoique les Deviſes morales, politiques & chrétiennes ſoient différentes, ſelon la diverſité de leurs objets; elles ſont ſemblables en ce qu'elles ne ſont attachées à nulle perſonne, & qu'elles ſont des inſtructions ſymboliques : en quoi elles tiennent de l'emblême, dont le principal caractere eſt d'inſtruire.

Les morales contiennent les regles des mœurs, & tout ce qui regarde l'honnêteté naturelle. Les politiques renferment les maximes d'Etat, & ce qui ſert à l'éducation des Princes, à la conduite des Miniſtres, & au bon gouvernement des Empires. Enfin les chrétiennes nous repréſentent les myſteres de la Foi, & les vérités de l'Evangile.

Vous m'obligerez bien, dit Eugene, de me donner des exemples de toutes ces eſpeces de Deviſes. Je le ferai volontiers, repartit Ariſte ; & pourvû que ma mémoire me ſoit fi-

delle, je ſuis ſûr que vous ſerez content de moi : car non ſeulement j'ai eu la curioſité de recueillir une infinité de Deviſes ; mais encore j'ai pris la peine de ranger les plus belles dans ma tête.

Pour ſuivre l'ordre naturel, il faut commencer par les Deviſes héroïques. La premiere qui ſe préſente à mon eſprit eſt celle que porte le Roi Chico dans l'*Hiſtoire des guerres de Grenade*, lorſqu'il va aſſiéger Jaën : une Grenade en fait le corps, & ces paroles lui ſervent d'ame,

Con la Corona nacqui.

Je naquis avec la couronne.

La ſeconde eſt celle que prit Selim, Empereur des Turcs, en partant pour une grande expédition : c'étoit un Croiſſant qui ſe couche, & qui paſſe à un autre hémiſphere, avec ce mot,

Redibo plenior :

Je reviendrai plus éclatant.

ou, ce qui me paroît plus probable, avec un mot Turc qui avoit le même ſens. Ce Prince vouloit dire qu'il étoit aſſuré de la conquête qu'il méditoit, & qu'il retourneroit, comme le Croiſſant, avec plus d'éclat.

Le

Le Croiſſant, que le Grand Seigneur a pour ſon ſymbole, perd ſa lumiere quand il s'approche du Soleil, que notre auguſte Monarque a pris pour le ſien ; comme ſi c'étoit un préſage que les Turcs doivent perdre la victoire, quand ils ſe rencontrent avec les François dans le combat : & ce fut dans cette penſée que M. de Colligni, Général des troupes que le Roi envoya en Hongrie contre le Turc, prit pour ſa Deviſe une Lune qui s'efface à la jonction du Soleil, avec ce mot,

Tibi ſe peritura reſervat. Elle te réſerve ſa perte.

Le corps eſt le plus juſte du monde ; & ſi le mot l'étoit autant, la Deviſe ſeroit admirable.

Galeas Fregoſe, étant fait Lieutenant général des Galeres du Duc de Florence, ſe ſervit d'un Aigle volant parmi les éclairs & les foudres, avec ces paroles,

Ni matar me, ni eſpantar me ; Ni la mort, ni la peur.

pour faire entendre qu'il ne craignoit point les périls de la guerre, & que les ennemis les plus fiers ne pourroient ni le vaincre, ni l'effrayer.

Jean, Comte du Dunois, qui a mérité le nom de Reſtaurateur de l'Etat,

a été figuré par un Laurier ſous un ciel orageux, plein de foudres & d'éclairs, avec ce mot,

Solum natale tuetur.

Il conſerve & défend la terre qui le porte.

Le Laurier n'étant point frappé de la foudre, ſelon l'opinion commune, en préſerve la terre qui le porte ; & le Comte de Dunois, ayant toujours été invincible, a préſervé la France de la domination Angloiſe.

On a peint dans la Galerie du Palais Royal une Fumée d'Encens ſortant d'un encenſoir,

Perennis numen honorat,

En expirant il fait honneur au Ciel.

pour Simon, Comte de Monfort, qui mourut devant Toulouſe, en ſoutenant les intérêts de Dieu & de l'Egliſe contre les hérétiques Albigeois.

Un Barbet tenant un heron,

Prædam de prædone facit,

Du raviſſeur, il fait ſa proie.

pour le Maréchal de Boucicault, qui prit le Comte de Perigord priſonnier, & l'amena au Roi ; comme le chien prend les oiſeaux qui vivent de rapines, & les apporte à ſon maître.

La Femelle du Faucon, laquelle a plus de force & de courage que le mâle,

Mares hæc fœmina vincit, pour la Pucelle d'Orleans, qui a ſurpaſſé en valeur les plus braves hommes de ſon temps.

Cette femelle a plus de cœur qu'un mâle.

L'Auteur de l'*Art des Emblêmes*, qui ſait tous les ſecrets de la ſcience ſymbolique, & qui ne s'entend pas moins en Deviſes qu'en Emblêmes, a montré combien la préſence du Roi étoit redoutable à ſes ennemis, par un Eclair qui effraye dès qu'il ſe fait voir.

Vel ſolo lumine terret.

Dès qu'il paroît, il épouvante.

La Bombe qui creve en l'air, avec ce mot ſi magnifique & ſi juſte dont je vous ai déja parlé,

Alter poſt fulmina terror, fait entendre qu'après Sa Majeſté il n'y a rien de plus brave que ſon Alteſſe Royale.

Après la foudre il n'eſt rien tant à craindre.

M. le Comte de Saint Paul prit pour la Deviſe de ſon Régiment un Soleil levant qui diſſipe des nuages,

Necdum omnis ſeſe explicat ardor, Ce jeune Prince vouloit dire, que, quelque ardeur qu'il eût alors pour la gloire, il en feroit paroître davantage dans la ſuite.

Il ne fait pas paroître encore tout ſon feu.

Les belles actions qu'il a faites en Flandre, dit Eugene, & ſon voyage

de Candie ont vérifié admirablemen ſa Deviſe.

Celle de M. le Comte du Pleſſis al lant à la guerre, reprit Ariſte, étoi une Fuſée dans ſa courſe,

D'un grand éclat mon feu ſera ſuivi.

Ardorem lux magna ſequetur.

Ces trois Deviſes ſont toutes guerrieres, comme vous voyez. En voici d'autres, qui, pour n'avoir point le même caractere, ne laiſſent pas d'être héroïques. Elles ſont du même Auteur.

Pour exprimer que le Roi n'eſt pas moins redoutable pendant la paix, qu'il l'étoit pendant la guerre, il a repréſenté un Lion en ſon repos,

Même en ſon repos il effraye.

Et dum tenet otia, terret.

Pour déclarer la généroſité du Roi ſur le ſujet du Duc de Lorraine, après la Campagne de 1663. il a peint un gros Nuage où il paroît un reſte d'éclair, & d'où il ſort une pluie abondante qui arroſe une terre ſeche,

Il enrichit ceux qu'il a fait trembler.

Ditat quos terruit.

Il a marqué le mérite d'Anne d'Autriche par une Grenade, avec ce mot Eſpagnol,

Mon prix n'eſt pas de ma couronne.

Mi precio no es de mi corona.

Et la Dignité de M. le Dauphin,

par l'Etoile du jour appellée Phoſphore, qui luit en la préſence du Soleil,

Coram micat unus.

Il eſt le ſeul qui brille en ſa préſence.

Je trouve belle & fort propre à M. le Dauphin, dit Eugene, la Deviſe d'un Météore qui repréſente le Soleil, & qu'on nomme Parelie,

Par, dum reſpiciet.

Je brille comme lui, tandis qu'il me regarde.

Un de nos amis, reprit Ariſte, après la paix générale qui fut le fruit du mariage de leurs Majeſtés, fit graver un Aigle s'égayant dans un air ſerain, avec ce mot,

Nec jam ſua fulmina curat:

Il a quitté ſon foudre pour un temps.

Et une Lune montant ſur l'horiſon, avec ces paroles,

Affert cum luce quietem.

Elle apporte avec ſoi l'éclat & le repos.

La premiere Deviſe ſignifioit que le Roi avoit quitté les armes au milieu de ſes victoires, pour prendre un peu de relâche; & la ſeconde que la Reine donnoit avec la paix un nouvel éclat à la France.

Je me ſouviens de ces Deviſes, dit Eugene: mais il me ſemble que notre ami en a fait d'autres pour un fameux Magiſtrat, qui n'a pas moins de probité que de ſuffiſance, & que le pre-

mier Parlement du Royaume fait gloire d'avoir pour ſon chef. Il eſt vrai, repartit Ariſte, & ces Deviſes méritent bien d'être remarquées.

La premiere eſt une Colonne dreſſée ſur un plan uni,

Mi derechura me ſuſtenta.

Je me ſoutiens par ma droiture.

La ſeconde eſt un Ancre au bord de la mer,

In ſolido tantùm hæret.

Je ne m'attache qu'au ſolide.

Je reconnois dans ces Deviſes, dit Eugene, le véritable caractere de celui pour qui elles ont été faites. Elles marquent, comme vous voyez, pourſuivit Ariſte, la droiture de ſon ame, & la ſolidité de ſon eſprit.

Le même Auteur a exprimé la ſévérité d'un grand Miniſtre envers les Partiſans, par le Serpent qui garde les pommes d'or du jardin des Heſperides, avec ce mot,

Prædonibus aſper.

Il eſt redoutable aux larrons.

N'avez-vous pas fait vous-même des Deviſes pour ce Miniſtre célebre, dit Eugene? J'en ai fait pour lui ſur d'autres ſujets, répondit Ariſte; & puiſque je ſuis en humeur de vous dire tout ce que je ſai, je vous les dirai ſans façon.

L'une eſt ſur le ſoin qu'il prenoit de l'éducation de ſon fils aîné, nonobſtant toutes les affaires de l'Etat. Elle a pour corps un Cadran où le Soleil marque l'heure, & pour ame,

Meque regit, dum dirigit orbem.

Il me regle en réglant le monde.

L'autre eſt ſur ſa modeſtie parmi les honneurs & les graces dont le Roi le comble. L'Océan, où des rivieres ſe déchargent, en compoſe la figure que ce mot anime,

Creſco, non tumeo.

En croiſſant je ne m'enfle pas.

Mais, pour vous donner de meilleurs modeles, il faut que je vous cite l'Auteur de l'*Art des Deviſes*, au lieu de me citer moi-même. Il en a fait pluſieurs dignes de la beauté de ſon génie, & de la grandeur des ſujets ſur leſquels il a travaillé.

La premiere qui me vient eſt celle qu'il a faite pour le Roi : elle a pour corps le Soleil, avec ce mot,

Nuſquam meta mihi.

Il n'eſt point de borne pour moi.

Cela ſignifie, que, comme il n'y a rien qui arrête le Soleil dans ſa courſe, il n'y a rien auſſi qui borne la puiſſance & la gloire de notre invincible Monarque.

Il a repréſenté autrefois la libéra-

lité de feu M. le Préſident le Bailleul, Surintendant des Finances, par un Soleil qui éleve des vapeurs,

Il amaſſe afin de répandre,

Colligit ut ſpargat :

la réputation que feu M. d'Avaux s'étoit acquiſe dans ſes Ambaſſades, par un grand Fleuve,

Sa courſe le rend célebre.

Nomen ſibi fecit eundo :

l'empire que feu M. le Préſident de Meſmes avoit ſur les eſprits dans les aſſemblées, par un Croiſſant ſur la mer,

Il émeut, il apaiſe.

Sedatque, cietque :

Comme le Croiſſant & les Ondes ſont les Armes de la Famille des de Meſmes, ces dernieres Deviſes ſont propres à ceux pour qui elles ont été faites.

Celles où entrent les Armes me plaiſent extrêmement, dit Eugene.

Il y en a qui ſont belles ſans cela, reprit Ariſte : comme une Nuée d'où il ſort un foudre,

J'ai produit la terreur du monde.

Orbis terrorem genui,

pour Anne d'Autriche, mere de notre victorieux Monarque :

la Clef d'une Montre :

J'ai réglé qui nous regle.

Quo regimur, rexit.

pour M. le Maréchal de Villeroi,

Gouverneur de Sa Majeſté. Ces deux Deviſes ſont de l'Auteur de l'*Art des Emblêmes.*

D'autres beaux Eſprits ont repréſenté le génie ſublime de Henri de Bourbon, Prince de Condé, par un grand Jet d'eau,

Altus origine ab alta : Ma hauteur vient de ma haute origine.
la fidélité d'un Général d'armée envers ſon Prince, par un Epervier tenant dans ſes ſerres l'oiſeau qu'il a pris,

Non ſibi, ſed domino : Non pour lui, mais pour ſon maître.
ſa piété exemplaire d'une Princeſſe, par une Etoile du Firmament,

Cœlo hæret, terris lucet : Je ſuis au Ciel, & j'éclaire la terre.
le mérite d'une perſonne qui a un caractere ſingulier, par une Comete,

Apenas una en un ſiglo : A peine une en un ſiecle.
les occupations d'une Dame de qualité, retirée en une Maiſon Religieuſe où elle paſſe les plus belles heures de ſa vie à travailler pour les autels & pour les malades, par une Abeille,

Aris, agriſque laboro : Pour l'Autel, & pour les malades.
l'abeille fournit ſa cire aux autels, & ſon miel aux malades.

A propos de malades, dit Eugene, nous en connoiſſons une très-ſpiri-

tuelle & très-vertueuſe, ſur laquelle on a fait bien des Deviſes : il me ſemble qu'un de ſes amis l'a repréſentée par un Soleil éclipſé, avec ce mot Italien,

E pur le oſcura tutte.

Dans l'éclat où je luis, je les efface toutes.

Je m'en ſouviens, repartit Ariſte, & je me ſouviens même des vers qui expliquent la Deviſe. Ils ſont dans les regles que je vous ai dites.

Vous toutes qui brillez un peu,
Et qu'on regarde en mon abſence,
Vous perdez devant moi votre éclat, votre feu;
Vous n'êtes rien en ma préſence.
Je languis, à la vérité;
La pâleur me couvre la face :
Mais j'ai pourtant encor, dans mon obſcurité,
Je ne ſai quoi qui vous efface.

Un honnête homme de mes amis, qui remplit dignement la place qu'il tient dans l'Académie Françoiſe, & dans celle de Florence, pour louer cette malade, a marqué l'abattement de ſon corps & l'élévation de ſon eſprit, par une Balance dont un Baſſin s'abaiſſe & l'autre s'éleve.

Hinc deprimor, erigor illinc. D'une part abattue, & de l'autre élevée.

Elle a fait elle-même, au fort de ſon mal, une Deviſe qui montre ſa foi & ſa réſignation aux ordres de Dieu : c'eſt une Fontaine où une pierre fait des cercles en tombant,

Feriſca pur che coroni. Qu'elle me frappe, & qu'elle me couronne.

Elle en a fait une autre, dit Eugene, où entre ſon nom, & qui exprime tout-à-fait bien ſon caractere. C'eſt une vigne, avec ces paroles Italiennes,

Ardor temo, e gielo m'offende. Je crains le chaud, & le froid me fait mal.

Celui que les plus ſavans dans la Deviſe conſultent comme leur oracle, reprit Ariſte, pour montrer que cette perſonne, dans l'extrémité où le mal l'avoit réduite, n'étoit ſoutenue que de ſon eſprit, ou plutôt, que de celui de Dieu, a peint un Vaiſſeau tout briſé de la tempête, que le vent ſeul fait aller,

Soluſque regit me ſpiritus. L'eſprit ſeul eſt mon guide.

Il a exprimé encore que la même perſonne vit innocemment dans le monde, & que les ſentimens qu'on a pour elle ne donnent aucune atteinte à ſa vertu; il l'a exprimé, dis-je, par une Lune proche de la région du feu,

Je me conſerve au milieu de ces feux.

Fra gli ardori' l mio candor dura.

Pour faire le portrait d'une autre perſonne fort raiſonnable & fort réguliere, il a mis en œuvre une Montre enrichie de diamans,

De ma regle, mon prix.

De mi regla, mi valor :

un Miroir dont la glace eſt bien polie,

Ma pureté fait que m'aime, l'on

Por mi limpieza me quieren :

un Ver à ſoie qui s'enferme dans ſa coque,

Je me renferme dans moi-même.

In me m'involgo :

un But de marbre contre lequel pluſieurs flêches ſont tirées,

Ils ne m'atteignent pas, ou d'abord ils ſe briſent.

O no llegan, o ſe quiebran :

Ajoutez à ces Deviſes les deux qu'il a faites pour un des plus ſages & des plus honnêtes hommes de notre ſiecle.

La premiere eſt une pierre de touche ſur des Louis d'or,

Je fais valoir ceux que j'approuve.

Quos probat, illuſtrat,

pour exprimer que ſon approbation rend illuſtres ceux à qui il la donne.

La ſeconde eſt un Drapeau de guerre déchiré,

Dans l'état où je ſuis, j'inſpire la vertu.

E lacero ogni virtù ſpira,

pour faire entendre combien il a l'ame noble & généreuſe, tout infirme & tout incommodé qu'il eſt.

Mais, parmi les Deviſes héroïques de cet excellent Maître, il ne faut pas oublier une groſſe Perle ſortant de ſa nacre,

Decus allatura coronæ, — Je dois orner ma couronne.

pour la Princeſſe Marguerite de Savoye, Ducheſſe de Parme : le Roi des Abeilles au milieu de ſon eſſain,

Exemplo, non imperio, — Par l'exemple, plutôt que par l'autorité.

pour une Abbeſſe conſidérable par ſa naiſſance & par ſa vertu.

J'ai exprimé la modeſtie d'une autre Abbeſſe très-illuſtre, & qui n'a pas moins de ſavoir que d'eſprit ; mais qui ſe cache autant qu'elle peut dans la converſation, par un Soleil dans un nuage, d'où il échappe pluſieurs rayons, avec ce mot,

E quanti ne celà ? — Combien en cache-il ?

Ces Vers vous feront entendre ma penſée.

Je cherche en vain l'obſcurité ;
Cent traits brillans me font connoître :
Mais, malgré toute ma clarté,
J'en cache beaucoup plus que je n'en fais paroître.

On pourroit preſque dire le même,

dont je me ſouviens, outre celle de l'Ane parmi les chardons, que vous ne devez pas oublier.

Quand Charles-Quint leva le ſiege de devant Mets, on railla fort dans le monde ſur ſa retraite, & on oppoſa à ſes Colonnes, & à ſon ambitieux *Plus outre*, un Cancre marin qui recule en marchant, avec ce mot,

Plus en arriere.

Plus citra.

On a repréſenté un homme bien fait qui parle mal à propos, par un Paon,

Pour plaire, qu'il ſe taiſe.

Ut placeat, taceat:

un Juge corrompu à force de préſens, par une Balance,

Je panche du côté d'où je reçois le plus.

Piega onde più riceve:

le même, par un Poiſſon qui mord l'amorce attachée à l'hameçon,

Lorſqu'il prend, il eſt pris.

Dumque capit, capitur:

un ami intéreſſé, qui ne s'attache qu'aux gens qui lui ſont utiles, par une Sangſue,

Je m'attache, tandis que je puis me ſaouler.

Et dum ſatiatur, adhæret:

un faux Dévot qui affecte une mine auſtere, & qui mene une vie douce, par un Châtaignier chargé de fruits,

Sous de rudes dehors je cache des douceurs.

Velantur mollia duris:

un homme élevé de la profeſſion de

Pédant à une haute fortune, par un grand Arbre,

A virga huc crevit :

De petit qu'il étoit il eſt monté ſi haut.

Comme ces Deviſes ne ſont pas de l'eſpece la plus noble, reprit Ariſte, je ne vous en dis pas davantage ſur ce ſujet ; & je paſſe aux Deviſes paſſionnées, dont il y a de beaux exemples.

Un Auteur fameux a exprimé la tendreſſe & la fidélité de Felice des Urſins, Ducheſſe de Montmorenci, pour le Duc ſon mari, par une nuée qui paroît toute en feu au-deſſus d'un Soleil couché,

Ardet ab extincto :

Tout éteint qu'il eſt, il m'enflamme.

la généroſité d'un véritable ami, qui ne cherche qu'à plaire à celui qu'il aime, & qui ſacrifie tout pour cela, par une Caſſolette,

Dum placeam, peream :

Que je périſſe, & que je plaiſe.

Le grand Maître de la Deviſe a peint deux Miroirs oppoſés,

L'un nell' altro, più ch' in ſe ſteſſo,

L'un dans l'autre, plus qu'en ſoi-même.

pour deux intimes amis : deux Palmiers mâle & femelle proches l'un de l'autre,

Caſu pendemus ab uno,

Nous dépendons d'un même ſort.

pour un mariage heureux. Quand l'un

des Palmiers vient à mourir, l'autre meurt un peu après,

Je pleure sa mort & ma vie.

Piango sua morte, e mia vita,

ou

Je vis pour un autre, si je vis.

Vivo ad altrui, se pur vivo.

pour une Veuve véritablement affligée.

Il a fait encore les Deviſes ſuivantes :

un Héliotrope tourné vers le Soleil qui ſe couche,

Bien qu'il ſe tourne ailleurs.

Benche altrove ſi volga,

pour un Seigneur qui aimoit conſtamment une perſonne, quoiqu'elle l'eût quitté pour aimer ailleurs :

deux mains qui ſerrent un nœud, le tenant par les deux extrémités ;

En s'éloignant, elles le ſerrent.

pour la Princeſſe Marguerite de Savoye, & la Princeſſe Adelaïde ſa ſœur, lorſqu'elles ſe ſéparerent. Ce nœud fait alluſion aux Las d'amour de Savoye.

Le Ciel plein d'étoiles ſans Lune,

Mille ne valent pas ce que vaut une abſente.

Non mille quod abſens,

pour un homme éloigné de la perſonne qu'il aimoit.

L'Ammirato a exprimé le déplaiſir que lui cauſa la mort de ſa femme,

par un Serpent coupé en deux, avec ce mot,

Nec mors, nec vita relicta. Je ne ſuis ni mort, ni vivant.

Une perſonne qui fait beaucoup d'honneur à ſon ſexe, étant fort malade, employa un Tourneſol penchant la tête, avec un Soleil au-deſſus,

Haſta la muerte, Juſqu'à la mort.

pour témoigner à une de ſes amies qui a bien de l'eſprit, du ſavoir & de la vertu, qu'elle l'aimeroit juſqu'à la mort. Le Tourneſol, tout mourant qu'il eſt, regarde & ſuit toujours le Soleil.

Un fameux Académicien a donné au Secrétaire de l'Académie pluſieurs Cercles l'un dans l'autre tracés de ſa main, avec ce mot alentour,

Minimus intimus, Le moindre eſt le plus proche.

pour faire entendre que, quoiqu'il fût le moindre de ceux qui ont part à ſon amitié, il prétendoit être le plus intime de ſes amis.

Celle qui mérite bien mieux le nom de dixieme Muſe, que l'ancienne Sapho, a préſenté au même le Nœud Gordien, avec ce mot Eſpagnol,

Sin Alexandro. Sans Alexandre.

Quoique ce ſymbole ne ſoit pas

tout-à-fait dans les regles de la Deviſe, n'étant pas fondé ſur une comparaiſon, il y a quelque choſe de ſi noble & de ſi fin, qu'il vaut peut être mieux qu'une Deviſe réguliere.

Celui dont vous parlez, dit Eugene, a mérité les bonnes graces de feu Madame la Marquiſe de Rambouillet, dont le nom ſeul eſt un éloge. Elle lui marqua un jour, par une emblême ingénieuſe, que l'amitié qu'elle avoit pour lui dureroit toujours : c'étoit une Veſtale gardant le feu ſacré, avec ce mot,

Fovebo.

Je l'entretiendrai.

Une Romaine ne pouvoit prendre un ſymbole plus juſte, repartit Ariſte, pour exprimer une affection innocente & immortelle.

Les Deviſes morales & politiques, qui ſuivent les paſſionnées, ajouta-t-il, tiennent un peu de l'emblême, en ce que ce ſont des ſentences & des maximes générales, qui ne regardent aucune perſonne en particulier. Je vous en dirai quelques-unes dont je me ſouviens.

Une Horloge à roues, avec ces paroles,

Ex pondere motus, ſignifie que l'amour eſt le poids qui donne le mouvement à l'ame. De mon poids mon mouvement.

Le feu élémentaire avec cette ame,

Eterno, perche puro, fait voir qu'il n'y a que les amitiés pures qui ſoient éternelles. Je ſuis éternel, parceque je ſuis pur.

Le Soleil avec ce mot,

Ut præſit & proſit, ou avec ces paroles que je vous ai déja dites, & qu'on ne ſauroit trop répéter aux Princes, Pour commander & pour faire du bien.

Non ſibi, ſed mundo, fait entendre que l'utilité des peuples eſt la fin du gouvernement. Non pour lui, mais pour le monde.

J'ai exprimé autrefois qu'il faut que le Prince ſuive les regles de la religion & de la prudence pour bien gouverner, par une Bouſſole tournée vers l'étoile polaire,

Non rego, ni regar: Que les principes de ſa conduite doivent être cachés, quoique ſes actions ſoient publiques, par une Montre d'horloge, Je ne dirige point, que l'on ne me dirige.

Motibus arcanis. Saavedra propoſe dans ſes *Symboles politiques*, qui ſont la plupart irréguliers, & dont quelques-uns appa- Par des reſſors ſecrets.

remment ne ſont des Deviſes juſtes que par hazard ; il propoſe, dis-je, une Bride de cheval,

Je dirige & je corrige.

Regit & corrigit,

pour marquer les effets de la Loi civile, qui tient les peuples dans le devoir, en les réglant & en les corrigeant :

une Citadelle au milieu des flots de la mer,

Ils me battent, & me défendent.

Me combaten, y me deffienden,

pour ſignifier que les guerres étrangeres ſervent à la conſervation des Etats.

Puiſque nous ſommes ſur la Politique, dit Eugene, n'a-t-on point exprimé en Deviſe, que, pour réuſſir dans les affaires, il faut aller droit à ſon but, & ne pas perdre le temps de l'exécution à délibérer ? Si je voulois exprimer cela, répondit Ariſte, je peindrois une Flêche décochée, avec ce mot,

Droit & vîte.

Rectà & citò.

De quelle peinture vous ſerviriez-vous, ajouta Eugene, ſi vous vouliez exprimer qu'il faut quelquefois prendre des détours pour venir à ſes fins, dans les négociations délicates ? Je me ſervirois, dit Ariſte, d'un Fleuve

qui fait plusieurs tours pour se rendre à la mer, & j'y ajouterois ces paroles,

Obliquus, non devius. Par détours, mais sans s'égarer.

Mais, pour ne me pas écarter moi-même, il faut que je vous dise des Devises chrétiennes, après vous en avoir dit de morales & de politiques.

Un Soleil avec ces paroles,

Ni aspiciat, non aspicitur : S'il ne regarde, il n'est point regardé.

Un Cadran au Soleil,

Non nisi cœlesti radio, Rien que par un rayon céleste.

sont des images naturelles qui signifient que la connoissance de Dieu est un effet de sa grace, & que nous ne pouvons rien sans la lumiere du Ciel.

Une vigne chargée de raisins,

Dopo le lagrime i frutti, Les fruits après les larmes.

donne à entendre que les larmes de la pénitence produisent les fruits de la grace & de la gloire.

Une Perle dans sa conque,

Me dura tuentur, De rudes dehors me conservent.

signifie que ce sont les mortifications qui conservent la pureté dans son lustre.

Une Enseigne toute déchirée,

Quanto lacera più, tanto più bella, Plus elle est déchirée, & plus elle a de graces.

représente les beautés de la pauvreté Evangelique.

Une Preſſe d'Imprimerie,

Fingitque premendo,

Elle me forme en me preſſant.

explique que c'eſt l'affliction qui forme une ame, & qui lui donne le caractere du Chriſtianiſme.

Je n'aurois jamais fait, ajouta-t-il, ſi je voulois vous dire toutes les Deviſes chrétiennes que j'ai remarquées. Il y en a des volumes entiers, & il ſuffit que vous en connoiſſiez l'eſpece. Je ne ſai, dit Eugene, ce que je dois le plus admirer, ou la fidélité de votre mémoire, où la beauté des Deviſes que vous avez retenues. La plupart de celles que je vous ai dites, reprit Ariſte, ſont aſſez bonnes; & il faudroit être d'un mauvais goût pour n'en être pas content. Mais, dites moi un peu, tous ces exemples ne vous donnent-ils pas une belle idée de la Deviſe? On ne peut pas en être plus charmé que je le ſuis, repliqua Eugene: & ce qui m'y plaît extrêmement, c'eſt qu'on y voit en même temps deux objets, & que l'un ſe voit dans l'autre: par exemple, le Roi dans le Soleil; un Prince qui fait la guerre, dans un Porc-épi qui lance ſes éguillons.

Il

Il n'y a rien qui réjouïſſe plus que cela, dit Ariſte ; car, comme l'eſprit humain deſire naturellement de ſavoir beaucoup, ſans qu'il lui en coûte beaucoup de peine, il prend plaiſir à apprendre pluſieurs choſes à la fois ; & c'eſt le plaiſir que donne la métaphore, en repréſentant toujours deux choſes enſemble. Elle plaît encore, parcequ'elle nous fait voir les objets ſous un habit étranger, &, ſi je l'oſe dire, ſous un maſque qui nous ſurprend. Vous ſavez combien les étrangers & les maſques nous divertiſſent. Ajoutez que la métaphore porte l'eſprit où il ne ſemble pas qu'il doive aller, ſans l'écarter néanmoins, ni ſans lui faire prendre le change. Enfin elle frappe les ſens, & particulierement la vûe, qui eſt de tous les ſens le plus vif & le plus ſubtil. Voilà ce qui rend la Deviſe agréable.

Elle eſt, de plus, de toutes les productions de l'eſprit la plus jolie & la plus ſpirituelle. C'eſt un genre d'ouvrage extraordinaire, qui a toutes les perfections des autres, ſans en avoir les défauts : car elle joint enſemble la ſubtilité & le bons ſens, la doctrine

Καὶ τὸ μανθάνειν ἡδὺ, καὶ τὸ ξενικὸν, ἔχει μαλιστα ἡ μεταφορά. *Ariſt. Rhet. lib. 3. c. 3.*

Θαυμαστὸν τὸν ἀπόντων ἐστὶν ἰδὸν δὸξαι τὸ θαυμαστόν. *Ibid.*

Is qui audit, aliò ducitur cogitatione & nec tamen erat : quæ maxima eſt delectatio. *Cic. de Orat. lib. 3.*

Omnis tranſlatio, quæ quidem ſumpta ratione eſt, ad ſenſus ipſos admovetur, maximè oculorum, qui eſt ſenſus acerrimus. *Ibid.*

& la galanterie, la clarté & la brieveté. Elle tient du chifre, de l'énigme & de l'oracle ce qu'ils ont de curieux; mais elle n'en a point l'obſcurité. Elle cache cependant, à la façon des myſteres, beaucoup plus de choſes qu'elle n'en découvre; & l'on y conçoit je ne ſai quoi d'admirable que l'on ne voit point, comme dans les tableaux de ce fameux Peintre dont parle Pline. Quoique l'Art y fût dans ſa perfection, & qu'il n'y eût rien à ajouter à la peinture, les connoiſſeurs y remarquoient toujours quelque choſe de plus beau & de plus parfait que la peinture même.

In omnibus ejus operibus intelligitur plus ſemper quam pingitur; & cum ars ſumma ſit, ingenium tamen ultra eſt. *Plin. l.* 35. *c.* 10.

Ce qui m'étonne, dit Eugene, c'eſt que les Grecs & les Romains, qui avoient tant d'eſprit, n'ont eu nulle connoiſſance de la Deviſe. Car enfin, l'Hiſtoire ne fait point de mention des Deviſes d'Alexandre; & nous n'avons jamais ouï dire qu'Ariſtote en ait fait ſur les conquêtes de ſon diſciple. Les Romains ne portoient que des Aigles peintes ſur leurs boucliers; & Horace, tout ſpirituel qu'il étoit, n'eut jamais l'eſprit de faire une Deviſe pour Auguſte, ou pour Mecenas.

A la vérité, répondit Ariſte, il n'eſt pas des ſciences comme des familles : les plus anciennes ne ſont pas toujours les plus nobles. Les figures hiéroglyphiques, les énigmes, les emblêmes ſont preſque auſſi vieilles que le monde : mais la Deviſe eſt nouvelle ; & toute héroïque qu'elle eſt, elle a été inconnue au temps des Héros. Je parle de l'uſage de la Deviſe tel que nous l'avons préſentement. Car, pour la nature de la Deviſe, elle eſt auſſi ancienne que la métaphore ; & quand Antiſthene dit que Cephiſodote étoit ſemblable à l'encens, qui donne du plaiſir en ſe conſumant, il fit une Deviſe ſans y penſer. L'encens qui brûle en eſt le corps, & ce mot Grec en eſt l'ame,

Ἀντισθένης Κηφισόδοτον λιβανωτῷ ἐικάσας ὅτι ἀπολλύμενος ἡσθήνει. *Ariſt. Rhet. lib. 3. c. 4.*

Ἀπολλύμενος ἡσθήνει.

Il donne du plaiſir, ſe conſumant ſoi-même.

Cette Deviſe eſt réguliere, & elle a paru ſi bonne à un Cavalier de delà les monts, qu'il ſe l'eſt appropriée en changeant le Grec en Italien,

Fauſto Borgheſi.

Diletta conſumando ſi.

Il plaît en ſe conſumant.

Les Orateurs & les Poëtes de l'Antiquité ont autant de Deviſes qu'ils ont de métaphores, à prendre la Deviſe dans ſon eſſence. Cependant il

qu'on commença à mettre
en uſage, & que c'eſt une
militaire ; c'eſt particulier
des entrepriſes guerrieres
ſert.

On a fait des Deviſes de
d'autres occaſions, dit Eu
me les tournois & les car
des repréſentations de la
Ariſte, les Princes, qui e
y ont d'ordinaire mêlé d
non ſeulement pour rend
plus ingénieuſes ; mais e
marquer le caractere des C
& les diſtinguer les uns des

Les Courſes & les Joû
firent à Turin l'an 1608.
des Infantes de Savoye, l'

vent inventer. Les Tenans & les Aſſaillans ne manquerent pas de porter des Deviſes ſur leurs Ecus. Mais, comme la plupart de ces Deviſes ne ſont pas fort raiſonnables, je n'ai pas pris la peine de les remarquer; & il ne me ſouvient que de celle du Prince de Piémont. C'étoit un Navire agité de divers vents, dont l'étendart montre le prédominant, avec ce mot qui fait alluſion au nom du Prince,

Victorem indicat unum. Il marque celui qui domine.

Il étoit armé d'armes violettes, parſemées de Soleils: il avoit pour cimier un Soleil d'or & un Amour; comme s'il eût voulu dire en équivoque, *un ſol Amore*, qu'il n'avoit qu'un Amour. Un ſeul Amour.

Au Carouzel qui fut fait à Paris dans la Place Royale l'an 1612. pour les mariages de Louis XIII. avec Anne d'Autriche, & de Madame de France avec le Prince d'Eſpagne; parmi les *Chevaliers de la gloire*, M. de Nevers portoit le Mont Gibel frappé de la foudre, & jettant des flammes, avec ces paroles du Guarini,

Fulminato, e fulminante: Et foudroyant & foudroyé.

M. le Comte de Joinville un Foudre ſortant d'une nuée,

Plus de dommage que de bruit.

Mas danno, que ruydo.

Parmi les *Chevaliers du Soleil*, M. le Comte de Croiſi prit un Cadran au Soleil,

Si vous me regardez, on a les yeux ſur moi.

Si me miras, me miran.

Cette Deviſe, dit Eugene, eſt fort ſemblable à celle de Louiſe de Vaudemont, femme de Henri III. qui avoit un Cadran au Soleil, avec ce mot,

Regardez-moi, je ſerai regardé.

Aſpice, ut aſpiciar.

Au moins c'eſt le même corps & la même penſée, ſi ce ne ſont pas les mêmes paroles.

Le *Chevalier du Soleil* pourroit bien avoir volé la Reine de France, repartit Ariſte en riant. Mais ce ne ſeroit pas le premier voleur de Deviſes, ajouta-t-il. Il n'y a point de larcin qui ſe faſſe plus communément ni plus hardiment que celui-là. On s'approprie tous les jours des Deviſes que d'autres ont faites, & on croit preſque en être l'Auteur, après en avoir changé les paroles. Ce qui me ſemble auſſi plaiſant, que ſi un voleur croyoit qu'une étoffe qu'il a dérobée lui appartient, parcequ'il l'a déguiſée, & qu'il lui a donné une

nouvelle teinture. Bargagli dit qu'un Gentilhomme Florentin, nommé Aleſſandro Pucci, fit la Deviſe du Cadran au Soleil, avec ce mot,

Si aſpicis, aſpicior, Si vous me regardez, je ſerai regardé.

pour exprimer que ſi ſon Prince le regardoit d'un bon œil, il ſeroit conſidéré de tout le monde. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe quelquefois donner dans la penſée d'un autre, & que le hazard ne faſſe ſouvent que deux Deviſes ſoient les mêmes. Quoi qu'il en ſoit, il faut avouer que le Cadran au Soleil avec le mot de la Reine de France, eſt une des plus belles Deviſes qui aient jamais été faites.

Mais, pour revenir au Carouzel de la Place Royale, M. le Duc de Longueville, ſous le nom de *Chevalier du Phénix*, portoit un Phénix, avec ces paroles écrites en lettres d'argent,

Por l'immortalidad buſcar la muerte. Chercher la mort pour l'immortalité.

La Deviſe de l'Aſſaillant étoit auſſi un Phénix ſur ſon bucher allumé, avec ce mot,

Morir por no morir. Mourir pour ne mourir pas.

M. Deffiat, qui étoit un des *Chevaliers de l'Univers*, portoit un Soleil, autour duquel une nuée faiſoit par

ſon oppoſition un cercle de lumiere, avec ce mot,

Qui s'oppoſe à moi, me couronne.

Quien ſe me oppone, me corona.

M. le Marquis de Nermoutier, qui étoit un des *Illuſtres Romains*, avoit le Soleil tout ſeul, avec ces paroles,

Je donne à tous; nul ne me donne.

A todas yo, a mi ninguno.

Je ne vous dis que les Deviſes qui m'ont touché davantage : les autres m'ont échappé.

Le Tournoi que M. le Cardinal Antoine Barberin fit faire à Rôme dans la Place Navonne l'an 1634. pour témoigner la joie qu'il avoit de *l'arrivée* du Prince Alexandre-Charles de Pologne ; ce Tournoi, dis-je, fut fort ſuperbe & fort galant. Comme le Marquis Bentivoglio, qui étoit le principal Tenant ſous le nom de *Tiame de Memphis*, fit publier ce Cartel,

Qu'on ne doit point tenir l'Amour caché.

Che l'Amore non dee tenerſi celato.

Les Aſſaillans prirent des Deviſes en faveur du ſecret. L'un avoit le Mont Gibel en feu,

La cauſe en eſt cachée.

Cauſa latet.

L'autre un Feu caché ſous des cendres,

Porque no ſe apague. De peur qu'il ne s'éteigne.

Le Commandeur Vincent Machiavelli, ſous le nom de *Vinceſlas Chevalier de Rhodes*, prit une Roſe un peu entrouverte,

Quanto ſi moſtra men, tanto e più bella. Moins elle ſe fait voir, & plus elle a d'attraits.

A propos de fleurs, interrompit Eugene, que dites-vous du Carouzel qui fut fait à la Cour de Savoye l'an 1620. ſi je ne me trompe, & dont le ſujet étoit la diſpute des fleurs, pour mériter l'honneur de couronner la Princeſſe de Piémont le jour de ſa naiſſance? Ce fut une fête très-ſpirituelle & très-galante, répondit Ariſte, comme ſont toutes celles de Savoye. Le deſſein en étoit bien imaginé; tout y étoit agréable & fleuri, juſques aux noms des Chevaliers, qui avoient pris chacun celui d'une fleur. Mais leurs Deviſes, quoique nobles & ingénieuſes, n'étoient point faites dans les regles dont vous avez voulu que je vous donnaſſe des exemples.

Celles du grand Carouzel des Thuilleries ſont plus régulieres; mais, à vous dire la vérité, elles ne ſont pas toutes excellentes. La Deviſe du Roi, repréſentant un *Empereur Ro-*

ſon oppoſition un cercle de lumiere, avec ce mot,

Qui s'oppoſe à moi, me couronne.

Quien ſe me oppone, me corona.

M. le Marquis de Nermoutier, qui étoit un des *Illuſtres Romains*, avoit le Soleil tout ſeul, avec ces paroles,

Je donne à tous; nul ne me donne.

A todas yo, a mi ninguno.

Je ne vous dis que les Deviſes qui m'ont touché davantage: les autres m'ont échappé.

Le Tournoi que M. le Cardinal Antoine Barberin fit faire à Rôme dans la Place Navonne l'an 1634. pour témoigner la joie qu'il avoit de l'arrivée du Prince Alexandre-Charles de Pologne; ce Tournoi, dis-je, fut fort ſuperbe & fort galant. Comme le Marquis Bentivoglio, qui étoit le principal Tenant ſous le nom de *Tiame de Memphis*, fit publier ce Cartel,

Qu'on ne doit point tenir l'Amour caché.

Che l'Amore non dee tenerſi celato.

Les Aſſaillans prirent des Deviſes en faveur du ſecret. L'un avoit le Mont Gibel en feu,

La cauſe en eſt cachée.

Cauſa latet.

L'autre un Feu caché ſous des cendres,

Porque no ſe apague. De peur qu'il ne s'éteigne.

Le Commandeur Vincent Machiavelli, ſous le nom de *Vinceſlas Chevalier de Rhodes*, prit une Roſe un peu entrouverte,

Quanto ſi moſtra men, tanto e più bella. Moins elle ſe fait voir, & plus elle a d'attraits.

A propos de fleurs, interrompit Eugene, que dites-vous du Carouzel qui fut fait à la Cour de Savoye l'an 1620. ſi je ne me trompe, & dont le ſujet étoit la diſpute des fleurs, pour mériter l'honneur de couronner la Princeſſe de Piémont le jour de ſa naiſſance? Ce fut une fête très-ſpirituelle & très-galante, répondit Ariſte, comme ſont toutes celles de Savoye. Le deſſein en étoit bien imaginé; tout y étoit agréable & fleuri, juſques aux noms des Chevaliers, qui avoient pris chacun celui d'une fleur. Mais leurs Deviſes, quoique nobles & ingénieuſes, n'étoient point faites dans les regles dont vous avez voulu que je vous donnaſſe des exemples.

Celles du grand Carouzel des Thuilleries ſont plus régulieres; mais, à vous dire la vérité, elles ne ſont pas toutes excellentes. La Deviſe du Roi, repréſentant un *Empereur Ro-*

main, eſt belle & heureuſe : c'eſt un Soleil avec ce mot,

Ut vidi, vici.

Sitôt que j'ai vû, j'ai vaincu.

Le corps eſt celui-là même que Sa Majeſté a pris pour ſon ſymbole ; & l'ame fait alluſion à ces fameuſes paroles de Jules Céſar, *Veni, vidi, vici.* L'un & l'autre enſemble ſignifient, que comme le Soleil n'a qu'à ſe faire voir pour diſſiper les ténebres ; ainſi ce grand Monarque n'a qu'à ſe montrer pour vaincre ſes ennemis.

La Deviſe de M. le Prince, repréſentant l'*Empereur des Turcs*, a de la juſteſſe, de quelque côté qu'on la regarde : c'eſt un Croiſſant,

Creſcit ut aſpicitur.

Il croît ſelon qu'on le regarde.

Il veut faire entendre que ſa gloire augmente à meſure qu'il eſt regardé favorablement du Roi.

M. le Comte d'Iliers avoit une Fuſée volante,

Poco duri, purche m'inalzi.

Je veux bien durer peu, pourvû que je m'éleve.

Une Fuſée volante ne dure pas longtemps, mais elle s'éleve bien haut. Il ſouhaite de lui reſſembler, & il eſt content que ſa vie ſoit courte, pourvû qu'il s'éleve en peu de temps au plus haut point de la gloire.

M. le Marquis de Canaples avoit un But entouré de plusieurs flèches, & une dedans,

Nec nulla, nec omnis : Quelqu'une, & non pas toutes.

Il vouloit dire qu'il n'étoit pas insensible ; mais aussi qu'il n'étoit pas touché de toutes les Beautés qu'il voyoit.

M. le Marquis de Beuvron avoit la Devise dont je vous parlois tantôt, en parlant du merveilleux, & qu'on ne sauroit trop admirer ; c'est une Girouette, avec ces paroles,

Nunca mudo, si no mudan. Je ne change point qu'on ne change.

La Devise que porta le Roi aux fêtes de Versailles de l'année 1664. me semble fort juste, dit Eugene : c'est, comme vous savez, un Soleil, avec ce mot,

Nec cesso, nec erro. Je ne m'arrête, & ne m'égare point.

On peut y ajouter, poursuivit Ariste, celle de M. le Duc de Foix ; un Vaisseau sur la mer,

Longè levis aura feret : Un peu de vent me portera bien loin.

Et celle de M. le Prince de Marsillac, une Montre à roues,

Cheto fuor, commoto dentro. Calme au dedans, au dehors agité.

Mais ne n'est pas seulement aux Joûtes & aux Tournois, aux courses

de têtes & de bagues qu'on fait des Deviſes : on en fait auſſi aux autres divertiſſemens des Princes, comme ſont les balets : témoin celui des quatre Saiſons danſé l'an 1623. où, dans l'une des Entrées de l'Eté, le *Chevalier de la Canicule* portoit pour Deviſe la Canicule, avec ce mot,

Ni plus ardent, ni plus clé.

Ne più ardente, ne più fedele.

Comme aſtre, il n'y en a point de plus ardent ; & comme chien, il n'y en eut jamais de plus fidéle : c'étoit le Chien d'Aſtrée, qui fut mis au Ciel pour ſa fidelité. Le fabuleux & le naturel ſe rencontrent enſemble dans cette Deviſe:

Pour l'Entrée de l'Hiver, un des Chevaliers ſurnommés *les Amans gelés en apparence* avoit le Mont Etna couvert de neige,

Les flammes dedans, & glace au hors.

Dentro le fiamme, e fuori il ghiaccio,

Il n'y a pas juſqu'aux maſcarades qui n'aient des Deviſes pour ornement. Mais, en ces rencontres, les Deviſes doivent être burleſques, comme celle que prit un Italien ſous le nom du Chevalier *Riſentito*, dans une Joûte ridicule : c'étoit un Oignon, avec ce mot,

Chi mi morderà, piangerà. Qui me mordera, pleurera.

Il me ſemble, dit Eugene, qu'on fait d'ordinaire des Deviſes aux Entrées des Princes. On en fit pluſieurs, repartit Ariſte, quand Louis XIII. fit ſon Entrée à Toulouſe l'an 1621. qu'il faiſoit la guerre aux Religionnaires. Ce fut en cette occaſion que parut la premiere fois la Deviſe du Soleil entrant dans le Signe du Lion,

Nec monſtra morantur. Les monſtres ne m'arrêtent point.

Celle qui fut faite à l'Entrée de la Reine eſt digne de ſon ſujet & de ſon Auteur : elle a pour corps la Lune en ſon Ciel, & ces paroles pour ame,

Todos me miran, yo a uno. Je n'en regarde qu'un, quoique tous me regardent.

On en fait à la naiſſance des Grands ; & je me ſouviens de celle qui fut faite à Naples, quand le Roi d'Eſpagne naquit : c'eſt un Soleil levant, avec ce mot,

Naſcendo auviva, En naiſſant il donne la vie.

pour dire, que ſa naiſſance rendoit la vie à l'Eſpagne, en lui donnant un héritier. J'ai repréſenté le fils d'un Grand-Maître de l'Artillerie nouvellement né, par un Aiglon qui ne fait que de naître, avec ces paroles,

Je nais pour porter la foudre.

Ad fulmina naſcor.

Mais c'eſt particulierement à la mort des Princes & des perſonnes de qualité qu'on fait des Deviſes : ces peintures ingénieuſes ſervent beaucoup à orner les pompes funebres.

Les funérailles de Marguerite d'Autriche, Reine d'Eſpagne, furent célebres par les larmes de ſes ſujets, & par les Deviſes qu'on fit ſur ſa mort : les principales ſont, une Etoile qui en brillant ſemble tomber,

Il ſemble qu'elle tombe.

Cecidiſſe videtur :

une Aurore qui apporte le jour au monde,

Je péris en donnant le jour.

Dum pario, pereo,

pour exprimer que cette Princeſſe mourut en couche.

La Lune en conjonction avec le Soleil, lorſqu'elle ne paroît point à notre égard, a été employée aux obſeques d'Aſcanio Picolomini, Archevêque de Sienne,

Mais je brille au Ciel.

At cœlo fulget.

J'ai vû ſur la mort de Guſtave Adolphe, Roi de Suede, qui mourut à la bataille qu'il gagna près de Lutzen, un Eléphant tombant mort, & écraſant par ſa chûte un dragon,

Etiam poſt funera victor.

Vainqueur même après le trépas.

Les Naturaliſtes remarquent que l'éléphant étant piqué par le dragon ſon ennemi, qui lui ſuce le ſang & le tue peu à peu, il tombe ſur lui à la fin, & l'étouffe de ſa maſſe.

Mais, en vous parlant de la mort des Grands, je ne puis oublier un Prince que j'ai vû mourir, & qui avoit un peu de bonté pour moi. Vous voyez bien que je veux parler de feu M. le Duc de Longueville. Sa vie a été glorieuſe devant les hommes; mais ſa mort a été précieuſe devant Dieu. Il mourut, comme vous ſavez, dans des diſpoſitions tout-à-fait chrétiennes, & il laiſſa en mourant une mémoire de ſes vertus, qui ſera immortelle dans l'Egliſe. Je fis alors deux Deviſes ſur ce ſujet, auxquelles j'ai depuis ajouté des vers pour les expliquer. La premiere eſt une Caſſolette d'où il ſort une fumée qui monte en haut, avec ces paroles,

Lo ſpirto al ciel, l'odor' in terra.

L'eſprit au Ciel, & l'odeur en la terre.

J'expire conſumé d'une mortelle ardeur:

Mais mon ſort n'a rien de funeſte :
Mon eſprit monte au Ciel ; & de moi-
même il reſte
Sur la terre une douce odeur.

La ſeconde eſt un grand Fleuve à ſon embouchure, avec ce mot,

Plus grand la fin de ma ourſe.

Mayor en ſu finar.

Célebre & grand dès ma naiſſance,
Je porte en tous lieux l'abondance ;
Rien ne peut m'empêcher de m'avancer
toujours ;
Je ſuis de mon pays le rempart & la
gloire :
Mais, qui le pourroit croire !
Je ſuis plus grand encor, quand j'acheve
mon cours.

Dans le temps que vous fîtes ces Deviſes, dit Eugene, la premiere fut, ce me ſemble, critiquée. Ouï, repartit Ariſte : quelqu'un s'imagina que dans la Caſſolette *l'eſprit & l'odeur* étoient une même choſe ; mais je le détrompai bien-tôt. Car ce que j'entends ici par *l'eſprit*, c'eſt la partie la plus ſubtile du parfum, laquelle s'exhale & monte en haut quand le parfum brûle : *l'odeur* eſt ce qui de-

meure, même après que le parfum eſt diſſipé. L'un eſt une ſubſtance, & l'autre n'eſt qu'une qualité, ſelon le ſentiment d'Ariſtote. Il eſt vrai que les Poëtes appellent quelquefois l'*odeur*, l'eſprit & l'ame des fleurs : mais ils ne parlent pas exactement, ni dans les principes de la Philoſophie.

Pour reprendre notre diſcours, continua-t-il, à la mort de Henriette de France, Reine d'Angleterre, l'Auteur de tant de belles Deviſes que je vous ai dites fit paroître une Fumée en l'air, avec ces paroles tirées de Virgile,

Quæſivit cœlo lucem.

Elle a cherché ſon éclat dans le Ciel.

Sa penſée étoit que cette Reine en quittant la terre, où elle menoit une vie aſſez obſcure, étoit allé chercher de la gloire dans le Ciel.

C'eſt encore la coutume de faire des Deviſes aux mariages des Princes. A celui de leurs Majeſtés, le même Auteur repréſenta pour le Roi un Palmier s'inclinant vers un autre,

Flexit amor, potuit vis nulla:

L'Amour a fait ce que n'a pû la force.

& pour la Reine, un Diamant qu'une main poſe en ſon chaton,

Je brille plus quand je me lie.

Splendidior nexu.

Au mariage de Mademoiſelle de Valois avec le Duc de Savoye, une Riviere qui tombe dans un grand fleuve fut peinte par l'Auteur de l'*Art des Emblêmes*, avec ces paroles,

Je perds mon nom ; mais je crois.

Perde il nome ; ma creſce.

Il vouloit dire que, quelque glorieux que fut le nom de cette Princeſſe, elle devenoit plus grande en le quittant.

Au mariage de Mademoiſelle d'Aumale avec le Roi de Portugal, celui qui fait des Deviſes régulieres quand il lui plaît peignit avant le départ de la Princeſſe une Fleur de Grenade, avec cette ame,

Aguardo a mi corona.

J'attens ma couronne.

Les Deviſes ſervent encore, comme vous pouvez juger, à célébrer les victoires des Conquérans, & à marquer le ſuccès heureux des grandes affaires.

La conquête de la Franche-Comté, faite ſi promptement, & pendant une ſaiſon ſi fâcheuſe, fut exprimée par un Soleil qui faiſoit fondre des montagnes de neiges,

Satis eſt vidiſſe, C'eſt aſſez que je le regarde.

Dans le temps que les Neveux d'Alexandre VII. furent accuſés d'avoir fait une inſulte à la France, & qu'on ſe préparoit à les aller viſiter pour en tirer raiſon, un des plus beaux Eſprits du Royaume, qui joint la valeur à la piété & à la ſcience, fit une Deviſe ſur ce ſujet : elle avoit pour corps des montagnes tirées de leurs Armes, couvertes & groſſies de neiges, avec un Soleil un peu éloigné, & pour ame ces paroles,

Si ſe adelanta, ſe abaxaran. S'il avance, il les abaiſſera.

C'eſt lui encore, ce me ſemble, qui à l'occaſion d'une maſcarade dont fut Sa Majeſté, & dans le temps qu'elle ſe divertiſſoit aux Revûes de Vincennes, avant la guerre de Flandre, fit la Deviſe du Soleil couvert d'un nuage.

Tegiturque, parat dum fulmina. Lorſqu'il ſe cache, il prépare des foudres.

Un autre bel Eſprit exprima l'ardeur que le Roi inſpiroit aux troupes par des Revûes, en repréſentant un Soleil dans les Signes du Zodiaque ;

Luſtrando virtutem acuit. Sa vûe anime leur vertu.

Mais ne penſez pas que l'uſage des Deviſes ſoit borné à des actions & à des évenemens profanes : il s'étend

encore à des cérémonies chrétiennes, comme ſont le Sacre des Rois, la Promotion des Cardinaux, & la Canonization des Saints.

J'ai vû ſur le Sacre de Sa Majeſté une Epée qu'on frote avec de l'huile,

Ungitur ad pugnam.

C'étoit anciennement la coutume d'oindre les Athletes avant le combat; & le Roi fut ſacré avant ſa premiere campagne.

Celui qui a décrit en de ſi beaux Vers Latins toutes les beautés du Jardinage, & qui connoît ſi bien la nature de toutes les fleurs, a peint, ſur la Promotion de M. le Duc d'Albret, un Grenadier en fleur, avec ce mot,

Primo contingit purpura flori.

Il veut dire que ce jeune Prince a été fait Cardinal en la fleur de ſon âge. Le Grenadier eſt rouge quand il eſt en fleur. On peut dire auſſi, ajouta Eugene, que ce Prince, tout jeune qu'il eſt, a une maturité & un ſavoir qui le font admirer de tout le monde, & qui le rendent capable des premiers emplois.

A la Canonization de ſaint François de Sales, pourſuivit Ariſte, il ſe

fit des Deviſes de tous côtés. Les plus remarquables ſont celles qui parurent à Grenoble dans le *Triomphe des vertus* de ce Saint : j'en ai retenu une ou deux. Son intégrité dans le grand commerce du monde fut exprimée par un Miroir,

Oſtendit nævos, non contrahit.

Je ne prens point les taches que je montre.

Les effets admirables de ſon zele furent repréſentés par un Soleil dans l'Ecliptique,

Hoc ſpatio tam magna brevi.

Que de choſes en peu d'eſpace.

Comme le Soleil fait le tour du monde en un jour, & que, ſans ſortir de l'Ecliptique, il répand par tout ſa lumiere & ſes influences : Saint François de Sales, dans un Evêché auſſi petit que celui de Geneve, & en peu de temps, convertit ſoixante-douze mille hérétiques.

Puiſque vous êtes aujourd'hui en humeur de m'apprendre tout ce que vous ſavez, dit Eugene ; il faut, s'il vous plaît, que vous me diſiez la Deviſe que vous avez faite pour un illuſtre Prélat qui a ſervi ſi utilement l'Egliſe & la France en pluſieurs rencontres, & qui en paſſant de l'Archevêché d'Embrun à l'Evêché de Mets pour

des raiſons canoniques, a conſervé ſon rang d'Archevêque par l'ordre du Pape & du Roi. La Deviſe dont vous parlez, repartit Ariſte, eſt un Soleil qui paſſe à un autre hémiſphere, avec ce mot,

Il change de lieu, non d'état.

Muda lugar, y no eſtado.

Ces vers vous feront mieux entendre ma penſée.

Une ſuprême Loi me porte en d'autres lieux,
Pour y diſpenſer ma lumiere.
Mortels, ſi je parois m'abaiſſer à vos yeux,
Sachez que par l'ordre des Cieux
Je conſerve toujours ma grandeur toute entiere.

Je vois bien, dit Eugene, que les Deviſes ſont d'uſage en mille rencontres, & qu'on en peut faire ſur tous les évenemens remarquables. Il n'y a rien, reprit Ariſte, qu'on n'exprime heureuſement en Deviſe, quand on a un peu étudié la Nature. Le ciel & la terre nous fourniſſent des images naturelles pour repréſenter les choſes les plus ſurprenantes & les plus particulieres: par exemple, un Soleil éclipſé,

Il languit & ſuffit à tout.

Deficit & ſufficit,

pour faire connoître que le Cardinal

de Richelieu, tout infirme qu'il étoit, rempliſſoit tous les devoirs du Miniſtere :

un Faucon ſur la perche, avec ſes longes,

Vincior, ut vici, — On m'enchaîne après ma victoire.

pour exprimer qu'un fameux Capitaine fut arrêté priſonnier, après avoir remporté pluſieurs victoires : un Roſſignol en cage,

De mi canto mi carcel, — De mon chant ma priſon.

pour montrer qu'une hiſtoire ſatirique a coûté la priſon à ſon Auteur :

une Sangſue,

Mordendo ſanat, — En piquant il guérit.

pour dire qu'un Satirique corrige les perſonnes en les piquant :

une Flêche en l'air,

Et penna & ferro, — Et par la plume & par le fer.

pour ſignifier qu'un homme s'eſt élevé à une haute fortune par ſa plume & par ſon épée.

Le Comte d'Eſſex, étant envoyé en Irlande par la Reine Eliſabeth, pour y commander, ſe ſervit du Diamant taillé, avec ces paroles,

Minuis dum formas, — En me formant vous me diminuez.

pour faire entendre que, ſous prétex-

te de l'élever, on le ruinoit en l'éloignant de la Cour.

Un homme de la Cour qui a beaucoup d'eſprit & de réputation, pour déclarer qu'il ne fait des vers que quand il aime, a peint un Roſſignol ſur un arbre en fleur, ce qui marque le printemps, avec ce mot,

De mi amor mi canto.

De mon amour mon amour.

Le quatrain qui accompagne la Deviſe eſt fort joli.

Je chante quand l'Amour m'inſpire,
Et je chante même aſſez bien :
Mais dès que mon cœur ne ſent rien,
Je n'ai plus rien à dire.

Vous ſavez que les roſſignols ne chantent que quand ils ſont amoureux : ils ne chantent plus dès qu'ils ont des petits.

Ces ſujets ſont aſſez particuliers : en voici d'autres qui ne le ſont pas moins. J'ai fait deux Deviſes pour M. le Marquis de Montpezat : l'une ſur ce qu'il a conſervé la Ville d'Arras pendant la peſte, par les ordres rigoureux qu'il établit pour empêcher tout commerce avec les Villes infectées : l'autre, ſur ce que, tout

fier

fier & tout ſévere qu'il eſt quand il le faut être, il a dans ſon air & dans toute ſa conduite je ne ſai quoi de charmant qui lui gagne tous les cœurs.

La premiere eſt le Serpent d'Eſculape, qui délivra Rome de la peſte, au rapport de Tite-Live, avec ce mot,

Servat dum terret. Lorſqu'il effraye, il délivre du mal.

Comme Serpent il ſe fait craindre; mais comme Serpent d'Eſculape, il chaſſe la peſte.

La ſeconde eſt un Aiman armé qui attire un fer,

Il più duro attrahe. Le plus dur il attire.

J'ai expliqué cette Deviſe de la ſorte:

Tout armé que je ſuis, j'ai de puiſſans attraits,
Dont la vertu me fait aſſez connoître:
Dès que je commence à paroître,
J'attire les plus durs par mes charmes ſecrets.

Pour montrer qu'une perſonne fort malade n'en mourroit point, j'ai peint un Soleil éclipſé;

Palleſco, non extinguor. Je pâlis & ne m'éteins pas.

Quatre vers expliquent ce mot.

Je ne ſuis pas encore au bout de ma carriere.
Mortels, ne craignez point la rigueur de mon ſort :
Car je perds la couleur ſans perdre la lumiere :
Et ma langueur n'a rien des langueurs de la mort.

Pour repréſenter un eſprit fort vif & fort bruſque, mais en même-temps fort juſte & fort régulier, j'ai fait paroître un Soleil dans ſa courſe, avec ce vers du Taſſe,

rompt à la rité, mais ompt avec ſure.

Rapido ſi, ma rapido con legge.

En voici l'explication.

Je brille, je vais vîte, & j'agis promptement.
Un eſprit tout de feu m'agite à tout moment ;
Je n'en puis arrêter l'action vive & forte :
Mais je garde toujours une conſtante loi
Dans le mouvement qui m'emporte ;
Et rien n'eſt plus ardent ni plus réglé que moi.

Je vous parlois l'autre jour d'un Eſprit extraordinaire que l'étude a con-

ſumé en la fleur de ſon âge, & qu'on peut compter entre les plus ſavans hommes de notre ſiecle, quoiqu'il ſoit mort à trente-trois ans. Une de ſes amies a peint un Flambeau allumé, avec ce mot,

Menos luz, mas vida, Moins d'éclat, plus de vie.

pour dire, que s'il eût eu moins de feu & moins de lumiere, il auroit vécu plus long-temps.

Un de ſes amis a repréſenté une Fuſée en l'air qui éclate & répand des étoiles de tous côtés, avec ces paroles,

Lucem in curſu celaverat, Dans ſa courſe il avoit caché tout ſon éclat.

pour faire entendre qu'il a été caché pendant ſa vie, & qu'après ſa mort il a été connu par ſes écrits.

Le même Auteur a employé un Ver à ſoie dans ſa coque,

Incluſum labor illuſtrat, Son travail illuſtre ſa priſon.

pour exprimer qu'un célebre priſonnier s'eſt acquis beaucoup de gloire par les écrits qu'il a faits dans ſa priſon :

Une nouvelle Lune,

Latuit, non defuit orbi, Tout caché qu'il étoit, il ſe faiſoit ſentir.

pour marquer la vie cachée de M. le Cardinal de Rets dans le temps de ſa diſgrace.

Pour ſignifier qu'un grand homme eſt devenu plus grand par ſes diſgraces, on a gravé une Colonne renverſée,

Sa chute la fait voir plus grande.

Majorem oſtendit caſus :

un Soleil entouré de brouillards,

Ce qui s'oppoſe à lui, nous le fait voir plus grand.

Major ab adverſis.

J'ai vû quelque part, dit Eugene, le même corps, avec ce mot,

Ce qui s'oppoſe à lui, lui fait une couronne.

Adverſa coronant.

C'étoit la Deviſe du Maréchal de Toiras, repartit Ariſte, comme celle que portoit Henri de la Tour, Duc de Bouillon, étoit une Etoile parmi des brouillards qui la rendoient plus éclatante, & qui formoient une couronne alentour, avec ces paroles,

L'obſcurité lui donne de l'éclat.

Dant adverſa decus.

Je penſe, dit Eugene, que chacun peut prendre & porter une Deviſe telle qu'il lui plaît. Il n'appartient pas à tout le monde d'en porter, répondit Ariſte : comme c'eſt un ſymbole héroïque de ſa nature, il n'y a que les Héros qui aient ce droit-là. Les Rois & les Princes portent des Deviſes, depuis que cette belle ſcience eſt inventée. A la vérité, toutes les Deviſes des Princes ne ſont pas auſſi

bonnes que celle de Louis XII. Roi de France.

Mais, comme tout ce qui regarde les Grands mérite notre attention & notre curioſité ; que leurs ſymboles ſont leurs vrais portraits, & les principales pieces de leur hiſtoire : vous ſerez bien-aiſe de ſavoir les Deviſes que quelques Princes des derniers ſiecles ont portées.

François I. portoit pour la ſienne une Salamandre dans le feu, avec ce mot rapporté par Paul Jove,

Mi nutriſco : Je m'en nourris.

ou avec celui-ci, qui ſe voit en pluſieurs Maiſons Royales, & que pluſieurs Ecrivains rapportent,

Nutriſco & eſtingo. Je m'en nourris & je l'éteins.

Ce Prince, qui n'avoit pas moins d'eſprit que de cœur, fit lui-même ſa Deviſe ; & il voulut marquer par-là ſon courage, ou plutôt ſon amour : *Nutriſco* montre qu'il ſe faiſoit un plaiſir de ſa paſſion : mais *eſtingo* peut ſignifier qu'il en étoit le maître, & qu'il pouvoit l'éteindre quand il vouloit : le propre de la Salamandre étant non ſeulement de vivre dans le feu, & de s'en nourrir ; mais encore de l'éteindre.

La *France Métallique* fait mention d'une médaille de François I. où la Salamandre étoit gravée, avec ces paroles Latines,

Extinguo, nutrior.

Je l'éteins & je m'en nourris.

Dans le temps que Henri II. prit le Croiſſant, avec ce mot,

Donec totum impleat orbem :

Jusqu'à ce qu'il rempliſſe & ſon cercle & le monde.

Philippe II. prit le Soleil levant, avec ces paroles,

Jam illuſtrabit omnia.

Il répandra bien-tôt ſa lumiere par tout.

Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, portoit un Fuſil,

Antè ferit quàm flamma micet.

Il frappe avant que la flamme paroiſſe.

Il vouloit dire que la vertu n'éclate que ſous les coups de la Fortune, ou qu'il étoit d'une humeur pacifique, & ſemblable à la pierre à fuſil, qui ne fait du feu que quand on la frappe.

Ferdinand I. Duc de Toſcane, avoit le Roi des Abeilles à la tête d'un eſſain,

Majeſtate tantùm.

De ſa majeſté ſeulement.

Ce mot eſt tiré de Pline, qui dit que c'eſt le ſentiment de quelques Auteurs, que le Roi des Abeilles n'a point d'éguillon, & qu'il n'eſt armé que de majeſté.

Majeſtate tantùm armatus. *l.* 11. *cap.* 7.

Le Roi des Abeilles, dit Eugene,

étoit auſſi le ſymbole de Louis XII. Roi de France. Comme ce Prince, pourſuivit Ariſte, avoit beaucoup de bonté, & qu'il méritoit d'être appellé le Pere du peuple, non ſeulement parcequ'il diminua les tailles de moitié; mais encore parcequ'il remit libéralement au peuple le préſent que le Royaume a coutume de faire aux Rois à leur avenement à la Couronne: comme ce Prince, dis-je, avoit beaucoup de clémence & de bonté, il fut aimé tendrement de ſes ſujets; & ſous ſon regne on fit pour lui une Deviſe, dont le corps étoit le Roi des Abeilles, & l'ame,

Rex ſpicula neſcit.

Le Roi n point d'égui lon.

Où vous devez remarquer qu'il y a de la différence entre la Deviſe que porte un Prince, & celles qu'on fait pour lui en de certaines rencontres. La Deviſe du Roi des Abeilles fut faite pour Louis XII. La Deviſe du Porc-épi eſt celle qu'il portoit dans ſes drapeaux & ſur ſes médailles. L'autre fut faite peut-être, dit Eugene, à l'occaſion de la fameuſe réponſe que fit ce grand Prince, lorſqu'étant ſollicité de punir ceux qui lui avoient ren-

du de mauvais offices ſous le Regne de Charles VIII. & ſur-tout, Louis de la Trimouille, qui l'avoit pris priſonnier à la bataille de Saint-Aubin; il dit que le Roi de France ne vengeoit point les querelles du Duc d'Orleans.

Mais, que dites-vous d'une autre Deviſe que quelques Auteurs lui donnent, pour montrer qu'il a ſuccédé à Charles VIII. mort ſans enfans mâles? C'eſt la Conſtellation de la Coupe, avec ces paroles,

Inter eclipſes exorior.

Je me leve entre les éclipſes.

Je dis, repartit Ariſte, que ce n'eſt point là une Deviſe, par la raiſon que les éclipſes ne conviennent point à la Coupe céleſte, & que le mot ne peut ſe vérifier de la figure, de quelque côté qu'on la regarde. Je dis de plus, que ces paroles, *inter eclipſes exorior*, leſquelles ſont gravées ſur une médaille de François II. conviennent bien à ce Prince, qui, ſelon la remarque d'un ſavant Mathématicien, naquit dans une année où il y eut quatre éclipſes; comme ſi la nature eût voulu marquer dès ſa naiſ-

Anno Chriſti 1544. Eclipſes 4. natus Franciſcus II. Galliæ Rex, de quo dictum *inter Eclipſes exorior. Jacob. Grandamicus Chronolog. Chriſt. part.* 3.

ſance que ſa vie ſeroit courte, & qu'il ne monteroit ſur le Trône que pour y mourir : car il ne vécut que dix-ſept ans, & ne regna que dix-ſept mois.

Alexandre de Medicis avoit un Rhinoceros,

No buelvo ſin vincer.

Je ne retourne point ſans vaincre.

Ces paroles ſont fondées ſur ce que diſent les Naturaliſtes & les Poëtes,

Rhinoceros numquam victus ab hoſte redit:

l'Eléphant eſt l'ennemi du Rhinoceros.

Louis de Gonzague, ſurnommé le Rodomont, portoit un Scorpion,

Qui vivens lædit, morte medetur.

Qui bleſſe étant vivant, guérit par ſon trépas.

Vous voyez bien que je ne garde pas l'ordre de la Chronologie, & que je vous dis les choſes comme elles me viennent.

Guillaume de Henault, Comte d'Oſtrevant, fils aîné du Duc Albert de Baviere, portoit une Herſe dans un champ,

Evertit & æquat.

Elle abat, elle égale.

Il avoit cette Deviſe l'an 1390. à la guerre contre les Sarraſins, devant la Ville de Maroc en Barbarie; & il

vouloit faire entendre que, comme la herſe abat & aplanit les mottes de terre, il abattroit l'orgueil des Infideles, & les mettroit dans leur devoir.

Guillaume V. Marquis de Montferrat, avoit une Pyramide battue des flots & des vents au milieu de la mer.

De tous côtés en vain.

Undique fruſtrà.

François Sforce, premier Duc de Milan, avoit un chien aſſis ſur ſes pieds de derriere,

Perſonne impunément ne trouble ſon repos.

Quietum nemo impunè laceſſet.

Il prit cette Deviſe après s'être *mis en* poſſeſſion du Duché, qui lui *échut* par ſucceſſion du côté de ſa femme.

Les femmes, interrompit Eugene, ont-elles droit de porter des Deviſes? Les Princeſſes & les Dames de la premiere qualité, ou d'un mérite extraordinaire en peuvent porter, répondit Ariſte. Je vous ai dit que celle de Catherine de Medicis étoit un Arc-en-ciel, avec ce mot,

Qu'il porte la lumiere, & la tranquillité.

Φῶς φέρει, ἠδὲ γαλήνην.

Elle porta cette Deviſe pendant la vie d'Henri II. mais elle la quitta étant veuve; & elle prit des Cendres chaudes, ou, ſelon quelques Auteurs,

de la Chaux vive d'où il ſortoit une grande fumée, à cauſe des eaux qui tomboient deſſus, avec ces paroles,

Ardorem extincta teſtantur vivere flammæ;

L'ardeur paroît vivre après la flamme éteinte

comme pour dire que ſes larmes faiſoient paroître l'amour qu'elle conſervoit pour ſon mari ; & pour publier à tout le monde que ſon cœur étoit toujours ardent, quoique le feu qui l'avoit enflammé fût éteint. Elle entendoit par ce feu éteint, ſon mari mort.

Julie de Gonzague, Ducheſſe de Trayette, & Conteſſe de Fondi, avoit une Amarante que les Herboriſtes appellent *Fleur d'Amour*, avec ce mot,

Non moritura.

Elle mourra p

Elle prit cette Deviſe après la mort de Veſpaſien Colonne, ſon mari, lorſque les plus grands Seigneurs d'Italie la rechercherent : elle prit, dis-je, cette Deviſe comme une marque publique, que ſa premiere amour ſeroit immortelle.

La merveille eſt que ſon mari étoit vieux ; qu'elle étoit en la fleur de ſon âge, & dans une ſi grande réputation

de beauté, que Soliman, Empereur des Turcs, eut envie de la voir. Il envoya pour cela Barberouſſe, Roi d'Alger, & ſon Lieutenant Général, avec une puiſſante armée juſqu'à Fondi, où elle faiſoit ſon ſéjour ordinaire: mais il ne réuſſit pas dans ſon deſſein; car, quoique Barberouſſe arrivât la nuit & prît la Ville d'aſſaut, la belle & chaſte Julie ne tomba pas entre les mains du Barbare. Soit qu'elle fût avertie du malheur qui la menaçoit, ou qu'elle fût inſpirée de Dieu, elle s'enfuit les pieds nuds au premier bruit qu'elle entendit; & pour ſauver ſon honneur, elle expoſa ſa vie à mille dangers.

Chrétienne de France, Ducheſſe de Savoye, portoit un Diamant, avec ces paroles,

Plus de fermeté que d'éclat.

Victoire Colonne, Marquiſe de Peſquaire, un Rocher au milieu de la mer,

Conantia frangere frangit.

Il briſe ce qui fait effort ſur le briſe.

Au reſte, vous jugez bien que, puiſque les grandes Dames portent des Deviſes, les grands Seigneurs & tous les grands hommes en portent auſſi.

Dom Garcia de Tolede, Viceroi de Catalogne, avoit pour la ſienne une Bouſſole tournée vers l'Etoile polaire,

Nunca otra. Jamais une autre.

Il vouloit donner à entendre qu'il ne regardoit en toutes ſes actions que la gloire de ſon Prince; où plutôt, qu'il n'auroit jamais d'inclination que pour une ſeule perſonne, qui étoit, ſelon Ruſcelli, Victoire Colonne d'Arragon, ou, ſelon d'autres, la Comteſſe de Coliſan.

Le Marquis Ferdinand Bentivoglio avoit un Cheval de manege dans une carriere fermée,

Exilio; non tranſilio, Je ſaute ſans paſſer les bornes.

pour dire que, quelque liberté qu'il prît, il ne vouloit point tranſgreſſer les Loix de Dieu.

Saint Valier, pere de Diane de Poitiers, Ducheſſe de Valentinois, avoit un Flambeau renverſé que la cire éteint en dégouttant,

Qui me alit, extinguit, Qui me nourrit m'éteint.

pour marquer que l'amour le faiſoit vivre & mourir tout enſemble. Il porta cette Deviſe à la Journée où les Suiſſes furent défaits près de Milan par François I.

Nicolas des Urſins, Comte de Pitilian, & Généraliſſime de l'armée Venitienne, avoit pour ſa Deviſe un Collier, comme en portent les dogues, tout hériſſé de pointes,

Sauciat & defendit,

pour déclarer qu'il traiteroit mal ceux qui attaqueroient la République, & qu'il la défendroit toujours, comme le collier défend le chien, & bleſſe le loup qui l'attaque.

Il bleſſe & défend.

Les Républiques, dit Eugene, peuvent porter des Deviſes? Ouï, repartit Ariſte; & celle des Suiſſes pourroit prendre une Cavalle fougueuſe, ſans mors & ſans bride, avec ces paroles,

Dominum generoſa recuſat.

Les grandes Maiſons en portent auſſi: témoin la Deviſe des Anciens Ducs de Bourgogne, de laquelle je vous ai parlé: témoin encore celle de la Maiſon de Montmorenci, qui eſt, comme vous ſavez, une Etoile fixe, avec ce mot Grec,

Elle ne peut ſouffrir de naître.

Ἀπλανῶς,

pour ſignifier que cette Maiſon a été toujours ferme dans la vraie Religion.

Sans erreur.

Les Ordres de Chevalerie ont le même droit que les Républiques, & que les Maiſons; ou, pour mieux dire, ils ont un droit particulier : car la Chevalerie & la Deviſe ont une liaiſon eſſentielle. Mais par malheur, ajouta-t-il, ils ne ſe ſont gueres ſervis de leur droit. Parmi plus de ſoixante Ordres militaires dont les hiſtoires font mention, je n'en ſai que trois qui aient pris des Deviſes, ou qui en aient pris de raiſonnables; l'Ordre de l'Etoile en France, l'Ordre de la Toiſon d'or en Flandre, & celui de Saint André ou du Chardon en Ecoſſe. Car ce ne ſont rien moins que des Deviſes que *Rubet enſis ſanguine Arabum*, de l'Ordre de Saint Jacques de l'épée en Eſpagne; *Honni ſoit qui mal y penſe*, de l'Ordre de la Jarretiere en Angleterre; *Deus exaltat humiles*, de l'Ordre du Genêt en France.

Le fer roug du ſang Ar be.

Dieu relev les humbles.

L'Ordre de l'Etoile avoit pour ſa Deviſe une Etoile, avec ces paroles,

Monſtrant regibus aſtra viam.

Les Aſtr conduiſent les Rois.

Il fut inſtitué par Jean, fils aîné de Philippe de Valois. C'eſt lui qui reçut la Croix des mains du Pape Innocent à Avignon, & qui voulut bien être

nommé Chef de l'Armée Chrétienne contre les Infideles. Il vouloit dire par ſa Deviſe que les Rois, pour ne ſe point égarer dans leur conduite, doivent ſuivre les lumieres de la Foi : ſon Etoile faiſoit alluſion à celle qui ſervit de Guide aux Rois Mages.

Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, inſtitua à Bruges, l'an 1430. l'Ordre de la Toiſon d'or, & lui donna ſa Deviſe du Fuſil,

Il frappe ant que la nme pa- ſe.

Antè ferit quàm flamma micet :

auſſi le grand Collier de cet Ordre étoit compoſé de Fuſils entrelaſſés de cailloux étincelans.

La Deviſe de l'Ordre de Saint André, ou du Chardon, étoit un chardon fort hériſſé & fort piquant, avec ce mot, Ecoſſois,

In defens :

c'eſt-à-dire, *pour ma défenſe ;* & cela ſignifie que les Chevaliers n'étoient armés que pour ſe défendre contre ceux qui les attaqueroient. Le Jéſuite

De ſym. ſæc. l. 9.

Petra Sancta donne à ces Chevaliers pour l'ame de leur Deviſe,

Il ne m'at ue impu- nent.

Nemo me impunè lacessit.

Mais appparemment ce mot n'eſt pas ſi ancien que l'Ordre, qui fut inſtitué

vers l'an 809. par Achaïus, Roi d'Ecoſſe, après qu'il eut remporté la victoire ſur Althelſtain, Roi d'Angleterre, par le ſecours de ſaint André, dont il aperçut la Croix au Ciel avant que de donner la bataille. Il prit la Deviſe du Chardon, après avoir fait alliance avec Charlemagne. Où vous devez remarquer en paſſant qu'il s'eſt fait des Deviſes par les ſeules regles du bon ſens, avant qu'il ſe parlât de l'Art des Deviſes.

Un Roi de Navarre, dit Eugene, n'avoit-il pas pour la ſienne un Chardon, avec ces paroles,

Nul ne s'y frotte?

Ouï, repartit Ariſte. Mais, pour vous tout dire ce que je penſe ſur les Ordres de Chevalerie, ajouta-t-il en riant, je ne puis ſouffrir que les derniers Ordres de France manquent de Deviſes. Je pardonne aux Chevaliers de la Couronne Royale, même à ceux du double Croiſſant, de n'en avoir point: ils ſont bien plus anciens que la Deviſe; & les temps où ils ont paru ſe ſentoient un peu de la barbarie. Mais je ne puis pardonner aux Chevaliers de Saint-Michel & du

Saint-Eſprit, qui ſont venus après la Deviſe, & dans un ſiecle aſſez poli, d'être ſemblables en cela aux Chevaliers de l'Eléphant en Dannemark, de l'Ours en Suiſſe, du Dragon renverſé en Allemagne & en Boheme.

Comme les Italiens ſont de grands faiſeurs de Deviſes, dit Eugene, je m'imagine que les Ordres d'Italie ſe ſont diſtingués par leurs Deviſes.

Les uns n'en ont point, répondit Ariſte, comme l'Ordre de Saint-Maurice & de Saint Lazare en Savoye, l'Ordre de Saint-Etienne à Florence, & celui de Saint George à Genes. Les autres n'ont pour Deviſe que des chiffres, ou quelques paroles peu ſpirituelles & aſſez mal rangées, comme l'Ordre du Las d'Amour, nommé depuis de l'Annonciade en Savoye, qui a quatre lettres F. E. R. T. comme l'Ordre du précieux Sang de notre Sauveur JESUS-CHRIST, dit l'Ordre de Mantoue, ſur le Collier duquel eſt écrit, *Domine probaſti;* outre *Nihil hoc triſte recepto*, qui eſt autour de l'ovale, laquelle pend au bout du Collier, & où ſont deux Anges tenant un Calice ſur lequel

neur, n'avez é. e tri- près reçû.

paroiſſent trois gouttes de ſang.

Tout cela eſt bien myſtérieux & bien dévot, dit Eugene. Je ne vois pas, repartit Ariſte, qu'il y ait beaucoup de dévotion dans l'Ordre du Las d'Amour. Amedée V. ſurnommé le Comte Verd, l'inſtitua en mémoire d'un Bracelet que la Dame qu'il aimoit lui avoit envoyé, & qui étoit fait des cheveux de cette Dame, treſſés & cordonnés en Las d'Amour. Le Collier étoit compoſé de Roſes d'or, émaillées de rouge & de blanc, jointes enſemble par un nœud ou Las d'Amour de ſoie couleur de cheveux. Cela me ſemble un peu plus galant que dévot.

Le changement que fit à l'Ordre Amedée VII. premier Duc de Savoye, en a ôté toute la galanterie, dit Eugene. Au lieu du nom de Las d'Amour, il voulut que l'Ordre prît le nom de l'Annonciade, ou de l'Annonciation de la Vierge Marie, dont il mit l'Image au bout du Collier. Il changea auſſi le Las d'Amour de ſoie en Cordelieres d'or chargées des quatre lettres F. E. R. T. il expliqua même ces lettres myſtérieuſes par ces paroles

que portoit Amedée le Grand pour ſa Deviſe. *Fortitudo ejus Rhodum tenuit.* C'eſt celui qui, après avoir aſſiſté de ſes forces & de ſa perſonne les Chevaliers de Rhodes contre la puiſſance d'Ottoman, premier Empereur des Turcs, quitta les Armes anciennes des Comtes de Savoye, pour prendre celles de la Religion de Rhodes, qui ſont de gueules à la Croix d'argent.

La force a eu Rhodes.

Je ne puis entendre parler de Rhodes, dit Ariſte, que je ne me ſouvienne du Grand-Maître d'Aubuſſon, qui la défendit ſi bien contre l'Armée de Mahomet II. que les Infideles furent contraints de lever le ſiege, & de ſe retirer en déſordre. Ce Héros Chrétien, que j'eſtime plus que tous les Héros profanes, fit paroître en cette occaſion tant de fermeté & tant de zele, tant de prudence & tant de valeur, que le Pape l'honora enſuite du chapeau de Cardinal. C'eſt de ce Cardinal Grand-Maître, & du Vicomte de Monteil, ſon frere, qui ſe trouva au ſiege de Rhodes, & qui fit de ſon côté tout ce qu'un vaillant homme peut faire; c'eſt de l'un & de

l'autre, dis-je, qu'on peut dire auſſi-bien que d'Amedée le Grand,

Fortitudo ejus Rhodum tenuit.

Mais, pour revenir aux Italiens, ajouta-t-il, ſi les Ordres d'Italie manquent de Deviſes, en récompenſe les Académies de ce pays-là en ont d'aſſez bonnes. Je vous ai dit celle de la fameuſe Académie de Florence. Les *Humoriſti* de Rome ont une nuée qui ſe réſout en pluie, ſur la mer, avec ce mot,

Redit agmine dulci,

Elle y revient avec douceur.

pour exprimer que, comme la nuée eſt formée de vapeurs qui s'élevent des eaux ſalées de la mer, leur Académie eſt compoſée de perſonnes qui ſe ſéparent du commun des hommes; & que, comme la nuée revient à la mer avec une abondance d'eaux douces, les Académiciens ſe redonnent au public par pluſieurs ouvrages qu'ils compoſent.

Les *Intrepidi* de Ferrare ont une Preſſe d'Imprimerie,

Premat, dum imprimat:

Qu'elle preſſe, pourvû qu'elle imprime.

les *Aſſetati* de Naples, des Grappes de raiſin ſous le preſſoir,

Toutes en un.

Et coit omnis in unum :

les *Accordati* de je ne ſai quelle Ville, un Livre de Muſique ouvert, avec des inſtrumens,

Diſſonnance accordante.

Diſcordia concors :

les *Affilati*, deux couteaux que deux mains paſſent l'un ſur l'autre,

Nous aiguiſons, nous ſommes aiguiſés.

Acuimus, acuimur.

Areſi a pris la même figure, avec ce mot,

Ils ſe ſervent l'un l'autre.

Alter ab altero,

pour exprimer les offices mutuels que ſe rendent deux amis.

L'Académie que le Prince Maurice de Savoye a inſtituée, ſous le nom de *Solinghi*, a une Deviſe fort ſpirituelle : c'eſt un Miroir Conique ou Pyramidal, dans lequel divers griffonnemens, qui ſont tracés ſur un plan, étant réfléchis, font paroître des caracteres diſtincts qui compoſent le mot de la Deviſe,

Tout en un.

Omnis in unum.

Teſauro, qui eſt enchanté de cette Deviſe, fait pluſieurs réflexions pour en découvrir toutes les beautés ; & il remarque, entre autres choſes, que par une rencontre merveilleuſe la figure forme le mot, & que le mot forme la figure.

Au reſte, il ſied bien à des Aſſemblées ſavantes d'avoir une Deviſe ingénieuſe ; & je m'étonne que l'Académie Françoiſe n'en ait une digne d'elle. Je lui ſai bon gré de n'avoir point pris de ces noms bizarres que les Italiens affectent : l'affectation ne vaut rien en quoi que ce ſoit : mais il me fâche qu'elle n'ait point d'autre Deviſe qu'une Couronne de Laurier, avec ce mot,

A l'immortalité.

En Italie, non ſeulement les Académies ont une Deviſe ; mais chaque Académicien a la ſienne avec un nom particulier, d'ordinaire aſſez extravagant, comme *Ammartellato ſecreto*, *Frizzante intronato*, *Ruggineſo gelato*, *Armonico eſtravagante*.

Un *Humoriſte*, ſurnommé l'*Aggirato*, avoit une Roue de moulin dans l'eau,

Agit dum agitur. Elle agite étant agitée.

pour exprimer qu'il ne faiſoit aucun ouvrage, que quand il étoit animé de l'eſprit de l'Académie.

Un *Intrépide* de Ferrare portoit un H avec ce mot,

Si l'on m'ajûte aux autres.

Si cæteris addar,

pour montrer que, comme l'H ne fait rien ſi elle n'eſt ajoutée aux autres lettres, ainſi il n'étoit capable de rien, étant ſéparé de l'Académie, dont la Deviſe eſt une Preſſe d'Imprimerie, avec des caracteres pour imprimer.

On pourroit dire du zero, continua Eugene, le même à peu près que de l'H. Vous avez raiſon, dit Ariſte; & auſſi le zero a été employé dans les Deviſes.

J'ai vû dans une Theſe de Mathématique, dédiée à Guillaume Leopold, Archiduc d'Autriche, & Gouverneur des Pays-Bas, quatorze zeros après un I, avec ce mot,

Un ſeul nous tire tant valoir.

Quod tantum valeamus, ab uno eſt,

pour montrer que les Flamands tiroient toute leur gloire & toute leur force de ce Prince.

Mais, pour revenir à nos Académiciens, ajouta-t-il, vous ne devez pas douter que, ſi les hommes de Lettres portent des Deviſes, les hommes d'Etat & les hommes de Guerre n'aient droit d'en avoir.

Vous

Vous ſavez celle de M. de Champigny, qui exerça avec tant d'intégrité la Charge de Premier Préſident & de Surintendant des Finances ſous le regne de Louis le Juſte.

M. de Thou, auſſi Premier Préſident au Parlement de Paris, avoit des Abeilles tirées de ſes Armes, avec ce mot,

Ut proſint aliis. Pour profiter aux autres.

Les Cavaliers de Sienne prirent autrefois des Abeilles qui aiguiſoient leurs aiguillons, avec ces paroles,

Pro Rege exacuunt, Elles l'aiguiſent pour le Roi.

pour marquer leur fidélité envers le Roi de France.

Les Gardes du Corps de la Compagnie de M. le Comte de Charoſt ont des Abeilles autour de leur Roi,

Amore tuentur & armis. Les armes & l'amour lui ſervent de défenſe.

Les Gendarmes de M. le Dauphin ont des Dauphins qui ſe jouent dans la tempête.

Pericula ludus. Tous les périls ne ſont pour eux qu'un jeu.

Je vous ai dit les Deviſes de quelques Régimens : chaque Compagnie porte dans ſon Guidon ou dans ſon Drapeau la Deviſe de ſon Régiment. C'eſt là qu'une Deviſe paroît dans ſon jour parmi l'or & la ſoie.

Le Régiment de Cavalerie de M. le Prince a pour la ſienne un feu qui commence à s'allumer,

Splendeſcam, da materiam.

Plus j'aurai de matiere, plus j'aurai d'éclat.

Les Deviſes, dit Eugene, ſe mettent ailleurs que dans des Guidons & dans des Drapeaux. On les mettoit autrefois ſur les boucliers & ſur les cottes d'armes, répondit Ariſte; & on les y met encore aux tournois & aux carouzels. Elles ont lieu dans les tapiſſeries; & la Salamandre de François I. ſe voit dans plus d'une tapiſſerie à Fontainebleau.

Les Deviſes ſervent auſſi à orner les obéliſques, les pyramides, les baſes des ſtatues, les frontiſpices des maiſons, les galeries & les cabinets. Elles peuvent ſervir à l'embelliſſement de tous les lieux agréables, & tenir leur place juſques dans les caſcades & dans les grottes, comme nous voyons à Saint Cloud dans la belle Maiſon de Monſieur. On pourroit en mettre ſur un carroſſe magnifique, & ſur des chaiſes fort propres. La Reine Marguerite dit dans ſes *Mémoires*, en parlant de ſon voyage de Flandre, qu'elle alloit *en une litiere faite à pi-*

Liv. 2.

liers doubles de velours incarnardin d'Eſpagne en broderie d'or & de ſoie nuée à Deviſe ; que *cette litiere étoit toute vitrée, & les vitres toutes faites à Deviſe, y ayant ou à la doublure, ou aux vitres quarante Deviſes toutes differentes, avec les mots en Eſpagnol & Italien ſur le ſoleil & ſes effets.*

Le Vaiſſeau que nous avons vû dans le Port, avec la Deviſe du Roi, dit Eugene, me fait juger que les Deviſes ont bonne grace ſur les Navires. Oüi, ſans doute, répondit Ariſte ; & ſi l'on ſuivoit les idées d'un Brave fort ſavant, qui n'entend pas moins la marine que la guerre, & qui a ſignalé ſon courage & ſon eſprit en mille rencontres, les Navires de France ſeroient mieux ornés qu'ils ne le ſont pour l'ordinaire. Le deſſein qu'il a fait de la Pouppe d'une Galere nommée la *Prudente* eſt le plus beau & le plus ingénieux du monde. Le Serpent, comme le ſymbole naturel de la prudence, y regne par tout, & ſert de corps aux Deviſes : en voici trois qui m'ont frappé davantage, & qui ont un ſens que vous n'aurez pas de peine à deviner, quelque fin qu'il ſoit.

La premiere eſt le Dragon du Jardin des Heſpérides, marqué par une branche chargée de pommes d'or,

qui les eille. *Vigilat qui cuſtodit.*

La ſeconde eſt un Serpent qui paſſe par des rochers & par des broſſailles,

ne *Nil ſiſtit euntem.*

La troiſieme eſt un Serpent qui entre dans une haie en gliſſant,

il s'é- k plus e a- *Quanto men s'inalza, più s'inoltra.*

Mais c'eſt particulierement ſur les médailles, ſur les jettons & ſur les cachets qu'on met des Deviſes. L'an 1598. un Hériſſon fut gravé ſur une médaille, avec ce mot,

ns cô- ûreté. *Undique tutus,*

lorſqu'Henri le Grand aſſiégeant Amiens prit toutes ſes ſûretés contre le ſecours des Eſpagnols.

La *France Métallique* eſt pleine de Deviſes qui ont été gravées ſur des médailles. On en grave tous les ans ſur les jettons du Roi & de la Reine; & il y a même un fonds aſſigné pour ceux qui font ces Deviſes. Le Tréſor Royal a ſur ſes jettons un Réſervoir, avec ces paroles,

Servat & effundit. Il les garde & répand.

Les Deviſes qu'on fait pour des cachets doivent avoir des figures ſimples, & des mots courts, afin qu'elles puiſſent être gravées ſans confuſion dans un ſi petit eſpace ; comme le Mont Gibel en feu,

Mas dentro, Plus au dedans.

ou

Cauſa latet ; La cauſe en eſt cachée.

un Cadran au Soleil,

Nil ſine te. Je ne ſuis rien ſans vous.

J'ai vû depuis peu ſur un cachet un Serpent coupé en deux, avec ces paroles alentour,

Se rejoindre ou mourir.

Les Naturaliſtes remarquent que le Serpent étant coupé ſe rejoint quelquefois, & que ſans cela il meurt bien-tôt.

Deux amis ſéparés l'un de l'autre ont mis ſur leurs cachets deux Palmiers ſéparés par un ruiſſeau, & qui s'inclinent l'un vers l'autre,

Jungit amor, L'amour les joint.

Mais vous devez remarquer en paſſant que la Deviſe qu'une perſonne met ſur ſon cachet ne doit point être fanfaronne, ni hautaine ; elle ne doit

pas même contenir aucune louange directe ; car il ne ſied bien à perſonne de ſe louer ſoi-même. Il faut donc que ces ſortes de Deviſes expriment les ſentimens que nous avons pour les autres, ou qu'elles marquent quelque nouvelle inclination de notre ame ; mais d'une maniere modeſte. L'exemple d'un célebre Magiſtrat peut en cela ſervir de modele. Il a fait graver ſur ſon cachet un Croiſſant tiré de ſes armes, avec ces paroles,

Creſcam ut proſim.

Ce ſentiment eſt généreux & modeſte tout enſemble : il n'y a rien de plus généreux que d'employer ſa grandeur à faire du bien ; mais il n'y a rien de plus modeſte que de ne vouloir être grand que pour faire du bien. Les paroles de la Deviſe conviennent au Croiſſant, qui fait plus de bien à la Nature, & éclaire davantage pendant la nuit, à meſure qu'il croît. Elles conviennent auſſi à celui qui la porte : ſon caractere eſt un caractere bienfaiſant ; & s'il croiſſoit en dignité & en richeſſes, il répandroit des graces avec abondance ſur tout le monde.

En vérité, dit Eugene, on apprend

dans la Deviſe beaucoup plus que je ne penſois. J'avois preſque crû juſqu'à cette heure que ce n'étoit qu'une bagatelle : mais, mon Dieu, que de beautés ! que de choſes dans cette ſorte de bagatelle ! J'y trouve l'Hiſtoire naturelle avec l'Hiſtoire héroïque, les beaux arts & les belles langues ; la Poëſie, la Politique & la Morale.

C'eſt effectivement un ſcience admirable, dit Ariſte. Un Auteur Italien l'a appellée la Philoſophie des Gentilshommes, *Una Filoſofia del Cavaliere.* Pour moi, je l'appelle la ſcience de la Cour ; & je la diſtingue fort des autres. Les lices, où ſe font les courſes de bague & les carouzels, ſont les Académies où elle s'apprend. Les braves & les galans Chevaliers, les Princes amans & conquérans, ſont les maîtres qui l'enſeignent. Scipion Ammirat.

Au reſte, cette ſcience a mille choſes qui attirent la curioſité, & n'a rien qui rebute l'eſprit, comme les autres. Chaque ſcience a un objet particulier où elle s'arrête. La Phyſique conſidere le corps naturel ; l'Aſtrologie contemple les aſtres ; l'Hiſtoire s'attache aux grands évenemens : elles ont chacune

des bornes qu'elles ne paſſent point. Cependant, étant limitées comme elles ſont, elles ne laiſſent pas d'être longues à apprendre : la vie eſt trop courte pour en bien ſavoir une ſeule; & ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt qu'on ne les apprend qu'avec peine. La carriere n'eſt pas ſeulement longue & vaſte; mais elle eſt auſſi raboteuſe & pleine d'épines. Il y a beaucoup de difficultés à dévorer dans les ſciences les plus aiſées : les commencemens en ſont toujours difficiles ; & ſi les fruits en ſont doux, les racines en ſont ameres.

La Deviſe n'a rien de tout cela : au lieu d'être bornée comme les autres, elle a une étendue preſque infinie. Les objets de toutes les ſciences & de tous les arts ſont en quelque façon de ſon reſſort ; les ouvrages de tous les bons Auteurs en ſont auſſi. Cependant elle eſt courte, parce-quelle ne prend que le fin des choſes : elle choiſit ce qu'il y a de plus rare dans la Nature, de plus précieux dans les Arts, de plus remarquable dans l'Hiſtoire, & de plus exquis dans les Auteurs.

Ainſi, bien-loin de charger l'eſprit de beaucoup de matieres, & de lui donner une nourriture qui l'accable; elle ne le nourrit que d'eſſences : elle fait à peu près pour l'eſprit ce que font pour le corps ces Medecins habiles qui ont des voies abrégées pour guérir les maladies, qui ſavent excellemment l'art de diſtiller les minéraux & les ſimples, & qui donnent tous leurs remedes en grains & en gouttes. Elle imite auſſi la Nature, qui a trouvé le ſecret de renfermer de grandes merveilles en de petites choſes. Car les Deviſes ſont des abrégés, auſſi-bien que les pierreries, de ce qu'il y a de plus auguſte dans le monde; elles ont, de même que les principes & les ſemences, beaucoup de vertu & peu de corps; c'eſt-à-dire, qu'elles contiennent beaucoup de doctrine & de ſens en peu d'eſpace, & qu'elles réduiſent, pour ainſi parler, en petit volume les ſciences & les livres; comme on réduit une groſſe ſomme en peu d'eſpeces, & un tréſor en une pierre précieuſe.

In arctum coacta rerum naturæ majeſtas. *Plin. lib. 37. Proœm.*

Αἱ γὰρ ἀρχαὶ, μεγάλαι οὖσαι μικραῖς, τῇ δυνάμει μεγάλαι εἰσι. *Ariſt. de Generat. Animal l. 3. c. 7.*

La ſcience des Deviſes eſt courte encore, parcequ'elle inſtruit en un

moment. Il ne faut que regarder pour apprendre : une vûe ſimple, mais une vûe éclairée & pénétrante, eſt toute la lecture & toute la méditation qu'elle demande. Enfin, c'eſt une ſcience qu'on apprend avec plaiſir : au lieu d'épines ce ne ſont que fleurs : c'eſt moins une étude qu'un divertiſſement & un jeu. Et c'eſt proprement dans cette étude divertiſſante & enjouée que s'accomplit à la lettre le précepte d'un Philoſophe très-raiſonnable, *philoſophando nugari, & nugando philoſophari.*

Tout ce qui entre dans la compoſition de la Deviſe contribue à cela parfaitement. Les figures réjouïſſent la vûe par leur diverſité & par leurs couleurs. Les mots qui animent les Figures, étant d'ordinaire des demi-vers, ont une cadence agréable qui flatte l'oreille : comme ils ſont ſubtils, ils éveillent l'eſprit, ils le ſurprennent & ils le touchent ; mais, comme ils ſont courts, ils ne le fatiguent pas. Ainſi la ſcience des Deviſes emprunte les beautés de la Peinture & les charmes de la Poëſie, pour plaire davantage, & pour inſtruire plus agréable-

ment : ſi bien que les Deviſes, à les regarder de près, ſont des peintures animées de l'eſprit des Muſes ; des peintures qui parlent, & qui font ſouvent de grands diſcours en un mot. Quelqu'un a dit que les tableaux étoient les livres des ignorans : les tableaux dont nous parlons ſont les livres des Savans, je dis des Savans délicats que le College n'a point gâtés, & que le monde a polis.

Il ne ſe peut rien de mieux imaginé que ce que vous dites, continua Eugene ; & pour moi, ſi j'avois à inſtruire un jeune Prince, je voudrois le faire par la Deviſe. Je ferois peindre toutes les Deviſes que les Princes ont portées, & celles qui ont été faites pour eux en diverſes rencontres. J'y ajouterois les Deviſes des grands hommes, non ſeulement pour les faire connoître tous au jeune Prince, mais encore pour l'animer à la vertu par leur exemple. Je ferois des Deviſes ſur tous les devoirs du Prince, tant à l'égard de Dieu, qu'à l'égard de ſes ſujets & de ſoi-même : par les unes & par les autres il apprendroit aiſément & avec plaiſir, non ſeule-

ment la Morale & la Politique, mais encore l'Hiſtoire héroïque & l'Hiſtoire naturelle.

Mais la Deviſe nous fait oublier la pêche, interrompit Ariſte en riant: nous ne ſongeons pas qu'il eſt temps de nous approcher du Port, ſi nous voulons voir pêcher cette nuit: les pêcheurs pourroient bien ne nous pas attendre. Après ces paroles, ils s'avancerent vers le Port; & y étant arrivés, ils ſe mirent dans une barque qui étoit prête d'en ſortir. Ils eurent pendant quelques heures le divertiſſement & la fatigue de la pêche; car ce n'eſt pas un plaiſir tout pur que de paſſer la nuit ſur la mer dans une barque incommode. Au retour de la pêche Ariſte trouva des lettres, ou plutôt des ordres qui le rappelloient en France: de ſorte qu'il fut contraint de partir bruſquement, & de dire adieu à ſon ami & à la mer, dans un temps où il penſoit jouïr de l'un & de l'autre.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
SELON L'ORDRE
des Entretiens.

LA MER.

Pourquoi on ne ſe laſſe point de voir la Mer. *Pages* 3. 4. 5.
Si la Mer eſt plus belle quand elle eſt agitée, que quand elle eſt calme. 6. 7. 8. 9.
L'origne & les avantages de la navigation. 10. 11. 12.
Des Coquilles qui ſe trouvent au bord de la Mer. 12. 13.
Du flux & reflux de la Mer. 14 15.
Différentes opinions des Philoſophes ſur ce ſujet. 16 17. *&c.*
L'hiſtoire du flux & du reflux eſt inexplicable. 25. 26. *&c.*
Odeur de la Mer. 22.
Si la Mer eſt un animal. 23. 24.
La Mer eſt l'image de Dieu. 32.
La Mer eſt l'image du monde. 33.
La Mer donne exemple de modération à l'homme, en ne paſſant point ſes bornes. 36. 37.

Paroles écrites ſur le ſable. 37. 38.
L'eau de la Mer douce au fond & ſalée au-deſſus. 38.
Pourquoi l'eau de la Mer eſt ſalée. 38. 39.
La Mer eſt le théatre de la puiſſance divine. 40. 41.
Des animaux qui ſont dans la Mer. 41. 42. &c.
Des plantes qui naiſſent dans la Mer. 42.
Propriétés admirables des poiſſons. 43.
Les Sirenes ne ſont pas de pures fables. 44.
Des Dauphins. 44. 45.
Des Perles. 46. 47.
Du Corail. 48. 49.
De l'Ambre gris. 51. 52.
Si la Mer eſt utile ou pernicieuſe à l'homme. 53.

LA LANGUE FRANÇOISE.

LEs Truchemens ne ſervent pas beaucoup. 56. 57.
Poſtel renommé par la connoiſſance des langues. 57.
La langue Françoiſe eſt répandüe par tout. 59. 60.
Elle eſt noble & agréable. 61. 62. &c.
La langue Eſpagnole a plus de faſte que de majeſté. 63. 64. &c.
Son caractere. 73. 74. &c.
La langue Italienne eſt enjouée. 66. 67.
Son caractere. 75. 76.
La langue Françoiſe n'aime point les diminutifs & les rimes. 68. 69.
Elle n'aime point les hyperboles & les métaphores hardies. 77. 78.

Elle n'a point de ſuperlatifs. *ibid.*
Elle eſt naturelle. 71. 72. 86. 87. *&c.*
Elle eſt naturelle juſques dans la Poëſie. 79. 80.
Elle ne peut ſouffrir l'affectation. 81.
Elle ne ſe plaît point à la compoſition des mots. 83. 84.
Elle n'aime point ce qu'on appelle *Phraſes.* 84.
Elle aime fort la clarté & la netteté dans le ſtyle. 90. 91.
Elle aime la brieveté. 91. 92. *&c.*
Le génie des langues eſt conforme au génie des peuples. 92. 93.
L'eſtime que Charles-Quint faiſoit de la langue Françoiſe. 95. 96. *&c.*
Viſion d'un Eſpagnol ſur la langue. 94.
La langue Françoiſe n'a rien de la rudeſſe des langues du Nord. 97.
Elle n'a rien de la molleſſe de la langue Italienne. 100.
Elle ne ſouffre rien qui bleſſe la pudeur. *ibid.*
En quoi elle eſt ſemblable à la langue Latine. 103. 104.
Elle eſt capable de toutes choſes. 105.
Le ſentiment qu'avoit Eraſme de la langue Françoiſe. 106.
Si elle eſt riche ou pauvre. 107. 108. *&c.*
Le retranchement de quelques mots ne l'a pas appauvrie. 116. 117.
Mots nouveaux & phraſes nouvelles qui ſont préſentement en uſage. 119 120. *&c.*
La langue Françoiſe eſt riche en traductions

TABLE
& en toutes ſortes de livres. 148. 149
Si elle eſt changeante. 152.
En quoi elle ne change point. 153.
Les divers changemens de la langue Françoiſe, depuis ſa naiſſance juſques à ſa perfection. 154. 155. &c.
C'eſt le propre des langues de changer. 155.
Pourquoi la langue Françoiſe n'a pas été ſi-tôt faite que les autres. 165.
Si elle demeurera toujours dans l'état où elle eſt 173. 174.
Quelles ont été les cauſes de la décadence de la lange Latine. 174. 175.
Conjectures ſur les changemens qui peuvent arriver à la langue Françoiſe. 175. 176.
Ce qu'il faut faire pour la bien ſavoir. 180. 181.
Livres bien écrits en notre langue. 182. 185.
Doutes ſur un livre fort eſtimé. 188. 189. &c.
Il eſt difficile de bien parler François. 205.
Il faut avoir un beau génie pour ſavoir parfaitement la langue Françoiſe. 208.
Le Roi la ſait parfaitement. 209. 210.

LE SECRET.

S'Il eſt difficile de garder un ſecret. 213.
Quel crime c'eſt que de violer un Secret. 214.
Pourquoi la plupart des hommes ne ſont point ſecrets. 215.
Peu de femmes ſecrettes. 217.

Quelques femmes fort ſecrettes. 218.
C'eſt une grande vertu que d'être ſecret, & c'eſt un grand défaut que de ne l'être point. 220. 221.
Le Secret eſt néceſſaire aux Princes. 222. & *ſuiv.*
Les ſecrets d'Etat doivent être gardés inviolablement. 224. & *ſuiv.*
Peines ordonnées contre ceux qui violent les ſecrets. 226. 227.
Le Secret eſt l'ame des grandes affaires. 229. 230.
Le Secret bien gardé dans la République de Veniſe. 228.
La grande révolution de Portugal fut l'ouvrage du Secret. 229. & *ſuiv.*
Hiſtoire plaiſante touchant le Secret. 232.
Le Secret ſe doit garder particulierement dans les affaires de la guerre. 234. 235.
Exemples des grands Capitaines qui ont été fort ſecrets. 236. & *ſuiv.*
S'il faut dire tous ſes ſecrets à ſes amis. 239.
L'art de garder un Secret. 238. 239.
Il ne faut pas faire myſtere de tout. 249.
Il ne ſuffit pas de ne point parler pour bien garder un Secret. 250. 251.
Le vin & le Secret incompatibles. 252.

LE BEL ESPRIT.

REputation du bel Eſprit fort commune, & ſouvent mal fondée. 255. 256.
Bel Eſprit décrié. 257.
En quoi conſiſte le véritable bel Eſprit. 258. 259. & *ſuiv.*

Le bel Eſprit & l'eſprit fort ne ſont point différens. 259. 260.
Ce que c'eſt que la délicateſſe de l'Eſprit. 261. 262. &c.
Si la fécondité eſt une marque de bel Eſprit. 264.
Caractere du Cavalier Marin. 264. 265.
Caractere du Taſſe. 265.
Un bel Eſprit ne doit point voler les penſées des autres. 266.
Comment il ſe doit ſervir de ſes lectures. 267.
La modeſtie ſied bien aux beaux Eſprits. 274. 275.
Le portrait de certains Eſprits à qui cette qualité manque. 275.
D'où viennent les qualités qui ſont le bel Eſprit. 275. 276. &c.
Si la beauté de l'Eſprit eſt un effet de la perfection des corps ou de celle des ames. 278. 279. &c.
La Nature ne fait pas toute ſeule un bel Eſprit. 281. 282.
Trois eſpeces de bel Eſprit. 282. 283.
Si l'Eſprit de converſation, l'Eſprit d'affaires, l'Eſprit de ſcience ſe peuvent rencontrer enſemble. 384. 285.
Le vrai bel Eſprit eſt univerſel. 285. 286.
Portrait d'un bel Eſprit deſtiné au gouvernement d'un Etat. 291.
Si le bel Eſprit eſt de tous les pays. 293. &c.
S'il eſt de tous les ſiecles. 296. 297.
D'où vient qu'il y a plus d'eſprit dans un ſiecle que dans un autre. 298. 299. & ſuiv.

Portrait de l'Eſprit de M. le Comte de Saint Paul. 304.
Si une femme peut être un bel Eſprit. 306. 307.
Exemples de femmes qui ont été de beaux Eſprits. 308. 309.

LE JE NE SAI QUOI.

EFfets du Je ne ſai quoi, qu'on ſent pour une perſonne. 311. 312.
Ce que c'eſt que ce Je ne ſai quoi. *ibid.*
Autre Je ne ſai quoi viſible & agréable. 313.
On ne peut pas dire ce que c'eſt. *ibid. &c.*
Il n'eſt connu que par ſes effets. 318. 319.
En quoi conſiſte le myſtere du Je ne ſai quoi. 316. 317.
Le Je ne ſai quoi eſt fort en uſage parmi certaines nations. 320.
La nature du Je ne ſai quoi eſt d'être caché & inconcevable. 318. 319.
On ne peut peindre le Je ne ſai quoi. 322.
Il y a un Je ne ſai quoi déſagréable. Quels ſont ſes effets. 323. 324.
Ces deux Je ne ſai quoi ſont les fondemens de la ſympathie & de l'antipathie. 325. 326.
Le Je ne ſai quoi ſe trouve par tout. 326. *& ſuiv.*

LES DEVISES.

CE que c'eſt que la Deviſe. 336. 337.
Deviſes fameuſes examinées. 395. 396. 408.
La Deviſe demande une figure & des paroles. 338. 339.

Pourquoi la Figure de la Deviſe s'appelle Corps, & le Mot Ame. 441. 442.
Conditions des figures qui entrent dans la compoſition de la Deviſe. *ibid.*
Les Figures doivent être naturelles, & non pas chimériques. 343. 344.
Les corps fabuleux ſont reçûs dans la Deviſe. 345.
La Deviſe ne ſouffre point d'allégorie. 344.
Le corps humain n'entre point dans la Deviſe. 345.
Les Dieux de la fable n'y doivent point être admis, non plus que les Démons. 347. 348.
Comment les portraits & les ſtatues entrent dans la Deviſe. 349.
Si la main peut ſervir de figure dans la Deviſe. Sentiment d'Areſi & d'un ſavant homme ſur ce ſujet. 350. 351.
Les vrais corps de la Deviſe ſe prennent de la Nature & des Arts. 352. 353.
Les propriétés ſur leſquelles on fonde la Deviſe doivent être réelles, ou en elles-mêmes, ou dans l'opinion des hommes. 354.
Les corps de la Deviſe doivent être nobles & agréables. 355.
Ce qui leur donne le plus de grace. 357.
Ils doivent être connus. 358. 359.
Pourquoi les ſerpens entrent dans la Deviſe. 355.
Si les Deviſes qui n'ont pour corps qu'un cartouche, ſans figure, ſont légitimes. 359. 360.
Il doit y avoir de l'unité dans les figures de la Deviſe. 361. 362.

Quel doit être le Champ & le cartouche de la Deviſe. 363. 364.
Le mot de la Deviſe doit être proportionné à la figure. 364. 365.
Il ne doit point dire ce que la figure fait voir. 366. *& ſuiv.*
Il ne doit point avoir un ſens achevé. 370. 371.
Il doit laiſſer quelque choſe à deviner. 372.
Il doit être court. 373.
Si le mot de la Deviſe doit être un bout de vers. 374.
S'il doit être tiré d'un Poëte. 376.
Le mot de la Deviſe doit être vrai. 377. 378.
Il doit convenir à la figure, & à la choſe figurée. 378. 379. 388. 389.
Quels doivent être les vers qui accompagnent les Deviſes. 386. 387.
Le mot de la Deviſe ne doit point être métaphorique. 394.
L'antitheſe a bonne grace dans le mot de la Deviſe. 398. 399.
Quelle doit être la penſée de la Deviſe. 403. 404.
En quelle langue doit être le mot de la Deviſe. 399.
Les Deviſes ne ſont point parfaites, ſi le merveilleux ne s'y rencontre. 408.
En quoi conſiſte le merveilleux de la Deviſe. 409. 410.
Les Deviſes, pour être parfaites, doivent être appropriées aux perſonnes, en marquant leur nom & leurs armes. 415. 416.
La Deviſe eſt un ouvrage fort ingénieux & fort agréable. 424. 425.

nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le Contreſcel des Préſentes : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement la dite Expoſante, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer les dits Livres ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à la dite feuille imprimée & attachée ſous notre dit Contreſcel ; & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de dix années conſécutives, à compter du jour *de la date* des dites Préſentes. Faiſons *défenſes à toutes* ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi à tous Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, débiter, ni contrefaire les dits Livres en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation ou correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit de ladite Expoſante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens liv es d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à la dite Expoſante, & de tous

dépens

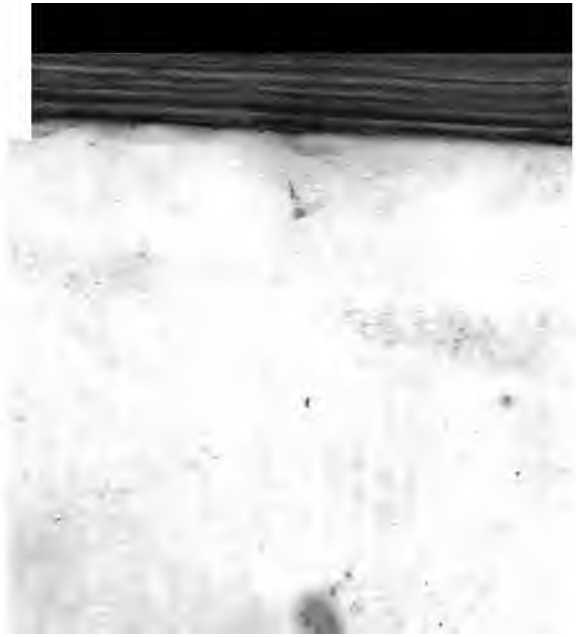
dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; Que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrante ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixieme Avril 1725. & qu'avant que de les expoſer en vente, le manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſante ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucuns troubles ou empêchemens. Voulons que la Copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenue pour dûement ſignifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secrétaires foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaire, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le onzieme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil ſept cens vingt-

ſept, & de nôtre Regne le treizieme. Par le Roi en ſon Conſeil,

DE SAINT HILAIRE.

Je reconnois que Monſieur Brunet a moitié dans la Maniere de bien penſer & les Penſées ingénieuſes du P. Bouhours, énoncés dans le préſent Privilege. Fait à Paris ce 16. Septembre 1727.

Veuve DELAULNE.

Regiſtré, enſemble la Ceſſion, ſur le Regiſtre ſixieme de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Nº 700. *fol.* 566. *conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 19. *Septembre* 1727.

BRUNET, Syndic.